

Frey

Chris Wooding

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

CHRIS
WOODING

FREY



Chris Wooding

Frey

tome 1

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Laurent Queyssi

Bragelonne

Lawsen Macarde – Une question de probabilités – Le sabre de Frey – De nouveaux horizons

Le contrebandier tenait la balle entre le pouce et l'index et l'examinait, avec un sourire acerbe, sous la pâle lumière de la réserve.

— Imagine ce qu'elle ferait si elle te traversait la tête, dit-il.

Grayther Crake n'avait aucune envie d'imaginer une chose pareille. Il essayait de ne pas vomir, s'étant déjà ainsi couvert de honte dans la matinée. Il jeta un coup d'œil à l'homme assis près de lui, en espérant découvrir un signe lui indiquant qu'il avait un plan, un moyen de les tirer de là. Mais le visage sévère de Frey ne laissait rien transparaître.

Les poignets attachés, ils avaient le dos collé à un mur humide qui s'écaillait. Trois brutes armées veillaient à ce qu'ils ne s'échappent pas. Le contrebandier s'appelait Lawsen Macarde. Il était trapu, grisonnant, et ses cheveux et sa peau grasse luisaient d'un mélange de sueur et de crasse. Ses traits étaient taillés à la serpe sur un large visage aux rides profondes. Crake le regarda glisser la balle dans le barillet de son revolver. Il le fit tourner, le referma, puis se tourna vers son public.

— Tu crois que ça fait mal ? dit-il d'un ton songeur. Ne serait-ce qu'un instant ? Ou est-ce que tout s'arrête – « bang ! » – en un éclair ?

— Tu n'as qu'à essayer sur toi-même puisque tu es si curieux, proposa Frey.

Macarde le frappa au ventre en mettant tout son poids, considérable, dans le coup. Sa victime se plia en deux en grognant et manqua de tomber à genoux. Il se redressa avec difficulté et finit par se relever complètement.

— Excellent argument, souffla-t-il. Bien joué.

Macarde posa le canon du revolver contre le front de Crake et regarda Frey fixement.

— Je compte jusqu'à trois. Tu veux voir la cervelle de ton homme étalée sur le mur ?

Frey ne répondit pas. Crake avait le teint gris sous sa barbe taillée de près. Il puait l'alcool et la sueur. Il regarda son capitaine avec nervosité.

— Un.

Frey n'afficha aucune réaction.

— Je ne suis qu'un passager ! dit Crake. Je n'appartiens même pas

à l'équipage.

Son accent trahissait une origine aristocratique qui n'avait rien d'évident à en juger par son apparence. Il avait les cheveux ébouriffés, des bottes couvertes de vomit et un pardessus déboutonné et ouvert. Pour couronner le tout, il était à deux doigts de se faire dessus de peur.

— Tu as le code de démarrage de la Ketty Jay ? lui demanda Macarde. Tu sais comment l'allumer et la faire décoller ?

Crake déglutit et secoua la tête.

— Alors, ferme-la. Deux.

— Je suis le seul à piloter la Ketty Jay, Macarde. Je te l'ai déjà dit, expliqua Frey.

Son regard balayait sans cesse la réserve. Les rayons du soleil, filtrés par les nuages, traversaient des ouvertures horizontales situées en hauteur sur un mur de pierre et éclairaient des sacs en chanvre grossièrement cousus, des rouleaux de cordage et d'affreux crochets pendus à des chaînes accrochées au plafond. Des ombres inquiétantes balafrèrent les visages ridés de Macarde et de ses hommes, et une odeur d'humidité et de pourriture flottait dans l'air.

— Trois, dit Macarde avant d'appuyer sur la détente.

« Clic » .

Crake tressaillit et poussa un gémissement lorsque le chien heurta une chambre vide. Il lui fallut quelques instants pour se rendre compte qu'il était encore en vie. Il laissa échapper un soupir en frissonnant lorsque Macarde éloigna l'arme et jeta un regard haineux à Frey.

Le visage de ce dernier était dénué d'expression. Il n'était plus l'homme que Crake avait côtoyé la nuit précédente. Celui qui avait ri aussi fort que Malvery et s'était moqué de Pinn avec les autres. Celui dont les histoires les avaient fait se tordre de rire et qui avait bu jusqu'à perdre connaissance. Crake connaissait cet homme depuis presque trois mois. Il aurait pu le considérer comme un ami.

Macarde scruta le pistolet d'un air théâtral.

— Cinq chambres. Une de moins. Tu crois que tu auras encore de la chance ?

Il posa de nouveau le canon contre le front de Crake.

— Oh ! s'il vous plaît, non ! supplia ce dernier. Je vous en prie, non ! Frey, dites-lui ! Arrêtez de tergiverser et contentez-vous de lui donner ce code !

— Un, dit Macarde.

Crake tourna les yeux vers l'étranger à sa droite, le suppliant du regard. Cela ne faisait aucun doute, il s'agissait bien de la même personne. Le même visage à la beauté vorace, les mêmes cheveux noirs mal peignés et la même mince silhouette sous son long manteau. Mais l'étincelle dans ses yeux avait disparu. Il n'y avait plus aucune

trace du sourire facile et plein de malice d'ordinaire tapi au coin de ses lèvres.

Il n'allait pas lâcher le morceau.

— Deux.

— S'il vous plaît, chuchota-t-il, mais Frey détourna le regard.

— Trois.

Le doigt de Macarde fit une pause sur la détente, dans l'espoir d'une intervention de dernière minute. Qui n'arriva pas.

« Clic » .

Le cœur de Crake battit si fort qu'il lui fit mal. Il haleta. Sa bouche était poisseuse, son corps tout entier tremblait et il mourait d'envie d'être malade.

Espèce de salaud, pensa-t-il. Sale pourriture.

— Je ne t'en croyais pas capable, Frey, dit Macarde, un soupçon d'admiration dans la voix. (Il rangea le revolver dans un étui perdu au milieu de l'assortiment de vestes usées qu'il portait.) Tu préférerais le laisser mourir plutôt qu'abandonner la Ketty Jay ? Tu es vraiment insensible.

Frey haussa les épaules.

— Ce n'est qu'un passager.

Crake l'insulta dans sa barbe.

Macarde fit les cent pas dans la réserve tandis qu'une brute à la face de rat surveillait les prisonniers en les menaçant de la pointe de son sabre. Les deux autres brigands, une armoire à glace à la tête rasée et un homme à l'œil tombant qui portait une vieille casquette tricotée, restèrent dans l'ombre. L'un d'eux surveillait l'unique sortie et l'autre se reposait contre un tonneau en regardant négligemment un fusil à levier. Il y avait une dizaine d'autres hommes en bas de l'escalier.

Crake se tritura le cerveau pour trouver un moyen de s'échapper. Malgré le choc et le martèlement dans sa tête, il s'efforça d'être rationnel. Il avait toujours tiré fierté de sa discipline et de son sang-froid, ce qui rendait l'humiliation des minutes précédentes encore plus dure à supporter. Il s'était imaginé faire preuve d'un peu plus de dignité face à la mort.

Les mains attachées, ils n'avaient plus d'armes. On leur avait pris leurs pistolets lorsqu'on les avait trouvés à l'auberge, ivres morts, ronflant sur la table. Macarde avait récupéré le beau sabre de Frey ; mon sabre, se dit amèrement Crake. Il pendait désormais, accroché à la taille du contrebandier, si proche. Crake remarqua que Frey le regardait attentivement.

Qu'était-il advenu de Malvery et Pinn ? Ils étaient manifestement partis durant la nuit pour continuer à faire ribote ailleurs et laisser dormir leurs compagnons. Ils n'avaient vraiment pas eu de chance que Macarde les trouve justement ce soir-là. Quelques heures plus tard, ils

auraient déjà quitté le port et auraient été loin. Au lieu de quoi, on les avait portés à l'étage – en s'arrêtant pour que Crake puisse vomir debout – et poussés dans cette réserve humide où les attendait une mort anonyme et sordide si Frey ne donnait pas le code d'allumage de son aéronef.

J'aurais pu mourir, se dit Crake. Ce fils de pute n'a pas levé le petit doigt pour l'empêcher.

— Écoute, dit Macarde à Frey. Agissons en hommes d'affaires. Ça remonte, nous deux. On a travaillé ensemble plusieurs fois, non ? Et même si j'ai dû supporter une certaine négligence au fil des ans – livraison en retard, cargaison qui n'était pas vraiment ce que tu avais promis, ce genre de choses –, tu ne m'as jamais véritablement arnaqué. Jusqu'à aujourd'hui.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise, Macarde ? C'était pas censé finir ainsi.

— Je n'ai pas envie de te tuer, Frey, dit le contrebandier sur un ton qui signifiait le contraire. Je n'ai même pas envie de tuer cette petite tapette. Je veux juste récupérer ce qui m'appartient. Tu me dois un aéronef. Je vais prendre la Ketty Jay.

— La Ketty Jay vaut cinq de tes machines.

— Bon, alors considère que la différence est le prix à payer pour que je ne te coupe pas les couilles avant de te les fourrer dans les oreilles.

— C'est équitable, lui accorda Frey.

— L'aérium que tu m'as vendu était de la camelote. Avoue-le.

— À quoi tu t'attendais pour ce prix ?

— Tu m'as dit qu'il sortait juste de la raffinerie. Mais il était si dégradé qu'il n'aurait même pas soulevé un biscuit, et encore moins les vingt tonnes d'un aéronef.

— Je te faisais l'article. Tu sais comment c'est.

— Il a dû passer dans les moteurs de tous les flibustiers d'ici à la côte ! grogna Macarde. J'aurais obtenu de la meilleure qualité en le siphonnant dans une épave chez un ferrailleur.

Crake jeta à Frey un bref regard plein de culpabilité.

— En fait, dit ce dernier en souriant, ça serait revenu au même.

Macarde était trapu et avait de l'embonpoint, mais son coup de poing partit à toute vitesse et rejeta la tête de Frey en arrière, si bien qu'elle alla heurter le mur. Le capitaine gémit et se toucha le visage. Ses doigts revinrent tachés du sang coulant de sa lèvre fendue.

— Les choses se passeraient plus en douceur si tu te comportais mieux, lui conseilla Macarde.

— D'accord, dit Frey. Maintenant, à toi d'écouter. Si je peux te revaloir ça par n'importe quel moyen, accomplir un travail, voler quelque chose, tout ce que tu veux... ben, c'est faisable. Mais tu

n'auras jamais mon appareil, tu m'entends ? Tu peux mettre tout ce qui te chante dans mes oreilles. La Ketty Jay m'appartient.

— J'ai pas l'impression que tu sois vraiment en position de négociateur, dit Macarde.

— Vraiment ? Parce que j'ai l'impression que la Ketty Jay ne te servirait à rien sans son code d'allumage et je suis le seul à le connaître. Tant que je ne te le donne pas, ça me place dans une position plutôt bonne.

Macarde fit un geste laconique à Œil-qui-tombe.

— Coupe-lui les pouces.

— Holà, attends ! dit aussitôt Frey. Je te propose un dédommagement. Je suis prêt à te donner plus que la valeur de ton appareil. Si tu me coupes les pouces, je ne pourrai plus piloter. Crois-moi, si tu fais ça, j'emporterai le code dans ma tombe.

— J'avais cinq hommes sur cet aéronef, dit Macarde tandis qu'Œil-qui-tombe s'approchait. Ils sortaient d'un canyon. Je le voyais. Le pilote a tenté de gagner de l'altitude et tout d'un coup ils ont disparu. Du mauvais aéronef, tu comprends ? Il n'a pas pu passer par-dessus le sommet du canyon. Le ventre de l'appareil a été arraché et le reste a pris feu. Cinq hommes sont morts. Tu vas aussi me dédommager pour ça ?

— Écoute, tu dois bien vouloir quelque chose, dit Frey. (Il désigna soudain Crake.) Ça y est, je sais ! Il a une dent en or. De l'or massif. Montrez-leur, Crake.

Ce dernier observa le capitaine avec incrédulité.

— Je ne veux pas de dent en or, Frey, dit Macarde avec patience. Fais voir tes pouces.

— Ce n'est pas tout ! cria le capitaine. (Il jeta un regard sévère et éloquent à Crake.) Montrez-leur donc votre dent en or, Crake.

— Allez, fais voir, dit Face-de-rat en se penchant vers celui-ci. Montre-nous ton sourire, petite taffole.

Crake prit calmement une profonde inspiration et fit à Face-de-rat son plus beau sourire. C'était une pose qu'il avait mise au point après un ferrotipe honteux pris par le photographe de la famille. Il avait alors juré de ne plus jamais être gêné à cause d'un portrait.

— Hé ! Pas mal, commenta Face-de-rat en regardant son reflet dans la dent brillante tandis que Crake arborait le plus grand sourire qu'il ait jamais fait.

Œil-qui-tombe écarta Frey du mur et le poussa près d'étagères couvertes de toiles d'araignées. Il balaya du bras quelques pots vides, puis obligea le capitaine à poser les mains sur les planches d'un meuble. Frey avait serré les poings et il refusait de tendre les pouces. Œil-qui-tombe le frappa dans les reins, mais il tint bon.

— Ce que je veux dire, Macarde, c'est que nous pouvons en tirer

quelque chose tous les deux, expliqua-t-il, les dents serrées. Mon équipage et moi paierons notre dette.

— Tu serais en route pour la Nouvelle Vardia à la seconde où je te quitterais des yeux, répondit Macarde.

— Que dis-tu d'une caution ? Et si je te laissais un de nos chasseurs ? Pinn a un Céleste plus rapide que de la merde de hibou lubrifiée. Si tu le voyais !

Œil-qui-tombe lui donna un coup de genou dans la cuisse, lui tirant un grognement, mais il ne consentit toujours pas à déplier ses pouces. Le brigand près de la porte eut un petit sourire en observant les tentatives de son compagnon pour faire coopérer Frey.

— Bon, écoutez ! cria Face-de-rat.

Tout le monde s'arrêta et se tourna vers lui, étonné par la force de sa voix. Il afficha une expression étrange, comme s'il était perplexe d'être devenu le centre de l'attention. Puis elle disparut pour laisser place à une idée naissante.

— Pourquoi on les laisse pas partir ? suggéra-t-il.

— Quoi ? dit doucement Macarde.

— Non, attends, comprends-moi bien, dit Face-de-rat avec l'air de quelqu'un qui a eu une idée si brillante qu'elle nécessite une explication détaillée pour éclairer son public ignorant. J'veux dire, les tuer nous avancera à rien. De toute façon, m'est avis qu'ils n'ont pas un radis. Si nous les laissons partir, ils pourraient répandre la bonne parole et tout ça, tu vois. « Lawsen Macarde, c'est vraiment un type raisonnable. Le genre de gars avec qui on peut faire affaire. »

Tandis que Face-de-rat parlait, Macarde était devenu de plus en plus rouge et, à présent, ses joues mal rasées tremblaient de colère. Œil-qui-tombe et le malabar échangèrent des regards méfiants. Aucun d'eux ne savait quelle mouche avait piqué leur compagnon pour qu'il exprime ainsi son opinion, mais ils s'attendaient tous deux à l'inéluctable conclusion. La main de Macarde s'approcha brusquement de la poignée du sabre de Frey.

— Vous devriez l'écouter, dit Crake. C'est plutôt sensé.

Macarde tourna son regard meurtrier vers Crake. Contre toute logique, celui-ci souriait toujours. Il exhibait son sourire tout en dents à Macarde à présent, et ressemblait plus à un vendeur mielleux qu'à un homme face à une mort imminente.

C'est alors que Macarde remarqua quelque chose. La colère disparut de son visage et il tendit le cou pour regarder d'un peu plus près.

— C'est une belle dent, murmura-t-il.

C'est ça, continue à regarder, espèce de sac à foutre, pensa Crake. N'arrête pas de regarder.

Crake dirigea toute sa volonté vers le brigand. L'idée de Face-de-

rat n'était pas si mauvaise, en y réfléchissant. Faire preuve de générosité à présent ne pourrait qu'augmenter le crédit de Macarde auprès de ses clients. Ils viendraient le voir en masse avec leurs propositions et lui offrirait les meilleures parts pour avoir le privilège de travailler avec lui. Cette ville pourrait lui appartenir !

Mais Macarde était plus intelligent que Face-de-rat. La dent ne marchait que sur les esprits faibles. Il résistait ; Crake le voyait sur son visage. Même ensorcelé par la dent, il sentait que quelque chose ne tournait pas rond.

Un frisson parcourut tout le corps de Crake, une sensation plus glaciale et insidieuse que la simple peur. La dent l'épuisait. Faible comme il l'était et avec une telle gueule de bois, il ne pouvait pas lutter longtemps et il avait déjà usé de toutes ses forces sur Face-de-rat.

Abandonne, supplia-t-il Macarde en silence. Contente-toi de laisser tomber.

Puis le contrebandier cligna des yeux et son regard s'éclaircit. Bouleversé, il regarda Crake dont le sourire s'effaça lentement.

— C'est un démoniste, cria Macarde avant de sortir le pistolet de son étui, de le coller contre la tête de Crake et de tirer.

« Clic » .

Macarde fut aussi surpris que Crake. Il avait oublié qu'il n'avait chargé qu'une seule balle dans son arme. Il y eut une brève pause, puis tout se passa simultanément.

Le sabre de Frey s'envola de la ceinture de Macarde et plana sur trois mètres en passant devant Œil-qui-tombe pour atterrir dans les mains de son propriétaire. Les derniers moments d'Œil-qui-tombe le virent poser un regard d'incompréhension sur Frey qui enfonçait le sabre à deux mains dans son ventre.

Macarde, ahuri de s'être fait voler son arme par des mains invisibles, offrit à Crake le temps nécessaire pour se reprendre. Le démoniste donna un grand coup de genou dans les bourses du gros. Les yeux de Macarde manquèrent de sortir de leurs orbites et il tituba vers l'arrière en poussant un couinement digne d'un porcelet qu'on égorge.

Les mains toujours attachées, Crake arracha le revolver des doigts boudinés de Macarde tandis que Face-de-rat se libérait des effets de la dent et levait son sabre pour frapper. Le démoniste tourna son arme et pressa la détente. Cette fois, le percuteur trouva une balle. Le canon se vida à bout portant dans le visage de Face-de-rat et fit jaillir un geyser de brume rouge de l'arrière de son crâne dans un fracas assourdissant. L'homme chancela et fit quelques pas sur ses talons avant de s'effondrer sur un tas de corde.

Macarde titubait vers la porte et bloquait involontairement l'angle

de tir du malabar. Tandis que le dernier brigand tentait de trouver une ligne de mire, Frey lâcha son sabre, traversa la pièce à toute vitesse et ramassa le fusil à levier qu'Œil-qui-tombe avait laissé sur le tonneau. Le malabar poussa son chef derrière lui pour pouvoir tirer sur Crake et ne réussit qu'à dégager l'angle de tir de Frey qui déchargea l'arme dans sa poitrine en hurlant.

Tout fut terminé en quelques secondes. Macarde avait disparu. Ils l'entendirent courir sur le palier, descendre l'escalier et crier pour rassembler ses hommes. Frey passa le fusil dans sa ceinture et ramassa son sabre.

— Levez les mains, dit-il à Crake.

Celui-ci obéit. Le sabre étincela et coupa les liens. Il lança l'arme au démoniste et leva ses propres mains.

— Détachez-moi maintenant.

Crake soupesa le sabre. La résonance harmonique qu'il avait utilisée pour attacher le démon à la lame retentissait encore à ses oreilles. Il imagina ce qu'il ressentirait s'il la plantait dans les entrailles du capitaine.

— Nous n'avons pas le temps, Crake, dit Frey. Vous me détesterez plus tard.

Le démoniste n'était pas une fine lame, mais il remua à peine le poignet et le sabre fit le reste. Il frappa habilement dans l'espace séparant les mains de Frey et coupa la corde. Il lança l'arme pour la rendre au capitaine, s'approcha du cadavre de Face-de-rat et prit le pistolet dans son étui.

Frey plaça une nouvelle cartouche dans la chambre du fusil.

— Prêt ?

Crake exécuta un ample geste galant et sarcastique en direction de la porte. Je vous en prie.

La pièce donnait sur un balcon qui surplombait une salle de barterne, empestant la fumée et le vin renversé. Elle était vide à cette heure de la matinée, ses tables encore couvertes des restes des festivités de la nuit précédente. De grands volets bloquaient la pâle lueur du soleil. Quelque part en dessous, Macarde criait et sonnait l'alarme.

Deux hommes montaient l'escalier en courant lorsque Frey et Crake sortirent. Ils appartenaient à l'équipage de Macarde et brandissaient des pistolets, bien décidés à tuer. Ils virent Frey et Crake un instant avant que le premier des deux malfrats glisse sur la vomissure du démoniste, que personne n'avait pensé à nettoyer. Il tomba lourdement dans l'escalier et son compagnon trébucha contre lui. Frey tira deux fois sur chacun d'eux et détruisit la rampe de l'escalier au passage. Ils ne se relevèrent pas.

Frey et Crake couraient vers une sortie à l'autre bout du balcon

lorsque quatre hommes apparurent au niveau de la salle de bar. Ils ouvrirent la porte en grand et s'y engouffrèrent, accompagnés par un tonnerre de coups de feu.

Les deux fuyards se retrouvèrent dans un couloir aux murs peints en un vert d'hôpital fade que les ans faisaient s'écailler. Plusieurs portes aux encadrements usés menaient aux chambres des clients qui, sagement, n'avaient pas bougé.

Frey longea le couloir qui s'achevait sur un ensemble de grandes fenêtres aux volets fermés. Sans ralentir sa course, il déchargea son fusil dessus. Le verre se fracassa et les contrevents furent projetés hors de leurs gonds. Il sauta dans le trou ainsi créé et Crake, poussé par un élan irrépessible et motivé par la peur, le suivit.

La courte chute s'acheva sur une voie pavée en pente raide, entre deux maisons délabrées. Dans le ciel, le soleil traversait à peine une couche de nuages pâles.

Crake heurta le sol avec maladresse et tomba à genoux. Frey le releva. Ce sourire mauvais et familier barrait de nouveau son visage. Il lui rappelait l'homme que Crake avait connu.

— J'ai une envie pressante de repartir, dit Frey en époussetant l'autre homme. Voir les étoiles, de nouveaux horizons, tout ça, quoi.

Crake leva les yeux vers la fenêtre qu'ils venaient de traverser. Les bruits des poursuivants se rapprochaient.

— J'ai la même envie, dit-il et ils prirent leurs jambes à leur cou.

Une nouvelle recrue – Plusieurs présentations – Jez parle d’aéronefs – Le retour du capitaine

— La voilà, dit Malvery en faisant un grand geste du bras. La Ketty Jay.

Jez examina d’un œil critique l’aéronef posé devant eux, sur l’aire d’atterrissage en pierre. Il s’agissait d’une Coque-de-fer modifiée, fabriquée à l’origine dans les ateliers Wickfield, si elle avait vu juste. La Ketty Jay était une énorme masse affreuse, courbée comme un vautour, dotée d’un avant émoussé et de deux gros propulseurs accrochés en hauteur sur ses flancs. Elle possédait également un empennage tronqué, une bosse marquant l’emplacement d’un canon, et des ailes qui se courbaient vers l’arrière et vers le bas. Elle semblait hésiter entre être un transporteur léger ou un lourd chasseur et n’était, au final, ni l’un ni l’autre. On avait récemment réparé une aile, il y avait du givre dû aux nuages sur le train d’atterrissage et elle avait besoin d’un bon nettoyage.

Jez n’était pas impressionnée. D’un coup d’œil, Malvery lut sa réaction et afficha un large sourire sous son épaisse moustache à la gauloise.

— C’n’est pas vraiment le truc le plus beau de l’univers, mais cette enfoirée vole. De toute façon, c’est ce qu’elle a dans les tripes qui compte et je m’y connais. Je suis docteur, tu sais !

Il s’esclaffa en se tenant les côtes et en rejetant sa tête en arrière. Jez ne put s’empêcher de sourire. Son rire jovial était contagieux.

Malvery attirait immédiatement la sympathie. On résistait difficilement à la puissance de sa bonne humeur et malgré sa grande taille, il semblait inoffensif. Un immense estomac massif, que couvrait à peine un pull-over fané et couvert de taches prouvant son appétit insatiable et salissant, saillait hors de son manteau. Il n’avait plus qu’une bande de cheveux blancs autour des oreilles et était chauve sur le dessus. Il portait de petites lunettes rondes aux oculaires verts.

— Qu’est-il arrivé à votre ancien navigateur ? demanda-t-elle.

— On a découvert qu’il revendait des pièces détachées du moteur pour arrondir ses fins de mois. Le capitaine l’a envoyé naviguer par la porte de déchargement à grands coups de pied au cul. (Malvery rit de nouveau, puis, lorsqu’il remarqua l’expression de Jez, ajouta :) Ne t’en

fais pas, nous étions toujours au sol. Même si ce petit salaud de voleur aurait mérité d'être jeté dans un volcan, dit-il en se grattant la joue. Pour tout avouer, nous n'avons pas eu de chance avec les navigateurs. Nous en avons eu sept cette dernière année. Il faut toujours qu'ils nous volent, qu'ils disparaissent en pleine nuit ou qu'ils se fassent tuer. Il y a toujours quelque chose.

Jez siffla.

— À t'écouter, ce boulot est extrêmement tentant.

Malvery lui donna une tape sur l'épaule.

— Ah, il n'est pas si mal. On est des gens bien. Pas comme les ordures de coupeurs de gorge avec qui tu pourrais t'associer. Fais ton travail et suis le rythme, tout ira bien. Tu auras ta part de tout ce que nous gagnons, moins les frais de maintenance et tout ce qui s'ensuit et le cap'taine paie bien. (Il regarda affectueusement la Ketty Jay, les poings fermés sur les hanches.) Que peut-on espérer de mieux, de nos jours ?

— Pas grand-chose, dit Jez. Alors, vous êtes dans quel secteur ?

Malvery resta impassible derrière ses lunettes.

— Je veux dire, vous vous emparez de cargaisons ? Vous faites de la contrebande ? Vous transportez des voyageurs ? Quoi ? Vous travaillez parfois pour la Coalition ?

— Ça me ferait bien chier ! Le cap'taine préférerait avaler une pinte de pisse de rat, dit Malvery avant de rougir brusquement. Pardon pour les gros mots.

Jez l'excusa d'un geste.

— Dis-moi juste dans quoi je m'engage.

Malvery bougonna.

— On n'est pas vraiment ce qu'on pourrait appeler des professionnels, si tu vas par là, dit-il. Pour tout dire, parfois le cap'taine se prend les pieds dans le tapis. On fait surtout dans le marché noir et un peu de contrebande. On transporte aussi des passagers : des gens qui veulent se rendre là où ils n'ont pas le droit d'aller sans que personne le sache. Et on s'est déjà légèrement frottés à un peu de piraterie ici ou là, lorsque l'occasion se présente. Les compagnies de transport ont l'habitude de perdre une ou deux cargaisons par mois, cela rentre dans leur budget et ça ne fait donc de mal à personne, dit-il en faisant un geste vague. Nous travaillons dans tout, vraiment, du moment qu'on est bien payés.

Jez réfléchit un instant. Leur activité s'apparentait à du n'importe quoi, mais ça lui convenait bien. Ils ne semblaient pas du genre à poser beaucoup de questions et c'était déjà une chance à Balafreanu de trouver un travail, d'autant plus que celui-ci correspondait à ses compétences. Le plus important était de continuer à se déplacer. Rester au même endroit trop longtemps était dangereux.

Elle tendit une main.

— D'accord. On va tenter le coup.

— Bonne décision ! Tu ne la regretteras pas. Vraiment.

Malvery lui serra la main de ses doigts épais et charnus et la secoua avec enthousiasme.

Jez ne put s'empêcher de se demander comment il parvenait à boutonner son manteau avec de tels doigts et à plus forte raison comment il pouvait pratiquer des opérations chirurgicales complexes.

— Tu es vraiment docteur ? demanda-t-elle.

— Authentique et diplômé ! déclara-t-il, l'haleine empestant le rhum.

Ils entendirent un bruit sourd provenir du ventre de l'appareil. Malvery alla jusqu'à la poupe de la Ketty Jay et Jez le suivit. La rampe de chargement était baissée. À l'intérieur, quelqu'un faisait rouler une lourde boîte d'acier sur le sol, dans le noir. L'angle empêchait Jez de voir autre chose que deux longues jambes vêtues d'un pantalon épais et de bottes.

— Autant que je vous présente, dit Malvery. Hé, oh ! Silo ! Viens dire bonjour à la nouvelle navigatrice.

La silhouette dans le bâtiment s'arrêta et s'accroupit sur ses fesses en les regardant. L'homme était grand, avait des hanches minces, mais le haut de son corps était large et musclé. Une fine chemise serrait ses épaules et sa poitrine. Ses yeux perçants, au milieu de son visage étroit au nez crochu, les regardaient. Il avait le crâne rasé et sa peau était d'un marron jaunâtre, de la couleur de l'ambre.

Il jeta un coup d'œil à Jez en silence, puis se leva et reprit son travail.

— C'est Silo. Le mécanicien. Il ne parle pas beaucoup, c'est le moins que l'on puisse dire, mais il nous fait voler. Ne fais pas attention à son comportement, il est comme ça avec tout le monde.

— C'est un Murthien, observa Jez.

— C'est vrai. Tu as vraiment voyagé.

— Je n'en ai jamais vu ailleurs qu'à Samarla. Je croyais qu'ils étaient tous esclaves.

— Moi aussi, dit Malvery.

— Il appartient donc au cap'taine ?

Malvery ricana.

— Non, non. Silo n'est pas esclave. Ils sont comme des amis, il me semble, même si parfois on ne dirait pas. Son histoire... eh bien, il n'y a que lui et le cap'taine qui la connaissent. Ils ne disent rien et on ne leur demande pas. (Il emmena Jez à l'écart.) Viens, allons voir les pilotes. Le cap'taine et Crake ne sont pas encore là. Je parie qu'ils vont revenir lorsque leur gueule de bois sera passée.

— Crake ?

— Un démoniste.

— Vous avez un démoniste à bord ?

Malvery haussa les épaules.

— Ça pose un problème ?

— Pas pour moi, répondit Jez. C'est juste que... eh bien, tu sais comment sont les gens avec les démonistes.

Malvery émit un bruit grinçant.

— Tu verras que nous ne sommes pas du genre à juger. Aucun de nous n'est bien placé pour jeter la première pierre.

Jez réfléchit à cela, puis elle sourit.

— Tu n'es pas une de ces Éveilleurs, n'est-ce pas ? demanda Malvery avec méfiance. Parce que sinon, tu peux dégager tout de suite.

Jez imita le grincement de Malvery.

— Sûrement pas.

Le docteur fit un grand sourire et lui donna, sur l'épaule, une tape assez forte pour lui déplacer une vertèbre.

— Ravi de l'entendre.

Ils sortirent de l'ombre de la Ketty Jay et traversèrent l'aire d'atterrissage. Les docks de Balafreau étaient à moitié vides, avec quelques petits et moyens aéronefs éparpillés çà et là. Essentiellement des vaisseaux de livraison et des navires-poubelles. L'activité était concentrée de l'autre côté, là où un gros cargo se posait. Des équipes se pressaient pour accueillir les nouveaux arrivants. Une forte brise apporta l'odeur métallique de l'aérium sous forme gazeuse sur les docks tandis que le cargo vidait ses cuves de ballast et se posait délicatement sur son train d'atterrissage.

Les docks avaient été construits sur une large saillie de terre qui s'étendait sur un lac noir et immobile remplissant le fond de l'aride vallée. C'était un endroit sauvage et désolé, comme Jez en avait déjà souvent vu. De petits ports isolés, à l'écart du monde, seulement accessibles par les airs. Il y avait des milliers de villes comme Balafreau, qui vivaient sous le radar de la Marine, et dans lesquelles des commerçants honnêtes côtoyaient des contrebandiers.

À l'origine, il s'agissait sans doute d'une aire de repos ou d'une poste. Un point sur la carte, à l'abri des perfides vents locaux et proche d'une source d'eau. Elle avait crû doucement, s'étendant par plaques à mesure que sa réputation grandissait. Des opportunistes, dénichant un créneau, étaient arrivés. Quelqu'un s'était dit que ces voyageurs avaient besoin d'un bar pour étancher leur soif. Il faudrait aussi qu'un docteur examine les blessures de ces ivrognes lorsqu'ils tomberaient d'un mur. Et à leur réveil, quelqu'un devrait leur préparer un bon petit déjeuner. Dans les villes, les principales professions étaient encadrées de près par les guildes, mais ici, on pouvait devenir

charpentier, boulanger, ou constructeur d'aéronefs sans rendre de comptes à quiconque.

Mais là où existait la possibilité de gagner de l'argent, on trouvait des criminels. Il ne fallait pas longtemps à un endroit comme Balafreau pour pourrir de l'intérieur. Jez n'était là que depuis une semaine, depuis qu'elle avait quitté son dernier poste, mais elle en avait vu assez pour savoir comment cela finirait. Bientôt, les honnêtes gens partiraient, chassés par les bandes, et ceux qui resteraient s'en iraient lorsqu'il n'y aurait plus de ressources. Ils laisseraient derrière eux une ville fantôme qui, comme toutes les autres, serait hantée par les rêves abandonnés et le potentiel gâché.

Sur sa gauche, Balafreau s'étendait depuis le lac et grimpait le flanc rocheux de la colline. Des rues étroites et des escaliers sinueux s'incurvaient entre de simples bâtiments amassés en grappes là où le terrain leur en laissait la possibilité. Des réseaux de tuyaux aériens traversaient les rues en ligne droite et fumaient doucement dans l'air froid du matin en formant un échafaudage surplombant le fouillis en dessous. D'immenses rapoiseaux noirs se rassemblaient dessus, à la recherche de victimes.

Ce n'est pas un endroit pour moi, se dit-elle. Mais après tout, en existait-il un ?

Sur l'aire devant eux se trouvaient deux petits chasseurs : un Prédateur fabriqué par Caybery et un Céleste classe F amélioré. Malvery l'emmena jusqu'au Céleste, le plus proche des deux. Appuyé contre son flanc, un homme qui, d'après Jez, devait être le pilote, fumait une cigarette roulée, l'air encore éméché.

— Pinn ! gueula Malvery en faisant tressaillir le pilote. Il faut que je te présente quelqu'un.

Pinn écrasa sa cigarette lorsqu'ils arrivèrent et tendit une main à Jez. Il était petit, corpulent et basané, avec une crinière noire informe et de grosses joues qui firent plisser ses yeux lorsqu'il parvint à afficher un sourire de bienvenue nauséeux. Il ne devait pas avoir plus de vingt ans, ce qui était plutôt jeune pour un pilote.

— Artis Pinn, voici Jezibeth Kyte, dit Malvery. Elle nous rejoint comme navigatrice.

— Jez, corrigea-t-elle. Je n'ai jamais aimé Jezibeth.

Pinn l'examina des pieds à la tête.

— Ça sera bien d'avoir une femme à bord, dit-il d'une voix grave et blanche.

— Pinn n'est pas au top de sa forme ce matin, pas vrai, mon gars ? dit Malvery en lui donnant une forte tape sur l'épaule.

Le pilote devint un peu plus gris et leva la main pour se protéger d'autres coups.

— Je suis à deux doigts de rendre mon petit déjeuner, murmura-t-

il. Fais pas chier.

Malvery s'esclaffa et Pinn eut un mouvement de recul, comme martelé par l'énorme rire du docteur.

— C'est toi qui l'as modifié ? demanda Jez en passant une main sur le flanc du Céleste.

Le classe F était un appareil de course monoplace, conçu pour être rapide et manœuvrable. Il avait de longues ailes en mouette légèrement incurvées. Le cockpit était situé tout au bout du fuselage, afin de laisser de la place pour l'énorme turbine qui, depuis son nez, alimentait un propulseur au bout de sa queue. On avait ajouté des plaques blindées et des mitrailleuses sous son ventre.

— Ouais, dit Pinn en s'éveillant un peu. Tu t'y connais en aéronefs ?

— J'ai grandi là-dedans. Mon père en construisait. Je volais sur tout ce que je trouvais. (Elle montra la Ketty Jay de la tête.) Je parie que je pourrais même piloter cette saloperie.

Malvery grogna.

— Tu rêves si tu crois que le cap'taine te laissera faire.

— C'était quoi ton préféré ? demanda Pinn à la femme.

— Pour mes seize ans, il m'a construit un A-18. J'aimais cette petite machine.

— Que s'est-il passé ? Tu t'es crashée ?

— Il a rendu l'âme il y a cinq ans. Je l'ai posé dans un port près de Yortland et il n'a jamais redécollé. Comme je n'avais pas deux sous en poche pour les réparations, je suis partie avec un équipage, comme navigatrice. Je pensais pouvoir m'occuper facilement de la navigation longue distance ; je veux dire, je faisais ça tout le temps toute seule sur des courts trajets. Au cours du premier voyage, je nous ai perdus ; nous sommes entrés dans l'espace aérien de la Marine et deux Déferlants ont failli nous détruire. Ensuite, j'ai dû apprendre vite.

— Je l'aime bien, dit Pinn à Malvery.

— Ben tant mieux, répondit-il. Viens, allons dire bonjour à Harkins.

Ils se firent au revoir de la tête.

— Ce n'est pas un mauvais bougre, dit Malvery en se dirigeant vers le Prédateur. Bête comme ses pieds, mais doué, c'est sûr. Il pilote comme un dingue.

Autrefois, les Prédateurs étaient les piliers de la Marine avant que d'autres modèles les supplantent. Ils étaient conçus pour le combat et dotés de deux grands propulseurs à prothane et de mitrailleuses incorporées dans leurs ailes. Une bulle de verre ronde était intégrée au museau de l'appareil pour offrir au pilote un meilleur champ de vision depuis le cockpit qui était placé tout à l'avant, contrairement à celui du Céleste.

Harkins était dans le Prédateur, et effectuait une rapide vérification des données. Il était dégingandé, mal rasé et avait un air de chien battu. Il portait une casquette de pilote en cuir sur l'arrière du crâne. Ses fins cheveux bruns et ternes commençaient à tomber sur le haut de son front et des lunettes de vol pendaient à son cou. Il se déplaçait par rapides saccades, comme une souris, tapotant sur des jauges et poussant des interrupteurs, une expression d'intense concentration sur le visage. Lorsqu'ils approchèrent, il se baissa pour examiner quelque chose sous le tableau de bord.

— Harkins ! cria Malvery de sa très grosse voix.

Le pilote sursauta et sa tête cogna le manche à balai avec un grand bruit.

— Quoi ? Quoi ? cria-t-il en émergeant, le regard paniqué.

— Faut que je te présente la nouvelle navigatrice, dit Malvery, rayonnant. Jez, voici Harkins.

— Oh, dit-il en ôtant son chapeau et en se frottant le sommet du crâne. (Il regarda la femme, puis se mit à bredouiller rapidement et avec nervosité, ses phrases se chevauchant dans leur hâte de sortir de sa bouche.) Salut. Je faisais, tu sais, des vérifications et tout ça. Faut que je le garde en bon état, hein ? Enfin, à quoi sert un pilote s'il n'a pas d'aéronef ? Je parie que tu fais pareil avec les cartes. Qu'est-ce qu'un navigateur sans cartes ? Ça reste sans doute un navigateur, mais privé de carte, mais bon tu vois ce que je veux dire, hein ? (Il se désigna lui-même.) Harkins. Pilote.

Jez était légèrement abasourdie. Elle ne parvint qu'à dire :

— Enchantée.

— C'est le cap'taine ? dit brusquement Harkins en tournant le regard de l'autre côté des docks et en mettant ses lunettes de vol sur les yeux. C'est Crake et le cap'taine, confirma-t-il avant de reprendre une expression inquiète. Ils, heu, ils courent. Ouais, ils descendent la colline en courant. Vers les docks. Très vite.

Malvery leva les yeux au ciel, désespéré.

— Pinn ! cria-t-il par-dessus son épaule. Il se passe quelque chose !

Pinn apparut après avoir fait le tour de son Céleste et se plaignit :

— Ça peut pas attendre ?

— Non, bordel. Prépare-toi. Le cap'taine a besoin d'aide. (Il se tourna vers Jez.) Tu sais tirer ?

Jez acquiesça.

— Prends un flingue. Bienvenue dans l'équipage.

Un départ précipité – Fusillade – Un blessé – Une rencontre terrifiante

Ils se distribuaient des armes entreposées derrière un tas de caisses empilées à l'arrière de la Ketty Jay lorsque Crake et le capitaine arrivèrent.

— Des ennuis ? demanda Malvery.

— Ça doit être la saison, répondit Frey avant d'appeler Silo.

— Cap'taine, répondit, de sa voix de baryton, le Murthien, accroupi au sommet de la rampe de chargement.

— Tu as eu la livraison ?

— Ouais. Elle est arrivée il y a une heure.

— Tu pourras préparer l'appareil pour partir dans combien de temps ?

— L'aérium est en train de passer. Cinq minutes.

— Fais aussi vite que possible.

— Oui, cap'taine.

Il disparut dans la soute.

Frey se tourna vers les autres.

— Harkins. Pinn. Décollez. Nous nous retrouverons au-dessus des nuages.

— Il va y avoir de la bagarre ? demanda Pinn, plein d'espoir, en s'extirpant brièvement de sa gueule de bois.

Avant qu'il ait achevé sa phrase, Harkins était déjà en route vers son appareil.

— Dégage de là ! cria Frey à l'autre pilote qui traînait encore.

Pinn marmonna quelque chose dans sa barbe, rangea son pistolet à sa ceinture et se dirigea vers le Céleste en exhalant du ressentiment par tous les pores pour s'être fait priver de combat.

— Macarde arrive, dit Frey tandis que Malvery lui passait une boîte de cartouches. Avec sa bande.

— Nous n'avons pas beaucoup de munitions, murmura le docteur. Utilisez-les à bon escient.

— Alors, n'en gaspille pas trop en les donnant à Crake, dit Frey en chargeant le fusil à levier qu'il avait pris à Œil-qui-tombe. Il serait incapable de toucher les flancs d'une frégate en face de lui.

— D'ac, cap'taine, dit Malvery en donnant tout de même une bonne poignée au démoniste.

Crake ne releva pas la moquerie. Sa fuite l'avait emmené au bord de l'évanouissement.

Frey désigna Jez du menton :

— C'est qui ?

— Jez, la nouvelle navigatrice, répondit Malvery avec l'air de quelqu'un qui en a assez de présenter sans cesse la même personne.

Frey l'examina rapidement. Elle était petite et mince, un bon point puisqu'elle ne prendrait donc pas beaucoup de place et qu'elle aurait, avec un peu de chance, un appétit lui aussi réduit. Ses cheveux ramenés en une simple queue-de-cheval et ses vêtements de travail qui ne la mettaient guère en valeur laissaient supposer une certaine compétence. Ses traits étaient minces et attirants, mais elle était quelconque, très pâle et faisait garçon manqué. Un autre bon point, car les femmes trop belles étaient néfastes dans un équipage composé d'hommes. Elles les distrayaient et avaient tendance à se servir de leur charme et à flirter pour échapper à leur travail. De plus, Frey se sentirait obligé de coucher avec elle et ça ne finissait jamais bien.

Il hocha la tête à l'intention de Malvery. Elle ferait l'affaire.

— Alors, c'est qui Macarde ? demanda Jez en chargeant une arme. (Comme ils la regardaient, elle haussa les épaules et ajouta :) J'aime juste savoir sur qui je tire.

— En résumé, dit Malvery, nous avons vendu au caïd local douze boîtes d'aérium dégradé à prix cassé pour pouvoir nous payer trois boîtes de la vraie chose, car il nous restait à peine de quoi décoller.

— Le problème, c'est que notre contact nous a laissé tomber, dit Frey en se plaçant en position de visée derrière les caisses. Sa livraison est arrivée en retard et nous n'avons donc pas eu la marchandise à temps et sommes restés bloqués à terre jusqu'à ce qu'un des idiots de pilotes de Macarde s'écrase contre un mur.

— D'où la nécessité de partir précipitamment, dit Malvery. Ce genre de plan sans failles est notre ordinaire. Tu veux toujours te joindre à nous ?

Jez amorça son fusil dans un craquement de métal réjouissant.

— De toute façon, j'en avais marre de cette ville.

Ils se placèrent tous les quatre derrière les caisses et surveillèrent la route qui menait aux docks. On accédait au promontoire par une large rue pavée qui passait entre des entrepôts en ruine. Les dockers qui travaillaient là s'écartèrent sur les côtés comme poussés par une vague d'étrave, se mettant à couvert à la vue de Lawsen Macarde et de vingt brigands armés qui dévalaient la rue.

— Plus nombreux et mieux armés que nous, on dirait, murmura Malvery.

Il regarda derrière lui le Céleste et le Prédateur prendre l'air, leurs moteurs à aérium vibrant tandis que leurs électroaimants

convertissaient l'élément raffiné en gaz ultraléger qui remplissait les cuves de ballast. Des moteurs indépendants à prothane, qui alimentaient les propulseurs, chauffaient dans un vrombissement croissant.

— Au fait, où est Bess ? demanda Frey à Crake.

— J'ai l'air de l'avoir dans la poche ? répondit-il avec irritation.

— Je cracherais pas contre un peu d'aide.

— Elle sera ronchon si je la réveille.

— C'est exactement comme ça que je veux qu'elle soit.

Crake tira un petit sifflet en cuivre accroché à une chaîne autour de son cou et souffla dedans. Il n'émit aucun bruit. Frey était sur le point de lancer une pique sur le manque d'air du démoniste lorsqu'une balle vint s'écraser contre une caisse près de sa tête en projetant des éclats de bois. Il poussa un juron et, d'instinct, plongeait au sol.

Crake rangea le sifflet, puis se pencha hors de l'abri pour tirer une violente salve de son pistolet. Ses cibles crièrent et, effrayées, le montrèrent du doigt avant de s'éparpiller pour se mettre à couvert en se jetant derrière des sacs et des tonneaux qui attendaient d'être transportés dans les entrepôts.

— Ah ! cria Crake, triomphal. J'ai l'impression qu'eux, au moins, ne doutent pas de ma précision au pistolet.

Une seconde plus tard, ses cheveux furent soufflés vers l'avant tandis que le Céleste de Pinn fendait l'air quelques mètres au-dessus de lui, le feu de ses mitrailleuses balayant la rue. Des tonneaux se transformèrent en petit bois et plusieurs hommes hurlèrent, pris de secousses, lorsque les balles les heurtèrent. Le Céleste s'éleva avec un bruit perçant, tourna pour se positionner à la verticale et fonça à travers les nuages.

— Ouais, dit Frey, pince-sans-rire. Vous faites plutôt peur avec cet engin.

Les dockers s'étaient tous retranchés à l'intérieur à présent, laissant la voie libre aux combattants. Les hommes de Macarde étaient aux abords de l'aire d'atterrissage, à quinze mètres de là. Entre eux, se trouvait un appareil biplace et bien trop de possibilités de se mettre à couvert aux yeux de Frey. L'assaut de Pinn avait surpris les contrebandiers, mais ils se regroupaient rapidement.

Le capitaine et Jez ouvrirent le feu, ce qui dispersa leurs adversaires. Un d'entre eux s'effondra, touché à la jambe. Un autre s'abrita imprudemment derrière une grande caisse vide. Malvery leva un fusil à deux canons, visa et fit un grand trou dans la caisse et dans l'homme qui se trouvait derrière.

— Silo ! On en est où ? cria Frey, mais le mécanicien ne l'entendit pas à cause des tirs de riposte des contrebandiers.

— Darian Frey ! cria Macarde de sa cachette, derrière une pile de

pneus d'aéronefs. Tu es un homme mort !

— Des menaces, murmura le capitaine. Honnêtement, ça sert à quoi ?

— Ils essaient de nous avoir par les côtés ! dit Jez.

Elle tira sur un des contrebandiers qui sortaient en courant de derrière un tas de pièces détachées hydrauliques cassées. La balle traversa la manche de sa chemise, le manquant d'un cheveu. Il s'arrêta en pleine course et retourna se cacher.

— Une tactique pas terrible, si vous voulez mon avis, commenta Crake qui avait récupéré assez de souffle pour lancer une petite bravade nerveuse. (Il tapa sur le barillet de son revolver pour en faire tomber les douilles et y inséra cinq nouvelles cartouches.) Le genre de plan banal et dépourvu de rigueur digne de ce type de contrebandiers de bas étage.

Jez jeta un coup d'œil sur le côté des caisses, à la recherche de l'homme sur qui elle avait tiré. Elle en vit un autre qui avançait, passant d'un abri au suivant, pour tenter d'obtenir un angle de visée sur eux. Il disparut avant qu'elle ait pu l'ajuster.

— Tu ferais mieux d'ouvrir tes foutus yeux pour surveiller ces fils de pute qui arrivent sur le côté au lieu de lancer des mots d'esprit, dit-elle d'un ton brusque.

— Faut avouer qu'elle est pas timide, commenta Frey à l'adresse de Malvery.

— Elle s'adaptera parfaitement, reconnut le docteur.

D'autres hommes de Macarde s'étaient déplacés et s'abritaient derrière le biplace que Crake criblait de plomb.

— Les munitions ! lui rappela Malvery.

Frey plongea pour éviter une rafale de pistolet qui fit voler des éclats sur le sol en pierre et dans le bois des caisses. Le docteur répondit avec son fusil, assez vigoureusement pour en décourager d'autres, puis il se laissa tomber à l'abri pour recharger.

Jez sortit de nouveau sa tête, inquiète d'avoir perdu de vue les hommes qui essayaient de passer sur les flancs. Malgré ses avertissements, ses compagnons se contentaient de canarder les contrebandiers qui arrivaient de face.

Un bref mouvement : il y en avait un autre ! Un troisième homme se faufilant sur le côté pour tirer, là où leur barricade de caisses ne servirait à rien.

— Il y en a trois par là ! cria-t-elle.

— On est légèrement occupés, en ce moment, répondit patiemment Frey.

— Vous allez être occupé à retirer une balle de votre oreille si vous ne..., dit-elle avant d'être touchée.

L'explosion de douleur blanche lui coupa le souffle et balaya ses

sens. Comme si elle avait été heurtée par un piston. L'impact la rejeta en arrière, contre Crake, qui la rattrapa plus ou moins lorsqu'elle tomba.

— Elle est touchée ! hurla-t-il.

— Déjà ? répondit Frey. Merde, d'habitude, ils durent plus longtemps. Malvery, occupe-toi d'elle.

Le docteur tira deux coups de feu pour empêcher les contrebandiers de sortir leur tête, puis s'agenouilla près de Jez. Sa pâleur malade avait empiré. Du sang rouge foncé trempait sa veste au niveau de l'épaule.

— Allez, fillette, murmura-t-il. Ne va pas mourir ou un truc comme ça.

— Ça va, doc, dit-elle, les dents serrées. Je vais bien.

— Ne bouge pas.

— Je n'ai pas le temps de rester immobile, répondit-elle, luttant pour se remettre debout en se tenant l'épaule. Je vous avais dit qu'ils arrivaient sur le côté ! Où est celui qui... ? (Elle se tut en apercevant, derrière eux, quelque chose qui descendait la rampe de chargement et les muscles de son visage se relâchèrent.) Qu'est-ce que c'est que ça ?

Malvery se retourna pour regarder.

— Ça ? C'est Bess.

Une monstruosité en armure de cinq cents kilos et de deux mètres et demi de haut sur un et demi de large surgit des ténèbres et apparut dans la lumière du matin. Rien n'indiquait qu'il s'agissait d'une femelle. Son torse et ses membres étaient couverts de plaques de métal moulées et ternies, posées sur une cotte de mailles abîmée. Elle était bossue, le point culminant de son dos dépassant de ses énormes épaules. Son visage s'apparentait à une grille circulaire, un enchevêtrement de barreaux épais évoquant une bouche d'égout. Derrière, seules deux faibles lueurs étaient visibles : les yeux de la créature.

Jez retint sa respiration. Un golem. Elle n'avait jamais rien vu de tel.

Un long grognement caverneux résonna à l'intérieur de la créature. Puis elle descendit la rampe, ses gigantesques bottes martelant le plancher tandis qu'elle accélérât. Les contrebandiers poussèrent des cris d'alarme et de consternation. Elle sauta par-dessus un côté de la rampe et atterrit avec un énorme « boum » qui fit trembler le sol. Une main gantée ramassa un tonneau qui aurait donné une hernie à un humain normal et la lança sur un contrebandier qui se cachait derrière une pile de caisses. Elle traversa la barricade et écrasa l'homme derrière, l'enterrant sous une avalanche de fragments de bois.

— Bon, elle est ronchon, c'est sûr, dit Frey. Cette bonne vieille Bess.

Le golem, déchaîné et hurlant, se précipita sur les contrebandiers qui tentaient de passer par les flancs. Un des bandits, pris de panique, sortit de son abri. Un craquement sourd retentit lorsque la créature l'attrapa par la gorge, puis lança son cadavre désarticulé sur ses compagnons.

Un autre tenta de la contourner en courant pendant qu'elle avait le dos tourné, mais elle était plus rapide que sa corpulence le laissait penser. Elle se précipita sur l'homme et lui attrapa le bras de ses gros doigts. La force de sa poigne lui brisa des os. Les brefs cris de sa victime s'interrompirent lorsqu'elle lui arracha le bras et s'en servit pour la frapper au visage, assez fort pour la tuer net.

Les autres hommes de Macarde perdirent brusquement tout goût pour le combat. Ils tournèrent les talons et s'enfuirent.

— Qu'est-ce que vous faites ? leur cria leur chef, depuis l'endroit où il était caché, à l'arrière des hostilités. Ramenez vos sales culs jaunes ici et tirez sur cette chose !

Bess se retourna et fixa son attention sur lui. Un profond bruit rauque s'échappa de la poitrine du golem. La gorge de l'homme se serra.

— Ne reviens plus jamais, Frey, tu m'entends ? cria-t-il en reculant de quelques pas. Si jamais tu reviens, t'es mort ! Tu m'entends ? Mort ! Je t'arracherai les yeux, Frey !

Son coup de feu signalant la retraite fut à peine audible, car il le tira en déguerpissant. Il disparut très vite, suivant ses hommes dans le dédale des rues de Balafreau.

— Bien, dit Frey. Ça, c'est fait.

— On est prêt pour le départ, cap'taine ! brailla Silo depuis le sommet de la rampe de chargement.

— Pile à l'heure, comme d'habitude, répondit Frey. Malvery, comment va la nouvelle recrue ?

— Ça va, dit Jez. La balle a traversé.

Malvery parut soulagé.

— Alors, il n'y a rien à sortir. Juste un peu de désinfectant, un pansement et tu iras bien.

Jez lui jeta un regard étrange.

— Je crois.

— C'est une sacrée petite, cap'taine, déclara Malvery, une pointe de fierté dans la voix, comme si le courage de la navigatrice était de son fait.

— La prochaine fois, essaie de ne pas te faire tirer dessus, lui conseilla Frey.

— Ça ne serait pas arrivé si vous m'aviez écoutée, bordel.

Frey roula des yeux.

— Doc, emmène-la à l'infirmerie.

— Je vais bien, protesta Jez.

— Une balle vient de te traverser l'épaule ! cria Frey.

— Ça guérira.

— Vous allez monter dans ce satané aéronef, tous les deux ? dit le capitaine. Crake ! Fais rentrer Bess. On devrait être partis depuis dix minutes !

Frey monta la rampe en suivant Malvery et Jez, puis entra dans la Ketty Jay. Lorsqu'ils eurent disparu, Crake traversa prudemment les débris et posa une main sur le bras du golem. La créature se tourna vers lui dans un doux bruissement de cotte de mailles et de cuir. Il leva le bras et tapota l'avant de sa grille de visage, de la tendresse plein les yeux.

— Bien joué, Bess, murmura-t-il. T'es une bonne fille.

La vie de pilote – Crake est morne – Malvery prescrit une boisson

Rares étaient les moments de la vie de Jandrew Harkins où il se sentait vraiment détendu. Même dans son sommeil, il tressautait et se contorsionnait, tourmenté par des rêves de guerre ou, parfois, par des cauchemars dans lesquels Slag, le chat de la Ketty Jay qui avait la mauvaise habitude de prendre son visage pour un lit, l'étouffait.

Mais ici, niché dans l'étroit cockpit d'un Prédateur, le vrombissement brûlant des propulseurs à prothane dans les oreilles, il était en paix.

Sous la lueur d'un intense soleil d'automne, la journée était calme. Ils se dirigeaient vers le nord en suivant les montagnes Crocheuses. La Ketty Jay était au-dessus de lui, à huit cents mètres à tribord. Le Céleste de Pinn vrombissait à son côté. Dans le ciel, il n'y avait rien d'autre qu'une frégate de la Marine qui avançait pesamment sur l'horizon à l'ouest et un cargo parti d'Aulenfay émergeant de la surface de la mer de nuages qui avait tout submergé, à l'exception des sommets les plus hauts. Vers l'est, on distinguait les murs escarpés du plateau de l'Est qui marquait le bord des Crocheuses. Plus loin au sud, de la cendre assombrissait les nuages qui dérivait vers les plaines des Sombrises.

Il leva les yeux et regarda à travers la verrière de son cockpit. Le ciel était d'un bleu parfait, limpide et profond. Infini.

Harkins poussa un soupir d'aise. Il vérifia ses jauges, serra, de ses mains gantées, le manche et fit rouler ses épaules. À l'extérieur de cette étroite matrice de métal, le monde était étrange. Les gens étaient étranges. Les hommes étaient effroyablement imprévisibles et les femmes plus encore, avec leurs insinuations énigmatiques et leurs désirs cachés. Les bruits forts le faisaient sursauter ; les foules le rendaient claustrophobe ; les gens intelligents lui donnaient l'impression d'être idiot.

Mais le cockpit d'un Prédateur était son sanctuaire et cela depuis vingt ans. Aucune gêne, aucun embarras ne pouvait l'atteindre lorsqu'il était enfermé dans cette armure. Ici, personne ne se moquait de lui. L'aéronef était son serviteur muet, et lui, pour une fois, en était le maître.

Il regarda un moment la lointaine frégate de la Marine en

plongeant dans ses souvenirs. Autrefois, lorsqu'il était encore jeune homme, il voyageait dans ce type d'aéronef. Il attendait l'appel pour se hisser dans son Prédateur et foncer dans le ciel. Il n'avait jamais été populaire, mais il était accepté. Un membre de l'équipe. C'était le bon temps.

Mais le bon temps s'était terminé avec le début des Guerres de l'Aérium. Cinq ans à combattre les Sammards. Cinq ans durant lesquels chaque sortie pouvait être la dernière. Cinq années de combats aériens angoissants au cours desquelles il avait été descendu trois fois. Et avait survécu. Nombre de ses amis n'avaient pas eu cette chance.

Puis une paix toute relative était arrivée. La Marine ne chassait plus les Sammards, mais les pirates et les flibustiers qui avaient prospéré durant le conflit en faisant du marché noir. Harkins combattait les contrebandiers sur ses propres terres. Les ennemis compensaient leur manque d'équipement par plus de désespoir, de férocité. Les guerres de territoires devinrent des règlements de comptes et les choses dégénérèrent.

Puis, aussi incroyable que cela puisse paraître, la Seconde Guerre de l'Aérium fut déclarée, à peine quatre ans après la première. Harkins repartit combattre avec les Thaciens contre les Sammards et leurs sujets. Après tout ce qu'ils avaient accompli la première fois, toutes les vies qui avaient été perdues, cette fois, c'étaient les politiciens qui les avaient laissé tomber. On n'avait quasiment rien fait pour affaiblir la menace samarlienne et l'ennemi était revenu avec deux fois plus d'énergie.

Le conflit avait été court et affreux. Les deux camps étaient démoralisés et fatigués. Harkins n'en avait pas vécu la fin : une trêve soudaine et peu satisfaisante qui laissa tout le monde, sauf les Sammards, avec un sentiment de trahison. Il l'avait échappé belle et eu de la chance trop souvent, il avait vu la mort en face plus qu'aucun homme ne le devrait. Il n'était plus qu'une coquille tremblante. On l'avait rendu à la vie civile deux semaines avant la fin de la guerre, après quatorze ans de service. La maigre pension qu'on lui avait donnée était tout ce que la Marine pouvait lui offrir après une décennie aussi désastreuse.

Ces années-là furent les pires.

Harkins s'était rendu compte que le monde changeait vite à cette époque et qu'il n'était pas tendre avec ceux qui ne s'adaptaient pas. Il ne savait rien faire à part piloter des aéronefs de chasse et personne ne voulait d'un pilote sans appareil. Il vécut alors une période triste et grise, à travailler dans des usines, à servir d'homme à tout faire pour de maigres revenus. Il vivotait...

La Marine, sa structure et sa discipline, ne lui manquaient pas. Pas

plus que la camaraderie ; dont l'attrait s'était dégradé après qu'un certain nombre de ses amis avaient trouvé la mort. Ce qui lui faisait vraiment mal, c'était la perte du Prédateur.

Il avait beau avoir volé dans une dizaine de Prédateurs différents qui, avec le temps, avaient subi des variations minimales et des améliorations, il s'agissait pour lui du même appareil. Le bruit des propulseurs, le battement des moteurs à aérion qui pompaient le gaz jusqu'aux cuves de ballast, le cockpit dur, clos et résistant. Le Prédateur avait été le décor de toutes ses réussites et de toutes ses tragédies. Le chasseur l'avait porté dans le ciel merveilleux, l'avait accompagné dans les combats les plus désespérés et il l'avait parfois lâché lorsqu'il n'en pouvait plus. Les moments les plus importants de sa vie, les instants de bonheur absolu comme ceux de plus intense terreur, avaient eu lieu dans un Prédateur.

Puis il avait vu une lumière au bout du tunnel. Elle avait presque suffi à lui faire croire en la Grand'âme et au charabia incompréhensible des Éveilleurs. Presque, mais pas tout à fait.

Son contremaître à l'usine connaissait son passé de pilote dans la Marine de la Coalition. Harkins ne parlait que de ça, quand il parlait. Et donc, lorsque le chef d'équipe avait, dans un bar, rencontré quelqu'un qui vendait un Prédateur, il lui en avait touché deux mots.

Ce fut ainsi que Harkins rencontra Darian Frey qui venait de gagner un Prédateur de chez Caybery avec une main incroyablement chanceuse au Rake et qui ne savait pas quoi en faire. Le pilote avait à peine assez d'argent pour se payer un toit, mais il alla supplier Frey. Il aurait vendu son âme pour pouvoir se retrouver dans un cockpit. Le capitaine, estimant que son âme ne valait pas grand-chose, lui proposa un marché.

Harkins volerait dans le Prédateur pour lui. La paie serait minable, la vie imprévisible, sans doute dangereuse et souvent illégale. Le pilote devrait suivre à la lettre les consignes de Frey, sans quoi ce dernier récupérerait son appareil.

Harkins avait accepté avant que le capitaine ait fini d'énumérer ses conditions. Il quitta le port le jour même et devint pilote de chasse à bord de la Ketty Jay. Le plus beau jour de sa vie.

Son parcours depuis la frégate de la Marine jusqu'ici, au-dessus des montagnes Crocheuses, sous les ordres de Darian Frey, avait été long. Il n'aurait jamais plus les nerfs d'acier qu'il avait lorsqu'il était jeune pilote. Il n'aurait jamais le courage indécent de Pinn, qui se moquait de la mort, car il était trop bête pour la comprendre. Mais Harkins avait eu un aperçu de ce qu'était la vie lorsqu'on était bloqué au sol, sans pouvoir s'élever sous le soleil par-dessus les nuages. Il n'y retournerait jamais.

Il regarda autour de lui avec appréhension, comme si quelqu'un,

quelque part, pouvait l'observer. Puis il appuya le dos contre le siège dur du Prédateur et s'autorisa un grand sourire de satisfaction.

Crake n'était pas aussi heureux. Il errait, morne, dans les coursives étroites de la Ketty Jay, un étrange creux dans le ventre, comme si on lui avait coupé le souffle. Il se laissait dériver, tel un spectre triste et soucieux.

Au début, il s'était enfermé dans la soute quasiment déserte, jusqu'à ce que le vide commence à l'oppresser et que son humeur rende Bess mal à l'aise. Il était alors monté au mess et avait bu quelques tasses de café noir à la petite table commune. Mais l'endroit était triste lorsqu'il n'y avait personne.

Il avait ainsi emprunté l'échelle qui montait jusqu'au couloir reliant le cockpit, à l'avant de l'appareil, à la salle des machines, à l'arrière. Entre les deux se trouvaient plusieurs pièces qui servaient de quartiers à l'équipage, leurs portes glissantes tachées de vieilles traînées de graisse. Des lumières électriques dispensaient une faible lueur sur les murs de métal crasseux.

Il envisagea d'aller dans le cockpit regarder le ciel, mais ne pouvait pas se retrouver tout de suite face à Frey. Il pensa alors rentrer lire dans ses quartiers, mais cette solution ne lui disait rien non plus. Il finit par se rappeler que leur nouvelle recrue s'était fait tirer dessus et il estima qu'il serait convenable d'aller prendre de ses nouvelles. Cette idée en tête, il prit le couloir en direction de l'infirmerie de Malvery.

Lorsqu'il arriva, la porte était ouverte et le docteur reposait ses pieds, une tasse de rhum à la main. La pièce était minuscule, sordide et insalubre. Elle n'était meublée que par un buffet bon marché cloué au mur, une bassine, deux chaises en bois et une table chirurgicale. L'armoire était sans doute prévue pour ranger de la vaisselle, mais elle avait été recyclée pour exposer toutes sortes d'instruments chirurgicaux d'aspect désagréable. Ils étaient tous soigneusement astiqués – les seuls objets propres de la pièce – et paraissaient n'avoir jamais été utilisés.

Malvery ôta les pieds de la chaise et la poussa vers Crake. Puis il versa une bonne rasade de rhum dans une autre chope posée sur le buffet. Le démoniste s'assit obligeamment et prit le verre qu'on lui tendait.

— Où est la nouvelle ? demanda-t-il.

— Dans le cockpit. Elle navigue.

— Elle vient bien de se faire tirer dessus, non ?

— On ne dirait pas, à la façon dont elle agit, dit Malvery. Un sacré truc. Lorsqu'elle m'a enfin laissé la regarder, elle ne saignait déjà plus. La balle a traversé, comme elle l'a dit. (Il afficha un sourire rayonnant.) Je n'ai eu qu'à nettoyer avec des antiseptiques et y coller un bandage. Puis elle s'est levée et m'a dit qu'elle avait du boulot.

— T'avais raison, c'est vraiment une dure.

— Elle a eu de la chance, c'est tout. J'ai du mal à croire que ça n'ait pas fait plus de dégâts.

Crake prit une rasade de rhum. L'alcool était délicieusement fort et se fraya un chemin jusqu'à son cerveau où il alla démolir ses fonctions mentales les plus subtiles.

Malvery ajusta ses lunettes rondes et vertes, et bougonna.

— Vas-y, crache le morceau.

Crake vida sa chope et la tendit pour se faire resservir. Il réfléchit un moment. Il ne savait comment exprimer le choc, la trahison, la rancœur qu'il ressentait pour que Malvery comprenne vraiment. Alors, il dit simplement :

— Il allait me laisser mourir.

Il raconta au docteur ce qui s'était passé après leur capture, à Frey et lui. Il avait du mal à rester factuel et objectif, mais il faisait de son mieux. Il devait faire preuve de clarté. Il n'avait pas l'habitude de laisser libre cours à ses émotions.

Lorsqu'il eut terminé, Malvery se versa une autre chope et dit :

— Bon.

Crake trouva son commentaire quelque peu léger. Lorsqu'il devint clair que le docteur n'allait pas développer, il prit la parole :

— Il a laissé Macarde tourner le barillet, le poser contre mon front et presser la détente. Deux fois !

— Tu as eu de la chance. Ce genre de blessures à la tête peut être grave.

— Oh, bon sang de bois ! cria Crake. Laisse tomber.

— En voilà un bon conseil, dit Malvery en levant sa chope vers son compagnon et en se penchant vers l'avant sur sa chaise. Je t'aime bien, Crake. Tu es un bon. Mais tu ne vis plus dans ton monde.

— Tu ne sais rien de mon monde ! protesta le démoniste.

— Tu crois ? (Il balaya la pièce de la main.) Il fut un temps où je n'aurais pas mis les pieds dans un tel endroit. J'étais agréé par la guilde. Je travaillais à Thesk. Je gagnais plus en un mois que cette petite organisation en une année.

Crake le regarda d'un air hésitant, en essayant d'imaginer cet énorme vieil ivrogne buriné en visite dans les demeures élégantes de l'aristocratie. Il n'y parvint pas.

— Il ne s'agit pas d'une famille, Crake, reprit Malvery. C'est vraiment chacun pour soi. Tu es un gars intelligent ; tu connaissais les risques lorsque tu as uni ta destinée à la nôtre. Pourquoi crois-tu qu'il abandonnerait son appareil pour toi ?

— Parce que..., commença Crake avant de se rendre compte qu'il n'avait rien à dire.

Parce que c'était ce qu'il fallait faire. Il s'épargnerait l'éclat de rire

de Malvery.

— Écoute, dit Malvery plus doucement. Ne te méprends pas sur le cap'taine. Il sait s'y prendre avec les gens quand il veut. Mais il n'a rien à faire que tu vives ou que tu meures. Pareil pour moi, ou pour quiconque à bord. Je me demande même s'il se soucie de lui. La seule chose qui lui tient à cœur, c'est la Ketty Jay. Et si tu crois que c'est cruel, c'est que tu n'as rien vu dans le monde. Le cap'taine est bon. Meilleur que beaucoup. Il suffit de le connaître.

Crake ne savait quoi répondre. Il ne voulait pas lancer une réplique puérile et acerbe. Il se sentait déjà embarrassé d'avoir parlé de ça.

— Tu as peut-être raison, dit-il. Peut-être que je ne devrais pas être ici.

— Hé là, je n'ai pas dit ça ! dit Malvery en souriant. Je disais juste que tu dois te rendre compte que tout le monde ne pense pas comme toi. C'est une dure leçon, mais qui en vaut la peine.

Crake ne répondit pas et but son rhum à petites gorgées. Sa mélancolie se transformait en abattement. Peut-être qu'il devrait simplement abandonner. Descendre à la prochaine escale et tourner le dos à tout ça. Cela faisait six mois. Six mois à aller d'un endroit à l'autre, à vivre sous un nom d'emprunt et à couvrir ses traces pour que personne ne le trouve. Au début, il avait vécu comme un riche clochard, traînant dans tous les hôtels miteux de Vardia, passant ses nuits et ses jours terrorisé ou baignant dans une ivresse triste. Au bout de trois mois, il s'était retrouvé à court d'argent et s'était légèrement repris. C'est alors qu'il avait rencontré Frey et la Ketty Jay.

Il serait sans doute difficile de retrouver sa trace, à présent.

— Tu n'envisages pas vraiment de faire tes valises, hein ? souffla Malvery, soudain redevenu sérieux.

Crake poussa un soupir.

— Je ne sais pas si je pourrais rester. Pas après ça.

— Tu serais cinglé de partir maintenant. D'après ce que j'ai compris, avec ce sabre tu as payé le droit de rester à bord un an.

Crake haussa les épaules, morose. Malvery le poussa de façon amicale avec sa botte et manqua de le faire tomber de sa chaise.

— Et où iras-tu, hein ? demanda-t-il. Ta place est ici.

— Ma place est ici ?

— Bien sûr ! beugla Malvery. Regarde-nous ! Nous ne sommes pas des contrebandiers ou des pirates. Nous ne formons même pas un équipage ! Le cap'taine n'est le capitaine que parce que l'appareil lui appartient ; il serait incapable de guider un ours jusqu'à du miel. Aucun de nous ne s'est engagé pour l'aventure ou pour devenir riche, parce qu'on n'est foutrement pas gâtés dans les deux cas, ajouta-t-il en adressant à Crake un clin d'œil complice. Mais écoute bien ce que je te dis, il n'y en a pas un parmi nous qui ne fuit pas quelque chose, toi y

compris. Je parierais ma dernière lampée de rhum là-dessus. (Il vida sa chope, juste pour être sûr, puis reprit :) C'est pour ça que ta place est ici. Parce que tu es comme nous.

Crake ne put s'empêcher de sourire face au semblant de sentiment de camaraderie qu'il ressentait. Et pourtant, Malvery avait raison. Où irait-il ? Que ferait-il ? Il nageait sur place parce qu'il ne savait pas dans quelle direction aller. Et jusqu'à ce qu'il le sache, la Ketty Jay restait un bon endroit pour se cacher des requins.

— Le problème..., dit-il. C'est que... je croyais que nous étions amis.

— Vous êtes amis. En quelque sorte. Ça dépend vraiment de ta définition. J'avais beaucoup d'amis à l'époque, mais la plupart ne m'auraient pas lancé une pièce pour m'empêcher de mourir de faim. (Il ouvrit un tiroir du buffet et en sortit une bouteille remplie d'un liquide clair.) Il n'y a plus de rhum. Goûte-moi ça.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Crake en tendant sa chope.

Il avait déjà les idées agréablement embrouillées et avait dépassé le stade où il serait encore capable de refuser.

— Je m'en sers pour nettoyer les plaies, expliqua Malvery.

— Je suppose que cette conversation relève effectivement de la catégorie « soins médicaux », dit Crake.

Malvery partit d'un grand éclat de rire, assez fort pour faire tressaillir son interlocuteur.

— En effet, c'est le cas, dit-il en ôtant ses lunettes pour essuyer un de ses yeux mouillés.

— Pourquoi es-tu ici ? demanda Crake. Un docteur agréé par la guilde, un travail en ville qui rapporte une fortune. Pourquoi la Ketty Jay ?

La bonne humeur de Malvery disparut aussitôt et une brève douleur lui traversa le visage. Il baissa les yeux sur sa chope.

— Disons juste que je mérite d'être ici, dit-il.

Puis il se reprit avec un grand geste du bras et leva son verre pour porter un toast.

— Aux amis ! déclara-t-il. Quelles que soient leur forme et la façon dont nous choisissons de les définir.

— Aux amis, dit Crake avant de boire.

Voler dans le noir – Pinn et les putes – Une proposition

La nuit était tombée lorsqu'ils arrivèrent au Bief de Marklin. Le port délabré était tapi entre les plis anguleux des Crocheuses, moucheture de lumière électrique dans le noir. La pluie tombait d'un plafond de nuages qui avançait lentement et que la pâle lueur de la ville illuminait depuis le sol. Un vent lancinant balayait le sommet des montagnes.

La Ketty Jay sortit du brouillard, quatre puissantes lumières brillantes sous son ventre. Les chasseurs qui l'escortaient volaient près de ses ailes lorsqu'elle descendit vers une aire d'atterrissage bondée. Des lampes à faisceaux tournèrent pour l'éclairer par en dessous ; d'autres lui indiquèrent un endroit vide sur la piste.

Dans le cockpit de la Ketty Jay, Frey était installé dans le siège du pilote et ses yeux allaient et venaient rapidement des cadrans en cuivre chromé aux jauges. Debout, une main posée sur le dossier de son siège, Jez regardait le fatras de barques, de cargos, de chasseurs et de corsaires qui occupaient le vaste terrain plat et carré à la lisière de la ville.

— Il y a de l'activité cette nuit, murmura-t-elle.

— Ouais, dit Frey, distrait.

Il détestait atterrir les nuits de mauvais temps.

Il surveilla soigneusement les niveaux d'aérium, en déchargea ou en ajouta un peu, et laissa la Ketty Jay dériver vers le sol en se concentrant pour contrer le vent de travers qui le malmenait des deux côtés. Une secousse ébranla le gros appareil et il plongea, ballotté de partout. Le capitaine jura dans sa barbe et lâcha un peu plus de gaz des cuves extérieures. La Ketty Jay devenait trop lourde à présent, et tombait plus vite qu'il fallait, mais il avait besoin de ce poids supplémentaire pour la stabiliser.

— Accroche-toi, murmura-t-il. Ça va secouer.

La Ketty Jay avait encore repris de la vitesse et approchait trop vite. Frey compta dans sa tête, un œil sur l'altimètre, puis, en activant furieusement des pédales et des leviers, il inversa les propulseurs, ouvrit les aérofreins et poussa les moteurs à aérium au maximum. Lorsque son élan fut stoppé, l'aéronef gémit et sa descente fut arrêtée par l'afflux de gaz ultraléger dans ses cuves de ballast. Il ralentit d'un

coup au-dessus de l'espace qui lui avait été signalé, près de l'immense flanc en métal d'un cargo de quatre étages. Frey vida le gaz des cuves et son bâtiment intégra soigneusement la place vide, se posant sur ses patins avec un grand bruit sourd.

Le capitaine s'appuya contre le dossier de son siège et laissa échapper un soupir de soulagement. Jez lui tapota l'épaule.

— Pendant un moment, on aurait cru que vous vous faisiez du souci, cap'taine, dit-elle.

L'eau crépitait dans des flaques sur l'aire d'atterrissage tandis que l'équipage, enveloppé dans des cirés et trépignant, se rassemblait au pied de la rampe de chargement de la Ketty Jay.

— Où sont Malvery et Crake ? demanda Frey.

Du pouce, Silo désigna la descente. Un duo aux paroles mal articulées se fit entendre faiblement des profondeurs de l'appareil.

— Hé, je la connais, celle-là ! dit Pinn avant de se mettre à chanter en chœur, faux, jusqu'à ce qu'un regard de Silo le fasse taire.

— Que faisons-nous ici, cap'taine ? demanda Jez.

Les autres se serraient la poitrine ou fourraient leurs mains dans leurs poches, mais elle semblait ne pas faire cas du vent glacial.

— Je dois voir quelqu'un. Un chuchoteur qui s'appelle Xandian Quail. Il ne devrait pas y avoir de problèmes. Harkins, Pinn, Jez, prenez vos flingues et venez avec moi. Silo, tu t'occuperas des autorisations d'arrimage, de surveiller l'appareil et tout ça.

Le grand Murthien acquiesça gravement.

— Je crois que je vais devoir faire quelques vérifications, laissa soudain échapper Harkins. Enfin, contrôler le Prédateur, quoi. Il y avait un « tic-tac » à bâbord, je ne sais pas ce que c'est et je ferais mieux de vérifier, si vous voyez ce que je veux dire. J'ai pas envie de tomber du ciel, vous voyez, « vroummm, bang, haha ». Ça ne ferait du bien à personne, hein ? Enfin, que je sois mort, je veux dire. Qui volerait dessus alors ? Bon, de toute façon il n'y aurait plus rien sur quoi voler si je m'écrasais dedans. Alors tout compte fait, il vaudrait mieux que je vérifie l'intérieur du chasseur, m'assurer que tout soit en bon état, nickel.

Frey lui jeta un regard qui le mit mal à l'aise. Il était plus qu'évident que la simple idée d'une fusillade le terrifiait.

— Des vérifications, dit le capitaine d'un ton monocorde. (Harkins s'empressa de hocher la tête.) Très bien, reste ici.

Un immense sourire barra le visage du pilote et dévoila des rangées de dents irrégulières et légèrement brunes.

— Merci, cap'taine !

Frey passa en revue le reste de l'équipage.

— Qu'est-ce qu'on attend ? dit-il en frappant dans ses mains. Allons-y !

Ils se hâtèrent dans les rues trempées du Bief de Marklin. Les voies s'étaient transformées en rivières de boue qui couraient sous les vérandas surélevées en bois des boutiques et des maisons. Au-dessus, des rangées d'ampoules accrochées à des fils sifflaient et tremblotaient, chahutées par le vent. Des enfants en haillons les regardaient depuis des cabanes en appentis et les ruelles où ils s'abritaient. De l'eau coulait des auvents et s'engouffrait dans les caniveaux en gargouillant. Ce vacarme ne couvrait pas le vrombissement entrecoupé de cliquetis des générateurs. L'air empestait le pétrole, la nourriture et la pluie propre et froide.

— On pourrait pas aller voir ce gars demain, plutôt ? se plaignit Pinn. Je serais plus sec si je faisais de la plongée.

Frey ne l'écouta pas. Ils n'étaient déjà pas en avance. Être retenus à Balafreau les avait mis en retard. Quail avait été clair dans sa lettre : il fallait arriver avant la fin du Gavage Criard ou l'offre ne tiendrait plus. Frey ne s'était pas pressé pour ramasser son courrier et il n'avait pas eu le message tout de suite. Une chose entraînant une autre, on était le dernier jour du mois du Gavage Criard et le capitaine ne pouvait plus différer.

— On va finir par s'attraper une pneumonie, maugréa Pinn. Et c'est pas vous qui voleriez avec le cockpit rempli de morve jusqu'à la taille.

Xandian Quail vivait dans une enceinte fortifiée située au milieu de ruelles délabrées. Sa maison s'imposait dans les ténèbres, carrée et austère, ses grandes fenêtres étroites éclairées. De grands murs et d'immenses barrières maintenaient la misère noire des habitants de la ville à l'écart.

— Je suis Darian Frey ! hurla le capitaine par-dessus le bruit de la pluie torrentielle. (Les gardes de l'autre côté de la grille parurent déconcertés.) Darian Frey ! Quail m'attend ! Enfin, il vaudrait mieux, bordel !

Un des hommes trottina jusqu'à la maison en tenant la capuche de son imperméable. Il revint quelques instants plus tard et indiqua à son camarade qu'il devait les laisser entrer.

On les escorta sous le porche de pierre où un autre garde – qui, lui, portait un gilet, un pantalon et arborait deux pistolets – ouvrit la porte principale de la demeure. Il avait un visage allongé et une barbe noire clairsemée. Frey le reconnut vaguement de ses visites précédentes. Il s'appelait Codge.

— Vos flingues, dit-il en tendant une main. Et n'en gardez pas en réserve. Ça m'énervait beaucoup.

Frey hésita. Il n'aimait pas l'idée de se retrouver dans une telle situation sans puissance de feu. Il ne voyait aucune raison pour laquelle Quail pourrait attenter à sa vie, mais cela ne le rassurait guère.

C'était le mystère qui le perturbait. Quail n'avait pas donné de détails dans sa lettre. Il avait simplement dit qu'il avait une proposition pour Frey, pour lui en particulier, et qu'elle pourrait le faire devenir très riche. Cela seul suffisait à le rendre méfiant. Mais cela piquait également sa curiosité.

Il me suffit de l'écouter, se dit le capitaine. De toute façon, ils étaient arrivés et il n'avait aucune envie de retourner à pied à la Ketty Jay avant de s'être réchauffé un peu.

Il fit un geste de la tête à l'intention des autres. Donnez-lui vos flingues.

Une fois qu'il eut ramassé les armes, Codge s'écarta de leur passage et les emmena dans le hall d'entrée où ils dégoulinèrent. Trois autres gardes armés flânaient devant les portes en dégageant un air de menace sourde. Deux grands chiens maigres bondirent vers eux pour les étudier. Ils étaient blancs, avaient le poil court et des yeux roses. Des chasseurs nocturnes qui voyaient dans le noir et traquaient leur proie en suivant les traces de chaleur. Ils reniflèrent les nouveaux arrivants, mais devant Jez, ils s'effarouchèrent.

— Il est grand temps de choisir un nouveau parfum, Jez, se moqua Frey.

— On dirait que j'ai un don avec les animaux, pas vrai ? dit-elle, légèrement déconcertée.

La maison de Quail contrastait avec les rues sales qui y menaient. Du granit noir recouvrait le sol et les murs. On avait posé d'épais tapis par terre.

Des motifs en cuivre torsadé couraient le long des murs jusqu'à deux escaliers courbés entre lesquels se trouvait une grande horloge compliquée, mélange de pendule et de calendrier en cuivre, bronze et or. Derrière les aiguilles, on distinguait des disques rotatifs avec des symboles pour les dix mois de l'année et les dix jours de la semaine. Frey fut légèrement soulagé de voir ce qu'indiquait le calendrier : jour de la reine, troisième semaine, Gavage Criard ; la dernière journée du mois. Jusqu'alors, il n'était pas certain de savoir exactement quel jour on était.

— Rien que toi, dit Codge en montant l'escalier et en regardant Frey.

Le capitaine enleva son imperméable et le tendit à Pinn qui le prit distraitement. L'attention du pilote avait été attirée par les quatre belles femmes vêtues de manière séduisante qui étaient apparues dans l'embrasement d'une porte pour observer les nouveaux venus. Elles gloussaient et lançaient des sourires à Frey qui se dirigeait vers l'escalier. Il leur adressa une révérence galante, puis prit la main de la première pour la gratifier d'un baiser.

— Tu passeras de la pommade aux putes plus tard. Le chef

t'attend, cria Codge.

Une des femmes fit une moue comme pour l'embrasser, puis gratifia Frey d'un sourire indécent.

— Il finira bien par redescendre, de toute façon, non ? dit-elle en levant un sourcil.

— Bonsoir, mesdames, lança Frey. Je suis certain que mon ami là-bas serait ravi de vous divertir jusqu'à mon retour.

Pinn se lécha la paume de la main, aplatit la petite crinière de cheveux sur le dessus de sa tête en forme de pomme de terre et prit sa meilleure pose nonchalante. Les putes l'observèrent, guère convaincues.

— Nous attendrons.

— Frey ! dit Xandian Quail lorsque le capitaine entra dans le bureau. Au tout dernier moment, à ce que je vois. Je ne pensais pas que vous viendrez.

— En ce qui me concerne, toute marge d'erreur n'est que du temps perdu, dit Frey avant de lui serrer la main avec une camaraderie exubérante dépassant ce qu'il ressentait vraiment pour l'homme.

Quail lui offrit un verre de vin et parvint magnifiquement à ne pas remarquer les traces de boue que Frey avait faites en entrant.

Le capitaine s'assit et admira la pièce pendant que Quail versait les boissons. Le devant du bureau de son hôte était sculpté pour ressembler à un immense aigle des nuages, sévère et impressionnant. Un précieux baromètre en cuivre couvert d'ornements était suspendu derrière, sa flèche pointant droit sur PLUIE. Des barres aux motifs complexes étaient accrochées à l'extérieur des fenêtres, autant pour la sécurité que pour la décoration. Un candélabre noir en acier pendait du plafond, ses ampoules diffusant une faible lueur électrique. Les murs étaient recouverts de panneaux en acajou sur lesquels s'alignaient des livres. Frey déchiffra quelques titres, mais n'en reconnut aucun. Pas vraiment surprenant. Il ne lisait quasiment jamais rien de plus compliqué que les journaux à sensation vendus dans les villes.

Quail donna à Frey un verre en cristal rempli d'un généreux vin rouge, puis s'installa en face de lui, une coupe à la main. Il avait sans doute été charmant autrefois, mais ce n'était plus le cas. Un terrible accident dans un chasseur en était la cause. Désormais, la moitié de son crâne chauve était plissée par des cicatrices et on voyait une petite plaque de métal sur un des côtés de sa tête. Un globe cuivré remplaçait son œil gauche et son bras du même côté était entièrement mécanique.

Malgré tout, il avait une prestance d'aristocrate et s'habillait en conséquence. Il portait une veste noire de brocart au col rigide et des chaussures en cuir verni. Trempé, en sueur et débraillé, Frey semblait

très quelconque en comparaison.

— Je suis ravi que vous soyez arrivé, dit Quail. Un jour de plus et j'aurais fait ma proposition à quelqu'un d'autre. Le temps est un facteur critique.

— Je suis juste venu entendre ce que vous avez à dire, dit Frey. Faites votre boniment.

— J'ai un travail pour vous.

— Je connais vos tarifs. Je n'ai pas assez d'argent.

— Je ne vends pas l'information. Celle-ci est gratuite.

Frey but son vin et examina son interlocuteur.

— Je croyais que les chuchoteurs restaient toujours neutres.

— Ce sont les règles, répondit Quail avant de baisser les yeux sur sa main mécanique et de plier les doigts d'un air pensif. Il ne faut pas s'impliquer, ne pas prendre parti, ne jamais révéler ses sources ou ses clients. Rien que de l'information brute, que l'on achète et que l'on vend. On fait commerce de secrets, mais nous n'en tirons jamais avantage.

— Et vous n'offrez jamais de travail.

— Avec ce que nous savons, vous croyez que nous ne sommes jamais tentés ? Après tout, nous ne sommes que des humains, dit Quail en souriant. Voilà pourquoi nous sommes très exigeants envers ceux que nous utilisons. Si on apprenait que nous nous permettons de temps en temps d'en profiter un peu, toute ma profession en pâtirait.

— Je vous écoute.

— Un aéronef est parti de Samarla vers Thesk. L'As de Crânes. Une escorte minimale, aucune puissance de feu. Ils veulent faire profil bas, comme s'il ne s'agissait que d'un transport de marchandises normal. Ils ne veulent pas attirer l'attention. Ni des pirates, ni de la Marine.

L'As de Crânes. Frey, un joueur passionné de Rake, savait ce que cela signifiait. L'as de crânes était la carte la plus importante du jeu.

— Que transportent-ils ?

— Un coffre de pierres précieuses, entre autres choses. Des gemmes non taillées, destinées à un consortium de la guilde des bijoutiers de la capitale. Ils ont conclu un accord avec une compagnie minière de l'autre côté de la frontière et les ramènent en secret pour éviter les impôts de la Coalition. La marge de profit sera immense.

— S'ils arrivent.

— S'ils arrivent. Mais ils n'arriveront pas. Parce que vous allez me ramener ces pierres.

— Pourquoi me faire confiance ? Vous ne croyez pas que je vais me sauver avec mon nouveau trésor ?

— Ce serait stupide de tenter un coup pareil. Je vous connais, Frey. Vous n'avez ni les contacts, ni l'expérience pour les fourguer. Vous n'imaginez pas combien ce genre de richesse peut être dangereux.

Même si vous ne vous faites pas couper la gorge en essayant de les revendre, vous allez vous faire arnaquer.

— Quel paiement proposez-vous ?

— Cinquante mille ducats. En un seul paiement, non négociable, payable à la livraison des pierres.

La gorge de Frey devint sèche. Cinquante mille. Ce n'était pas possible, il n'avait pas entendu ça.

— Vous venez de dire 50 000 ducats, n'est-ce pas ?

— C'est une meilleure offre que si vous essayiez de les vendre vous-même et l'affaire sera honnête et sans risque. J'espère que cela éloignera la tentation.

— Combien vaut le coffre ?

— Extrêmement plus une fois que les pierres seront taillées. Mais cela ne vous concerne pas.

— Que je comprenne bien. Vous avez dit 50 000 ducats ?

— À la livraison.

Frey but son verre d'un seul trait.

— Un peu plus de vin ? proposa Quail poliment.

— S'il vous plaît, dit Frey d'une voix râpeuse en tendant la coupe.

Cinquante mille ducats. C'était une somme colossale. Largement de quoi vivre dans le luxe pour le reste de sa vie, même après avoir donné leur part aux autres. S'il leur donnait une part, corrigea-t-il.

Non, ne pense pas encore à ça. Tu dois simplement décider si c'est vraiment trop beau pour être vrai.

Son cœur battait la chamade et il avait la peau froide. L'occasion d'une vie. Il n'était pas assez idiot pour penser qu'il n'y avait pas d'arnaque. Mais il ne la voyait pas encore.

Depuis qu'il était devenu flibustier, il avait appliqué une règle vague et mal définie. Faire profil bas. L'ambition tuait. On allait trop loin et on se faisait arracher la main. Il l'avait souvent vu arriver : de jeunes capitaines aux yeux brillants, avides de se faire un nom, hachés menu par les stratagèmes d'hommes d'affaires et de pirates. Les parties à forte rémunération étaient aux mains des vrais méchants. Si on voulait jouer à ce niveau, il fallait s'attendre à un tout autre niveau de brutalité.

Et puis il y avait la Marine. Elle ne s'intéressait pas aux petits trafiquants, mais suivait de près ceux qui s'étaient fait une réputation. Et s'il y avait pire que les sacs à merde vous plantant des couteaux dans le dos qui infestaient les hautes sphères du crime, c'était bien la Marine.

Frey n'était pas riche. Il jouait le peu d'argent qu'il gagnait, le dépensait en boisson ou avec des femmes. Parfois, il avait du mal à maintenir l'équipage et l'appareil à flot. Mais il n'était redevable à personne et il préférait continuer ainsi. Personne ne le manipulait.

C'était ce qu'il se répétait lorsque l'argent venait à manquer et que les choses allaient mal.

Au moins, je suis libre, pensait-il. C'est déjà ça.

Dans l'univers trouble des ramasse-miettes, Frey pouvait prétendre faire partie des gros poissons, simplement grâce à son intelligence. Il était nettement au-dessus des autres et s'y plaisait. Il connaissait sa place et savait ce qui arrivait à ceux qui se surestimaient.

Mais il ne s'agissait que d'un travail. Cinquante mille ducats. Une vie de luxe ignoble et écoeurant qui s'offrait à lui.

— Pourquoi moi ? demanda-t-il tandis que Quail remplissait de nouveau son verre. Nous avons fait affaire ensemble, combien, trois fois ?

— Oui, dit Quail en se rasseyant. Vous m'avez vendu quelques potins. Et jamais rien acheté.

— Je n'avais pas les moyens.

— Cela joue en votre faveur, dit-il. Nous nous connaissons à peine. De manière superficielle. Je ne pouvais pas risquer d'offrir cette possibilité à la plupart de mes clients. Mes relations avec eux sont trop connues. (Il se pencha par-dessus le bureau, serra les mains, intriquant le métal à la chair.) Ne vous faites pas d'illusions, si l'opération tourne mal, je ne vous connais pas et vous n'avez jamais entendu parler de ces pierres par moi. Je ne permettrai pas que l'on remonte jusqu'ici. Je dois me protéger.

— Ne vous inquiétez pas. J'ai l'habitude des gens qui font semblant de ne pas me connaître. Et sinon, pourquoi ?

— Parce que 50 000 ducats est une somme indécente à vos yeux et je crois qu'elle vous rendra loyal. Parce que vous êtes trop petit pour revendre ces gemmes seul et que vous passez sous le radar de la Marine comme des autres flibustiers. Et parce que personne ne vous croirait si vous leur disiez que j'étais impliqué. Vous n'êtes pas un témoin très crédible. (Frey scruta son visage, comme s'il pouvait deviner les pensées qu'il dissimulait. Quail lui rendit patiemment son regard.)

» C'est une prise facile, Frey. Je connais son itinéraire. Elle suivra les hauteurs, au niveau des nuages, hors de vue. Personne ne saura où elle se trouve à part vous. Vous pourrez la descendre au-dessus des Crocheuses. Puis vous prendrez les pierres et vous me les ramènerez.

Frey n'osait espérer que ce soit vrai. Était-il possible qu'il se trouve juste au bon endroit au bon moment ? Qu'un homme comme lui ait la chance de gagner de quoi vivre le restant de ses jours en un seul coup ? Il fouilla dans ses souvenirs, tentant de se rappeler comment il aurait pu offenser Quail, cherchant une raison pour laquelle le chuchoteur pourrait le jeter dans un piège.

Travaillait-il pour quelqu'un d'autre ? Peut-être. Frey s'était

assurément fait beaucoup d'ennemis en son temps.

Mais s'il n'est pas en train de te piéger ? Peux-tu vraiment prendre ce risque ?

Il avait déjà ressenti cette sensation moite et écœurante qui l'étreignait en ce moment même. Plusieurs fois, en jouant. Lorsqu'il regardait son adversaire, des cartes à la main, un tas d'argent sur la table, son instinct lui criant de se coucher et de partir. Mais parfois la mise était trop grosse, le pot trop tentant. Parfois il ne tenait pas compte de son instinct et misait tout. En général, il perdait tout et quittait la table en se maudissant. Mais d'autres fois...

Il lui arrivait de gagner.

— Je vais vous dire. Ajoutez un peu de compagnie féminine, un lit pour la nuit et du vin à volonté et nous ferons affaire.

— Pas de problème, dit Quail. Quelle dame aimeriez-vous ?

— Toutes, répondit Frey. Si vous en avez une particulièrement tolérante – ou simplement aveugle –, elle pourrait également s'occuper de Pinn. Je vais avoir besoin qu'il se concentre sur son pilotage et les bourses du pauvre gosse vont exploser s'il ne les vide pas bientôt.

La Phalène – L'idée du partage de Frey – L'As de Crânes – Harkins teste son courage

Le silence régnait sur les hauteurs escarpées des Crocheuses, là où les plaines de Vardia s'écrasaient contre le vaste plateau de l'Est. La neige et la glace étaient accrochées aux flancs noirs des montagnes et il n'y avait pas un souffle de vent. Un brouillard humide baignait les endroits enfoncés, crevasses et allées sombres, tandis qu'un plafond de nuages menaçant obscurcissait les sommets et empêchait de voir le ciel. Entre les deux se trouvait une épaisseur d'air dégagé, un espace navigable pris en sandwich dans lequel un aéronef pouvait se frayer un chemin dans ce labyrinthe glacial.

C'était une zone isolée, dangereuse et propice à la claustrophobie, mais aussi le meilleur moyen de traverser les Crocheuses sans se faire repérer.

Un drone lointain se rapprocha dans le silence, son volume augmentant régulièrement. Une corvette à quatre ailes, une Phalène de la marque Besterfield lourdement armée, apparut en contournant une montagne.

Tapie dans la couche de brume, à peine plus visible qu'une ombre, la Ketty Jay resta cachée le temps qu'elle s'éloigne.

Dans le cockpit, Frey regarda la Phalène dont la silhouette sombre passait au-dessus. Crake l'observa avec lui.

— Ce n'est pas celui qui nous intéresse, n'est-ce pas ? demanda-t-il en espérant que ce ne soit pas le cas.

— Non, dit Frey.

Il n'aurait pas attaqué une Phalène pour tout l'or du monde. La seule chose qui l'inquiétait était que son pilote les remarque et décide d'aller y voir de plus près. On n'était jamais sûr de rien. Il y avait énormément de pirates là-dehors. De vrais pirates, pas du menu fretin comme eux.

Frey n'appréciait guère ce plan. La seule chose qui lui plaisait était l'énorme récompense.

Il n'avait jamais aimé la piraterie et il manquait d'ailleurs de compétence dans ce domaine. Il avait essayé quatre fois et avait échoué à trois reprises. Il n'avait réussi qu'une fois à descendre et à voler un appareil. Le butin s'était révélé mince et son navigateur s'était fait poignarder et avait perdu la vie. Par deux fois, ils avaient

été obligés de fuir face à une puissance de feu supérieure. Lors de la tentative la plus récente, ils avaient réussi à aborder l'aéronef pour découvrir qu'il avait déjà livré sa cargaison. Son équipage était alors passé tout prêt de la mutinerie, jusqu'à ce que Frey ait l'idée de les apaiser en leur offrant une nuit de quartier libre au port le plus proche. Le matin suivant, l'incident était oublié, tout comme la plupart de leurs fonctions motrices et leur capacité à s'exprimer.

En général, Frey n'aimait pas se faire tirer dessus. La piraterie était un travail dangereux qu'il valait mieux laisser aux professionnels. Même l'assurance d'une prise facile donnée par Quail ne dissipait pas ses craintes.

La Phalène disparut et Frey se détendit. Il regarda Harkins et Pinn qui flottaient légèrement au-dessus d'eux, à tribord, formes vagues dans la brume. La Ketty Jay dériva dans un silence seulement interrompu par le sifflement des stabilisateurs à gaz, tandis que les mains de Frey s'activaient sur le tableau de bord en cuivre chromé. On avait éteint les lumières du cockpit et l'intérieur était plongé dans la pénombre. Jez, assise au poste de navigateur, étudiait une carte. Crake, qui était venu sans être invité, se tordait les mains, debout derrière le siège du pilote. Frey envisagea de lui ordonner de retourner dans ses quartiers, mais il ne voulait pas s'embêter avec la discussion qui risquait de suivre.

— Quail a dit qu'ils passeraient par ici ? murmura Crake.

— C'est ce qu'il a dit, répondit Frey.

— Ça paraît logique, dit Jez à Crake. Si l'on veut traverser les Crocheuses sans se faire remarquer, il faut suivre les montagnes qui culminent le plus près possible du plafond nuageux. Ainsi on n'est pas visible du dessus et on limite les risques de l'être de dessous. Deux des routes les plus évidentes convergent vers ce point.

Frey se retourna dans son siège et la regarda.

— Je commence à croire qu'après bien des mois, j'ai enfin trouvé une navigatrice qui sait ce qu'elle fait, dit-il.

— Nous sommes rares, cap'taine.

— Comment va l'épaule ?

— Bien.

— Bon. Ne te refais pas tirer dessus. Tu es utile.

— Je ferai de mon mieux, dit-elle avec un petit sourire bizarre.

Frey reprit sa surveillance. Il lui semblait, en effet, que Jez était une heureuse trouvaille. Depuis quelques jours qu'elle était à bord, elle s'était révélée bien plus efficace et sérieuse qu'il s'y attendait. Les compétences n'étaient en aucun cas une condition préalable pour rejoindre l'équipage de la Ketty Jay, mais Jez surclassait tous les autres navigateurs avec lesquels le capitaine avait jamais travaillé. Il la soupçonnait d'être habituée à de meilleurs équipages que la bande

de Frey, mais la technique négligée de celle-ci ne semblait pas la déranger. Et elle était bonne dans son domaine. Elle les avait guidés très précisément depuis Le Bief de Marklin avec seulement une mer de nuages sans relief et quelques sommets montagneux pour déterminer leur position. Frey avait traversé le brouillard vers le bas et s'était retrouvé pile au milieu de la passe qu'ils avaient choisie pour leur embuscade.

Elle était intelligente. Il espérait seulement qu'elle ne l'était pas trop.

Peut-être que les autres ne l'avaient pas remarqué, mais Jez savait que quelque chose ne tournait pas rond avec ce travail. Il voyait une pointe d'interrogation dans son regard. Elle ouvrait la bouche comme pour parler, puis la refermait et regardait ailleurs.

Elle le sent aussi, se disait Frey. L'instinct.

L'instinct. Peut-être. Ou peut-être qu'elle sentait que son capitaine avait l'intention de les arnaquer dans les grandes largeurs.

Il essayait d'avoir des remords, mais n'y arrivait pas. Après tout, on ne pouvait pas se faire voler ce qu'on n'avait jamais eu. C'est à lui que Quail avait promis 50 000 ducats, pas à eux. D'accord, il avait toujours maintenu un système de partage équitable pour son équipage, en divisant le butin selon un pourcentage réglé à l'avance, mais les circonstances actuelles étaient exceptionnelles. La somme d'argent en jeu était exceptionnelle. Trop pour être partagée.

Ça ne sera que cette fois, se promit-il. Parce qu'ensuite, il n'aurait plus jamais besoin de partager.

Il informa l'équipage que Quail leur avait donné le tuyau en échange d'une seule chose. Il voulait un coffre qui était à bord. Ils devaient le lui rapporter. Et ils pouvaient prendre tout le reste.

Frey avait obtenu une description précise du coffre et il savait qu'il serait bien fermé à clé. Quail lui avait aussi assuré qu'il y aurait d'autres choses à prendre à bord. L'équipage pourrait piller jusqu'à plus soif et tout le monde serait content. Ils n'avaient pas besoin de savoir ce que contenait le coffre. Ils n'avaient pas besoin de connaître l'arrangement entre Frey et Quail.

Mais Jez continuait à le regarder bizarrement.

— J'entends quelque chose, dit soudain Crake.

Frey tendit l'oreille. Il avait raison : un battement sourd accompagné du sifflement de moteurs plus petits. Difficile de savoir combien.

— Jez, murmura Frey. Prépare l'électrohéliographe.

— Cap'taine, dit-elle en tendant le bras vers la manette.

— C'est le bon, hein ? demanda Crake en plissant les yeux pour regarder à travers le cockpit et tenter de l'apercevoir.

— C'est le bon, dit Frey.

L'As de Crânes s'engagea dans le col, volant majestueusement entre deux sommets brisés. L'avant arrondi et le ventre courbé, il avait des moignons d'ailes et un empennage qui ressemblait à une immense nageoire. Des propulseurs le faisaient glisser sur l'air, soutenu par d'énormes cuves de gaz aérium. Sur ses flancs, des écussons indiquaient son nom, imprimé sur un éventail de cartes. C'était un appareil lourd et fonctionnel, sans façons, massif. Rien n'indiquait la valeur du chargement qu'il transportait.

Quatre Sabres, bien plus petits que lui, vrombissaient à ses côtés. Frey les reconnut à leur museau conique caractéristique pointant vers le bas et à leur forme aérodynamique. C'étaient des chasseurs rapides. Leur design n'avait rien d'exceptionnel, mais entre les mains d'un bon pilote, ils pouvaient faire des ravages.

— Ce n'est pas vraiment une escorte minimale, murmura Crake.

Frey acquiesça distraitement. Il n'aimait pas l'allure de ces Sabres. Il en attendait deux, pas quatre.

— Donnez-moi l'ordre, dit Jez, le bout des doigts flottant au-dessus du bouton de commande de l'électrohéliographe.

Frey regarda le cargo. Il n'était pas trop tard pour écouter la voix qui lui disait de se retirer. Celle qui lui soufflait de poser ses cartes lorsqu'il savait qu'il n'avait pas la meilleure main. La voix de la prudence.

Tu pourrais continuer comme tu le fais, pensa-t-il. Ce n'est pas une si mauvaise vie, non ? Tu as ton propre aéronef. Tu ne rends de comptes à personne. Le monde entier est à ta portée. Qu'est-ce qui ne te va pas là-dedans ?

Ce qui n'allait pas était qu'il n'avait pas 50 000 ducats. Ça ne l'avait jamais dérangé auparavant, mais ce manque était brusquement devenu intolérable.

— Cap'taine ? souffla Jez. Le timing est important.

Frey avait choisi un endroit juste en dessous de la couche de brume et à l'ombre d'un sommet, pour leur offrir une bonne vue du col. Mais s'il pouvait voir l'As de Crânes, l'autre pouvait le voir aussi, et sans l'élément de surprise, ils n'avaient aucune chance.

Tu sais que c'est trop beau pour être vrai, Frey. Ce genre de truc n'arrive pas aux types comme toi. L'ambition tue.

— Cap'taine ?

— Vas-y, dit-il.

Pinn essuya son nez qui coulait d'un revers de main et regarda la masse grise de la Ketty Jay.

— Allez ! Pourquoi c'est si long ? cria-t-il.

L'envie de s'élever et de tirer sur quelque chose confinait presque au besoin physique. Ses pieds tapotèrent l'ensemble compliqué de pédales ; ses doigts gantés serrèrent le manche à balai. Il vivait pour

ce genre de moment. Quand avait lieu l'action. Et Pinn, comme il ne se lassait jamais de le répéter, adorait l'action.

La Seconde Guerre de l'Aérium s'était terminée quelques jours avant qu'il ait pu s'engager. Ces misérables Sammards avaient jeté l'éponge au moment où il allait prendre l'air et faire couler le sang avec ses mitrailleuses. C'était comme s'ils s'étaient moqués de lui personnellement. Comme s'ils avaient peur de ce qui allait arriver lorsque Pinn se jetterait dans la mêlée.

Bon, si les Sammards avaient tellement la trouille de l'affronter, alors il s'attaquerait au reste du monde chaque fois qu'il en aurait l'occasion. Il s'était fait avoir une fois et estimait qu'il récupérerait ce qu'on lui devait. Un homme méritait d'avoir une chance de prouver ce qu'il valait.

Il prit le petit ferrotipe encadré de sa chère Lisinda qui pendait à une chaîne sur son tableau de bord. Le portrait en noir et blanc ne lui rendait pas justice. Ses longs cheveux étaient plus blonds et ses yeux innocents et dociles plus beaux dans son souvenir.

Il avait été pris juste avant qu'il parte. Il se demandait ce qu'elle faisait à l'heure actuelle. Peut-être qu'elle lisait, assise près d'une fenêtre, attendant patiemment son retour. Sentait-elle qu'il pensait à elle ? Tournait-elle le visage vers le ciel dans l'espoir de voir les nuages se fendre, le ciel briller à travers et la faible lueur de ses ailes pendant qu'il fonçait en piqué vers le sol ? Il s'imagina descendre du Céleste, Lisinda se précipitant joyeusement vers lui. Il la soulèverait dans ses bras, l'embrasserait fort et des larmes couleraient irrésistiblement sur son visage parce que son héros serait revenu après quatre longues années.

Ses pensées furent interrompues par une série de flashes provenant d'une lampe à l'arrière de la Ketty Jay. Un message codé de l'électrohéliographe.

« Foncez. »

Pinn cria et poussa les propulseurs à prothane au maximum. Le Céleste s'éveilla dans un grondement et s'élança vers l'avant en le collant à son siège. Il appuya sur une pédale, tira violemment sur le manche et l'aéronef émergea de la brume en décrivant un arc vers la petite flottille au-dessus. Ils étaient tous passés à présent et il arriva donc derrière eux et par en dessous, en se dissimulant dans leur angle mort. Un sourire féroce apparut sur son visage joufflu lorsque les moteurs hurlèrent et que l'appareil vibra tout autour de lui.

— Ce n'est pas votre jour de chance, marmonna-t-il en alignant ses ennemis dans ses viseurs.

Il pensait que les véritables héros disaient toujours une phrase froide et cassante avant de tuer. Puis il actionna ses mitrailleuses.

Le pilote du Sabre le plus proche n'entendit le bruit du moteur de

Pinn que lorsque les balles traversèrent le ventre de son appareil. Elles percèrent les cuves à prothane et firent exploser son aéronef dans un nuage de flammes et de fumée crasseuse. Pinn cria de bonheur, fonça dans le feu en exécutant une vrille et ressortit de l'autre côté. Il tourna la tête dans son siège pour regarder derrière lui, au-delà de son aile bâbord, et vit l'appareil de Harkins arriver dans un vacarme strident, ses mitrailleuses déchiquetant le gouvernail d'un autre Sabre.

— Ouais, cria-t-il. Joli tir, vieux fou tremblant !

Il lança le Céleste dans un looping assez rapide pour lui faire voir des étoiles aux coins des yeux et repartit vers la flottille. Les deux Sabres restants avaient quitté leur formation à présent et ils effectuaient une manœuvre d'esquive. La cible de Harkins serpenta pour aller se cacher dans la brume en laissant une traînée de fumée s'échapper de son gouvernail abîmé. Loin en dessous, la Ketty Jay était sortie de sa cachette et se dirigeait vers la lente masse du cargo.

Pinn choisit un autre Sabre et plongea vers lui. Il se plaça dans son sillage, ses mitrailleuses crachant une ligne brisée de balles traçantes flamboyantes. Le pilote vira sur l'aile et fit un tonneau pour s'échapper habilement de sa route. Pinn leva un sourcil.

— Pas mal, murmura-t-il. Ça va être marrant.

— Il fonce vers les nuages ! dit Jez.

Elle avait raison. L'As de Crânes avait levé son nez vers le plafond nuageux et volait droit dessus. Là-bas, il n'y aurait aucune visibilité.

— Je m'en occupe, dit Frey avant de crier brusquement : Doc !

— Quoi ? lui répondit un beuglement à travers la porte ouverte du cockpit.

— Occupe-toi des chasseurs ! Je suis sur le gros poisson !

— D'acodac !

Le martèlement du feu des canons automatiques retentit lorsque Malvery, dans la coupole de l'artilleur, se mit à envoyer du plomb à tout va. Frey alimenta un peu plus les moteurs à prothane et la Ketty Jay répondit en accélérant vers l'avant. Elle était étonnamment légère pour un si gros appareil, mais Frey était habitué depuis longtemps à son comportement. Personne ne la connaissait comme lui.

Harkins et Pinn occupaient les Sabres en les poursuivant dans le ciel, lui laissant ainsi la voie libre. Il se pencha en avant sur son siège et fit les gros yeux à sa cible. Jez et Crake, debout derrière lui, se tenaient comme ils pouvaient tandis que la Ketty Jay tanguait et se balançait.

Le cargo prit de l'altitude, poussé par des propulseurs au maximum, mais sa masse l'empêchait de prendre un angle assez vertical sans risquer de se briser sous son propre poids. Frey n'aurait qu'une seule chance, mais c'était suffisant. Les cuves d'aérium de ce genre d'appareil représentaient une cible énorme. Même si rien

n'indiquait leur emplacement sur l'extérieur de la carlingue, Frey connaissait les aéronefs. Il ne risquait pas de les manquer.

Il te suffit d'effleurer les cuves avec tes mitrailleuses, se rappela-t-il. Les réservoirs troués se videraient de leur gaz aérium et la perte constante de portance obligerait le pilote à se poser ou à laisser l'appareil chuter. Sur ce genre de terrain, un atterrissage serait peut-être légèrement violent, mais Frey n'en avait que faire tant que la cargaison était intacte. Les cuves de prothane – la partie dangereuse – étaient blindées et placées dans les entrailles de l'aéronef. Il faudrait vraiment que l'atterrissage se passe très mal pour qu'elles explosent.

L'As de Crânes grossissait dans son champ de vision à mesure qu'il approchait. En tentant de s'échapper, il exposait son ventre. Frey se dirigea droit vers un point situé sous ses courtes ailes en forme de nageoire.

Plus près... plus près...

Il appuya sur le bouton de son manche à balai. Les mitrailleuses avant de la Ketty Jay crépitèrent et percèrent une série de trous sur le flanc du cargo.

Et l'As de Crânes explosa.

Un horrible bourgeon de feu éclaira la vitre du cockpit et le visage abasourdi de Frey pendant une fraction de seconde. Puis l'impact les atteignit.

La détonation fut assourdissante. L'onde de choc submergea la Ketty Jay comme une vague et la fit tanguer violemment, envoyant Jez et Crake heurter le poste de navigation. Frey lutta avec les commandes, tirant sur le manche d'une main et poussant des interrupteurs de l'autre. Les moteurs gémirent et bégayèrent, mais le capitaine volait sur cet aéronef depuis plus d'une décennie et il le connaissait comme sa poche. Les dents serrées, il le maîtrisa pendant les instants de chaos et quelques secondes plus tard, ils se stabilisèrent de nouveau.

Frey regarda par le cockpit. Il se sentit malade, prêt à s'évanouir. Un nuage de fumée noir et gras, qui exhalait des cloques de flammes rouges et blanches, bouillonnait dans le ciel. L'énorme avant de l'As de Crânes plongeait dans le col en dessous ; sa queue s'écrasa contre le flanc d'une montagne et se brisa. Un nuage de débris plus petits, projeté par l'énorme puissance de l'explosion, tomba doucement en vrille, un peu plus loin.

Et, parmi ces décombres, des choses carbonisées et molles chutaient vers le sol. Certaines d'entre elles étaient encore presque entières.

Des corps. Des dizaines de corps.

Harkins regarda la lente cascade des débris qui tombaient du ciel. Il n'était pas certain de saisir toutes les implications de ce qui venait

de se dérouler, mais il savait que ce n'était pas bon. C'était même très, très mauvais. Et pas seulement parce qu'ils avaient encore une fois échoué à mener à bien un acte de piraterie aérienne.

Puis, brusquement, le Sabre qu'il poursuivait vira à gauche et plongea. Harkins reporta son attention sur sa cible.

Il s'enfuit ! se dit-il. Un coup d'œil lui indiqua que le deuxième Sabre faisait de même en fonçant vers les nuages. Pinn était juste derrière lui et l'arrosait de balles traçantes. De la fumée s'échappait d'une de ses ailes.

Harkins fit plonger le Prédateur. Quoi qu'il se soit passé, il était sûr d'une chose. Ils auraient des ennuis.

Mais seulement si quelqu'un en réchappait et racontait ce qui était arrivé.

Le Sabre chutait vite, vers la couche de brume qui, un peu plus tôt, cachait la Ketty Jay. Harkins tira une courte rafale de mitrailleuses, mais il était encore trop loin. Il accéléra le Prédateur et pesta contre le Sabre lorsque celui-ci fut avalé par le brouillard.

Oh non, se lamenta-t-il. Je n'ai pas envie d'aller là-dedans. Vraiment pas.

Mais il n'eut pas le temps de se raviser. La brume se referma sur lui et obscurcit sa vision. Le Sabre n'était qu'une tache noire devant lui. Il s'était stabilisé et frôlait les couches de brouillard les plus hautes, là où la visibilité était quasiment suicidaire. Harkins tenta de réduire l'écart, mais ils allaient à la même vitesse.

De la sueur se mit à couler des plis profonds de ses joues mal rasées. Ils allaient trop vite, bien trop vite. Ce pilote était fou ! Il voulait mourir ou quoi ?

Harkins déclencha ses mitrailleuses, en espérant, avec un peu de chance, le toucher. Les balles traçantes flambèrent dans la pénombre.

Une montagne, pente interminable de pierres enneigées, apparut dans le brouillard à tribord. Le Sabre vira imprudemment près d'elle et serra son flanc. L'ébranlement de son passage détacha des plaques de neige et les projeta sur la trajectoire de Harkins. Le pilote tentait de l'aveugler encore plus. Mais cette tactique ne fonctionna pas : la neige poudreuse se dispersait trop vite et ne le ralentissait en rien. Harkins prit une trajectoire d'interception et se rapprocha de sa cible.

Le flanc de la montagne s'arrêta sans prévenir et le Sabre fit un virage serré dangereux qui le vit presque accrocher le coin du mur. Harkins, sans réfléchir, le suivit. Le seul endroit sûr dans cette purée de poix était la route qu'avait déjà empruntée sa cible.

Un affleurement de roches noires lui arriva dessus comme un coup de poing.

Ses réflexes remplacèrent ses pensées conscientes pour réagir. Il poussa le manche vers l'avant et le Prédateur plongea, glissant sous la

pierre en saillie, l'évitant d'à peine trente centimètres. Pendant un instant terrifiant, le cockpit fut rempli de l'écho de son passage, puis l'obstacle disparut derrière lui.

Il s'écarta du flanc de la montagne en bégayant. Il était passé trop près, trop près, trop près ! Ses jambes s'étaient mises à trembler. C'était de la folie ! De la folie ! Et d'abord, pour qui se prenait ce pilote ? Pourquoi faisait-il subir un tel supplice à Harkins ?

Mais il était là : le Sabre. Toujours visible à travers la bulle vitrée de l'avant du Prédateur. Il descendait et s'enfonçait dans le vide gris tel une tache spectrale.

Harkins le suivit. Il était terrorisé, mais avait également peur des conséquences qu'il devrait affronter s'il abandonnait. Il ne supporterait pas la colère de Frey s'il laissait filer le Sabre. Mourir dans un cockpit était une chose, mais une confrontation verbale en était une autre. Pour Harkins, le moindre conflit s'apparentait à l'enfer et il était capable de tout pour l'éviter.

Des ombres denses et menaçantes apparurent de chaque côté : des montagnes qui se rapprochaient. Harkins se mordit la lèvre pour empêcher ses dents de claquer. Les moteurs du Prédateur l'enveloppèrent dans un son chaud, mais il était pleinement conscient de la fragilité de cette coquille de métal si elle heurtait quelque chose à la vitesse de cent nœuds. Il avait déjà vu des Prédateurs se briser comme des œufs, dont certains pilotés par des amis à lui.

Mais ça ne m'est jamais arrivé ! se dit-il pour raffermir sa volonté tandis qu'il accélérât encore.

Les montagnes défilaient, de plus en plus près, de chaque côté, et se rapprochaient les unes des autres, et il comprit qu'ils allaient droit vers une gorge. Puis soudain, le Sabre ralentit. Harkins fonça sur lui. La tache prit forme et contours en grossissant devant lui. Il déclencha ses mitrailleuses au moment où son adversaire se lançait dans une montée verticale et les balles traçantes passèrent sous lui tandis qu'il grimpait vers le haut et disparaissait dans la brume.

C'est à cet instant que Harkins comprit ce que faisait le Sabre. La panique s'empara de lui. Il agrippa le manche à balai, tira sur les gaz et appuya à fond sur la pédale qui ouvrait les volets de freinage d'urgence. Le nez arrondi du Prédateur s'éleva : l'appareil cria pour protester. Harkins sentit le poids d'une main géante le pousser contre son siège.

Un mur de pierre sinistre emplît sa vision. Massif, fixe, et qui se précipitait sur lui. La fin de la gorge. Il hurla tandis que le Prédateur griffait l'air en cherchant à monter. Son sang descendit dans ses cuisses et dans ses pieds. Il voyait de moins en moins et tout était trouble ; il commençait à faiblir.

Tu ne vas pas t'évanouir... tu ne vas pas t'évanouir...

Puis tout s'inclina, la verticale devint l'horizontale et le mur qui se trouvait face à lui défila sous ses ailes. Il lâcha le manche, le sang revenant battre dans sa tête et le Prédateur sortit de la gorge par le haut. Pendant quelques secondes il ne vit que du gris, puis il émergea de la brume et gagna le ciel dégagé.

Le calme.

Comme s'il était en transe, il coupa les propulseurs et fit doucement planer le Prédateur appuyé sur la portance de ses cuves d'aérium. À une dizaine de kloms, visible entre les sommets, la Ketty Jay flottait mollement, attendant son retour. Il regarda la mer de brouillard, mais sa proie avait disparu depuis longtemps.

Ses mains tremblaient de façon incontrôlable. Il en leva une devant lui et la regarda s'agiter.

Une dispute – Crake porte des accusations – Ce que le chat pense de Jez – Frey fait un rêve

La bordure est des Crocheuses était remplie de cachettes. Des vallées secrètes, des corniches abritées. Le paysage raviné offrait des plis assez grands pour dissimuler une petite flotte d'aéronefs. Les pirates chérissaient ces refuges et lorsqu'ils en trouvaient un bon, ils gardaient jalousement pour eux son emplacement.

À la nuit tombante, la Ketty Jay et son escorte se retrouvèrent dans un des endroits préférés de Frey, une longue caverne ressemblant à un tunnel dont il se servait en général lorsqu'il fuyait quelque chose de plus gros que lui. Elle était plus large que haute, une fente dans le mur du plateau qui s'enfonçait profondément dans le flanc de la montagne. Légèrement étroite pour un appareil de la taille de la Ketty Jay, mais Frey les y avait fait entrer sans une éraflure. À présent, l'aéronef reposait dans le noir, les faibles lueurs sous son ventre reflétées par le ruisseau peu profond qui coulait sur le sol de la grotte. On n'entendait qu'un égouttement régulier et le gargouillement incessant de l'eau.

À l'intérieur de la Ketty Jay, tout n'était pas aussi calme.

— Par les couilles veineuses de la Grandâme, qu'est-ce que vous visiez, espèce d'enfoiré ? demanda Pinn à son capitaine qui, pour toute réponse, le frappa.

Slag, le chat de la Ketty Jay, regarda, avec un désintérêt félin, la bagarre qui s'ensuivit depuis sa position stratégique, au sommet d'un meuble. L'équipage tout entier s'était entassé dans le mess. Lors de la bousculade comique visant à séparer Pinn et Frey, on heurta des objets et on renversa des chaises. Le mess était un endroit triste, composé d'une table centrale fixée au sol, de quelques meubles en métal destinés aux ustensiles et d'un fourneau compact près duquel Slag se réchauffait lorsque Silo le chassait de la salle des machines.

Slag était un vieux guerrier, une boule grisonnante de muscles couverte de cicatrices et au tempérament agressif. Frey l'avait pris à bord lorsqu'il n'était encore qu'un chaton, le lendemain de sa prise de possession de la Ketty Jay, quatorze ans plus tôt. Slag n'avait jamais rien connu d'autre et n'avait jamais été tenté de le faire. Le but de sa vie – être l'ennemi juré des rats monstrueux qui se multipliaient dans les conduits d'aération et dans les tuyaux – était ici. La bataille se

déroulait depuis plus d'une décennie et avait vu s'affronter des générations de rongeurs aux dents acérées à leur adversaire indestructible. Il avait vaincu les meilleurs d'entre eux – leurs généraux, leurs chefs – et chassé leurs mères jusqu'à ce qu'ils soient presque éteints. Mais ils revenaient encore et Slag les attendait toujours.

— Vous allez arrêter de vous comporter comme des idiots, vous deux ? cria Jez pendant que Malvery et Silo écartaient Pinn de son capitaine.

Le pilote, rouge de colère, assura Malvery qu'il était calme pour que le docteur le lâche, puis s'élança pour le deuxième assaut de rigueur contre Frey. Le médecin s'y était préparé et le grand coup de poing qu'il lui donna dans l'estomac coupa le souffle au pilote.

— Pourquoi t'as fait ça ? demanda Pinn d'une voix faible et râpeuse, les yeux écarquillés par cette injustice.

— Pour me marrer, répondit Malvery avec un grand sourire. Maintenant, tu te calmes si tu veux pas que je te casse la gueule. Tu ne nous aides pas.

Frey fit reculer Silo en lui jetant un regard coléreux et s'épousseta.

— Très bien, dit-il. Maintenant que ce problème est réglé, est-ce que je peux dire quelque chose, lentement et calmement, pour que tout le monde comprenne ? Ce – n'était – pas – ma – faute !

— Vous avez tout de même fait exploser le cargo, fit remarquer Crake.

— Si vous vous y connaissiez en aéronefs, vous sauriez qu'ils mettent toujours les cuves à prothane aussi profondément que possible et qu'elles sont bien protégées. Sinon les gens comme nous pourraient les toucher et réduire tout l'appareil en poussière.

— Comme vous l'avez fait, insista Crake intentionnellement.

Il n'avait pas oublié le comportement de Frey lorsque Lawsen Macarde avait collé un flingue contre sa tête.

— Mais je n'ai rien fait ! cria le capitaine. Il était impossible que les mitrailleuses aillent assez profond pour atteindre les cuves de prothane et encore moins pour les faire exploser. Silo, explique-leur.

Le Murthien croisa les bras.

— Ça peut arriver, cap'taine. Mais y'a une chance sur un million.

— Vous voyez ? Ça peut arriver ! cria triomphalement un Pinn qui avait retrouvé son souffle.

— Mais une fois sur un million ! dit Frey, les dents serrées. Il y a à peu près autant de chance pour que ça arrive que tu te taises pendant cinq minutes pour que je puisse réfléchir.

Slag se déplia de sa position au sommet du meuble et se laissa tomber sur le comptoir avec un bruit sourd. Il ne pensait pas beaucoup, lorsqu'il y pensait, à ceux qui partageaient l'aéronef avec

lui, mais sans comprendre pourquoi, il était vexé que personne ne lui prête attention au milieu de ce mystérieux tumulte. Harkins, qui faisait déjà profil bas, se recula dans un coin lorsqu'il vit le chat. Slag lui adressa un regard d'absolu dégoût, puis bondit sur la table pour se placer au milieu de l'action.

— Le problème n'est pas de savoir qui a commis la faute..., commença Jez.

— Pas moi en tout cas, c'est certain ! l'interrompit Frey.

Jez lui jeta un coup d'œil et reprit :

— Ce n'est pas de savoir qui a commis la faute. La question est plutôt de savoir si nous allons porter le chapeau pour ça.

— Eh bien, comme Harkins est une sale poule mouillée, ce sera sans doute le cas, dit Pinn d'un ton maussade.

— Ce type était un bon pilote ! protesta Harkins. C'était un... un pilote fantastique. Enfin, fantastique ou alors il se fichait de mourir, ou un truc comme ça. Quel genre d'idiot vole à fond dans une gorge entre deux montagnes dans le brouillard ? Le... genre qui est fou, voilà quel genre ! Et je suis un bon pilote, mais je ne suis pas taré ! Vous avez dit « escorte minimale » , quelqu'un a dit « escorte minimale » ! Personne n'a parlé de... de quatre Sabres et d'un tel pilote ! Qu'est-ce qu'un pilote comme celui-là faisait à escorter un vieux cargo pourri ?

— Je l'aurais eu, dit Pinn. J'ai eu celui que je poursuivais.

— Ben, peut-être que le tien était nul, marmonna Harkins.

Jez, la tête baissée, pensive, faisait les cent pas dans le mess tandis que les pilotes se disputaient. Lorsqu'elle s'approcha de Slag, il courba le dos et siffla vers elle. Quelque chose le dérangeait chez cette humaine. Il ne comprenait pas pourquoi, mais il se sentait simplement menacé lorsqu'elle était près de lui, et cela le mettait en colère. Il détestait Harkins car il était faible, mais il avait peur de Jez.

— Qu'est-ce qu'il lui prend ? se demanda Crake.

— Sale sac à puces, se moqua Pinn. Il a fini par perdre complètement la tête.

— Hé ! dit Frey, sur la défensive. Ne dis pas de mal du chat.

Il tendit la main pour caresser Slag et la retira aussitôt. Le félin venait d'essayer de le griffer.

— Et pourquoi pas ? Ce satané animal n'est plus bon qu'à servir de plumeau, de toute façon. Tordez-lui le cou, enfoncez un manche à balai dans son...

— Arrêtez avec le chat, dit Jez en les faisant taire par surprise. (Pour une telle broutille, elle s'était révélée inhabituellement agressive et avait inspiré un respect disproportionné par rapport à sa taille.) Il y a plus important.

Elle marchait dans le mess en décrivant un petit cercle et passait

devant eux en parlant.

— Nous les avons pris par surprise. Même si ce Sabre s'est échappé – et il a très bien pu se crasher dans le brouillard –, il a eu à peine le temps de comprendre ce qui se passait avant de s'enfuir. Harkins l'a poursuivi presque aussitôt. Il avait d'autres choses à penser.

— Tu crois qu'il ne pourra pas nous identifier ? demanda Frey.

— J'en doute, répondit Jez. Aucune marque sur l'appareil ne nous identifie comme étant la Ketty Jay et nous ne sommes pas vraiment célèbres, non ? Alors, qu'est-ce qu'ils ont ? Peut-être qu'il a vu une Coque-de-fer de Wickfield accompagnée par un Prédateur et un Céleste. Il faudrait être plutôt motivé pour nous rechercher à partir de ces éléments.

— Quail ne dira pas un mot, ajouta Frey en reprenant son optimisme. Même s'il vaudrait mieux que nous ne croisions plus jamais son chemin. Juste pour une question de sécurité, ne retournons pas au Bief de Marklin. Silo, ajoute-le à ta liste de ports interdits. Avec Balafreau.

— Il ne va plus nous rester beaucoup d'endroits où aller, grommela Malvery.

— En tout cas, il y en a deux de moins, dit le capitaine en regardant autour de lui dans la pièce. Bon, nous avons fini ? Bien. Faisons profil bas, oublions ce qui s'est passé et reprenons le travail.

Il s'apprêta à se lever, mais fut arrêté par une voix douce.

— Je suis le seul à me rappeler qu'il y avait des gens sur ce cargo ? dit Crake.

Frey tourna la tête pour observer le démoniste par-dessus son épaule.

— Ce truc transportait des passagers, dit Crake. Pas des marchandises.

Le regard du capitaine se durcit.

— Ce n'était pas ma faute, dit-il avant de grimper à l'échelle vers l'écoutille de sortie.

L'équipage se dispersa ensuite et certains continuèrent à se disputer. Slag resta au milieu de la table dans le mess vide, se sentant délaissé. Après une toilette de la langue, rapide et pleine de ressentiment, il décida d'aller torturer Harkins pour la nuit en se glissant dans sa chambre et en dormant sur son visage.

Frey entra dans ses quartiers et fit glisser la lourde porte d'acier derrière lui, s'isolant ainsi des conversations de son équipage. Il s'assit sur sa couchette inconfortable en poussant un soupir et porta une main à son visage, se massant comme s'il pouvait faire disparaître ses rides. Il resta assis un moment, ne pensant à rien, se complaisant dans la lourde dépression qui s'était abattue sur lui.

Chaque fois, pensa-t-il amèrement. Chaque fois, putain.

Il bondit brusquement sur ses pieds et arma la main pour frapper le mur, mais s'arrêta à la dernière seconde. Il appuya alors le menton et le poing contre la cloison et respira profondément, plein de haine. Une haine sans cible précise, ni destinataire, la frustration aveugle d'un homme trahi par le destin.

Qu'avait-il fait pour mériter ça ? Où était-il écrit que toutes ses meilleures tentatives ne devaient pas aboutir, qu'il devait flirter avec des occasions pour finir en guenilles, que l'argent devait se transformer en poussière dans ses mains ? Comment en était-il arrivé à vivre entouré d'idiots, de désespérés, d'ivrognes, de voleurs et de bandits ? Ne méritait-il pas mieux ?

Cet enfoiré de Quail ! C'était lui qui avait fait ça. D'une manière ou d'une autre, il était responsable. Frey savait que le travail était trop beau pour être vrai. Les seules personnes qui gagnaient 50 000 ducats en un seul contrat étaient celles qui possédaient déjà dix fois plus. Une autre preuve de la façon dont le monde conspirait pour que les riches le restent et que tous les autres ne le deviennent pas.

L'As de Crânes n'aurait jamais dû exploser. C'était impossible. Ce qui était arrivé à ces gens... Frey n'avait pas voulu ça. C'était un accident. Il ne pouvait endosser la responsabilité. Il n'avait cherché qu'à toucher les cuves d'aérium. Il les avait touchées. C'était un de ces trucs dignes d'une éruption volcanique ou d'un aéronef qui se retrouve pris dans un ouragan monstrueux. Une manifestation de la Grandâme, si on croyait à ces idioties d'Éveilleurs.

Frey pensa amèrement qu'il y avait peut-être du vrai dans l'idée d'une entité toute-puissante. Quelqu'un lui en voulait et cherchait à contrecarrer ses moindres efforts. Si la Grandâme existait, elle ne devait vraiment pas l'aimer.

Il s'approcha du lavabo en acier et s'aspergea le visage. Il s'observa dans le miroir strié de taches de savon et tenta de sourire. Les rides aux coins de ses yeux semblaient s'être approfondies depuis son dernier coup d'œil. Il les avait remarquées pour la première fois un an auparavant et avait été choqué par les premiers signes de déclin. Inconsciemment, il s'était toujours dit qu'il resterait éternellement jeune.

Même s'il ne l'avouerait jamais à haute voix, il savait qu'il était beau. Il y avait un petit quelque chose dans son visage qui attirait les femmes : une pointe d'espièglerie, la promesse du danger, une noirceur dans son sourire... quelque chose, en tout cas. Il n'était jamais sûr de quoi. Cela lui avait donné une confiance naturelle en sa jeunesse, une assurance qui attirait encore plus les femmes.

Sans doute la seule chance que j'aie jamais eue, pensa-t-il, de mauvaise humeur.

Même les hommes pouvaient être attirés dans son orbite, aspirés

par une vague jalousie de son succès auprès du sexe opposé. Frey n'avait jamais eu de mal à se faire de nouveaux amis. Le charme, avait-il découvert, était l'art de faire semblant que l'on pensait ce que l'on disait. Qu'il complimente un homme ou mente à une femme, il paraissait toujours sincère. Mais généralement, il les oubliait dès l'instant où ils disparaissaient de sa vue.

Il se retrouvait donc ainsi, à trente ans, des rides autour des yeux lorsqu'il souriait. Il ne pourrait pas toujours compter sur sa beauté et lorsqu'elle aurait disparu, que resterait-il ? Que ferait-il quand son corps ne supporterait plus le rhum et que les femmes ne voudraient plus de lui ?

Il se détourna du lavabo avec un grognement de dégoût.

S'apitoyer sur ton sort ne te réussit pas, se dit-il. Personne n'aime ceux qui se plaignent.

Il devait pourtant admettre que la dernière décennie avait été plutôt difficile et que la trentaine démarrait d'une façon assez peu prometteuse. Attendre que sa chance tourne était venu à bout de sa patience et chaque tentative de l'orienter en sa faveur se terminait par un désastre.

Regarde les choses du bon côté, se dit-il. Au moins, tu es libre.

Oui, il lui restait ça. Ne pas travailler pour un patron, pas de Marine de la Coalition qui surveillait ses faits et gestes. Pas de femme pour le tenir attaché. En tout cas, pas au sens métaphorique. Certaines de ses conquêtes avaient été plus audacieuses que d'autres sur le plan sexuel.

Mais mince, cette fois... cette fois il avait vraiment cru avoir une chance. L'intense déception l'avait fortement ébranlé.

Ç'aurait pu se passer autrement. Peut-être que si tu avais pris un autre chemin, il y a dix ans. Peut-être que tu aurais été heureux. Tu serais sans doute riche.

Non. Pas de regrets. Il ne gâcherait pas sa vie avec des regrets.

Les quartiers du capitaine avaient beau être les plus grands de l'aéronef, ils restaient exigus. Il ne les nettoyait pas souvent. Les murs de métal étaient couverts d'une mince patine de crasse et le sol sali par les traces de bottes. Sa couchette prenait presque tout l'espace sous un hamac en corde rempli de bagages qui menaçait de casser et de l'enterrer durant la nuit. Un bureau à tiroirs et un meuble de rangement, munis de loquets pour les empêcher de s'ouvrir durant le vol, étaient collés au mur opposé. Dans le coin se trouvaient le miroir et le lavabo dont il se servait parfois, la nuit, pour ses besoins, afin d'éviter de descendre deux étages pour utiliser les toilettes. Un des avantages d'être un homme.

Il se leva et ouvrit un tiroir. À l'intérieur, par-dessus un fouillis de papiers et de carnets de notes, se trouvait une petite bouteille d'un

liquide transparent. Il la prit et retourna sur sa couchette.

Pourquoi pas ? pensa-t-il tristement.

Il dévissa le bouchon qui servait aussi de pipette. Il pressa le réservoir et aspira un peu de liquide, inclina la tête vers l'arrière et laissa tomber une goutte sur chaque pupille. Il cligna des yeux et s'allongea sur le lit.

Un soulagement soporifique déferla sur lui. Les douleurs dans ses articulations disparurent pour être remplacées par une sensation chaude et nébuleuse qui effaça ses soucis et adoucit son humeur. Ses yeux se fermèrent et il dériva à la lisière du sommeil pendant un bon moment avant de céder.

Cette nuit-là, il rêva d'une jeune femme aux longs cheveux blonds et au sourire si parfait qu'il faisait briller son cœur comme des charbons ardents. Mais lorsqu'il se réveilla le lendemain matin, il n'en gardait aucun souvenir.

On badine à la taverne – Crake rend visite à un vieil ami – Le sanctuaire – Une surprise déplaisante

La taverne du Vieux Borgne était une étuve remplie de fumée, qui puait la sueur, la viande et la bière. L'atmosphère renfermée atténuait la lumière des lampes à gaz. Des poêles, allumés pour lutter contre le froid du crépuscule, rendaient la pièce étouffante. Le chahut des conversations était tel que les gens devaient crier pour se faire entendre et augmentaient ainsi encore plus le tapage. Les serveuses passaient entre les rudimentaires tables en bois, évitant d'une manière experte les attentions des hommes aux regards appuyés et aux mains baladeuses.

Immergé au milieu de la foule, Frey s'adressait à son équipage autour d'une table couverte de bouteilles en étain. Il finissait juste une histoire remontant à ses premiers jours de travail pour les Industries Dracken, en tant que pilote de cargos. L'anecdote concernait la mère, sénile, d'un employé, qui avait, on ne sait comment, pris les commandes d'un tracteur laissé sans surveillance et qui avait foncé sur une pile de poulets en cage. Il avait dévoilé la chute avec assez de panache pour que Pinn en crache sa bière par le nez, ce qui avait fait tellement rire Malvery qu'il avait eu un haut-le-cœur. Crake observait la scène avec un sourire poli. Harkins jetait des regards nerveux aux gens qui se trouvaient à proximité, comme s'il regrettait d'être là. Malvery, qui pensait que cela lui ferait du bien de sortir et de rencontrer des gens, avait réussi, à force de cajoleries, à l'emmener dans cette expédition. Harkins n'en avait aucune envie, mais il avait tout de même accepté, pour éviter le moindre risque de l'offenser en refusant.

Jez et Silo n'étaient pas là. La navigatrice ne buvait pas d'alcool et préférait rester seule ; le mécanicien quittait rarement le vaisseau.

Crake but une gorgée de bière tandis que Pinn et Malvery se remettaient. Ses compagnons étaient tous joyeusement ivres, sauf Harkins, qui semblait mal à l'aise malgré les trois chopes qu'il avait déjà englouties. Le démoniste en était toujours à sa première. Ils avaient cessé de l'embêter pour qu'il suive le rythme lorsqu'il les avait convaincus qu'il n'abuserait pas. Il devait s'occuper d'autres affaires ce soir, et se bourrer la gueule avec de l'alcool bon marché n'entraînait pas

dans ses plans.

Il se dit qu'ils oubliaient vite. Comme si le fait que Macarde lui colle un flingue à la tempe était une broutille qui ne méritait pas qu'on épilogue. Comme si le meurtre de dizaines d'innocents pouvait s'effacer en quelques nuits de beuverie.

Était-ce cela leur secret ? Était-ce leur façon d'exister dans ce monde ? Comme des animaux, ne pensant qu'à ce qui se trouvait sous leur nez. Vivaient-ils dans l'instant, sans se soucier du passé ou s'inquiéter pour l'avenir ?

C'était sans doute vrai pour Pinn. Il était trop bête pour appréhender des choses aussi intangibles que le passé et le futur. Chaque fois que le pilote les évoquait, le manque de compréhension dont il faisait preuve atterrissait tellement Crake qu'il devait quitter la pièce.

Pinn parlait sans arrêt de Lisinda, une fille de son village, la petite amie qui l'attendait à la maison. Son attachement et sa loyauté à son égard étaient infinis. C'était une déesse, une idole virginale, la femme qu'il allait épouser. Après une brève romance – durant laquelle Pinn avait déclaré qu'il n'avait pas fait l'amour avec elle, comme s'il s'agissait d'une remarquable retenue de sa part –, elle lui avait dit qu'elle l'aimait. Peu après, il lui avait laissé un mot et était parti à l'assaut du monde pour faire fortune. Cela faisait quatre ans et il ne l'avait jamais revue, ni même contactée. Il reviendrait riche et célèbre ou ne reviendrait pas.

Pinn s'imaginait être son chevalier en armure, qui réapparaîtrait un jour pour lui offrir tout ce qu'il estimait qu'elle méritait. La vérité – qui, aux yeux de Crake, paraissait évidente pour quiconque doté d'une moitié de cerveau – était que ce jour ne viendrait jamais. Le peu d'argent que Pinn gagnait, il le gaspillait aussitôt dans les plaisirs de la chair. Il jouait, buvait et allait voir des filles comme s'il s'agissait de son dernier jour, exactement de la même façon qu'il pilotait. Même s'il vivait assez longtemps pour avoir la chance de gagner une fortune, Crake était certain que la fille bovine au regard terne – dont Pinn montrait à tout le monde la photo avec enthousiasme – avait depuis longtemps cessé de l'attendre et était passée à autre chose.

Aux yeux de Crake, Pinn n'avait aucun honneur. Il passait la nuit avec des putes, puis, au matin, s'apitoyait sur ses faiblesses de mâle et jurait fidélité à Lisinda. Le soir d'après, il s'enivrait et recommençait. La façon dont il parvenait à se croire amoureux d'un côté et à tromper sa bien-aimée de l'autre était déconcertante. Pour Crake, il était une forme de vie située quelque part en dessous de la taupe et juste au-dessus du crustacé.

Il était obligé de prendre les autres un peu plus au sérieux. Harkins était un homme simple, mais qui, au moins, en était conscient. Il ne

souffrait pas du même manque de recul sur soi qui frappait Pinn. Malvery avait un cerveau dont il savait se servir lorsqu'il le voulait et, de plus, avait bon cœur. Jez, même si elle n'était pas suprêmement cultivée, était très vive et connaissait son travail mieux que quiconque à bord, à l'exception peut-être de leur mystérieux mécanicien murthien. Même Frey était intelligent, malgré son manque évident d'éducation.

Alors comment ces gens pouvaient-ils vivre ainsi au jour le jour ? Comment parvenaient-ils à abandonner le passé et à ne pas penser à l'avenir avec une facilité si enviable ?

Où le passé était-il simplement trop douloureux et le futur trop sinistre pour être envisagés ?

Il acheva son verre et se leva. La réponse attendrait.

— Excusez-moi, messieurs, dit-il. Je dois rendre visite à quelqu'un.

Son annonce fut accueillie par un « wahou ! » à la table.

— Une amie femme, hein ? demanda Malvery en le poussant du coude si fort qu'il manqua de le faire tomber. Je savais que tu craquerais ! Je le connais depuis trois mois et il n'a jamais jeté le moindre regard à une femme !

Crake parvint à maintenir un sourire figé.

— Faut avouer que les femmes que j'ai croisées n'étaient guère propices à m'inspirer.

— Vous entendez ça ? se moqua Pinn. Il se croit au-dessus de nous ! Ou peut-être qu'il n'aime tout simplement pas les femmes, conclut-il avec un sourire suffisant.

Crake n'allait pas s'abaisser à ce niveau.

— Je reviendrai plus tard, dit-il froidement avant de partir.

— On sera là ! lui cria Frey.

— Espèce de grande folle ! ajouta Pinn en provoquant de grands éclats de rire rauques chez ses compagnons.

Le démoniste se fraya un chemin jusqu'à la sortie de la taverne, les joues brûlantes. L'air froid et pur venu de la mer l'apaisa. Il resta devant le Vieux Borgne, le temps de se reprendre. Même après plusieurs mois passés à bord de la Ketty Jay, il n'était pas encore habitué à être ainsi grossièrement ridiculisé. Il mit un certain temps avant de se sentir assez calme pour pardonner à l'équipage. Mais pas à Pinn. Encore un point contre lui. C'est ça, une folle. Cet idiot n'aurait même pas su s'y prendre pour aimer une femme.

Il boutonna son pardessus, enfila une paire de gants et partit en marchant.

La Crique de Tarlock était plutôt pittoresque, à l'aube, estima-t-il. En tout cas un peu plus civilisée que les trous auxquels il s'était habitué. Coincée entre d'un côté les Crocheuses qui s'élevaient à pic et la mer Polaire déchaînée de l'autre, la ville offrait une vue

spectaculaire à chaque coin de rue. Elle avait été construite dans le flanc de la montagne et s'étendait dans les bras encerclant la baie, parcourue d'escaliers raides et de sentiers de graviers sinueux. Les maisons étaient étroites, en bois et généralement bien tenues dès que l'on s'éloignait de l'un des deux quais. Des vaisseaux aériens et maritimes accostaient dans son port, car La Crique de Tarlock était une ville de pêcheurs. Les navires ramassaient des bancs de poissons au chalut et vendaient leurs prises aux équipages des aéronefs qui allaient les livrer.

C'était la raison de leur venue. Grillé par leur dernière mission, Frey avait décidé de jouer la sécurité en choisissant un travail légal et facile qui n'était pas susceptible de tous les faire tuer. Il avait quasiment vidé les caisses de la Ketty Jay pour acheter un chargement de poissons pourpres fumés qu'il comptait vendre à l'intérieur des terres pour gagner de l'argent. Apparemment, c'était un « travail facile » et « rien ne pouvait mal tourner », deux phrases dont Crake avait appris à se méfier récemment.

Il monta des escaliers de pierres bordés de rambardes et suivit des allées courbées. Les maisons étaient collées face à une barrière qui arrivait à la taille et séparait les piétons des falaises abruptes de l'autre côté. Les allumeurs de réverbères marchaient le long des rues pavées, une ligne pointillée de lampes illuminées et fumantes dans leur sillage. La Crique de Tarlock se préparait à la tombée de la nuit.

Crake continua à monter et, en voyant le phare à l'entrée de la baie, fut ravi de remarquer qu'il brillait et commençait à tourner. De tels signes d'un monde ordonné et bien tenu lui procuraient parfois une sensation d'intense satisfaction.

L'ordre était une des raisons pour lesquelles il avait apprécié La Crique de Tarlock au cours de ses précédentes visites. Elle était dirigée par une famille dont elle portait le nom et les Tarlock faisaient tout pour que leur petite ville ne tombe pas en ruine. Les maisons étaient bien peintes, les rues nettoyées et la milice ducal s'assurait que les négociants miséreux qui passaient en ville ne dérangent pas les gens respectables qui vivaient plus haut sur le flanc de la montagne.

Le manoir des Tarlock dominait toute la ville depuis son point culminant. Modeste dans sa magnificence, cet immense bâtiment robuste aux nombreuses fenêtres dominait la baie avec bienveillance. Une construction classique et discrète, se dit Crake : un exemple d'humilité aristocratique. Il l'avait visité une fois avec ses propriétaires et avait trouvé leur compagnie délicieuse.

Mais ce n'était pas les Tarlock qu'il comptait voir ce soir. Il descendit une allée sinueuse et éclairée par des réverbères, puis frappa à la porte d'une mince maison de deux étages coincée entre deux autres habitations du même type.

Un homme rondet d'une soixantaine d'années et qui portait un pince-nez lui ouvrit. Il était chauve sur le dessus du crâne, mais des cheveux gris et filandreux tombaient autour de son cou et sur le col de sa veste brune et or.

Il jeta un coup d'œil à son visiteur et son visage pâlit.

— Bonsoir, Plome, dit Crake.

— Bonsoir ? bredouilla Plome. (Il regarda des deux côtés de la ruelle, puis l'attrapa par un bras et le tira pour lui faire passer le seuil.) Ne reste pas dans la rue, espèce d'idiot !

Il referma la porte dès que Crake se retrouva à l'intérieur.

Dedans, le couloir était sombre : on n'avait pas encore allumé les lampes. Des portraits aux cadres en or et un miroir qui s'étendait du sol au plafond étaient accrochés aux murs couverts de lambris noir. En déboutonnant son pardessus, Crake jeta un coup d'œil dans le salon. Du thé et des biscuits pour deux avaient été disposés sur une petite table laquée près de deux fauteuils.

— Tu m'attendais ? demanda-t-il, déconcerté.

— J'attendais quelqu'un qui n'a rien à voir avec toi ! Un juge, si tu tiens à le savoir ! Que fais-tu ici ?

Avant que Crake puisse répondre, Plome l'avait pris par le coude pour le faire avancer dans le couloir.

Il y avait un escalier au bout du corridor. Le vieil homme le contourna et conduisit Crake jusqu'à une petite porte banale. C'était un placard sous les marches, visiblement, mais l'instinct du démoniste lui indiqua que dans ce cas, les apparences étaient trompeuses. Plome tira un diapason de son manteau et le frappa élégamment contre l'encadrement de la porte. L'instrument émit une note aiguë et cristalline, puis le propriétaire poussa le battant.

À l'intérieur, l'invité découvrit une seule étagère dotée d'une lanterne et des marches en bois qui menaient vers le bas. Plome tint le diapason, qui résonnait encore, en l'air, et laissa passer Crake. Celui-ci sentit que le démon emprisonné dans cette porte l'effleurait. Un charme mineur. Si l'on ouvrait le battant sans soumettre le démon avec la bonne fréquence, on ne verrait qu'un placard en désordre, probablement accompagné d'une forte suggestion indiquant qu'il n'y avait là rien d'intéressant.

— Fais attention où tu marches, dit Plome. Je vais passer devant. La troisième marche à partir du bas te paralyserait pendant presque une heure.

Crake s'arrêta et attendit que son hôte ferme la porte, gratte une allumette et l'approche de la lanterne. Plome descendit l'escalier et le démoniste le suivit. En bas, il frotta une autre allumette et alluma la première d'une série de lampes à gaz posées sur des appliques contre le mur. Une douce lueur emplît peu à peu la pièce.

— L'électricité n'est pas encore arrivée ici, malheureusement, dit-il comme pour s'excuser en passant d'une lampe à la suivante avec son allumette. Les Tarlock ont interdit les petits générateurs. Ils sentent trop mauvais et font trop de bruit, selon la version officielle. Mais en réalité, c'est pour qu'ils puissent fabriquer leur propre gros générateur et nous faire payer pour nous approvisionner.

Le sanctuaire sous la maison n'avait pas beaucoup changé depuis sa dernière visite. Plome, comme Crake, avait toujours eu une approche du démonisme plus orientée vers la science que vers la superstition. Un tableau noir était couvert de formules de modulations de fréquence et jouxtait un alambic compliqué ainsi que des livres sur la nature du plasma et de l'éther luminifère. Une cage en cuivre en forme de globe, entourée par divers appareils à résonance, occupait la place d'honneur. Il y avait aussi de fines bandes de métal de différentes longueurs, des carillons de toutes sortes et des tubes en bois creux. De tels appareils pouvaient contenir un démon.

Crake eut des sueurs froides en voyant, dans un coin, une chambre d'écho, boule de métal rivetée, semblable à une bathysphère, munie d'un petit hublot circulaire. Il sentit ses forces l'abandonner. Une vague de nausée remonta dans son estomac.

Plome suivit son regard.

— Oh, oui, ça. Un achat impulsif. Je ne m'en suis pas encore servi. Il faut attendre que l'électricité arrive ici. Pour fournir une vibration constante qui produirait l'écho, tu vois.

— Je sais comment ça marche, lui assura Crake d'une voix faible.

Il eut brusquement du mal à respirer.

— Bien sûr que tu le sais. Et j'imagine que tu sais aussi combien la technique de l'écho est dangereuse et imprévisible. Je n'ai pas envie de prendre le risque qu'une batterie tombe en panne pendant qu'une de ces foutues horribles créatures est à l'intérieur ! (Il partit d'un rire nerveux avant de s'apercevoir que le visage de Crake avait perdu ses couleurs.) Ça va ?

Son interlocuteur détourna les yeux de la chambre d'écho.

— Ça va.

Plome ne poursuivit pas sur le sujet. Il sortit un mouchoir et s'essuya le front.

— Les Entraveurs sont venus ici. Ils te cherchaient.

— Les Entraveurs ? demanda Crake sur un ton inquiet. Quand ?

— Vers la fin de la Moisson d'Hirondelle, je crois. Ils ont dit qu'ils allaient voir tous tes associés, dit-il en se tordant les mains. Ça m'a mis plutôt mal à l'aise. J'ai cru qu'ils connaissaient l'existence de... ben, de tout ça. (D'un geste, il désigna le sanctuaire.) Si cela se savait, ce serait très embarrassant. Tu sais comment les gens nous considèrent.

Mais Crake était trop occupé à réfléchir à son sort. L'apparition de l'Agence des Entraveurs, des chasseurs de primes pour les riches et les célèbres, était une mauvaise nouvelle. Il s'attendait qu'on fasse appel à eux, mais cette confirmation le choquait néanmoins.

— Désolé, mon vieux, dit Plome. J'imagine que tu as été découvert, hein ?

— Un truc comme ça, répondit-il.

Un truc bien, bien pire.

— Des barbares, grogna Plome. Ils jettent un coup d'œil sur un sanctuaire, hurlent au « démoniste » et te pendent. L'ignorance triomphe toujours sur la raison. C'est le triste état du monde.

Crake leva un sourcil. Il ne s'attendait pas à un tel commentaire de la part d'un homme habituellement si conservateur.

— Tu ne crois pas que j'aurais dû faire front ? Me défendre ?

— Oh ! là, là, non ! La seule chose à faire était de t'enfuir. Ils ne comprennent pas ce que les gens comme nous faisons. Ils ont peur de l'inconnu. Et ces foutus Éveilleurs n'aident pas, en parlant sans arrêt de la Grandâme et du démonisme pour énerver les gens ordinaires ! Pourquoi crois-tu que je lèche les bottes du juge local, hein ? Pour avoir une chance de me défendre si l'on découvre ce qui est caché sous ma maison.

Pendant sa tirade, Plome était devenu tout rouge et il dut reprendre son souffle et s'essuyer le front lorsqu'il eut fini.

— D'ailleurs, il pourrait arriver d'une minute à l'autre. En quoi puis-je t'aider ?

— J'ai besoin de provisions, dit Crake. Il faut que je me remette à l'Art et je n'ai aucun équipement.

— C'est pratiquer l'Art qui t'a mis dans ce pétrin.

— Je suis un démoniste, Plome. C'est ma nature. Sans ça, je ne suis rien qu'un riche paresseux, un bon à rien, dit-il avec un sourire triste et résigné. Une fois que tu as goûté à l'autre côté, tu ne peux revenir en arrière. (Un brusque flot de larmes inattendues le surprit. Il essaya de les contenir, mais le vieil homme vit ses yeux se mouiller et détourna le regard.) Il faut... Il faut toujours remonter à cheval après avoir chuté.

— Que t'est-il arrivé ? demanda Plome qui commençait à s'inquiéter.

— Mieux vaut que tu en saches le moins possible, dit-il. Pour ton propre bien. Je ne veux pas t'impliquer là-dedans.

— Je vois, dit Plome d'un air hésitant. Bon, tu ne peux pas aller chez tes fournisseurs habituels. Les Entraveurs les surveillent. (Il se précipita vers le bureau, ramassa vivement une feuille de papier posée dessus et écrivit plusieurs adresses, avant de tendre la liste à Crake.) Tu peux leur faire confiance.

Crake parcourut les adresses. Toutes dans des grandes villes, disséminées aux quatre coins de Vardia. S'il ne parvenait pas à persuader Frey de visiter l'une d'entre elles, il pourrait toujours prendre congé de la Ketty Jay et y aller de son côté.

— Merci. Tu es un vrai ami, Plome.

— Pas du tout. Les gens comme nous doivent se serrer les coudes en ces temps d'ignorance.

Crake replia le papier et remarqua que son hôte avait écrit au dos d'un prospectus. Il l'ouvrit et devint gris.

— Où as-tu eu ça ?

— Il y en a partout. Je ne sais pas qui c'est, mais ils le veulent vraiment. Lui et son équipage.

— Ne m'en parle pas, murmura faiblement Crake.

— Tu sais que les Chevaliers séculaires viennent juste d'arriver en ville à sa recherche ? Incroyable, non ? s'enthousiasma Plome. L'élite personnelle de l'archiduc ! (Il siffla et montra le prospectus.) Il a vraiment dû merder. Je n'aimerais pas être à sa place lorsque les Chevaliers vont lui mettre la main dessus !

Crake observa fixement la feuille, comme s'il pouvait ainsi la faire disparaître.

« RECHERCHÉ POUR PIRATERIE ET MEURTRE », était-il écrit. « GROSSE RÉCOMPENSE ».

Sur le papier, un portrait de Frey lui renvoyait son regard.

Une question d'honneur – Bree et Grudge – « Encore une ville où l'on ne remettra pas les pieds » – Départ retardé

Crake traversa La Crique de Tarlock aussi vite qu'il l'osa. Les rues étaient sombres, à présent, menacées d'engloutissement par la nuit noire, tandis que les étoiles devenaient plus visibles. Le rayon du phare balayait la ville et la mer. Crake marchait le col relevé et la tête baissée, ses cheveux blonds ébouriffés sans relâche par le vent salé, et tentait de ne pas attirer l'attention.

Va-t'en, se dit-il. Enfuis-toi. Tu n'as rien à voir avec ça. Ils ne savent même pas que tu es dans l'équipage.

Mais où aller ? Ses possessions avaient été saisies et il ne lui restait plus que l'argent qu'il avait lors de son départ et il s'amenuisait. Son seul contact ici était Plome et la dernière chose dont celui-ci avait besoin était d'abriter un fugitif. Il avait ses propres secrets à protéger. Non, Crake ne l'impliquerait pas là-dedans. Il affronterait ça tout seul.

Va-t'en !

Mais il ne pouvait pas. Parce que la seule façon de garder une longueur d'avance sur l'Agence des Entraveurs était de continuer à se déplacer et l'unique moyen d'y parvenir était de rester à bord de la Ketty Jay.

Et ce n'était pas la seule raison. Il s'agissait d'une question d'honneur. Il n'avait que faire de Frey et encore moins de Pinn, mais les autres ne méritaient pas d'être abandonnés comme ça. Surtout pas Malvery, qu'il commençait à bien aimer.

Mais pour être honnête, même s'il les avait tous détestés, il y serait tout de même retourné. Ne serait-ce que pour les prévenir. Parce que c'était ce qu'il fallait faire et parce que cela faisait de lui quelqu'un de meilleur que Frey.

Il retourna sur ses pas jusqu'au Vieux Borgne et s'arrêta sur le seuil, à l'affût du moindre tapage. On l'avait vu boire avec l'équipage. S'ils avaient déjà été arrêtés, il était inutile qu'il se fasse prendre aussi.

Il y avait pourtant de grandes chances que Frey n'ait pas été reconnu. Le ferrotipe sur les prospectus avait été pris longtemps auparavant, au moins dix ans plus tôt. Il ne ressemblait pas beaucoup à Frey. Il y était un peu plus maigre et son visage semblait moins soucieux. Il était bien rasé et paraissait heureux, souriant à la caméra

et plissant les yeux face au soleil. Des montagnes et des champs formaient l'arrière-plan. Crake se demanda quand le cliché avait été pris, et par qui ?

Les buveurs étaient joyeux et le bruit à l'intérieur de la taverne assourdissant, comme à l'accoutumée. Tout semblait en ordre. En regardant par la fenêtre couverte de condensation, il ne détecta rien d'anormal.

Entre, rassemble-les et quittez la ville.

Il inspira, se préparant à affronter la foule à l'intérieur. C'est alors qu'il remarqua deux Chevaliers qui remontaient la rue vers lui.

Il les reconnut d'après leurs ferrotypes. Tout le monde connaissait les Chevaliers. Les journaux rapportaient leurs exploits ; des romans bon marché racontaient leurs aventures fictionnelles ; les enfants jouaient à se déguiser comme eux. La plupart des citoyens de Vardia pouvaient identifier vingt ou trente des cent Chevaliers séculaires. Mais personne ne les connaissait tous, parce qu'ils opéraient autant en secret qu'en plein jour.

Ces deux-là étaient deux des plus célèbres et en arrivant, ils attirèrent les regards des passants. Le Chevalier le plus petit, Samandra Bree, portait un long manteau abîmé et un large pantalon en cuir qui s'évasait sur ses bottes. Un tricorne, son signe caractéristique, était posé sur sa tête. Son manteau volait dans le vent lorsqu'elle marchait et permettait de voir ses deux fusils à levier et un sabre accroché à sa ceinture. Jeune, brune et belle, Samandra était la coqueluche de la presse. Aux dires de tout le monde, elle ne faisait rien pour susciter cette attention. Les gens ne l'en aimaient que davantage et la presse la pourchassait de plus belle.

Colden Grudge, son compagnon, n'était pas aussi photogénique. Très grand et costaud, son visage ressemblait à la paroi d'une falaise. Des cheveux bruns, touffus, et une barbe hirsute lui donnaient une allure méchante, simiesque. Sous une cape à capuche, des plaques d'armure ternies par le temps avaient été sanglées autour de ses membres énormes et de sa poitrine. Il portait l'insigne des Chevaliers séculaires sur son plastron. Deux haches à double lame pendaient à sa taille et un canon automatique était suspendu dans son dos.

La bouche de Crake devint sèche et il manqua de s'enfuir. Il mit quelques instants à comprendre qu'ils ne se dirigeaient pas vers lui, mais vers la taverne devant laquelle il se trouvait. Ils allaient au Vieux Borgne.

Il n'avait pas le temps de réfléchir. Ils seraient à l'intérieur dans quelques instants. Avant de comprendre ce qu'il faisait, il leur fourra le prospectus dans les mains et bredouilla :

— Excusez-moi. Vous recherchez cet homme, non ?

Les Chevaliers s'arrêtèrent. Grudge lui jeta un regard noir, ses

petits yeux l'observant sous des sourcils broussailleux. Samandra releva son tricorne et sourit. Crake se surprit à penser qu'elle était d'une beauté saisissante, en personne.

— Eh bien, oui, monsieur, dit-elle. Vous l'avez vu ?

— J'ai juste... enfin, oui, oui, dit-il en balbutiant. En tout cas, je crois que c'était lui.

— Et où était-ce ? demanda Samandra avec une expression légèrement amusée.

Elle prenait sa nervosité pour la réaction normale d'un homme intimidé par une jolie femme et pas pour celle de quelqu'un qui avait peur d'être démasqué.

— Dans une taverne... par là ! improvisa Crake en désignant la route.

— Quelle taverne ? demanda Grudge avec impatience.

Crake tenta de trouver un nom.

— Oh, celle avec des lanternes devant, vous voyez... Le Loup Qui Brode ou un truc comme ça... Le Loup Qui Rôle ! C'est ça ! C'est là que je l'ai vu !

— Vous en êtes sûr ? demanda Grudge, incrédule.

— Vous n'êtes pas d'ici, non ? demanda Samandra, de sa douce et charmante voix.

Crake se sentait minable de lui mentir.

— Ça se voit ? dit-il en souriant.

Ce faisant, il leur offrit un aperçu de sa dent en or. Il y mit juste un peu de puissance et laissa le démon aspirer une minuscule partie de son essence vitale, juste assez pour apaiser leurs soupçons, juste assez pour dire : croyez-le.

— Je suis venu rendre visite à un ami.

Les yeux de Samandra s'étaient posés sur sa dent juste un instant, attirés par la faible lueur. Ils étaient revenus sur lui à présent.

— Restez dans le coin, dit-elle.

Crake lui jeta un regard vide.

— Pour la récompense ! dit-elle en désignant le prospectus. Vous voulez la récompense ?

— Oh, oui ! dit-il en se reprenant. Je resterai ici, ajouta-t-il en montrant le Vieux Borgne.

Samandra et Grudge se regardèrent puis partirent sur la route en direction du Loup Qui Rôle. Crake poussa un long soupir chevrotant et se précipita dans la taverne.

Frey s'amusait. Il était épuisé à force de rire, complètement saoul, et planait dans cet état insaisissable d'enivrement où tout était à sa place et où il n'avait aucun problème avec le monde. Il aurait voulu que cette nuit ne s'achève jamais. Il aimait Malvery, Pinn et même Harkins le silencieux, comme des frères d'armes. Et si l'ambiance

chutait d'un cran, il lui restait la serveuse qui lui jetait des œillades. Son visage manquait de charme, mais il aimait bien ses cheveux roux, les taches de rousseur sur son nez en trompette et était d'humeur pour des rondeurs et des courbes.

Quelle vie ! C'était si bon d'être un capitaine, un pirate, un seigneur des airs.

L'arrivée de Crake fut comme une douche froide.

— Il faut partir d'ici, dit-il en posant violemment le prospectus sur la table et en montrant du doigt le portrait de Frey. Tout de suite !

Le capitaine, un peu lent à la détente, fut plus surpris par l'image que par le danger qu'elle représentait. Il la reconnut immédiatement. Comment avaient-ils pu mettre la main sur celle-ci ? Qui leur avait donné ?

Crake reprit le prospectus et le fourra dans sa poche.

— J'ai dû faire partir Samandra Bree et Colden Grudge. Ils nous cherchaient. Ils reviendront dans quelques minutes. Je propose que nous ne soyons plus là à ce moment-là.

— Tu as rencontré Samandra Bree ? demanda Pinn, bouche bée. T'as du cul, mon salaud !

— Palsambleu ! Bougez-vous, bande d'idiots !

Ils finirent par percuter. Ils se levèrent d'un bond et se frayèrent un chemin parmi la foule jusqu'à la porte.

Au moment où ils émergèrent de la taverne, Frey était passé d'un état d'allégresse à une peur intense. Les Chevaliers séculaires ? Les Chevaliers séculaires étaient sur sa piste ? Qu'avait-il fait pour mériter ça ?

— On retourne à la Ketty Jay ? suggéra Malvery en observant la rue.

— Et comment, marmonna Frey. Encore une ville où l'on ne remettra pas les pieds.

— Pourquoi nous n'émigrons pas pour en finir avec tout ça ?

— C'est pas une mauvaise idée, dit Frey par-dessus son épaule en se pressant vers les docks.

L'aire d'atterrissage de la ville se trouvait au milieu d'un des bras montagneux qui protégeaient la baie. Les maisons se firent plus rares à mesure qu'ils approchaient et la rue se transforma en un simple chemin qui plongeait et tournait en suivant le terrain, flanqué de hangars de stockage, de quelques tavernes et d'un poste de douane. Ici, l'immense souffle humide de la mer était bruyant. Les vagues s'écrasaient en produisant de l'écume sur les rochers en dessous.

Frey serrait son manteau contre lui en menant son équipage sur le chemin rocailleux. La ville naguère accueillante paraissait brusquement menaçante et cauchemardesque. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule à l'affût de poursuivants, mais personne n'était

après eux. Peut-être qu'ils avaient échappé aux Chevaliers.

Recherché pour meurtre ? Piraterie, d'accord, il le reconnaissait (au moins dans sa tête, il ne le dirait jamais devant un juge). Mais pour meurtre ? Il n'était pas un meurtrier ! Ce qui était arrivé à l'As de Crânes n'était pas sa faute !

Peu importait que la piraterie et le meurtre soient punis de la même peine, la pendaison. En d'autres termes, qu'il ait commis ces deux crimes ou seulement un ne changeait rien : sa fin serait la même. Mais le principe le dérangeait. C'était si tragique et injuste.

Il ralentit en remarquant trois miliciens ducaux qui venaient vers eux. Ils marchaient vite sur la route menant aux docks, engoncés dans l'uniforme marron du duché d'Aulenfay, leurs vestes boutonnées et leurs chapeaux plats sur la tête. Le chemin ne permettait pas de les éviter sans avoir l'air suspect.

— Cap'taine..., le prévint Malvery.

— Je les vois, dit Frey. Continuez à marcher. Je suis le seul qu'ils peuvent reconnaître.

Frey rentra la tête dans son col et enfonça les mains dans ses poches, jouant le rôle du voyageur frigorifié se pressant de se mettre au chaud. Il se cacha au milieu du groupe, plaçant la masse de Malvery entre lui et les miliciens.

Leurs bottes crissèrent sur le sentier lorsqu'ils approchèrent. Frey et son équipage s'écartèrent sur un côté du chemin pour les laisser passer. Ils balayèrent le groupe du regard en arrivant à proximité.

— Il fait foutrement froid une fois la nuit tombée, hein ? leur lança Malvery avec sa bonne humeur habituelle.

Ils grognèrent et passèrent sans s'arrêter. Frey et ses hommes firent de même.

L'aire d'atterrissage était pleine d'appareils et d'équipages qui chargeaient les prises de la journée dans des vaisseaux pour les vols de nuit vers l'intérieur des terres. Un cargo s'élevait lentement dans les airs, les lumières de son ventre allumées. Ses moteurs vibraient tandis que les électroaimants pulvérisaient l'aérium raffiné en gaz ultraléger, pour inonder les cuves de ballast.

Frey avait prévu d'éviter la ruée et de partir au matin, puisque son chargement n'était pas aussi périssable que du poisson frais, mais à présent il était ravi du chaos qui régnait. Il couvrirait leur départ.

Ils passèrent devant les lampes à gaz qui marquaient la limite de l'aire et se dirigèrent jusqu'à la Ketty Jay. Des équipages travaillaient sous la lumière éblouissante de leurs aéronefs, leurs longues ombres projetées sur le tarmac par les masses sombres qui planaient au-dessus d'eux. Les propulseurs vrombirent lorsque le cargo passa sur ses moteurs à prothane et s'éloigna de la côte. Le poisson et l'odeur forte de la mer empuantissaient l'air.

— Harkins, Pinn. Montez dans vos appareils et dégagez de là, dit Frey. Harkins, je sais que tu es bourré, mais c'est mon Prédateur et si tu l'écrases, je te ferai entrer dans ton propre trou du cul et te ferai rouler dans la mer. Compris ?

Harkins rota, salua et s'éloigna en titubant. Pinn fonça vers son Céleste sans un mot. La simple mention des Chevaliers séculaires l'avait tellement intimidé qu'il était ravi de décamper.

Silo se tenait en bas de la rampe de chargement de la Ketty Jay lorsque Frey, Malvery et Crake arrivèrent. Il fumait négligemment une cigarette roulée avec un âcre mélange d'herbes murthienne. À leur approche, il cracha dans sa main et l'écrasa dans sa paume.

— Où est Jez ? demanda Frey.

— Dans ses quartiers.

— Bien. On s'en va.

— Cap'taine.

Silo rejoignit les autres quand ils montèrent la rampe pour entrer dans la soute. Elle était plongée dans le noir, comme toujours, et remplie jusqu'au plafond de caisses mal attachées les unes aux autres. La puanteur du poisson était suffocante.

Frey actionnait le levier pour relever la rampe de chargement lorsqu'une voix râpeuse cria :

— Pas un geste ou tout le monde va mourir.

Ils se figèrent. Une silhouette qu'ils connaissaient tous et avaient espéré ne jamais voir se dirigeait vers la rampe, un revolver dans chaque main. Le plus célèbre des Chevaliers séculaires. Le chien d'attaque impitoyable de l'archiduc : Kedmund Drave.

C'était un homme qui approchait de la cinquantaine, au torse puissant et au visage mal proportionné, couvert de cicatrices sur les joues et la gorge. Ses cheveux gris argent étaient attachés et épousaient la forme de son cuir chevelu. Il portait une armure complète terne et cramoisie, moulée de façon experte pour suivre les courbes de son corps par les maîtres artisans de l'archiduc. Un épais manteau noir affichait l'insigne des Chevaliers en rouge et le manche de son épée à deux mains dépassait derrière son épaule.

— Recule loin de ce levier, ordonna-t-il à Frey, un revolver braqué sur lui, l'autre menaçant le reste de l'équipage. Va rejoindre tes amis.

Le capitaine obéit. Il dessaoula vite. La décharge froide d'adrénaline avait repoussé les effets de l'alcool. Il se tritura le cerveau à la recherche d'une manière de se sortir de là, car il était sûr d'une chose : si Kedmund Drave l'arrêtait, il finirait à la potence.

— Vos flingues ! dit Drave d'un ton brusque en les rassemblant. Vos couteaux. N'en oubliez pas.

Ils se désarmèrent et leur attirail forma un petit tas lorsqu'ils l'eurent lancé devant eux. Drave les regarda d'un œil critique.

— Reculez. Contre les caisses.

Ils obéirent.

— Bon. Qui est cette Jez dont vous parliez ?

— La navigatrice, répondit Frey.

Drave observa les marches qui menaient au couloir principal, cherchant à décider s'il devait risquer de monter pour aller la chercher.

— Il y a quelqu'un d'autre ?

— Non, dit Frey.

Drave fit brusquement quelques pas en avant et appuya le canon de son revolver contre le front de Crake.

— Si tu mens, je lui fais exploser la cervelle.

Crake gémit doucement. Il en avait assez de tous ces gens qui lui collaient des flingues sur la tête.

— Il n'y a personne d'autre à bord ! dit Frey. (Il commença par lui, puis désigna chaque membre de l'équipage chacun à son tour.) Le pilote. Le mécanicien. Le docteur. La navigatrice est dans ses quartiers. Tout l'équipage est là. Celui-ci..., ajouta-t-il en montrant Crake, n'est qu'un passager.

— Les autres ? L'escorte ?

— Déjà partis.

Drave lui jeta un regard noir, puis retira son arme du front de Crake et recula pour se remettre à une distance de sécurité.

— Tous les deux ?

— Déjà partis, répéta Frey en haussant les épaules. Ils ont décollé dès qu'ils ont appris que les Chevaliers étaient sur l'affaire. Ils sont sans doute déjà loin. Nous sommes seuls.

Cachées dans les ombres portées par les empilements de caisses, deux minuscules lueurs brillèrent. Il y eut un grand bruit de pas sourds et le bruissement d'une cotte de mailles et du cuir. Drave virevolta pour regarder derrière lui et son visage pâlit.

— Enfin, sauf si on compte Bess, ajouta Frey avant que le golem surgisse des ténèbres en poussant un grondement métallique.

Les réflexes de Drave le sauvèrent. La légèreté et la robustesse de l'armure des Chevaliers séculaires, fabriquée dans les propres forges de l'archiduc à l'aide de techniques secrètes, étaient légendaires et elle ne le ralentit pas le moins du monde lorsqu'il plongea sur un côté pour éviter le coup de poing dévastateur de Bess. Il heurta le sol en roulant, puis se releva, ses deux revolvers crachant du feu. Le golem tressaillit et recula quand les balles ricochèrent sur son armure et traversèrent sa peau épaisse, mais cette agression ne contribua qu'à le mettre encore plus en colère. Il hurla et donna un nouveau coup de poing à Drave qui sauta vers l'arrière pour l'éviter.

Dès que le Chevalier fut distrait, l'équipage s'éparpilla. Frey

plongea sur les pistolets, s'empara du fusil de Malvery et pressa la détente. Il s'aperçut alors qu'il avait oublié de l'amorcer. Il espéra que le docteur avait été négligent et avait laissé une balle dans la chambre.

C'était le cas. Drave s'aperçut du danger, leva son pistolet et s'apprêtait à tirer lorsque Frey le toucha en pleine poitrine. L'impact le fit tomber. Il chuta lourdement sur la rampe de chargement et roula inexorablement jusqu'en bas.

Silo traversa la soute et souleva le levier qui refermait la rampe. Bess en entamait la descente, à la poursuite du Chevalier, mais Crake lui cria quelque chose. Elle s'arrêta à contrecœur et se résolut à surveiller l'ouverture qui se refermait. Drave tentait déjà de se relever. Il était sonné, mais pas blessé. Son plastron l'avait sauvé.

Frey s'était précipité vers l'escalier qui montait au couloir principal de l'appareil avant même que la rampe de chargement ne soit refermée. Il courut jusqu'au cockpit en dépassant Jez qui venait tout juste d'ouvrir la porte de ses quartiers.

— C'étaient des coups de feu ? demanda-t-elle.

Il sauta sur son siège et entra le code d'allumage, puis alimenta les moteurs à aérion au maximum. La Ketty Jay poussa une plainte douloureuse lorsque ses cuves se remplirent et commencèrent à soulever l'appareil. Il entendit des détonations, dehors, par-dessus le bruit des propulseurs à prothane : Drave tirait en vain sur la coque. L'aéronef noir qui partageait la zone d'atterrissage avec eux disparut lorsqu'ils s'élevèrent dans le ciel nocturne.

— Cap'taine ? demanda Jez depuis la porte du cockpit. Nous avons des problèmes ?

— Oui, Jez, dit-il. Nous avons des problèmes.

Puis il actionna les propulseurs et la Ketty Jay vrombit, démarrant en trombe au-dessus des docks en direction de la mer.

Jez a des visions – Trinica Dracken – L'ultimatum de Crake – Frey prend position

C'était une journée calme. De légers flocons de neige tombaient d'un ciel chargé de nuages gris dans un silence impressionnant.

Jez se tenait au bord de la petite aire d'atterrissage, enveloppée dans de la fourrure, et tenait une tasse de cacao entre ses moufles en peau. Elle avait acheté sa nouvelle tenue arctique peu après leur arrivée. Ses rares possessions étaient restées dans la chambre de sa pension de Balafreau. En vérité, malgré la température, elle n'avait pas besoin de porter quoi que ce soit. Le froid ne l'affectait plus dorénavant. Mais elle devait à tout prix entretenir les apparences : sa sécurité en dépendait. Toute personne sensée la tuerait si elle découvrait ce que Jez était devenue.

L'aire d'atterrissage était disposée sur un plateau élevé au-dessus d'une grande étendue glacée. À l'horizon, la distance donnait une teinte bleue à une chaîne de montagnes spectrales. Un troupeau de cochons des neiges cheminait à travers la plaine.

Le Yortland. Un endroit glacial, dur et cruel, mais le seul pays du continent de Pandraca du Nord où la Marine de la Coalition n'avait aucune emprise et où les lois de la Coalition ne s'appliquaient pas. Le seul endroit où l'équipage de la Ketty Jay pouvait encore se réfugier.

Elle but une gorgée de cacao.

Je pourrais rester ici, pensa-t-elle. Je pourrais partir dans ce désert et disparaître à jamais.

La Ketty Jay et ses chasseurs se trouvaient derrière elle. Les ailes et le dos de l'appareil étaient couverts de plusieurs centimètres de neige. Tout près, un vieux Yort martelait les supports de son aéronef, pour en décrocher la glace. Il semblait fort malgré son âge, avec son cou épais et ses larges épaules. Il était emmitoufflé dans de lourdes fourrures, et seule sa tête chauve et tatouée était exposée aux éléments. Des anneaux et des pointes d'os ornaient ses oreilles, ses lèvres et son nez. Il n'y avait personne d'autre que lui.

Outre la Ketty Jay, il y avait deux transports yorts et quelques petits appareils de course personnels que Jez avait déjà étudiés et critiqués dans sa tête ; une habitude prise très tôt chez cette fille de constructeur d'aéronefs. Ils étaient carrés, noirs et laids, conçus pour être efficaces, sans aucun souci d'esthétique. Du travail typique des

Yorts. Dans une société aussi masculine, posséder un aéronef élégant était vu, au mieux, comme vain et, au pire, comme une preuve probable d'homosexualité. Chose qu'il ne fallait pas prendre à la légère, puisqu'ici, la sodomie était passible de mort. En conséquence, tout ce que les Yorts fabriquaient devait sous-entendre que son possesseur était si viril qu'une femme aurait eu besoin d'ovaires blindés pour survivre à une nuit avec lui.

Les yeux de Jez, dans le vague, se tournèrent vers la plaine.

S'éloigner de tous, se dit-elle. Ce serait peut-être la meilleure solution. S'éloigner de tous avant qu'il soit trop tard.

Mais la solitude. Elle ne la supporterait pas. À quoi bon vivre si c'était pour être toujours seule ?

Le village de Majduk Eyl était disséminé sur le plateau. Pour une meilleure isolation, les Yorts construisaient surtout sous terre et leurs habitations étaient à peine visibles. Depuis l'aire d'atterrissage, on ne voyait que les petites bosses de leurs toits en forme de dôme, les portes qui plongeaient dans la neige et les lucarnes protégées par des avant-toits. De la fumée s'élevait de trois dizaines de cheminées et montait avec régularité jusqu'aux cieux. Une petite silhouette, portant cape et capuche, éparpillait du sable qu'elle prenait dans un sac sur les sentiers de neige fondue qui reliaient les habitations.

L'équipage de la Ketty Jay était dans un de ces bâtiments. Ce n'était qu'un autre groupe de camarades, comme ceux d'avant et ceux qui les avaient précédés. Elle gardait ses distances avec eux. Elle souffrirait moins quand viendrait le moment de partir.

Tôt ou tard, ils remarqueraient qu'elle était différente. Les indices s'accumuleraient. Comme la façon dont la blessure par balle avait guéri trop vite, le fait qu'elle ne semble jamais dormir, qu'elle ne soit jamais fatiguée. La façon dont les animaux réagissaient face à elle.

Elle devrait alors repartir, trouver un nouvel équipage. Continuer.

Aller où ? Faire quoi ?

Partout. N'importe quoi. Simplement continuer.

Elle but son cacao. Elle ne mangeait et buvait que parce qu'elle en aimait le goût, pas par nécessité. Au mois de Moisson d'Hirondelle, elle avait tenté de se passer d'eau et de nourriture pendant une semaine. Il ne s'était rien passé ; tout juste avait-elle ressenti un vague soupçon instinctif d'un manque dans sa routine quotidienne. Elle avait ensuite fait en sorte de rejoindre l'équipage à l'heure des repas et de se plaindre parfois à haute voix qu'elle avait faim ou soif ; mais elle mangeait peu, car elle n'aimait pas gaspiller.

Les cochons des neiges avançaient lentement sur la plaine gelée, traînant leur tas de muscles, leurs défenses et leurs longs poils blancs. Elle distingua un couple de prédateurs qui les traquaient, deux gros animaux ressemblant à des chiens, une race de créature qu'elle ne

reconnaissait pas. Ils couraient en bondissant avidement, dans l'espoir d'attraper un retardataire.

Je me retrouve de nouveau ici, pensa-t-elle en balayant le paysage du regard. Quelques années plus tôt, elle venait fréquemment sur la côte nord désertique et glacée, car elle appartenait à une expédition qui cherchait les vestiges d'une civilisation perdue. Elle n'avait pas décidé consciemment de rester loin du Yortland, mais elle venait juste de se rendre compte qu'elle n'était pas revenue depuis... eh bien, depuis...

Elle repoussa ce souvenir, mais il était déjà trop tard. Une affreuse sensation la submergea, démarrant sur sa nuque et se diffusant dans tout son corps. Sa peau se crispa, puis se détendit : ses muscles se contractèrent et se relâchèrent. Le monde se déforma pendant une fraction de seconde et lorsqu'il reprit consistance, tout était différent.

Un étrange crépuscule était tombé. Mais alors qu'il faisait plus sombre, sa vision s'était aiguisée. C'était comme si on venait de lui enlever la vitre embuée à travers laquelle elle regardait le monde. Des détails lui sautaient au visage ; les contours devenaient aussi précis que des rasoirs.

Le troupeau de cochons des neiges était entouré d'une légère aura pourpre. Même à plusieurs kloms de distance, elle pouvait compter leurs dents et voir les pupilles de leurs yeux roulants. Elle percevait le chemin qu'empruntait le faible vent qui balayait la plaine ; elle parvenait à voir son itinéraire dans sa tête.

Elle sentait, entendait et humait tellement de choses. L'afflux d'informations l'empêchait presque de respirer. Elle avait l'impression de se faire maltraiter par une rivière irrésistible. D'un moment à l'autre, elle perdrait pied et tomberait, inconsciente.

Un des prédateurs se mit brusquement à courir. Son aura était d'un rouge profond et laissait une traînée qui se dispersait doucement derrière elle. Soudain, elle se retrouva avec le prédateur, dans le prédateur, son sang circulant rapidement, son cœur tambourinant, sa langue pendante et ses dents aiguisées, tout en pattes et en regarder-voir oui oui oui celui-là est faible, celui-là, et mon frère à mon côté et attention aux défenses pointues pointues de la mère, mais oh oh, la faim...

Jez avala une bouffée d'air, comme une noyée qui viendrait juste de remonter à la surface. La réalité se remettait en place : le monde redevenait comme il avait toujours été. La neige tombait, indifférente à sa panique. Elle fit un pas en arrière, désorientée, pour s'éloigner du bord du plateau. La tasse lui était tombée des mains et reposait sur le sol devant elle. Du cacao marron et fumant imprégnait la glace.

Elle se mit à trembler sans pouvoir se retenir, et pas à cause du froid. Elle serra ses bras contre elle-même et regarda autour. Le Yort

n'était plus là. Il n'y avait plus personne. Personne ne l'avait vu.

Vu quoi ? se demanda-t-elle. Qu'est-ce qui m'arrive ?

Une rafale de vent souffla du nord, accompagnée d'un bruit qu'elle sentit plus qu'elle ne l'entendit. Des voix, confinant à la cacophonie, l'appelaient. Une envie terrible et désespérée monta en elle.

Elle regarda vers le nord et eut l'impression de voir au-delà des montagnes et de la mer, sa vision transportée par les ailes d'un oiseau. Elle s'y précipita, par-dessus les icebergs et les vagues jusqu'à voir apparaître du brouillard, de la brume et un immense mur gris clair.

Elle connaissait cet endroit. C'était le plafond nuageux qu'ils appelaient le Fléau et qui masquait le pôle Nord. La frontière dont personne n'était revenu. Pas vivant en tout cas.

Il y avait quelque chose derrière les nuages. Une forme, un aéronef, grand et noir, qui avançait vers elle. Les voix.

Viens avec nous.

Elle plissa les yeux puis les ferma et partit en criant et en titubant, vers la Ketty Jay. Son cerveau bourdonnait comme une cloche que l'on aurait frappée et où résonnerait le vent, le Fléau et l'horreur qui se trouvait derrière.

À l'exception de l'équipage de la Ketty Jay et du barman, le bar était vide. Les hommes du village travaillaient à la mine ou chassaient, les femmes restaient généralement invisibles. Durant la journée, Frey et les autres avaient l'endroit pour eux seuls.

Le capitaine regardait son portrait d'un air abattu. Il ne s'agissait plus d'un prospectus. Cette fois, il s'étalait sur les journaux nationaux.

— Il n'est qu'en page 10 ! brailla Malvery en lui donnant une tape sur l'épaule. Et ça ne vous ressemble même pas ! Et puis ce numéro date d'une semaine. Écoutez bien ce que je vous dis, ils nous ont déjà oubliés.

Cela ne reconfortait guère le capitaine. En effet, il ne ressemblait plus à son portrait, mais essentiellement parce que le Frey de l'image était joyeux et sans souci et que lui l'était de moins en moins. Une barbe négligée avait remplacé celle de trois jours et un peigne ne pourrait plus rien pour ses cheveux. Ses yeux étaient enfoncés et cernés de poches sombres. Dans les deux semaines qui avaient suivi leur fuite de La Crique de Tarlock, il était devenu encore plus maussade et renfermé.

Et à présent, ça : un journal de Vardia, donné à Silo par un marchand qui avait acheté leur cargaison de poisson séché au prix plancher. Frey, en colère, s'était caché dans ses quartiers pendant la transaction, pour ne pas être reconnu.

« Dracken se mêle à la traque

Aujourd'hui, le Courrier vardique a appris par une annonce de Trinica Dracken, capitaine respecté de l'aéronef Accès de Délire,

qu'elle allait consacrer toute sa volonté et ses efforts pour faire comparaître devant la justice, morts ou vifs, le fugitif Darian Frey et son équipage, recherchés pour piraterie et meurtre, et pour lesquels une grosse récompense est offerte en échange d'informations qui pourraient mener à leur capture. Le Courrier n'a pas pu joindre le capitaine Dracken pour recueillir ses commentaires, mais selon l'humble opinion du rédacteur de ces lignes, avec une femme si célèbre et si dangereuse sur leurs traces, il ne faudra pas longtemps avant que ces crapules répondent de leurs crimes devant la justice. »

— Le foutu Accès de Délire, rien de moins, gémit Pinn.

Comme il n'avait rien d'autre à faire pour s'occuper, il avait passé les quinze derniers jours quasiment tout le temps ivre. Ses yeux étaient injectés de sang et il empestait l'alcool.

— Et Trinica Dracken, la reine des salopes du ciel. (Il se tut un instant et ajouta :) Je me la ferais bien.

Le bar était une pièce petite et ronde au toit en forme de dôme soutenu par de gros chevrons en croisillons et possédant une lucarne donnant sur le sud. Un feu rougeoyant brûlait dans un trou en son centre, sous une grande cheminée en pierre. Des fourrures parsemaient le sol en bois et des crânes d'animaux à cornes étaient accrochés aux murs. Les tables et les chaises avaient été fabriquées à partir de souches d'arbres. Il y avait un comptoir contre un mur et derrière, un Yort maussade surveillait un tonneau de bière et quelques étagères d'alcool sur des bouteilles sans étiquettes.

Le barman avait la cinquantaine, des bras épais et un visage tanné comme de l'écorce. Sous son crâne rasé, une barbe rousse était attachée en une queue par des anneaux d'acier. Il ne parlait que par grognements et avait pourtant réussi à faire comprendre à Frey et à ses hommes qu'ils n'étaient pas les bienvenus ici. Il aurait préféré que son bar soit vide. Ils passaient outre et venaient tout de même.

— Pourquoi tu ne rentres pas chez toi, Pinn ? demanda Crake.

Il regardait les chevrons sur lesquels plusieurs pigeons arctiques roucoulaient. Il avait remarqué les traînées blanches et grumeleuses parmi les taches de sang séché par terre et couvrait sa bouteille de bière brune d'une main.

— Quoi ? demanda Pinn, le regard trouble.

— Enfin, qu'est-ce qui t'en empêche ? Tu as ton propre aéronef. Tu n'as pas été nommé, ni identifié. Pourquoi tu ne retournes pas voir ta chérie ?

Frey ne leva même pas la tête en entendant cet appel à la désertion. Crake ne faisait que tourmenter Pinn. Ceux qui croyaient que le pilote avait bien une petite amie – Malvery pensait qu'il l'avait peut-être inventée – savaient fort bien qu'il ne retournerait jamais la trouver. Dans sa tête, elle l'accueillerait à bras ouverts le jour où il

rentrerait couvert de gloire : mais il semblait être le seul à ne pas se rendre compte que cela n'arriverait jamais. Pinn attendait que la gloire lui tombe dessus, au lieu de la provoquer.

Lisinda était l'héroïque conclusion de sa quête, la promesse d'un réconfort à la maison après sa grande aventure. Mais si elle n'était pas là lorsqu'il reviendrait ? Et si elle portait l'enfant d'un autre ? Même dans l'esprit brumeux de Pinn, cette possibilité avait forcément vu le jour et l'avait mis mal à l'aise. Il ne risquerait jamais de menacer le rêve en le confrontant à la réalité.

— Je ne rentrerais que quand j'aurais fait fortune, dit Pinn, une pointe de ressentiment dans la voix. Elle mérite le meilleur. Il faut que je revienne... (Il leva sa bouteille et haussa la voix, défiant quiconque de le provoquer.) Il faut que je revienne riche ! (Il s'effondra et but une gorgée.) En attendant ce jour, je suis coincé avec vous, les nazes. (Une idée lui vint. Il frappa Crake d'un de ses doigts épais et dit :) Et toi, hein ? Monsieur le prétentieux qui est si cultivé ? T'as pas un... banquet qui t'attend, ou un truc comme ça ?

Il croisa les bras avec un petit sourire satisfait, ravi de cet astucieux retournement de situation.

— Eh bien, malheureusement, en vous sauvant la vie au Vieux Borgne, j'ai montré mon visage aux Chevaliers séculaires, répondit Crake. Mais je voulais justement en parler. (Il se pencha vers l'avant et s'appuya sur les coudes.) Ils connaissent le nom de Jez, mais ne l'ont jamais vue. Kedmund Drave nous a tous vus, mais il ne connaît pas nos identités. Nous sommes faciles à identifier en groupe. Mais séparés, ils ne nous attraperaient jamais. Ils ne mettraient la main que sur Frey. (Harkins jeta des regards inquiets autour de la table. Malvery changea de position et se racla la gorge. Le capitaine ne réagit pas.)

» Bon, je ne sais pas pour vous, reprit Crake, mais je ne vais pas passer le reste de ma vie à me terroriser dans un désert glacé. Alors ce que je veux savoir, dit-il en regardant fixement Frey, c'est ce que vous comptez faire. Capitaine.

Quelque chose tomba des chevrons dans la bière de Crake en faisant « ploc ». Sans quitter Frey des yeux, il la repoussa du bout des doigts.

Le capitaine considérait toujours l'article, sans vraiment le voir. Son cerveau fonctionnait à plein régime et s'échinait à résoudre cette crise, à trouver une issue. Il avait passé quinze jours à fouiller les cendres des événements récents, à la recherche d'une vérité enterrée, mais aucune réponse n'en émergeait.

Cela n'avait aucun sens. Pourquoi lui ? S'il s'agissait d'un piège, pourquoi l'avait-on choisi, lui, un flibustier obscur, dont le nom n'était pas connu parmi les pirates ? Pourtant Quail l'avait choisi tout particulièrement. Quail, à qui il n'avait jamais fait de mal.

Bien entendu, il restait toujours la possibilité que quelqu'un d'autre se soit servi de Quail pour lui tendre un piège. Mais qui avait-il offensé ? À qui avait-il fait un aussi terrible affront ? Il s'agissait forcément d'une personne puissante, capable d'orchestrer un incident assez sérieux pour impliquer l'élite personnelle de l'archiduc. Les Chevaliers séculaires ne s'occupaient généralement pas des affaires qui ne concernaient pas leur maître.

S'agissait-il d'un accident ? La probabilité d'une sur un million que le tir ait fait exploser cet aéronef ? Non. Frey ne croyait pas aux probabilités d'une sur un million. Il avait été piégé. On avait modifié ce cargo pour qu'il explose et pour lui faire porter le chapeau.

Il y avait au moins un pilote exceptionnel parmi ceux de l'escorte. Celui qui avait préparé ce coup avait fait en sorte que quelqu'un en réchappe et puisse raconter ce qui s'était passé. Et même si personne ne s'en était sorti, ils auraient tout de même réussi à lui mettre ce crime sur le dos, il en était certain. Mais ainsi, ils avaient un témoin, vraisemblablement sans aucun lien avec les vrais cerveaux de l'opération.

Qui se trouvait à bord de ce cargo ?

— Frey ? demanda Crake en le tirant de sa rêverie et en lui faisant relever la tête. Je vous ai demandé ce que vous comptiez faire à présent...

Le capitaine haussa les épaules, impuissant.

— Je ne sais pas.

— D'accord, dit Crake, d'une voix pleine de mépris. Eh bien, dites-le-moi lorsque vous le saurez. Ça m'intéresse. Si je suis toujours là.

Là-dessus, il se leva et partit.

Un long silence s'ensuivit. L'équipage n'était pas habitué à voir Frey si abattu. Cela les perturbait.

— Et la Nouvelle Vardia ? suggéra Malvery. Un nouveau départ. Des terres inconnues. C'est pile ce qu'il faut à des gars dans notre situation.

— Non ! cria Harkins en attirant tous les regards, ce qui eut pour conséquence de le faire rougir. Enfin, heu, la Ketty Jay pourrait peut-être y arriver – j'ai bien dit pourrait – mais pas les chasseurs. La ceinture des Grandes Tempêtes est trop dangereuse à l'ouest et on ne peut pas les remplir avec assez de carburant pour passer par l'autre itinéraire. Il faudrait les abandonner et ça, pour moi, pas question. Je ne laisserai pas ce Prédateur, même s'il appartient au cap'taine. S'il abandonne le Prédateur, je reste avec lui. Point final.

Une telle assurance sur ce sujet de la part d'Harkins surprit Frey.

— Chutes Libres, dit Pinn. Moi, je pencherais pour ça. Personne ne nous trouvera à Chutes Libres.

— Personne ne nous y trouvera parce que cet endroit est

impossible à localiser, expliqua patiemment Frey. Comment voudrais-tu que nous le trouvions ?

Pinn réfléchit un instant, mais aucune réponse ne lui vint.

— Il doit bien y avoir un moyen, marmonna-t-il. Il y a bien des histoires sur tous ces pirates qui y sont allés. Vous avez entendu parler d'Orkmund, non ?

Frey soupira. Chutes Libres, la légendaire ville pirate cachée. Un endroit à l'écart des dangers du monde, où l'on peut se battre, boire et baiser jusqu'à plus soif et où la Marine ne pourra jamais vous atteindre. On racontait qu'elle avait été fondée par le célèbre pirate Orkmund, qui avait mystérieusement disparu dix ans plus tôt et n'avait jamais été vraiment revu depuis. On disait aussi, à propos d'autres pirates renommés qui s'étaient évanouis, qu'ils s'étaient également retirés à Chutes Libres. Cette histoire était plus romantique qu'une mort lente due à la syphilis ou à l'alcool, ou qu'un assassinat perpétré, de nuit, par le propre équipage de la victime.

Mais il ne s'agissait que de ça : d'une histoire. Orkmund était mort. Les autres pirates également. Chutes Libres n'était qu'un mythe.

Pinn, voyant que personne ne reprenait son idée, se mit à boudier. Frey replongea dans les mêmes pensées obsédantes qui l'empêchaient de dormir la nuit.

La Nouvelle Vardia. Peut-être qu'il pourrait aller en Nouvelle Vardia. Et abandonner les chasseurs.

L'idée ne lui plaisait guère. C'était un voyage long et dangereux jusqu'à l'autre bout du monde et une fois là-bas, ils ne pourraient se cacher nulle part. Il n'y avait que quelques colonies qui menaient une vie de frontaliers, dépourvue de luxe. Si ses poursuivants le traquaient jusqu'en Nouvelle Vardia, il ne leur échapperait pas.

Il passa en revue les options dans sa tête. Samarla ? Ils ne tiendraient pas deux jours et Silo ne viendrait pas. Thace ? Ils seraient capturés et expulsés s'ils tentaient d'y rester. Les Thaciens défendaient ardemment leur petite utopie. Kurg ? Peuplé de monstres.

De tous les pays se trouvant de ce côté-ci de la ceinture des Grandes Tempêtes, seul le Yortland offrait un refuge, mais il était froid, pénible et encore trop proche de la Vardia. Ils ne pouvaient pas s'y cacher pour toujours. Pas tant que les Chevaliers séculaires et Trinica Dracken seraient à leurs trousses.

Il regarda de nouveau le journal posé sur la table. Une sensation amère lui serra l'estomac. Le ton moralisateur de son auteur, qui se réjouissait de la déchéance imminente de Frey, le mettait en rage. Le souvenir de la rebuffade narquoise de Crake le faisait grincer des dents. Son propre portrait qui lui souriait sur la page lui inspirait une haine profonde et intolérable. Qu'ils puissent utiliser cette photo. Celle-ci !

C'était trop. Il pouvait endurer les caprices du destin qui le faisaient sans cesse perdre aux cartes. Il pouvait supporter que ses efforts pour s'améliorer soient voués à être contrecarrés par une force indéfinie et omnipotente. Il pouvait tolérer le fait que son équipage reste avec lui parce qu'il n'avait aucun autre endroit où aller.

Mais se faire avoir de la sorte, sans savoir qui se trouvait derrière tout ça ni même ce qu'il avait fait pour mériter ça ? C'était une injustice si complète et terrible qu'elle faisait bouillir son sang.

— Je ne peux plus fuir, murmura-t-il.

— Comment ? demanda Malvery.

Le capitaine se leva, poussa sa bouteille d'un revers de main et se mit à crier.

— J'ai dit que je ne peux plus fuir ! fit-il avant de s'emparer du journal et de le lancer en le montrant du doigt. Où que j'aille, elle me trouvera ! Elle ne s'arrêtera jamais. Je suis habitué à me faire enculer par le destin maintenant, mais tout le monde a ses limites et j'ai atteint les miennes, bordel !

Les autres le regardèrent comme s'il était fou. Mais ce n'était pas le cas. Il se sentit brusquement inspiré, puissant, vivant ! Poussé par l'excitation d'avoir pris une décision, Frey tonna :

— Que le diable m'emporte si je dois parcourir la moitié de cette planète pour échapper à ces gens ! Qu'il m'emporte si je dois être pendu pour un crime dont j'ignore la nature ! Et qu'il m'emporte si je dois pourrir le reste de ma vie dans un désert glacé ! (Il tapa du poing sur la table.) Quelqu'un pourrait savoir qui est derrière tout ça. Ce salopard à l'œil de cuivre qui m'a donné le tuyau : Xandian Quail. Nous savons tous que les types comme lui ne révèlent jamais leur source, mais il a fait une grosse erreur. Il m'a laissé sans plus rien à perdre. Alors je vais y retourner. Je vais y retourner même si tout ce foutu pays est à ma recherche et je vais découvrir qui a fait ça ! Je vais leur faire regretter d'avoir un jour entendu le nom de Darian Frey ! (Il leva le poing en l'air.) Qui vient avec moi ?

Malvery, Pinn et Harkins restèrent bouche bée. Silo lui jeta un regard impénétrable. Le barman continua à nettoyer ses chopes. Seul le crissement du tissu contre l'étain meubla le silence qui suivit.

— Oh, allez tous vous faire foutre, éructa Frey avant de foncer vers la sortie. Si vous n'êtes pas dans la Ketty Jay dans une demi-heure, vous resterez vous geler ici.

Crake se mêle au commun des mortels – Une indigestion carabinée – Enfumer l'ennemi – Questions et réponses

En y réfléchissant, Crake avait passé pas mal de temps dans des tavernes, dernièrement. Cela donnait à un homme qui attachait autrefois beaucoup de prix à l'étude et à la discipline une vague sensation de décadence. Il avait l'habitude des salons et des clubs, des garden-parties et des soirées. Pendant ses études à l'université, il avait fréquenté des bouges minables, mais qui étaient généralement remplis de clients aussi éduqués que lui et avides d'un aperçu de la vie dans les bas-fonds. Il avait toujours fait passer ses excès de boisson pour des soirées de débats intelligents. Il n'y avait aucun risque que cela arrive avec l'équipage de la Ketty Jay.

Désormais, il ne buvait plus que pour oublier.

Il était assis au bar, deux tasses de l'affreux rhum local devant lui. C'était la fin de l'après-midi au Bief de Marklin et un vif et bas soleil d'hiver frappait la ville. Des rayons éblouissants brillaient à travers les fenêtres sales et pénétraient dans la taverne sombre et à moitié vide. De la fumée qui s'élevait doucement formait des motifs hypnotiques en se déployant dans la lumière.

Crake regarda sa montre à gousset et balaya la pièce du regard. Son nouvel ami était en retard. Il se demanda s'il n'avait pas exagéré, la veille, en lui offrant tous ces verres. Peut-être qu'il y était allé un peu fort sur la flatterie. Qu'il en avait trop fait.

Il se dit que, tout compte fait, ils s'étaient bien entendus et qu'il avait fait du bon travail pour combler le gouffre intellectuel qui les séparait. Néanmoins, Crake n'était jamais sûr de rien avec ces gens simples. Il les soupçonnait d'avoir une certaine intuition. Ils sentaient qu'il n'était pas comme eux.

Mais Rogin paraissait s'être pris de sympathie pour lui. Il était heureux de bavarder avec quiconque lui payait un verre. Au bout de la nuit, ils s'étaient mis d'accord pour se retrouver et prendre une petite tasse de rhum le lendemain, avant son travail. « Ça m'aide à me détendre avant de prendre mon poste, pour ainsi dire », avait-il expliqué. Crake avait ri avec enthousiasme et promis de l'attendre avec un verre.

Il se gratta la barbe. Il avait envisagé de la raser, car les Chevaliers

séculaires cherchaient un homme blond et barbu. Mais ses autres poursuivants traquaient quelqu'un de rasé, raison pour laquelle il l'avait d'abord laissé pousser. Il craignait l'Agence des Entraveurs autant que les Chevaliers séculaires et, toutes choses étant égales par ailleurs, il avait décidé que la barbe lui allait bien et l'avait gardée. Il pensait que cela lui donnait un air agréablement farouche.

Il regarda sa montre encore une fois. Où était ce balourd ? Après tout le mal qu'il s'était donné pour suivre l'homme chez lui puis jusqu'à son repaire favori afin de l'amadouer avec de l'alcool, Crake serait extrêmement agacé de se faire poser un lapin.

Il était d'humeur maussade. Les souvenirs du passé et les doutes concernant l'avenir s'amassaient en lui. Rester avec la Ketty Jay était-elle la meilleure chose à faire ? Ne ferait-il pas mieux de partir et de suivre sa propre voie ? Après tout, il n'avait pas une immense dette envers Frey, question loyauté, depuis leur rencontre avec Macarde.

Mais le capitaine lui avait promis qu'ils iraient dans une grande ville dès que cela serait sûr. Là, Crake pourrait obtenir les fournitures dont il avait besoin pour pratiquer son démonisme. Il s'était laissé apaiser par cette perspective. Il pouvait attendre encore un peu.

Le besoin de pratiquer l'Art l'obsédait. Après l'accident, il avait cru qu'il ne serait plus jamais tenté d'y revenir. Mais il avait abandonné ses études par peur, un geste lâche. Depuis l'université, il avait consacré chaque minute de temps libre au démonisme. C'était la seule chose qui le distinguait du troupeau d'idiots trop éduqués et aisés qui l'avaient entouré pendant toute sa vie. Il se croyait meilleur qu'eux. Il les dédaignait. Il avait été assez courageux pour regarder dans l'inconnu, pour tenter de plonger dans l'ésotérique. Il pouvait faire des choses qui émerveilleraient les puissants. Brièvement, du moins, avant qu'ils le pendent.

Mais peu importaient les dangers, il ne pouvait pas abandonner. Retourner dans la zone grise de l'ignorance, de la banalité du quotidien, était inimaginable. Il avait goûté à la peine, au désespoir et à l'horreur extrême, il avait fait les erreurs les plus terribles et il portait le poids d'une honte indigne d'un homme ; mais il avait contemplé les feux de la connaissance interdite et même s'il arrivait à détourner les yeux pendant un instant, son regard y reviendrait constamment.

Tu peux commencer doucement. Par les procédures les plus faciles. Et voir comment ça se passe.

De plus, il avait juste assez d'argent pour acheter le matériel de base – sans parler du coût de transport – et n'était donc pas en bonne position pour partir. Au moins, à bord de la Ketty Jay, il était entouré de personnes qui ne posaient pas de questions et étaient dépourvues d'expérience dans l'art aristocratique de la saillie vicieuse et du

couteau dans le dos. Il appréciait même plutôt ça chez eux, finalement.

Une idée troublante s'imposa à lui. Palsambleu, était-il possible qu'il commence à se sentir à l'aise en leur compagnie ? Il but une gorgée dans sa tasse pour faire partir le mauvais goût que cette notion lui laissait dans la bouche, puis s'étrangla en s'apercevant que le rhum était encore pire.

— Il est passé par le mauvais tuyau, hein ? dit une voix dans son dos avant qu'il reçoive une tape assez forte pour lui briser une côte.

Crake sourit faiblement et essuya ses yeux humides tandis que l'homme s'asseyait en face de lui. Rogin était sale, devenait chauve, avait un nez bosselé et une couperose sur les joues : pas vraiment un régal pour les yeux. Ni pour les narines, d'ailleurs. Il l'avait l'odeur aigre aux nuances de chou-fleur d'un homme ayant l'habitude de mijoter dans ses propres pets.

Dans un effort héroïque, Crake fit preuve d'un enthousiasme tout masculin et salua Rogin en lui tapant sur l'épaule.

— Ça fait plaisir de te voir, mon ami, dit-il avec son meilleur sourire, celui habituellement réservé aux portraits. (Les bas rayons du soleil luisirent sur sa dent en or.) Je t'ai commandé un verre.

Rogin prit la tasse qui lui était destinée – et que Crake avait arrosée d'une décoction spéciale de Malvery – puis la souleva pour qu'ils puissent trinquer.

— À ta santé ! dit Rogin avant d'avalier son rhum en une gorgée.

— Oh, non, murmura Crake avec un sourire à demi satisfait. À la tienne.

L'air se rafraîchissait à mesure que le soleil plongeait derrière l'horizon. De la glace se formait sur la boue malaxée des rues et les habitants du Bief de Marklin rentraient chez eux. Un fin brouillard de fumée bleue stagnant près du sol suintait des générateurs portables qui vrombissaient et cliquetaient dans les ruelles derrière les cabanes en bois. Des chaînes d'ampoules électriques brillaient ou faiblissaient selon les fluctuations du courant.

Tapi dans l'entrée d'une ruelle, Frey était dissimulé par une ombre que Pinn avait spécialement créée en cassant les ampoules qui le surplombaient. Silo et Jez étaient avec eux. Ils avaient laissé Crake et Harkins dans la Ketty Jay, tous les deux n'étant d'aucune utilité en cas de fusillade. Le pilote serait réduit à l'état d'épave baveuse en quelques secondes et le démoniste avait plus de chances de toucher un ami qu'un ennemi.

La maison de Xandian Quail se trouvait de l'autre côté de la rue, protégée par ses hauts murs et sa clôture en fer forgé. Depuis une heure, Frey surveillait les deux gardes qui, derrière la grille, faisaient les cent pas, emmitouflés dans des vestes à capuches. Il avait froid,

était impatient, et se demandait si Crake avait mis suffisamment de la décoction de Malvery dans le verre de Rogin.

Le médecin, lui, traînait un peu à l'écart, près du mur, hors de vue des gardes. Une valise de médecin noire était posée à ses pieds. Les mains plongées dans les poches, il paraissait aussi malheureux que Frey. Sous le regard du capitaine, il se pencha, ouvrit la valise et en tira une bouteille d'alcool à désinfecter dont il but une gorgée pour se réchauffer.

Puis, finalement, un gémissement s'éleva derrière le mur. Malvery se raidit et écouta. Au bout d'un moment, Rogin jura et geignit de nouveau, cette fois plus fort. La voix de celui qui l'accompagnait était trop étouffée pour être intelligible, mais Frey y perçut de la panique.

Malvery le regarda avec l'air d'attendre quelque chose. Le capitaine sortit de l'ombre et d'un geste, intima au docteur de passer à l'action.

Allez.

Le médecin ramassa la valise et partit. Les gémissements de Rogin s'étaient à présent transformés en petits cris de douleur, des jurons lâchés les dents serrées. Malvery passa devant la grille, s'arrêta théâtralement comme s'il venait d'entendre les cris de détresse de Rogin et regarda entre les barreaux.

Le garde était roulé en boule de l'autre côté, et se tenait l'estomac. Son camarade, un grand roux maigre au nez cassé, leva les yeux lorsque Malvery l'interpella.

— T'es perdu, le vieux ? lança le garde.

— Ton ami va bien ? demanda le docteur.

— D'après toi ?

— C'est mon ventre ! souffla Rogin. Mon foutu ventre ! Ça fait mal, bordel.

Il grimaça sous l'effet d'un autre accès de douleur.

— Je vais l'aider. Je suis médecin, dit Malvery.

Le garde roux leva des yeux méfiants. Le docteur brandit sa valise :

— Tu vois ?

Le garde regarda vers l'entrée de la maison en se demandant s'il devait prévenir quelqu'un à l'intérieur.

— Bordel de merde ! Laisse-le entrer ! cria Rogin d'une voix proche de l'hystérie. Je meurs, bon sang !

Le garde fouilla dans un jeu de clés et ouvrit la grille avant de reculer pour laisser passer Malvery.

— Merci, dit le docteur en entrant.

Puis, alors que l'homme avait une main sur la porte et l'autre sur la clé, il sortit un pistolet et le colla contre la tempe du malheureux.

— Pourquoi ne pas la laisser ouverte, hein ? suggéra-t-il.

Frey, Silo, Pinn et Jez sortirent de l'ombre et traversèrent la rue déserte pour se faufiler à travers l'ouverture. Silo alla aussitôt désarmer l'homme à terre pendant que Jez faisait de même avec le garde de Malvery. Rogin poussa un grognement étouffé de colère et de douleur, mais Silo s'agenouilla près de lui et lui donna une petite tape sur la tête avec le canon de son arme.

— Chut, dit-il, un doigt sur les lèvres.

Jez ferma la grille et Frey tint en joue le garde roux tandis que Silo et Malvery ligotaient Rogin. Ils le bâillonnèrent avec un morceau de chiffon et une chaussette de Pinn roulée en boule que Malvery avait choisie pour l'effet anesthésique qu'elle ajouterait. Puis ils le portèrent jusqu'au corps de garde tout proche.

— Ne t'en fais pas, mon gars, dit Malvery en chemin. Le pronostic est bon. Tu n'auras plus mal dans quelques heures, mais je te conseille tout de même de dire à tes proches de quitter la ville avant le prochain bronze que tu iras couler.

Frey balaya rapidement la maison du regard. Les rideaux étaient tirés derrière les fenêtres et personne ne semblait avoir prêté attention aux cris de Rogin. Si quiconque l'avait entendu, il avait dû se dire qu'il s'agissait de quelqu'un dans la rue.

Il n'osait pas espérer que tout puisse bien se passer. Cela lui porterait la poisse.

— Bien, à toi, dit-il au garde restant alors que Malvery revenait. J'ai un travail pour toi. Fais-le bien et tu en sortiras indemne. Compris ?

Le garde acquiesça. Il était humilié et en colère, mais surtout terrifié. C'était sans doute la première fois qu'il se retrouvait sous la menace d'un pistolet. Bien. Frey n'avait pas envie de le tuer si ce n'était pas nécessaire.

Jez lança son fusil à Malvery lorsque Silo et lui revinrent du poste de garde. Le docteur se sentait toujours mieux avec une vraie arme. Il n'aimait pas les pistolets qu'il trouvait difficiles à manier.

Ils se rassemblèrent de chaque côté des lourdes portes de chêne, sous le porche de pierre. Frey tira le garde par le bras et recula, le pistolet braqué sur lui.

— Fais-leur ouvrir la porte, dit-il. Ne tente rien si tu veux conserver ta cervelle à l'intérieur de ton crâne.

L'homme acquiesça. Il prit une inspiration nerveuse et frappa à la porte.

La main de Frey tremblait très légèrement. Sa gorge était devenue sèche. Il se demanda si le garde savait qu'il avait peur lui aussi.

Je ne veux pas mourir.

— Ouais ? dit une voix à l'intérieur.

— C'est Jevin, ouvre la porte, dit le garde.

Le battant s'écarta légèrement. C'était Codge, celui avec le visage long et la barbe noire clairsemée.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Frey poussa le garde et pointa son revolver à bout portant sur l'étendue blanche du front de Codge. L'autre le regarda un instant, surpris. Puis il tenta de s'emparer de son pistolet.

La réaction de Frey fut aussi instinctive que celle de Codge. Il appuya sur la détente. La tête du barbu fut projetée vers l'arrière avec un craquement ; de minuscules gouttes de sang éclaboussèrent le visage du capitaine. Codge bascula et s'effondra.

Frey resta choqué un instant. Il n'avait pas voulu tirer. Qu'est-ce que cet idiot croyait faire en tentant de s'emparer ainsi de son flingue ?

Malvery donna un grand coup d'épaule dans la porte qui s'ouvrit un peu plus avant de coincer contre le poids mort du cadavre de Codge. Frey se faufila dans l'ouverture et entra dans le hall. Il eut un moment de panique, en se retrouvant seul et à découvert, face à un garde qui, trop abasourdi, n'avait pas encore réagi. La main de l'homme approcha du pistolet dans son étui, mais l'arme de Frey était sortie et prête, et il était plus rapide. Son bras se tendit, le doigt posé sur la détente.

Non.

Au grand soulagement du capitaine, ce garde-ci avait plus de bon sens que Codge. Il leva lentement les mains. Malvery ouvrit la porte en grand en poussant le corps du barbu. Des voix de femmes, criant diverses variations du mot « arrêtez ! », s'élevèrent d'une des portes qui permettaient de quitter le hall. Mais un garde sortit tout de même en trébuchant, nu de la taille aux chevilles, son pénis gonflé remuant de façon ridicule. D'une main, il tenta de relever le pantalon qui lui bloquait les chevilles et de l'autre, il essaya de viser avec un pistolet. Malvery poussa un soupir et le descendit avant qu'il ait fait deux pas.

Frey tira vers lui le garde qui s'était rendu, lui enfonça son arme dans le dos et s'en servit de bouclier. Il désarma son prisonnier et lança le pistolet tandis que Malvery s'écartait de la porte pour laisser passer Jez et Pinn.

— Silo ? demanda Frey.

— Il surveille le garde dehors, répondit Jez. Jevin, ou je sais pas quoi.

Frey appréciait que quelqu'un ait eu la présence d'esprit de s'occuper de ça. Il s'était un peu attendu qu'ils s'engouffrent tous à sa suite.

Par-derrrière, il entoura du bras la nuque de son prisonnier.

— Où est l'autre ? siffla-t-il. (Il y avait quatre gardes lors de sa dernière visite. Sans attendre une réponse, il cria :) Nous avons tes

amis ! Sors et on ne te fera aucun mal ! Je n'ai aucun problème avec toi !

Seul le « tic-tac » de l'horloge qui surplombait le hall lui répondit. Puis une voix lui parvint depuis une autre porte.

— Bren ? C'est toi ?

— C'est moi, Charry, répondit le prisonnier de Frey. Ils ont un flingue pointé sur ma tête. Ils sont quatre.

Un autre long silence.

— Très bien, dit Charry. Je sors. Que personne ne tire. Personne ne va tirer, hein ?

— Personne ne tirera, dit Frey en jetant un regard lourd de sous-entendus à Pinn.

Un fusil glissa par une des portes, suivi par un pistolet et un couteau. Un jeune homme basané en sortit, les mains en l'air. Jez l'emmena avec l'autre prisonnier. Silo entra.

— Où est le garde que tu surveillais ? demanda Frey, consterné.

— Je l'ai attaché et mis dans le corps de garde avec l'autre, expliqua Silo.

— Bon, bon, dit Frey, soulagé. (Il s'autorisa à se détendre légèrement.) J'aurais dû y penser.

Pinn et Malvery échangèrent un coup d'œil. Le docteur leva les yeux au ciel de désespoir.

— Votre patron est en haut ? demanda Frey aux prisonniers qui acquiescèrent. Pas d'autres gardes ? (Ils secouèrent la tête.) Les putes ?

— Là-dedans, dit Charry en montrant la porte d'où était sorti l'homme à moitié nu. Apparemment.

Frey regarda Silo.

— Tu es responsable dorénavant. Au moindre mouvement, tu tires. Malvery, toi et moi allons discuter avec Quail. (Après coup, il ajouta :) Prends ta mallette. Je ne veux pas qu'il meure avant d'avoir parlé.

— D'acodac, dit le médecin en allant dehors chercher sa mallette qu'il avait laissée sous le porche.

Frey s'approcha de la porte des putes et se plaça sur un côté. Le défunt au pantalon sur les chevilles arborait une expression d'étonnement comique.

Nous ne pouvons pas tous espérer mourir avec autant de dignité et d'élégance, pensa-t-il.

— Mesdames, cria-t-il.

Aucune réponse. Il passa la tête dans l'embrasure de la porte et la sortit aussitôt lorsqu'un coup de fusil explosa une partie du chambranle.

— Mesdames, répéta-t-il, cette fois légèrement agacé et avec des sifflements dans les oreilles. Nous n'allons pas vous faire de mal !

— Ça, c'est sûr ! lui répondit-on. Je connais les gens de votre

espèce ! Nous ne nous donnons à vous que contre de l'argent ! Personne ne nous prend de force !

— Personne ne va rien prendre à personne, dit Frey. Vous vous souvenez peut-être de moi, Darian Frey ? Nous avons été présentés il y a de cela quelques semaines.

— Oh, lui dit-elle, d'une voix moins dure qu'auparavant. Oui, je me souviens de vous. Passez votre tête, qu'on puisse vous voir.

— Je ne préfère pas, répondit-il. Écoutez, mesdames, nous n'en voulons qu'à Quail. Une fois que nous en aurons fini avec lui, nous repartirons. Personne ne va vous embêter. Vous voulez bien nous laisser passer ?

Il y eut une petite discussion à voix basse.

— D'accord.

— Vous ne tirerez pas ?

— Tant que personne n'essaie d'entrer. Surtout celui qui ressemble à une patate. Il pourrait faire virer sa cuti à une femme.

Silo sourit à Pinn qui donna un coup de pied dans un caillou imaginaire et pesta dans sa barbe.

— Surtout pas lui, convint Frey.

— Bon. Alors d'accord.

Malvery revint avec sa mallette. Il but un peu d'alcool désinfectant et rangea la bouteille. Pinn en quémenda une gorgée, mais le docteur ne lui donna pas satisfaction.

Ils passèrent la porte en hâte. Frey entrevit les putes, cachées derrière un buffet, un fusil à double canon dépassant au-dessus. Pour plus de sécurité, elles tenaient deux chiens aux yeux roses en laisse. Une des putains fit un petit signe de la main accompagné d'un baiser lorsqu'il passa, mais il disparut trop vite pour lui répondre.

Il prit l'escalier, Malvery derrière lui. Les motifs de cuivre torsadés de l'entrée continuaient à l'étage, mais les murs et le sol étaient couverts de bois noir et éclairés par des ampoules électriques posées dans des appliques moulées. L'endroit donnait une impression de ténèbres majestueuses. Frey se sentait d'ailleurs lui-même sombre et majestueux en cet instant.

En s'approchant du bureau de Quail, ils entendirent un grand bruit à l'intérieur. Celui d'un bureau que l'on retournait. Il improvisait sans doute une barricade. Le capitaine se souvint des barreaux aux fenêtres qu'il avait remarqués lors de sa précédente visite. On ne pouvait pas les ouvrir de l'intérieur. Quail était piégé.

Ils prirent position de chaque côté de la porte. Frey l'ouvrit d'un coup de pied et recula aussitôt tandis qu'un pistolet tirait deux coups. Le battant rebondit puis s'arrêta, entrebâillé. Il y avait deux trous de la taille d'une pièce de monnaie dans le lambris du couloir, à hauteur de poitrine.

— Je ferai regretter son audace à quiconque essaiera d'entrer ! cria Quail dans une lamentable tentative de paraître féroce. J'ai deux flingues et assez de munitions pour tenir toute la nuit. La milice ne va pas tarder ! Quelqu'un a forcément entendu le boucan que vous avez fait en bas !

Frey réfléchit un instant. Il fit signe à Malvery.

— Donne-moi la bouteille.

— Quoi ? dit le docteur en feignant de ne pas savoir de quoi il parlait.

— La bouteille d'alcool dans ta mallette. Donne-la-moi.

Malvery ouvrit son sac à contrecœur.

— Cette bouteille ? demanda-t-il d'un ton grincheux en espérant que Frey change d'avis.

— Je t'en achèterai une autre ! lança le capitaine avant que Malvery lui tende enfin. (Il la prit des mains du docteur et en ôta le bouchon.) Passe-moi un chiffon.

— Oh, murmura le docteur en devinant le plan de Frey.

Il donna à son supérieur un morceau de tissu en arborant l'expression de quelqu'un sur le point d'assister à la disparition cruelle d'un adorable animal sans défense.

Frey enfonça le chiffon dans le goulot de la bouteille et la renversa plusieurs fois. Il sortit une allumette – une de celles qui avaient passé des années dans les plis de ses poches – et la gratta contre le montant de la porte. Il la posa contre le chiffon et la flamme prit vie.

— Chaud devant, dit-il en souriant avant d'ouvrir la porte d'un coup de pied et de lancer la bouteille à l'intérieur.

Il plongea en arrière juste à temps pour éviter les coups de feu qui suivirent.

Il avait lancé son projectile dans le coin de la pièce – il ne voulait pas encore incinérer Quail – mais le chuchoteur se mit à hurler comme si c'était lui qui brûlait, et pas les bibliothèques.

Frey et Malvery reculèrent un peu dans le couloir jusqu'à une autre porte où ils se réfugièrent et visèrent. De la fumée noire commença à sortir du bureau de Quail. Ils entendaient leur cible se cogner à l'intérieur en jurant. Du verre se brisa et les barreaux résonnèrent. La fumée s'épaissit et se propagea sur le plafond du couloir. Quail se mit à tousser.

— Vous croyez que ça va prendre encore longtemps ? demanda Malvery.

Un instant plus tard, le chuchoteur jaillit de la pièce, son œil valide humide, en agitant un pistolet.

— Lâchez ça ! cria le capitaine d'une voix si forte et si autoritaire qu'elle le surprit lui-même. (Quail se figea et regarda autour de lui avant d'apercevoir Frey et Malvery, leurs pistolets braqués sur lui.)

Lâchez-le ou je vous descends.

Quail laissa tomber son arme et leva les mains en toussant. La fumée avait taché sa belle veste et son col était fané. Une de ses manches, déchirée, dévoilait le cuivre poli de son avant-bras mécanique.

Frey et Malvery sortirent de leur cachette. Le capitaine attrapa le chuchoteur par les revers et le traîna dans le couloir pour l'éloigner de la fumée et des flammes du bureau. Puis il le poussa contre le mur. Quail lui jeta un regard noir, les dents serrées, une expression de défi sur le visage. Frey vit son propre reflet dans son œil mécanique.

— Bon, dit-il avant de reculer et de lui tirer dans le tibia.

Le chuchoteur cria et s'effondra. Il se tordit par terre en se tenant la jambe.

— Mais putain, pourquoi vous avez fait ça, espèce de sale fils de pute ? hurla-t-il.

Frey mit un genou à terre près de lui.

— Écoutez, Quail. Je n'ai pas le temps pour les préliminaires et, pour être honnête, vous ne m'êtes guère sympathique en ce moment. Alors, faisons comme si vous aviez déjà courageusement résisté à mon interrogatoire et dites-moi simplement : qui m'a piégé ? Si je dois le redemander, je vous tirerai dans la rotule. Puis je m'attaquerai à quelque chose que vous ne pourrez pas remplacer par un substitut mécanique.

— Gallian Thade ! bredouilla-t-il. C'est Gallian Thade qui m'a donné ce tuyau, c'est tout ce que je sais ! Il est passé par un intermédiaire, mais je trouvais ça un peu bizarre et je suis donc remonté jusqu'à lui. C'est un riche propriétaire terrien, un noble qui vit à...

— Je sais où habite Gallian Thade, dit Frey. Continuez.

— Ils ont dit qu'il fallait que ce soit à vous, tout spécialement, que je propose le travail. Mais ils ont ajouté... aaah, ma jambe !

— Qu'ont-ils ajouté ? demanda Frey en le frappant sur son tibia blessé.

Quail hurla et se tordit, essoufflé par la douleur.

— Je vais vous le dire, je vais vous le dire ! protesta-t-il. Ils ont dit que si je ne vous trouvais pas, je pourrais proposer ce boulot à quelqu'un d'autre, à la dernière minute. L'important... l'important était qu'ils savaient que l'As de Crânes traversait les Crocheuses à cette date et qu'ils voulaient que quelqu'un l'attaque. De préférence, vous, mais sinon n'importe quel voyou aurait fait l'affaire.

— Vous n'êtes pas vraiment en position de m'insulter, Quail.

— Je ne fais que les citer ! Que les citer ! dit-il, paniqué, en levant une main pour se protéger du châtiment à venir. Quelqu'un qui ne manquerait à personne, voilà ce qu'ils ont dit. Excusez-moi de ne pas

avoir les idées claires après avoir pris une balle dans la jambe, merde !

— C'est vrai que la douleur obscurcit le jugement, fit observer sagement Malvery, accroupi près de Frey.

— Vous n'avez aucune idée de ce qu'il y avait dans cet aéronef ? insista le capitaine avant de tousser dans son poing.

Ils n'avaient plus beaucoup de temps. Le couloir se remplissait de fumée et l'air encore respirable se trouvait au ras du sol. La milice n'était sans doute plus très loin.

— Il m'a dit que c'était des bijoux ! Et qu'il me les achèterait si vous reveniez. Si ce n'était pas le cas, il me paierait tout de même une contribution. C'était une couverture, je le sais, mais je n'ai pas... découvert ce qui se cachait derrière.

— Vous ne voulez pas faire des hypothèses ? Aucune idée de pourquoi les Chevaliers séculaires sont à mes trousses ? Pourquoi on offre une récompense si importante que Trinica Dracken s'est lancée sur mes traces ?

— Dracken ! dit-il, les yeux écarquillés. Attendez, je le sais ! Trinica Dracken... elle a fait passer le mot dans les bas-fonds. Si quelqu'un vous voyait, qu'il la prévienne. Elle et pas les Chevaliers séculaires. Elle offre une récompense encore plus grosse. Mais seulement pour le renseignement... elle veut vous attraper elle-même.

— Ben évidemment...

— Non, vous ne comprenez pas. Dracken n'a pas assez d'argent pour ça. Quelqu'un la soutient financièrement. J'ignore qui. Mais qui que ce soit, il veut vous mettre la main dessus avant les Chevaliers séculaires. Ce n'est pas simplement pour la récompense. Il y a quelque chose de plus. Quelqu'un ne veut pas que les Chevaliers vous attrapent.

Frey serra la mâchoire. De plus en plus de ramifications. De pire en pire.

— On ferait mieux d'y aller, cap'taine, dit Malvery en toussant. La fumée devient dangereuse.

— Très bien, marmonna Frey. Allons-y.

— Et moi ? dit Quail lorsqu'ils se levèrent. Vous ne pouvez pas...

— Je peux, dit le capitaine. Il vous reste une bonne jambe.

Là-dessus, ils partirent, sous le tombereau d'insultes lancées par le chuchoteur.

— Doit-on ligoter le reste de ses hommes ? demanda Malvery tandis qu'ils se hâtaient de descendre l'escalier au bout de l'entrée.

Pinn, Jez et Silo tenaient toujours en joue les survivants à l'autre extrémité de la pièce.

— Pas le temps. Et puis je crois qu'ils auront assez de travail à essayer de sauver la maison. (Frey éleva la voix pour s'adresser à tous ceux qui se trouvaient dans l'entrée.) Mesdames, messieurs, nous

partons ! Votre patron est en haut et juste légèrement blessé. Allez l'aider si le cœur vous en dit. Vous remarquerez aussi que la maison est en feu. Faites comme bon vous semble.

Les sifflets de la milice résonnaient au loin lorsque l'équipage de la Ketty Jay sortit par la grille de devant, leur souffle fumant dans l'air froid. Des flammes jaune vif jaillissaient des avant-toits de la maison derrière eux.

— Cette fois, on ne reviendra vraiment pas, dit Frey sur le chemin des docks.

— Une question, dit Malvery qui soufflait comme un bœuf à côté de lui. Gallian Thade, ce noble, là, vous le connaissez ?

— Non, dit Frey. Mais j'ai très bien connu sa fille. On pourrait dire : intimement.

Le docteur roula des yeux.

Les Éveilleurs – Frey présente ses excuses – Une partie de Rake

La place d'Antan, une grande esplanade pavée entourée de hauts bâtiments découpés en appartements et aux façades de pierres roses, se trouvait au cœur du quartier des affaires. Les belles journées d'hiver comme celle-ci, la place était remplie d'étals et de gens qui commerçaient. Des marchands ambulants proposaient de la nourriture, des billets de théâtre ou des bibelots mécaniques ; des artistes de rue imitaient des statues ou jonglaient avec des lames. Les visiteurs et les habitants du quartier flânaient entre les attractions, les dames portant de la fourrure et des chapeaux, les hommes des gants de cuir et des pardessus. Les enfants tiraient sur les bras de leurs parents, les suppliant d'aller voir ceci ou cela, attirés par l'odeur des pommes d'amour ou des petits pains à la cannelle.

Au centre se trouvait une grande fontaine. L'eau coulait sur plusieurs étages depuis une haute colonne sur laquelle se dressait un féroce guerrier. Il brandissait une épée coupée et combattait trois ours de cuivre qui lui donnaient des coups de griffes par en dessous. Sur les toits, des fanions marron et vert, portant les armoiries du duc, s'agitaient et claquaient dans le vent.

Frey et Crake étaient assis sur une petite estrade. Derrière eux, quatre loups de pierre gardaient un lampadaire d'acier noir destiné, avec les autres éclairages éparpillés sur toute la place, à illuminer l'endroit une fois la nuit tombée. Frey tenait un sac en papier blanc dans une main et mâchait un bonbon. Il tendit la poche à Crake qui prit une sucrerie d'un air absent. Tous les deux surveillaient une baraque située dans un coin de la place et devant laquelle trois Éveilleurs exerçaient leur métier.

Des étendards affichant un symbole composé de six sphères dans une disposition irrégulière et reliées par un motif compliqué de lignes droites étaient accrochés à la cabine. Les trois Éveilleurs étaient habillés de la même façon et portaient des soutanes droites aux cols hauts et aux passepoils rouges, signes de leur statut. Il s'agissait d'Orateurs, les membres de base de l'organisation.

L'un d'entre eux était agenouillé devant une carte circulaire étalée par terre. Un homme au regard enfiévré se plaça dans la même position, face à lui, et observa attentivement. L'Orateur tenait une

poignée de grands bâtons posés droit au centre de la carte. Il les lâcha et ils tombèrent en désordre. Il se mit alors à les étudier avec attention.

— Non, mais sérieusement, dit Frey. À quoi ça rime ?

— C'est de la rhabdomancie, dit Crake. La façon dont tombent les bâtons a un sens. Celui qui est derrière lui est un cléromancien : c'est une technique similaire. Vous voyez ? Il fait couler goutte à goutte le sang d'un petit animal dans un bol, puis y lance des os.

— Et on peut deviner des choses avec ça ?

— Prétendument.

— Comme quoi ?

— L'avenir. Le passé. On peut poser des questions et on peut découvrir si la Grandâme approuve une nouvelle affaire ou déterminer quel jour serait le plus propice au mariage de sa fille. Ce genre de choses.

— Ils peuvent dire ça avec des bâtons ?

— C'est ce qu'ils prétendent. La méthode n'est pas vraiment importante. Chaque Éveilleur se spécialise dans une façon différente de communiquer avec la Grandâme. Vous voyez l'autre ? C'est une numérologue. Elle se sert des dates de naissance, des âges et des chiffres significatifs de la vie des gens et ainsi de suite.

Frey examina le troisième Éveilleur, une jeune femme potelée au visage hargneux. Elle se tenait devant un tableau et expliquait une formule mathématique compliquée à un public perplexe composé de trois personnes qui paraissaient à peine capables de compter sur leurs doigts.

— Je ne comprends pas, avoua le capitaine.

— Vous n'êtes pas censé comprendre, dit Crake. C'est le but. La sagesse mystique ne servirait à rien si tout le monde la possédait. Les Éveilleurs prétendent être les seuls à connaître le secret de la communication avec la Grandâme et ils n'ont pas l'intention de le partager. Si vous voulez demander quelque chose à la Grandâme, il faut passer par eux.

Frey se gratta la nuque et jeta un regard en coin à son interlocuteur, en plissant les yeux face au soleil.

— Vous y croyez ?

Crake le considéra avec mépris.

— Je suis démoniste, Frey. Ces gens aimeraient me voir pendu. Et vous savez pourquoi ? Parce que ce que je fais est réel. Ça marche. C'est une science. Mais après un siècle de ces imbécillités de superstitions, personne n'est plus diffamé que les démonistes. La plupart des gens préféreraient avoir affaire à un Samarlien plutôt qu'à quelqu'un comme moi.

— Je fréquenterais volontiers des Samarliens, dit Frey. Guerre ou

pas, leurs femmes sont sacrément belles.

— Je ne suis pas sûr que Silo serait d'accord.

— C'est-à-dire qu'il n'a jamais digéré que son peuple ait été brutalement maintenu en esclavage pendant des siècles et tout ça. (Crake en convint.) Et qu'en est-il de cette histoire de Grandâme ? demanda Frey en lui donnant un autre bonbon. Éclairez-moi.

Crake fourra la sucrerie dans sa bouche.

— Pourquoi cet intérêt ?

— Pour mes recherches.

— Des recherches ?

— Gallian Thade, l'homme qui a demandé à Quail de préparer ce coup monté. C'est le prochain à qui nous devons parler pour obtenir des réponses. Je veux découvrir pourquoi il a décidé de nous piéger. (Il s'étira, rester assis sur la marche lui ayant donné des courbatures.) Mais arriver jusqu'à Gallian ne va pas être facile. Je peux néanmoins atteindre sa fille.

Crake remplaça les pièces du puzzle.

— Et sa fille est une Éveilleuse ?

— Ouais. Elle vit dans un ermitage dans les montagnes. Ils gardent leurs acolytes à l'écart du monde extérieur le temps de leurs études. Je dois y aller et la trouver. Elle pourrait savoir quelque chose.

— Et vous croyez qu'elle vous aiderait ?

— Peut-être, dit Frey. En tout cas, je n'ai pas de meilleure idée.

— Vous ne devriez pas plutôt demander à quelqu'un qui croit en ces conneries ?

Frey bougea sur la marche et se repositionna.

— Vous êtes éduqué, dit-il avec une désinvolture légèrement artificielle. Vous savez comment expliquer les choses.

— On s'approche dangereusement d'un compliment, Frey, fit remarquer Crake.

— Ouais, bon. Que ça ne vous monte pas à la tête. Et c'est capitaine Frey.

Le démoniste fit un salut moqueur et se frappa les genoux.

— Bon, alors. Que savez-vous ?

— Quelques trucs. J'ai entendu parler du Roi-Prophète et de toutes ses déclarations qu'ils ont mises dans un livre lorsqu'il est devenu fou, sauf qu'ils croyaient qu'il avait été touché par un être divin ou un truc dans le genre. Et ils disent tous qu'ils peuvent régler tes problèmes, il te suffit de faire un petit don. Mais ça ne m'a jamais intéressé. Tout ça n'avait aucun sens. C'est comme une arnaque dans la rue qui aurait pris trop d'ampleur, vous voyez ? Comme le truc avec les trois verres et la balle où on ne peut jamais gagner. Sauf que là, la moitié du pays y joue et ignore que c'est truqué, dit-il en reniflant. Personne ne connaît mon avenir.

— D'accord. (Crake s'éclaircit la voix et réfléchit un instant. Il reprit en s'exprimant comme un professeur, d'une façon précise et pertinente.) L'hypothèse sur laquelle repose leur croyance postule l'existence d'une seule entité nommée Grandâme. Ce n'est pas un dieu comme l'entendaient les religions qu'ils ont balayées, mais plutôt une machine douée de sensation, organique. On peut voir son fonctionnement dans les mouvements du vent, de l'eau, dans le comportement des animaux, l'éruption des volcans et la formation des nuages. En gros, ils croient que notre planète est vivante et intelligente. Et même beaucoup plus intelligente que nous pouvons l'appréhender.

— D'aaaaaccord..., dit Frey d'un air hésitant.

— Les Éveilleurs pensent que l'on peut comprendre la Grandâme en interprétant des signes. Grâce au vol des oiseaux, aux motifs des bâtons que l'on a fait tomber, aux tourbillons du sang dans le lait, on pourrait lire ce qui se trouve dans l'esprit de la planète. Ils se servent aussi de rituels et de sacrifices mineurs pour communiquer avec la Grandâme, pour lui demander des faveurs. Pour guérir des maladies, éviter des désastres, et réussir dans les affaires.

— Que je comprenne bien, dit Frey en levant une main. Ils posent une question et, disons... ils relâchent des oiseaux. Et la façon dont ils volent, la direction qu'ils prennent, c'est la planète qui leur parle. La Grandâme ?

— Si on enlève tout leur charabia, oui, c'est exactement ça.

— Et vous dites que ça ne fonctionne pas ?

— Ah ! dit Crake avec mépris en levant un doigt. C'est là qu'ils sont malins. Ils y ont pensé. Il y a une marge pour l'erreur humaine, vous voyez. Leur compréhension de la Grandâme est imparfaite. L'esprit humain n'est pas encore capable de la comprendre. On peut demander, mais la Grandâme peut refuser. On peut prédire, mais les prédictions sont si vagues qu'elles se vérifient plus souvent que le contraire. Les projets de la Grandâme sont tellement immenses que la mort de votre fils ou la destruction de votre village peuvent être expliquées comme une partie d'un vaste plan que vous êtes trop petit pour voir. Ils ont paré à toutes les éventualités.

Il partit d'un petit rire amer.

— Vous les détestez vraiment, hein ? dit Frey, surpris par le ton de voix de son compagnon. Vraiment beaucoup.

Crake, conscient de s'être laissé aller, refusa de répondre. Il adressa au capitaine un sourire bref et tendu.

— Ce n'est que justice, dit-il. C'est eux qui ont commencé à me détester.

Ils quittèrent la place d'Antan pour flâner sur la colline, le long d'une avenue bordée d'arbres qui menait aux riches quartiers de

Côtedor et de Port-Royal. Un aéronef de passagers passait au-dessus et des calèches motorisées les doublaient en produisant leur « teuf-teuf » caractéristique. Les vitrines des boutiques étalaient de jolies robes, des jouets recherchés et des friandises. En montant, ils commencèrent à apercevoir le lac Elmen, aussi vaste qu'un océan intérieur, à travers les pentes boisées à l'ouest. Tout autour, les pins vert foncé et les spectaculaires falaises de la forêt d'Aulen s'étendaient aussi loin que portait le regard.

— C'est un joli coin, observa Frey. On croirait que les Guerres de l'Aérium n'ont jamais eu lieu.

— Aulenfay a échappé au pire durant la première et n'a pas vu le conflit durant la seconde, dit Crake. Vous verriez Draki et Rabban. Six ans après, elles sont encore en grande partie en ruine.

— Ouais, j'y suis allé, répondit-il aussitôt.

Il regardait une jeune famille qui arrivait sur le même trottoir : un mari charmant, une femme soignée au beau sourire, deux petites filles poussant la chansonnette en sautillant dans leurs robes à fanfreluches. Au bout d'un moment, la femme remarqua son intérêt. Frey tourna les yeux rapidement, mais Crake leur lança un sympathique « Bonjour » en les croisant.

— Bonjour, répondit le couple suivi, un instant plus tard, par les filles qui y allèrent de leur salut poli.

Frey pressa le pas. Être témoin d'un tel bonheur, entendre ces petites voix lui donnait l'impression de recevoir un coup de pied dans la poitrine.

— Que se passe-t-il ? demanda Crake en remarquant le brusque changement d'allure du capitaine.

— Rien, marmonna Frey. Rien, je viens juste de... j'avais peur qu'ils me reconnaissent. Je n'aurais pas dû les regarder dans les yeux.

— Oh, inutile de s'inquiéter. Je vous l'ai déjà dit, j'ai pris un journal au Bief de Marklin hier. Il ne parlait pas de vous. Et Aulenfay n'est pas le genre d'endroit où l'on affiche des avis de recherche dans tous les coins. Je crois que l'opinion publique vous a oublié. (Il tapota l'épaule de Frey.) Et puis, vu l'ancienneté de la photo et votre nouveau look pernicieux et pathologique, je pense que personne ne pourra vous reconnaître, à moins d'être véritablement sur vos traces.

— « Pernicieux et pathologique » ? répéta Frey qui commençait à suspecter Crake de faire étalage de son savoir pour tenter de le rabaisser.

— Cela veut dire formidable et vigoureux, lui assura le démoniste. À cause de la barbe.

— Ah.

Ils arrivèrent à un carrefour et Crake s'arrêta au coin.

— Bon, je dois vous quitter. Il faut que j'aille récupérer mon

équipement et le genre de type qui vend de l'attirail pour démoniste n'aime pas que les non-démonistes sachent qui ils sont.

— D'accord, dit Frey. Faites-le livrer à l'entrepôt sur les docks. Nous le prendrons là-bas. Mais ne donnez pas de nom.

— Bien entendu, répondit l'autre en se retournant pour partir.

— Crake.

— Oui ?

Frey, embarrassé, regarda la rue.

— Ce qui s'est passé avec Macarde... quand il vous tenait un pistolet contre la tête et tout ça... (Crake attendit.) Je suis désolé de la façon dont ça s'est passé, finit par dire le capitaine.

Le démoniste le considéra un moment, le visage dépourvu d'expression. Puis il acquiesça légèrement et s'éloigna sans un mot de plus.

Frey prit la direction du Quartier Sud, une partie de la ville moins riche, où il se rendit chez un tailleur et dans une boutique spécialisée dans le maquillage de théâtre. Puis il se mit en quête d'une partie de Rake.

Le Quartier Sud était le plus décrépit de la ville, mais il restait pittoresque avec son côté plaisamment délabré. Il n'y avait quasiment pas de saletés et de détritrus dans ses allées sinueuses et ses ruelles pavées. Les statues et les petites fontaines bien entretenues surprenaient toujours le visiteur à chaque coin de rue. On ne croisait pas d'enfants en guenilles ni de mendiants hargneux. Aulenfay avait une politique très stricte contre ce genre de choses.

La milice ducale s'affichait en patrouillant dans des uniformes raides et marron.

Malgré les risques qu'il prenait en allant dans une grande ville, Frey s'était laissé convaincre par Crake. Il avait quelques préparatifs à faire avant de partir à la recherche d'Amalicia Thade dans son ermitage isolé, mais ce n'était pas l'unique raison. L'équipage avait besoin d'une pause. L'attaque désastreuse du cargo, la fuite devant les Chevaliers séculaires, la période frustrante passée à s'ennuyer et à se geler au Yortland ; tout cela avait sapé leur moral et ils ne se supportaient plus. Quelques jours de congé leur feraient à tous du bien et Aulenfay était un endroit parfait pour cela.

La question était de savoir s'ils allaient tous revenir, mais Frey ne s'en inquiétait pas. Qu'ils partent s'ils le voulaient. Il comprendrait. Chacun faisait ce qui lui plaisait.

Il dut chercher un peu avant de trouver le tripot où l'on pouvait jouer au Rake. Il n'était pas venu dans ce coin depuis des années. Mais l'endroit était toujours là, dans la cave d'une vieille taverne : une petite pièce aux trois tables rondes et au plafond voûté de vieilles briques grises. De la fumée dérivait et épaississait les ombres projetées

par les lanternes à huile. Les joueurs de Rake n'aimaient pas que leurs parties soient trop bien éclairées. La plupart d'entre eux n'avaient qu'une relation épisodique avec la lumière du jour.

Lorsque Frey entra, une seule table était en activité. Trois hommes y étaient assis et observaient leurs cartes, des piles de pièces ternies posées devant eux : un homme mince à l'air pincé qui ressemblait à un fossoyeur, un vieil ivrogne édenté et un type rond et moustachu, au visage rougeaud et au haut-de-forme usé. Frey s'assit et ils se présentèrent sous les noms de Foxmuth, Scrone et Gremble. Le capitaine s'en amusa en se faisant la remarque que leurs patronymes associés sonnaient comme l'enseigne d'un cabinet d'avocats. Il donna une fausse identité, commanda un verre avant de vider son porte-monnaie sur la table et de s'engager dans la partie.

Il s'aperçut rapidement que ses adversaires jouaient très mal aux cartes. Il les soupçonna d'abord de vouloir le piéger : peut-être faisaient-ils semblant d'être mauvais pour le refaire. Mais plus la partie avançait, plus il était convaincu de leur sincérité.

Ils misaient gros et espéraient des suites qui n'arrivaient jamais. Ils s'agitaient, excités, lorsqu'ils avaient un brelan et pariaient comme s'il était imbattable. Ils se laissaient bluffer chaque fois qu'ils voyaient Frey piocher une carte dangereuse, effrayés à l'idée qu'il puisse avoir une main capable de les écraser.

Il se mit à gagner dès l'instant où il s'assit.

Les heures défilèrent en même temps que les verres. Scrone était trop saoul pour se concentrer sur la partie et il dilapidait son argent en misant comme un idiot. Au bout du compte, il tenta un bluff suicidaire contre Foxmuth qui avait un full de croix et perdit tout. Puis il s'endormit et se mit à ronfler.

Foxmuth se fit sortir peu après avoir pris le risque de suivre la double paire as-duc de Gremble. Sa dernière carte ne lui offrit pas la main dont il avait besoin et son adversaire ramassa tout son argent.

Frey ne fut que légèrement abattu. Tous ses efforts pour garder son avance avaient été sapés par l'incompétence des deux autres. Ils avaient donné tout leur argent à Gremble, ce qui plaçait les joueurs restants à égalité. Il entreprit donc de battre son dernier concurrent.

— C'est bien ma chance, geignit Foxmuth. Ma femme va me creuser un nouveau trou du cul quand je vais rentrer. S'il y avait eu la parade, je ne serais même pas venu aujourd'hui.

Frey n'écoutait qu'à moitié. Il distribua les cartes, trois à chacun, puis ramassa les siennes. Un petit frisson d'excitation le parcourut. Trois prêtres.

— Pourquoi la parade n'a-t-elle pas eu lieu ? demanda-t-il sur le ton de la conversation pour masquer son impatience.

— Le comte Hengar devait venir voir le duc. Grosse parade et tout

le tintouin. Mais avec ce qui s'est passé... enfin, j'imagine qu'ils ont dû se dire que c'était de mauvais goût ou un truc dans le genre. Ils ont annulé à la dernière minute.

— C'est sûr. C'est honteux, bordel, marmonna Greble en tapant sur la table pour indiquer qu'il ne voulait pas parier.

— J'y vais, dit Frey. Deux pièces.

Il poussa l'argent dans le pot. C'était une grosse ouverture, mais il connaissait le style de jeu de Greble à présent. Plutôt que d'avoir peur, il se dirait que Frey bluffait et le suivrait. Ce qu'il s'empressa de faire.

Frey distribua quatre cartes au milieu, deux pour chaque joueur. Deux cachées et deux retournées. Il dévoila la dame d'âles et le prêtre de crânes.

Son cœur bondit dans sa poitrine. S'il pouvait obtenir ce prêtre, il aurait une main quasi imbattable. Mais Greble, à la gauche du donneur, pouvait choisir en premier une carte parmi les quatre du milieu.

— Qu'est-ce qui est une honte ? demanda Frey pour essayer de prolonger la conversation.

Il voulait distraire son adversaire.

— Ce qui s'est passé avec Hengar et cette salope de Sammarde. (Frey le regarda sans comprendre.) Vous ne savez pas ? Vous vivez dans une grotte ou quoi ?

— Presque.

— Ce n'était pas dans les journaux, dit Foxmuth. Ils n'ont pas osé l'imprimer. Mais tout le monde est au courant et en parle depuis une semaine.

— J'étais absent, expliqua le capitaine. Au Yortland.

— Il fait froid, là-haut, fit observer Greble en prenant la dame d'âles.

Frey frémit intérieurement de plaisir à cette tournure des choses.

— Ouais, confirma-t-il.

Le prêtre était pour lui. Il fit semblant d'hésiter à prendre une des deux cartes mystères à la face cachée.

— Alors, que s'est-il passé avec Hengar ?

Hengar, comte de Thesk et fils unique de l'archiduc. Héritier des Neuf Duchés de Vardia. Frey aurait dû y prêter attention, mais il se concentrait pour prendre tout son argent à ce pauvre nigaud. Il ramassa le prêtre. Ce qui porta son compte à quatre. S'il jouait bien, il allait gagner.

— Ben, voyez-vous, d'abord il y avait des bruits qui couraient, dit Foxmuth avec enthousiasme. À propos de Hengar et de cette princesse sammarde.

— Elle n'était pas princesse, mais autre chose, l'interrompt

Gremble, les sourcils froncés tandis qu'il observait sa main.

— Ouais, bon, peu importe, reprit Foxmuth. Hengar la voyait en cachette.

— Des rencontres politiques ?

— D'un autre genre, marmonna Gremble. Ils étaient amants. L'héritier des Neuf Duchés et une foutue Sammarde ! La famille a voulu y mettre un terme, mais il n'obéissait pas et ils ont donc dû le couvrir. Mais la semaine dernière... Tout ce que je peux dire, c'est que quelqu'un a dû l'ouvrir.

— Quel mal y a-t-il à ce qu'il voie une Sammarde ? demanda Frey.

— Vous avez manqué les guerres ou quoi ? cria Gremble.

— Je n'étais pas au front, répondit le capitaine. Pendant la première, je pilotais un cargo. Je n'ai pas vu l'action. Et durant la seconde, je travaillais pour la Marine à faire des lâchers de provisions, ce genre de choses.

Il se tut avant d'en dire plus. Il ne voulait pas revisiter cette époque. Le dernier cri de Rabby alors que la rampe de chargement se refermait hantait toujours ses rêves. Il n'oublierait jamais la douleur atroce, interminable et tranchante de la baïonnette dakkadienne qui s'enfonçait dans son ventre. Le simple fait d'y repenser le rendait fou de colère envers ceux qui l'y avaient envoyé pour mourir. La Marine de la Coalition.

Gremble poussa un soupir qui en disait long sur ce qu'il pensait de la contribution de Frey.

— J'étais dans l'infanterie, pendant les deux guerres. J'ai vu des choses que vous n'imaginerez même pas. Et il y a pas mal de gens comme moi. Ça me noue les tripes de penser que le comte Hengar fraie avec une salope de Sammarde bien apprêtée.

— Et comment la nouvelle est-elle sortie ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, grommela Gremble. Mais je parie que l'archiduc n'est pas très content. Il y avait déjà toutes ces rumeurs sur l'archiduchesse, comme quoi elle serait une démoniste. Vous savez qu'on raconte que l'archiduc a un régiment de golems qui gardent son palais de Thesk ? Et qu'il compte en mettre d'autres sur pied pour combattre au front ?

— Je l'ignorais, dit Frey.

— C'est ce qu'on dit. Paraît que l'archiduchesse est derrière tout ça. Et que c'est pour ça qu'ils font toutes ces choses pour amoindrir les Éveilleurs. Les démonistes et les Éveilleurs se détestent.

— Ouais, je m'en étais rendu compte, dit Frey en repensant à sa conversation avec Crake.

— Et maintenant, Hengar se comporte comme ça..., dit Gremble d'un air désapprouvateur. Je l'ai toujours bien aimé. C'est un grand joueur de Rake, vous le saviez ? (Il croisa les bras et fit claquer sa

langue.) Mais maintenant ? Je ne sais pas où veut en venir cette famille.

— En parlant de Rake, vous allez parier ?

— Cinq pièces ! dit Greمله d'un ton brusque.

— Je monte de cinq, répondit Frey.

— Tapis ! répliqua aussitôt l'autre en empilant le reste de son argent au centre de la table.

Puis il se rassit et regarda ses cartes comme s'il se posait des questions sur ce qu'il venait de faire.

Le capitaine ne réfléchit qu'un instant.

— D'accord, fit-il.

Greمله pâlit. Il ne s'attendait pas à ça.

Frey étala ses cartes en souriant.

— Quatre prêtres, dit-il.

Son adversaire grogna. Il avait l'as, le dix, le trois et la dame d'ails qu'il venait de piocher. Il tentait la couleur, mais même s'il y parvenait, il ne battrait pas quatre prêtres.

À moins que Frey tire l'as de crânes.

L'as de crânes était la carte pivot. Généralement, elle ne servait à rien, mais dans les circonstances propices, elle pouvait faire basculer une partie. Dans la plupart des cas, si un joueur la possédait, elle invalidait toutes ses cartes et lui faisait automatiquement perdre la manche. Mais associée avec une bonne levée, un brelan d'as, une suite, une couleur, voire plus, elle rendait cette main imbattable.

Si Frey tirait l'as de crânes, ses quatre prêtres seraient annulés et il perdrait tout.

Il restait deux cartes sur la table, face cachée. Greمله s'avança pour en retourner une. Le duc d'ails. Il avait sa couleur, mais cela n'avait plus d'importance. Il s'appuya contre le dossier de sa chaise avec un grognement dégoûté.

Au moment où Frey piocha sa carte, un bruit derrière lui le fit se retourner. Un serveur dévalait les marches de l'escalier.

— Vous avez entendu ? dit-il sur un ton d'urgence.

Scrone tressauta sur sa chaise, à moitié réveillé, puis retomba dans l'inconscience.

— Entendu quoi, mon garçon ? demanda Foxmuth en se levant.

— Il y a des crieurs dans les rues. Ils expliquent pourquoi la parade a été annulée. C'est à cause de Hengar !

— Voilà, qu'est-ce que je vous disais ? annonça triomphalement Greمله. Ils ont honte de ce qu'il a fait et ils ont bien raison !

— Non, ce n'est pas ça ! dit le garçon, réellement bouleversé. Le comte Hengar est mort !

— Mais c'est... Merde, il est mort ? bredouilla Foxmuth.

— Il était sur un cargo au-dessus des Crocheuses. Il y a eu une

sorte d'accident, le moteur a eu des problèmes et... (Le serveur semblait perplexe et choqué.) Il a été anéanti, corps et biens.

— Quand ? demanda Frey.

Les muscles de son cou s'étaient contractés et sa peau s'était refroidie, mais il n'avait pas quitté des yeux cette carte à la face cachée sur la table.

— Pardon, monsieur ?

— Quand cela s'est-il passé ?

— Je ne sais pas, monsieur. Ils ne l'ont pas dit.

— C'est vraiment une question idiote ! enragea Greble. Quand ? Quand ? Quelle importance ? Il est mort ! Bordel de merde ! C'est une tragédie ! Un beau jeune homme comme lui, emporté dans la fleur de l'âge !

— Quelqu'un de bien, reconnut gravement Foxmuth.

Mais la date était importante. Pour Frey, elle comptait plus que tout. Elle était le dernier espoir pour qu'il puisse peut-être, contre toute attente, échapper au poids écrasant qu'il sentait tomber sur lui. Si c'était arrivé hier, ou l'avant-veille... si cela pouvait être, d'une manière ou d'une autre, aussi récent...

Mais il savait quand cela s'était passé. Trois semaines plus tôt. Et ils n'avaient pas réussi à le cacher plus longtemps.

Les Chevaliers séculaires. Le travail de Quail. Tous ces gens qui voyageaient incognito sur un vaisseau cargo. Le nom de l'aéronef. Tout concordait. Après tout, Hengar n'aurait-il pas voyagé en secret pour revenir d'une visite secrète en Samarla ? Et ne jouait-il pas au Rake ?

Gallian Thade avait organisé le meurtre du fils unique de l'archiduc. Et avait piégé Frey pour qu'il porte le chapeau.

Il se pencha et retourna la dernière carte.

L'as de crânes lui sourit.

Frey est en mauvaise posture – Un mystérieux aéronef – Imperators

Frey avançait péniblement dans le défilé, son manteau serré contre lui, sous la pluie glaciale qui lui cinglait le visage. Le vent pénétrant et sifflant soufflait contre lui et il marmonnait un chapelet de jurons qui l'aidait à tenir depuis déjà plusieurs kloms. À l'aube et par beau temps, le massif andusien pouvait être spectaculaire – voire stupéfiant – avec ses pentes vertes et escarpées et ses lacs profonds nichés entre des pics de sinistre roche noire. Mais aujourd'hui, il ne faisait pas beau.

Frey regrettait le refuge confortable que représentaient ses quartiers. Il se rappelait leurs murs crasseux et sa couchette étroite avec tendresse, sans oublier son casier à bagages qui menaçait toujours de se briser et de déverser une avalanche de valises et de malles sur sa tête. Un logement si luxueux n'était plus, à ses yeux, qu'un rêve éloigné à présent, après plusieurs heures passées à se faire malmené par la nature. Il n'était vraiment pas assez habillé pour affronter les éléments. Il avait l'impression d'avoir été écorché vif au niveau du visage et il n'arrêtait pas de claquer des dents.

Il se lamentait sur la malchance qui l'avait fait se retrouver au beau milieu d'une tempête. Il était parti sans s'être préparé du tout, et alors ? Comment aurait-il pu savoir qu'il allait faire mauvais ? Il n'était pas devin.

Il lui semblait que cela faisait des jours qu'il avait quitté la Ketty Jay cachée dans un vallon. Il ne pouvait pas risquer de se poser trop près de sa cible pour ne pas être vu et il avait donc atterri de l'autre côté d'une étroite crête. La traversée du col aurait dû lui prendre à peu près cinq heures. Six, tout au plus.

Lorsqu'il était parti, le ciel était dégagé et les étoiles scintillaient tandis que la dernière lueur du soleil disparaissait. Rien n'indiquait qu'une tempête allait arriver. Malvery lui avait fait au revoir de la main en lui lançant un joyeux « bye bye », puis avait bu une lampée de rhum à la réussite de son voyage. Crake s'amusait avec les nouveaux jouets qu'il avait récupérés à Aulenfay. Bess se distrayait en déracinant des arbres et en les lançant. Pinn avait volé le crayon de maquillage de théâtre que Frey avait acheté dans le Quartier Sud et s'était dessiné le Code sur le front : les six sphères reliées, symbole de

la foi des Éveilleurs. Il se pavanait dans la robe des membres du culte qui, taillée pour le capitaine, ne lui allait pas, et grimaçait en faisant le clown.

Frey était parti de bonne humeur, chose plutôt inhabituelle. Ils étaient tous revenus d'Aulenfay. Le capitaine avait pris cela comme un vote de confiance, même si la vérité était qu'ils n'avaient pas d'alternatives. Mais malgré la nouvelle de la mort de Hengar qui pesait sur lui, il restait positif. Maltraiter Quail lui avait donné de l'énergie. Mettre un nom sur celui qui conspirait à ses dépens lui avait offert une direction et un but. Il avait tellement l'habitude de fuir qu'il avait oublié ce qu'on ressentait lorsqu'on se défendait et était surpris de découvrir qu'il aimait ça.

De plus, se disait-il gaiement, les choses ne pouvaient pas être pires. Passé un certain seuil, peu importait qu'ils le pendent pour piraterie, massacre ou pour l'assassinat du comte Hengar, héritier de l'archiduc. Dans tous les cas, il serait mort. Cela signifiait qu'il pouvait faire à peu près tout ce qu'il voulait désormais.

Son optimisme persista lorsque des nuages menaçants arrivèrent de l'est en voilant la lune. Il resta joyeux quand les premières gouttes de pluie touchèrent son visage. Puis le vent hurlant se leva, ce qui émoussa un peu sa désinvolture. La pluie devint torrentielle, il se perdit et se rendit compte qu'il n'avait pas de carte. Quand il commença à se geler et à chercher désespérément un refuge, il n'en trouva pas et, de toute façon, il n'avait pas de provisions pour pouvoir tenir le temps qu'une grosse tempête se calme. Il décida de continuer. Il était certainement tout près, non ?

Ce n'était pas le cas.

Le jour se leva sur un Frey épuisé et en mauvaise forme. Son visage était aussi sombre que les nuages dans le ciel. Il avançait à pas lourds, la tête baissée, en fonçant dans la tempête. Sa bonne humeur avait disparu. Il n'était plus motivé par des choses positives, mais par la rancune. Il refusait d'abandonner avant d'avoir atteint sa destination. Chaque fois qu'il arrivait au sommet d'une crête et qu'il en voyait une autre devant lui, sa colère augmentait. Le défilé finirait bien par se terminer. Il affrontait la montagne et sa fierté l'empêcherait de se faire battre par un vulgaire morceau de caillou, quelle que soit sa taille.

Finalement, le vent tomba et la pluie faiblit jusqu'à ne plus être qu'un petit crachin. Frey reprit un peu courage. Le pire était-il passé ? Il n'osait envisager cette éventualité, de peur de déclencher une nouvelle tempête. Le destin le tourmentait souvent ainsi. La Grandâme punissait les optimistes.

Il gravit difficilement une autre pente verte détrempée et regarda la vallée en dessous. Enfin, il vit l'ermitage des Éveilleurs où était cloîtrée Amalicia Thade.

Situé sur la berge d'une rivière, c'était un grand bâtiment informe construit autour d'une vaste cour carrée. Des pelouses qui donnaient sur des champs de fougères et d'autres robustes plantes des montagnes l'entouraient. Avec ses murs épais couverts de lierre, ses fenêtres profondément encastrées et ses linteaux de pierre sombre, il ressemblait, aux yeux de Frey, à une université ou à une école. L'endroit dégageait une gravité paisible, un poids que le capitaine associait habituellement aux institutions éducatives. Le monde universitaire, avec lequel il n'avait eu que de brèves relations, l'avait toujours impressionné. Toutes ces connaissances qu'il aurait pu apprendre s'il s'en était seulement donné la peine.

Une petite aire d'atterrissage, à laquelle on accédait par un chemin de gravier, se trouvait à courte distance de l'ermitage. Aucune route ne menait à la vallée. Comme tant d'endroits de Vardia, elle n'était accessible que par les airs. Dans un aussi grand pays à la géographie si hostile, les routes et les voies ferrées avaient perdu de leur pertinence après l'invention des aéronefs. Un petit appareil de transport occupait un coin de la zone. C'était leur seul lien avec le monde extérieur, très certainement, même s'ils devaient recevoir d'autres visiteurs de temps en temps.

Frey distinguait les silhouettes des sentinelles qui patrouillaient dans le parc, des fusils à la main. Ils sortaient d'un corps de garde construit à l'écart du bâtiment principal. Il avait prévu d'arriver sous couvert de la nuit noire, mais se perdre dans la tempête l'avait mis sérieusement en retard. Durant la journée, il n'avait aucun moyen d'approcher l'ermitage sans être vu.

La pluie s'arrêta complètement et il vit une mince brèche dans les nuages. Au loin, des rayons de soleil brillaient sur les montagnes, de chauds projecteurs qui arrivaient doucement vers lui. Il ne lui restait plus qu'à chercher un recoin et à s'y reposer jusqu'à la tombée de la nuit. À présent que la tempête avait cessé et après avoir atteint sa destination, il était assez fatigué pour mourir sur place. Une brève recherche lui indiqua un petit vallon abrité où il s'endormit dans le creux formé par les racines d'un arbre mort, recouvert de fougères sèches.

Un bruit de moteurs le réveilla.

C'était la nuit, froide et claire. Il s'extirpa de l'enchevêtrement de fougères et se leva. De la sueur rance lui collait à la peau, ses vêtements étaient raides et il avait une énorme envie de pisser. Son corps lui faisait aussi mal que s'il avait été tabassé par un groupe de nains vicieux. Il se leva, poussa un gémissement en s'étirant, puis cracha pour ôter le mauvais goût qu'il avait dans la bouche. Cela fait, il partit enquêter sur l'origine du bruit.

Il observa la vallée tout en se soulageant contre un arbre. La lune

avait peint le monde en nuances de bleu et de gris. Les fenêtres de l'ermitage luisaient d'une manière accueillante qui évoquait la chaleur, le confort et l'abri. Il tardait à Frey d'entrer, ne serait-ce que pour se retrouver sous un toit quelques minutes.

L'aéronef qu'il avait entendu était un petit appareil noir, hérissé d'armes, ramassé et moche, sans doute un Serval de Tabington ou un autre modèle du même fabricant. Il se posait sur l'aire d'atterrissage, lampes allumées, débauche de lumières dans les ténèbres.

Un visiteur, se dit Frey en se reboutonnant. Mieux vaut y aller pendant qu'ils sont occupés.

Il descendit dans la vallée, restant caché dans les fougères lorsqu'il le pouvait et courant à découvert lorsqu'il y était obligé. Il atteignit la rivière, où les broussailles qui poussaient sur la berge offraient de meilleurs abris, et la suivit jusqu'à l'ermitage. Une grande activité entourait le vaisseau qui venait d'arriver. Les sentinelles avaient abandonné leurs patrouilles pour le surveiller. Elles stationnaient le long du chemin qui reliait la maison à l'aire d'atterrissage.

Ne t'en occupe pas, songea-t-il. Profite de la distraction. Entre dans le bâtiment. Fais ce que tu es venu faire.

Une minute plus tard, il se faufilait dans les fougères, se rapprochant de la zone d'atterrissage pour mieux y voir. Il voulait juste savoir d'où venait toute cette agitation.

L'aéronef reposait sur le tarmac, baigné dans sa propre lumière criarde. La rampe de chargement était baissée, mais ses propulseurs et les moteurs à aérium étaient encore allumés. À l'évidence, il n'allait pas rester longtemps.

Frey s'approcha jusqu'à ne plus oser avancer, puis s'accroupit pour regarder. Le vent faisait bruire les fougères qui l'entouraient et il put lire le nom de l'appareil, inscrit sous son ventre : le Moment de Silence. Il n'en avait jamais entendu parler.

Les sentinelles s'étaient déployées comme si elles s'attendaient à une attaque et protégeaient l'itinéraire qui menait de la porte de l'appareil à celle du bâtiment, ouvertes toutes les deux. Elles portaient des soutanes grises au col haut, d'une coupe semblable à celles des Éveilleurs, ainsi que des fusils et deux poignards à la ceinture. Le Code, un motif complexe de petits cercles reliés les uns aux autres, était blasonné en noir sur leur poitrine.

Crake lui avait expliqué que les sentinelles n'étaient pas de vrais Éveilleurs. Ces hommes n'étaient pas assez intelligents ni compétents pour être ordonnés dans les mystères de la secte. Cela expliquait qu'ils portaient le Code sur la poitrine et qu'ils ne l'avaient pas tatoué sur leur front. Ils se consacraient à la cause d'une autre façon, en servant de protecteurs de la foi. Ils n'étaient pas spécialement entraînés ou dangereux, mais ils étaient disciplinés. Frey décida de les traiter avec

le même respect qu'il accordait à quiconque portait une arme capable de lui faire un trou dans la poitrine.

Tout le monde était vigilant. Il se passait quelque chose d'important.

Il y eut du mouvement près de la maison et plusieurs sentinelles en sortirent. Elles portaient un grand coffre cerclé de fer et peinaient à cause de son poids. Le meuble était une œuvre d'art, recouvert d'une laque rouge foncé, et dont le fermoir représentait une tête de loup. Frey eut une soudaine envie de voir ce qu'il renfermait.

Les sentinelles l'avaient porté le long du chemin et avaient presque atteint l'aéronef lorsque deux silhouettes descendirent la rampe de chargement pour venir à leur rencontre. Frey eut un choc en les voyant. Être si près de l'appareil ne lui semblait plus une si bonne idée, à présent.

Ils étaient recouverts des pieds à la tête d'un costume moulant de cuir noir. Pas un centimètre carré de leur peau n'était exposé à l'air libre. Ils portaient des gants, des bottes et des capes aux capuches relevées. Des masques noirs et lisses cachaient leur visage. On ne voyait que leurs yeux.

Des Imperators. Les agents les plus redoutables des Éveilleurs. Des hommes qui pouvaient aspirer les pensées directement du cerveau de leurs interlocuteurs, si ce qu'on racontait était vrai. Des hommes dont le regard pouvait rendre fou.

Frey s'accroupit un peu plus dans les fougères.

Les sentinelles posèrent le coffre devant les Imperators, puis l'un d'entre eux s'agenouilla et l'ouvrit. Le capitaine, trop éloigné, ne put voir ce qu'il contenait.

Un des Imperators hocha la tête, satisfait, et on referma le coffre. Les gardes le soulevèrent et le montèrent par la rampe de chargement du Moment de Silence. Elles en ressortirent quelques secondes plus tard, après avoir laissé leur fardeau à l'intérieur. On échangea quelques mots, puis un des Imperators monta à bord de l'appareil. L'autre se retourna pour le suivre, hésita soudain et pencha la tête, comme s'il écoutait. Puis il fit volte-face et dirigea son regard vers l'endroit où Frey se cachait dans les broussailles.

Une sensation affreuse déferla sur le capitaine : immonde, furieuse, dépravée. Son cœur se mit à tambouriner de peur. Il plongea au sol, pour se cacher, et s'enterra parmi les racines et les feuilles. L'odeur de terreau mouillé et celle, légèrement âcre, des fougères, emplirent ses narines. Il aurait aimé n'être qu'une pierre, un lapin, quelque chose de petit, d'insignifiant. Qu'importe, pourvu que l'Imperator ne le voie pas. Une partie lointaine de son être était consciente qu'une peur aussi écrasante n'était pas naturelle, qu'une puissance était à l'œuvre ; mais la raison et la logique avaient disparu.

Puis, tout d'un coup, cette sensation disparut. La peur le quitta. Il resta couché, sans oser bouger, respirant bruyamment, terriblement soulagé. C'était fini, c'était fini. Il murmura des remerciements désespérés sans destinataire particulier. Plus jamais, jura-t-il. Plus jamais il ne traverserait ça. Ces quelques secondes avaient été les pires de sa vie.

Il entendit le vrombissement des bras hydrauliques de la rampe qui se refermaient. Les électroaimants vibrèrent lorsque les moteurs à aérium s'allumèrent. Le Moment de Silence décollait.

Frey rassembla tout son courage et leva la tête pour jeter un coup d'œil par-dessus les fougères. Les Imperators étaient partis. Tout le monde regardait l'aéronef. Il profita de ce moment pour courir vers l'ermitage.

Ventre-saint-gris ! qu'est-ce que cette chose m'a fait ?

Il ne parvenait à se rappeler qu'un événement vaguement comparable au supplice qu'il venait de vivre. Il devait avoir dans les dix-sept ans quand il était allé, avec des amis, dans des champs où poussaient des champignons très « spéciaux ». À la fin de la nuit, débutée dans l'hilarité, Frey, en proie à une paranoïa intense, craignait que son cœur explose et se faisait attaquer par des chauves-souris hallucinatoires. Cette peur primale, insensée, avait transformé un jeune homme confiant en une épave tremblante. Et elle venait de l'effleurer de nouveau.

Sa respiration était redevenue normale lorsqu'il atteignit l'ermitage et il s'était repris. Il était secoué, mais indemne. Il approcha du bâtiment par l'arrière, à un endroit où il n'y avait pas de gardes, et se colla contre le mur de pierre froide. Ici, la sécurité était relâchée. Il avait au moins cette chance. Les sentinelles ne s'attendaient pas à des problèmes. Ils ne servaient qu'à protéger l'endroit contre des pirates ou autres maraudeurs qui pourraient trouver l'idée d'un ermitage rempli de jeunes femmes nubiles et privées de sexe quelque peu séduisante.

Frey se réjouit à cette idée. Il avait oublié le côté nubiles et privées de sexe. Cela lui faisait regretter un peu moins l'erreur commise à Aulenfay, même si ses joues rougissaient encore à l'évocation de ce souvenir.

Il avait examiné les Éveilleurs sur la place d'Antan et avait écouté ce que lui en disait Crake dans une intention précise. Son idée était de se déguiser en Orateur, pour se mêler à eux sans problème et se déplacer ainsi dans l'ermitage sans rencontrer de résistance. Se félicitant de cette préparation méthodique inhabituelle, il avait surpris Crake en apparaissant vêtu de la tenue complète des Orateurs : la soutane blanche à col haut et au passepoil rouge, les sandales, le Code peint sur son front imitant convenablement un tatouage.

— Qu'en pensez-vous ? avait-il demandé fièrement.

Crake avait éclaté de rire, avant d'expliquer au capitaine plutôt vexé que les ermitages d'Éveilleurs n'étaient jamais mixtes. On interdisait aux acolytes tout contact avec le sexe opposé. Dans celui d'Amalicia, tous les tuteurs et les étudiants seraient des femmes. Les gardes mâles n'avaient pas le droit d'y entrer sauf dans des circonstances spéciales et dans ce cas, les acolytes femmes devaient rester dans leurs chambres. Le désir interférait avec la méditation nécessaire à la communication avec la Grandâme.

— Vous êtes en train de m'expliquer qu'il y a un bâtiment rempli de femmes qui n'ont pas vu un homme depuis des années ? s'étonna Frey.

— Je vous explique que votre astucieux déguisement ne servira à rien là-bas puisqu'il n'est pas censé y avoir d'Orateur mâle à moins de vingt kloms de cet ermitage, avait dit Crake. Il est tout de même intéressant que vous ayez envisagé d'abord l'autre option. Je n'aurais jamais cru que vous étiez le genre de type à voir le verre à moitié plein.

— Eh bien, il faut profiter de toutes les situations, répondit Frey qui s'imaginait déjà mourir de façon agréable, d'épuisement sexuel, après avoir été brutalement abusé par des dizaines de beautés adolescentes déchaînées.

Le capitaine s'était donc débarrassé de l'uniforme. Pinn l'avait ensuite trouvé et le portait depuis, pour plaisanter, en faisant semblant d'être un Éveilleur. Encouragé, il avait poussé la blague, drôle les premières heures, bien au-delà de sa fin naturelle et elle agaçait à présent tout le monde. Frey ne serait pas surpris que Malvery l'ait frappé et ait brûlé la tenue lorsqu'il reviendrait. Il l'espérait même plutôt.

Il trouva deux petites portes, enfoncées dans des alcôves, que les Éveilleurs qui dirigeaient l'ermitage avaient été assez sages pour tenir fermées. Il envisagea de casser une vitre, mais elles étaient placées trop haut sur le mur et étaient trop étroites. Il ne voulait pas y rester coincé. Finalement, il trouva l'entrée d'un abri contre les tempêtes qui paraissait mener sous la maison. Les ouragans étaient fréquents dans cette région. Un cadenas bloquait une grosse chaîne qui fermait les portes du refuge, toutes deux neuves et épaisses. Il lui aurait fallu travailler longtemps avec des scies et un marteau pour les ouvrir. Un intrus se ferait attraper avant d'y parvenir.

Frey tira son sabre et en colla la pointe contre la serrure.

— Tu vas y arriver ? lui demanda-t-il.

Il ne croyait pas vraiment que son arme pouvait le comprendre, mais comme d'habitude, elle paraissait saisir ce qu'il comptait faire. Il la sentit vibrer dans ses mains. Une plainte faible et aiguë s'éleva du

métal. Une autre note s'y ajouta bientôt pour former une harmonie étrange et discordante qui fit grincer les dents de Frey. La serrure se mit à vibrer et à trembler.

Soudain, de son propre chef, le sabre se leva et s'abaissa pour s'enfoncer dans la serrure. La chaîne se libéra du cadenas et glissa par terre. Il n'y avait aucune marque d'impact sur la lame. Le capitaine n'avait même pas senti la secousse remonter dans son bras.

Il regarda le sabre dans lequel était emprisonné un démon et que Crake lui avait donné pour payer son voyage. La meilleure affaire de sa vie, estima-t-il, en le remettant dans son fourreau.

Il entra dans l'abri avant que quelqu'un vienne enquêter sur l'origine de ce bruit. Des marches menaient jusqu'à une pièce éclairée d'où provenaient le grognement et le cliquètement d'un mécanisme. Il ferma la porte du refuge derrière lui et s'enfonça vers l'ermitage.

Une rencontre effrayante – Un intrus dans l'ermitage – Une lettre venue du fond du cœur – Retrouvailles

Frey marchait prudemment sous la faible lueur électrique des ampoules encrassées par la fumée. La pièce en bas des marches était la centrale de l'ermitage, dominée par un vieux générateur immense qui sifflait, grinçait et tremblait. Il fallut un moment au capitaine pour se persuader que l'antique machine n'allait pas exploser sous peu, mais la logique finit par l'emporter sur l'instinct. Puisqu'elle fonctionnait visiblement depuis au moins cinquante ans, qu'elle explose juste au moment où Frey passait serait une telle malchance que même lui ne pouvait y croire.

Des tuyaux partaient du générateur vers plusieurs chaudières d'eau et batteries de stockage, les reliant à la masse centrale comme les jambes d'une araignée mécanique hypertrophiée. Le générateur battait un rythme irrégulier et les émanations de prothane empestaient l'air. La tête de Frey commença à tourner de façon déplaisante.

Il continua à avancer, son sabre à la main. Il avait toujours préféré les lames dans les endroits exigus. La centrale était sinistre et remplie de coins sombres et d'allées d'où l'on pouvait émerger pour le surprendre. Il n'avait pas complètement mis de côté la possibilité de tomber sur un mécanicien, voire sur un garde, même si leurs poumons auraient dû ressembler à des machines pour qu'ils puissent respirer ces émanations quelque temps.

Le générateur émit un grand bruit. Frey prit peur et le menaça de son sabre. Comme rien de désastreux ne se passa, il se détendit de nouveau, se sentant un peu idiot.

Contente-toi de sortir de là, se dit-il. Abandonnant la prudence, il courut à travers la pièce, un bras replié sur le visage, respirant à travers la manche de son manteau.

S'il y avait quelqu'un là en bas, il ne l'avait ni vu ni entendu. Quelques marches de pierre montaient jusqu'à une lourde porte qui n'était pas cadénassée. Il regarda à l'intérieur avant d'entrer et se retrouva dans une antichambre en désordre et remplie d'outils. Des gants sales et des masques de caoutchouc munis de filtres à gaz étaient accrochés à des patères. Frey ferma le battant derrière lui et étouffa ainsi le bruit du générateur. Une autre porte menait dans une salle

d'où il pouvait entendre à présent de forts ronflements s'échapper.

Ce qui était bien. À moins qu'il s'agisse d'un leurre particulièrement astucieux – Frey imagina brièvement un assassin au regard perçant l'attendant derrière la porte, le poignard levé et ronflant très fort –, cela signifiait que l'ennemi n'était pas au courant de sa présence, n'avait pas d'armes et partait donc avec un gros désavantage ; et c'était ainsi que Frey préférait se battre lorsqu'il avait le choix.

Il souleva la porte sur ses gonds pour minimiser le grincement, l'ouvrit en la poussant et recula aussitôt. La pièce empestait tellement le fromage de pieds et la vieille flatulence qu'il dut retenir une envie de vomir. Il jeta un bref coup d'œil aux masques à gaz qui pendaient sur le mur, puis prit une grande inspiration et en enfila un.

L'endroit semblait avoir été dévasté. La moindre surface était couverte d'assiettes de nourriture abandonnées, de bouteilles de lait depuis longtemps périmées et à moitié vides, et de ferrotypes pornographiques tirés de publications minables (Frey y vit plusieurs femmes qu'il reconnut). Dans un coin, sur une paillasse entourée d'os de poulet et de bouteilles de grog, un tas de chair blanche et poilue était empêtré dans une couverture crasseuse. Le capitaine mit quelques secondes avant de déterminer où était la tête. Il ne la trouva qu'en voyant un trou béant et humide au milieu d'une barbe broussailleuse couverte de miettes duquel s'échappait un ronflement terrible, semblable au cri d'un cochon enrhumé que l'on égorge.

Frey garda sa lame pointée sur la masse frémissante du ventre nu du gardien et traversa la pièce jusqu'à la porte à l'autre bout. Comme elle était fermée, il balaya la salle du regard et trouva une clé sous un amas de morceaux d'ongles. Il l'en extirpa avec précaution, la glissa dans la serrure et sortit. Le gardien, profondément plongé dans un sommeil éthylique, ne s'agita même pas.

Il mit du temps à trouver le chemin des dortoirs. Une rapide recherche lui montra que le sous-sol du bâtiment était un labyrinthe de couloirs sombres et de tuyaux, dont l'issue vers l'ermitage proprement dit était condamnée, sans doute pour empêcher le gardien d'entrer et de traumatiser les acolytes. Il devait y avoir une autre entrée pour le gardien, puisque les doubles battants du refuge avaient été fermés à l'extérieur, mais Frey ne la trouva pas. En revanche, il tomba sur un conduit de cheminée, dans lequel il grimpa avec difficulté.

Lorsqu'il en émergea, couvert de suie et ébouriffé, il se retrouva dans une petite salle. Des portes menaient vers d'autres pièces et un grand escalier montait jusqu'à l'étage du dessus. L'endroit dégageait une impression de propreté, douce et campagnarde : l'atmosphère calme et propice aux songes d'une vieille maison la nuit. Des

ampoules brillaient dans de simples appliques d'acier ; la décoration était discrète et minimale. Il n'y avait pas d'idoles, ni de lieux de prière, comme les anciens dieux auraient pu l'exiger. Le seul indice concernant la mission de ce bâtiment était un portrait sombre et dans un cadre doré du roi Andreal de Glane, père des Éveilleurs et dernier de tous les rois. Il avait été peint dans une pose majestueuse qui ne trahissait pas la folie qui s'emparerait de lui plus tard et lui ferait bredouiller des prophéties qui finiraient par avoir plus d'influence sur le pays qu'il en avait eue lorsqu'il le dirigeait.

Ici, rares étaient les distractions qui pouvaient détourner de la prière. Il n'y avait que des portes à panneaux, de grosses poutres, des rampes d'escalier lisses et la sinistre sensation de violer une propriété privée qui s'abattait sur Frey un peu plus à chaque seconde.

Il n'y a pas de gardes. Que des femmes, se rappela-t-il. Depuis quand ai-je peur des femmes ?

Puis il se souvint de Trinica Dracken et il eut une légère nausée. Elle se trouvait au sommet de la liste des personnes qu'il ne voulait plus croiser.

Oublie-la pour l'instant, se dit-il. Tu as un boulot à accomplir.

Il s'épousseta le mieux possible, mais resta tout de même couvert de traînées de suie. Il se fit aussi présentable qu'il le put et regarda dans l'embrasure de la porte la plus proche. Un petit couloir menait dans une salle en parquet, vide, à l'exception d'un petit brasero en son centre lui-même entouré de petits tapis. Une lucarne permettait à la lueur de la lune d'entrer.

Une salle de méditation, supposa Frey, en rebroussant chemin. Les Éveilleurs adoraient le recueillement, lui avait dit Crake. Rester assis à ne rien faire requérait des années de pratique, avait-il ajouté en ricanant.

D'autres portes donnaient sur d'autres couloirs qui le menèrent jusqu'à un petit bureau, une salle d'archives remplie de meubles de rangement et de papiers, et une salle de classe comportant trois rangées de tables. Toutes les fenêtres qu'il voyait se trouvaient en hauteur sur le mur, trop élevées pour qu'il puisse regarder à travers sans utiliser d'escabeau. Visiblement, on décourageait tout intérêt pour l'extérieur.

Il arriva bientôt dans une salle au milieu de laquelle trônait une table en pierre d'où partaient des gouttières tachées de sang. Les visions angoissantes de sacrifices humains qui s'imposèrent à Frey s'évanouirent dès lors qu'il se rappela que nombre d'Éveilleurs lisaient dans les entrailles pour comprendre la Grandâme. Tandis qu'il se demandait comment cela pouvait fonctionner, il entendit un lointain bruit de pas et des voix féminines. Quelqu'un était debout, malgré l'heure tardive. Il était difficile de dire si elles venaient dans sa

direction ou pas, mais il retourna dans le hall pour plus de sécurité, puis monta l'escalier.

Durant la préparation de son infiltration audacieuse, Frey ne s'était guère préoccupé de la façon de vraiment trouver Amalicia une fois dans l'ermitage. Des visions délicieuses de ce que pourrait faire une armée de filles cloîtrées à un homme tombant en leur sein l'en avaient détourné. En comparaison, les détails n'avaient guère d'importance. Mais il s'apercevait à présent qu'il n'avait pas la moindre idée de l'endroit où se trouvait sa cible et que sa seule option était de continuer à fouiner jusqu'à ce qu'une occasion se présente.

Quelque chose d'autre le préoccupait. Cela faisait à peu près deux ans que le père d'Amalicia avait envoyé sa fille à l'ermitage. Certes, le but de l'établissement était de maintenir les acolytes en isolement pendant le double de ce temps, mais deux années ici représentaient néanmoins une longue période. Il n'était même pas sûr qu'elle soit encore en ce lieu. Peut-être que son père l'avait pardonnée et laissé sortir.

Non. Il n'y croyait pas. Il connaissait la réputation de Gallian Thade et celui-ci n'était pas homme à pardonner.

De plus, Amalicia le lui avait confirmé dans la dernière lettre qu'elle lui avait envoyée.

« Jour du labeur, première semaine, Battre, 145/32

Mon chéri,

Grâce aux recherches de ceux qui me sont encore fidèles et qui ont de la sympathie pour notre cause, j'ai découvert l'emplacement de l'ermitage dans lequel mon père compte me condamner. Il m'envoie dans les montagnes. Je te joins les coordonnées que ton navigateur pourra, j'en suis sûre, décoder, car elles ne veulent rien dire pour moi.

Pardonne, je te prie, les paroles cruelles et déplorables que j'ai écrites dans ma dernière lettre. Je comprends à présent que tu as bien fait de t'enfuir lorsque tu le pouvais, car l'humeur de mon père ne s'est pas améliorée. Il jure toujours que sa vengeance sera terrible et que, jusqu'à son dernier souffle, il cherchera à avoir ta peau. Si l'on te faisait du mal, j'aurais le cœur brisé. Ma colère n'était pas dirigée contre toi, mais contre l'injustice qui fait de moi la fille de mon père et de toi un homme né sans une goutte de sang noble. Mais notre amour est au-delà de ça et je sais que tu y puises du courage.

Trouve-moi, Darian, et viens me sauver. Avec ton aéronef, le monde s'offre à nous. Tu seras un grand homme

du ciel et je serai à ton côté, comme nous en avons toujours rêvé.

Ma plus fidèle servante postera cette lettre et j'espère qu'elle arrivera jusqu'à toi. Nous n'aurons pas d'autres occasions de communiquer.

Avec mon amour éternel,
Amalicia »

Eh bien, j'ai fini par venir, pensa Frey.

L'escalier débouchait sur un autre couloir bordé, de chaque côté, de portes. Chacune menait dans des cellules d'étude individuelles comprenant un petit lutrin posé par terre, une carpette pour s'agenouiller et une fenêtre en forme de fente, en hauteur sur le mur. Il y avait aussi d'autres salles de classe et un battant, fermé, donnant sur la bibliothèque. Il s'apprêtait à essayer l'ouverture suivante lorsqu'une voix, étonnamment proche, lui parvint.

— C'est Euphelia, c'est tout. C'est elle qui tire les autres vers le bas.

Il fonça dans une salle de classe et s'accroupit derrière la porte tandis que deux femmes portant des chaussons tournaient doucement à l'angle pour prendre le couloir.

— Elle prend ses études très au sérieux, dit l'autre. Elle est très fervente.

— Mais pas très intelligente, répondit la première. Elle comprend très mal le Cryptonomicon.

Deux silhouettes passèrent dans le couloir. Frey les aperçut. D'âge moyen, elles avaient des cheveux grisonnants coupés d'une façon masculine et fonctionnelle, et portaient la soutane blanche des Orateurs.

— En revanche, elle est douée pour lancer les os, s'obstina la seconde femme.

— Ça d'accord. Les signes sont très visibles. Mais je me demande si elle parviendra un jour à les interpréter.

— Peut-être que si nous la dirigeons plus vers la cléromancie et que nous allégions ses autres études ?

— En faire une exception ? Diantre, non. Si nous commençons avec elle, nous devons faire pareil avec tout le monde et nous n'en sortirons jamais.

Leurs voix s'évanouirent lorsqu'elles tournèrent au bout du couloir et Frey se détendit. Visiblement, il y avait toujours des patrouilles dans l'ermitage, même au beau milieu de la nuit. Pour attraper les

acolytes qui se faufilaient dans le garde-manger ou quelque chose comme ça. Il allait donc devoir faire attention. Il ne pensait pas que sa conscience supporterait de frapper une femme.

Il trouva le dortoir des filles peu après et se glissa à l'intérieur.

Il resta un moment près de la porte, dans le noir. La lueur lunaire entrait par une paire de lucarnes et éclairait deux rangées de lits superposés. Une cinquantaine de filles y dormaient, leurs silhouettes pelotonnées se dessinant dans la froide lumière. On n'entendait que leur souffle interrompu parfois par de délicats ronflements. Une odeur indéfinissable, féminine et hautement concentrée, flottait dans l'air. Frey commença à se sentir d'humeur folâtre.

Il était passé maître dans l'art de s'infiltrer dans les chambres de femmes sans les déranger. En attendant ainsi, il faisait preuve de prudence. La légère perturbation causée par son entrée aurait pu perturber le sommeil de certaines des filles et le moindre bruit aurait pu les réveiller. Il leur laissait le temps de replonger profondément dans le sommeil avant de continuer.

Et il voulait également profiter de cet instant. Se trouver là était réellement spécial.

Il se déplaça en silence entre les lits, regardant tour à tour les visages, éclairés par la lune, de chacune des filles. À sa grande déception, elles n'étaient pas aussi séduisantes qu'il l'avait imaginé. Certaines étaient trop jeunes – il s'imposait des limites – et les autres étaient trop laides, trop grosses ou avaient les yeux trop rapprochés. Leur coupe de cheveux fade ne les embellissait pas. Une ou deux d'entre elles dormaient la tête sous l'oreiller ou le visage dissimulé par les bras, mais elles n'avaient pas les cheveux bruns d'Amalicia et leurs doigts – toujours révélateurs – étaient trop âgés.

Il avait presque atteint le bout de la salle lorsqu'il la vit. Elle dormait sur un des lits du dessus, la tête reposant sur ses mains repliées, la bouche légèrement ouverte et le visage détendu. Même sans la coupe de cheveux élégante et le maquillage appliqué de façon experte qu'elle portait autrefois, elle restait belle. Des mèches de ses longs cheveux bruns tombaient à présent sur sa figure ; les courbes de ses lèvres, l'inclinaison de son nez et les traits de son menton étaient exactement comme dans son souvenir. En la voyant, Frey sentit une pointe de regret qu'il étouffa rapidement.

Il s'agenouilla, se pencha et lui toucha l'épaule. Comme elle ne répondait pas, il la secoua doucement. Elle s'agita et ouvrit légèrement les yeux, puis, lorsqu'elle le vit, les écarquilla ; elle inspira pour dire son nom. Il posa aussitôt un doigt sur ses lèvres.

Pendant quelques instants, ils se contentèrent de s'observer. Le regard de la fille dansa sur son visage, en absorbant le moindre détail. Puis elle poussa la couverture et se glissa hors du lit. Elle portait une

chemise de nuit en pur coton qui épousait ses hanches et les courbes de ses seins. Frey eut brusquement envie de la serrer dans ses bras comme il l'avait fait tant de fois par le passé, mais avant qu'il puisse agir, elle lui prit la main et le mena jusqu'à une porte, à l'autre bout du dortoir.

À l'extérieur, ils se retrouvèrent dans un couloir, aussi sombre et spartiate que les autres. Elle vérifia que la voie était libre et lui fit prendre le corridor avant de lui faire passer un battant qui menait à un escalier étroit. En haut, dans le grenier, une lucarne donnait sur la pleine lune. Plusieurs livres empilés étaient posés sur un bureau dans un coin. Une salle d'étude privée, sans doute. Frey ferma la porte derrière lui.

— Amalicia..., dit-il avant de recevoir un coup de pied en plein visage.

La vengeance d'Amalicia – Le don de menteur de Frey – On échafaude des plans – Des invitations, obscènes et d'un autre genre

Ce ne fut pas tant la puissance du coup que la surprise qui fit tituber Frey vers l'arrière. Il trébucha et tomba par terre, en se tenant la tête, le regard surpris.

— Pourquoi t'as fait ç...

— Deux ans ! cracha-t-elle avant que son pied nu reparte et claque contre la tempe du capitaine pour l'étourdir. Je t'ai attendu pendant deux ans !

— Attends, je..., commença-t-il, mais elle le frappa au niveau du plexus solaire et lui coupa le souffle.

— Tu savais qu'ils nous apprenaient les arts du combat ici ? Il s'agit d'être en harmonie avec son corps, tu vois. Ce n'est que lorsqu'on est en harmonie avec soi-même que l'on peut atteindre l'harmonie avec la Grandâme. De la merde en barre, évidemment, mais qui présente certains avantages.

Elle ponctua sa dernière phrase d'un coup de pied vicieux dans les côtes.

Frey ouvrit la bouche comme un poisson pour tenter d'aspirer un peu d'air. Amalicia, sans pitié, s'accroupit face à lui.

— Que sont devenues tes promesses, Darian ? Qu'est-il arrivé à ton « Rien ne pourra nous séparer ? » et à ton « Je ne te quitterai jamais ? » et « Il n'y a que toi qui compte ? »

Frey se souvenait vaguement d'avoir prononcé ces phrases et d'autres du même genre. Les femmes avaient tendance à prendre ce qu'il disait de façon littérale. Elles ne comprenaient jamais qu'en demandant – non, en exigeant – des promesses romantiques et des gestes d'affection, elles obligeaient les hommes à leur mentir. Sinon, tout n'était que silences glaciaux, disputes et, dans le pire des cas, séparation : elles quittaient leur amant pour en trouver un autre qui leur mentirait. Et donc s'il disait des choses qu'il ne pensait pas vraiment, ce n'était pas réellement sa faute. Elle ne devait s'en prendre qu'à elle-même.

— Ton père..., souffla-t-il. Ton père... m'aurait... tué.

— Eh bien, on ne le saura jamais, non ? Tu t'es enfui au moment où tu t'es aperçu qu'il savait pour nous deux !

— Un repli stratégique, dit Frey d'une voix entrecoupée en essayant de se redresser, appuyé sur une main. Je t'avais dit... que je reviendrais.

Elle se leva et enfonça son talon dans sa cuisse. Il ne sentait plus sa jambe.

— Tu vas arrêter de me taper, oui ? protesta-t-il.

— Deux ans ! glapit-elle d'une voix qui n'était plus qu'un cri de colère étranglé.

— Il m'a fallu deux ans pour te trouver !

— Oh, quelles balivernes !

— C'est vrai ! Tu crois que ton père a clamé sur tous les toits où tu te trouvais ? Tu crois que c'était facile de te localiser ? Il m'a envoyé loin pour pouvoir te faire disparaître en cachette. J'ai passé deux ans à essayer de mettre la main sur des dossiers d'Éveilleurs, à me mêler à des gens pas recommandables pour tenter de garder une longueur d'avance sur ton père et sur... les assassins qu'il avait mis à mes trousses. Tu sais qu'il a embauché les Entraveurs ? Ils sont sur mes traces depuis mon départ et il ne s'est pas passé un jour sans que j'essaie de te retrouver.

C'était un mensonge éhonté, mais Frey était doué pour mentir. Lorsqu'il le faisait, même lui y croyait. Pendant un moment, juste le temps que dura sa protestation, il fut convaincu de lui avoir été fidèle. Les détails n'étaient guère importants.

De plus, il restait certain que Gallian Thade voulait toujours sa mort. Thade avait monté un coup contre lui. Sous cet angle, son retour était une action héroïque.

Mais Amalicia ne changea pas d'avis aussi facilement.

— Ventre-saint-gris, Darian ! ne me sors pas ce couplet ! Je t'ai écrit pour te dire où j'étais ! J'étais là, assise dans cet endroit horrible, en train d'attendre...

— Je n'ai jamais reçu de lettre !

— Bien sûr que si ! Celle avec les coordonnées de l'ermitage.

— Je n'ai jamais reçu de coordonnées ! Dans ton dernier courrier, tu me traitais de lâche et de menteur, entre autres. En fait, l'ultime lettre que j'ai eue était plutôt explicite sur ton envie de ne pas me revoir.

Amalicia porta une main à la bouche. Tout à coup, elle n'était plus en colère et semblait horrifiée.

— Tu ne l'as pas eue ? La lettre que je t'ai envoyée après ?

Frey afficha un air interdit.

Elle se détourna, levant sa main inquiète à son front, et fit les cent pas dans la pièce.

— Oh, par la Grandâme ! Cette idiote de servante. Elle a dû écrire la mauvaise adresse, ou ne pas mettre le bon timbre, ou...

— Peut-être que la lettre s'est perdue à la poste ? suggéra Frey généreusement. Ou quelqu'un l'a égarée à l'un de mes points de collecte. Je devais rester en mouvement, tu sais.

— Tu n'as vraiment pas reçu cette lettre ? demanda Amalicia, d'une voix où perçait une note de sympathie qui fit comprendre au capitaine qu'il avait gagné. Celle où je retirais toutes ces affreuses choses que j'avais dites ?

Frey se remit debout avec difficulté. Sa mâchoire était enflée et il arrivait à peine à tenir sur sa jambe endormie. La jeune femme se précipita pour l'aider.

— Je ne l'ai vraiment pas reçue, dit-il.

— Et tu es quand même venu ? Tu as continué à me chercher pendant toutes ces années, même en croyant que je te détestais ?

— Eh bien, dit-il avant de s'arrêter un instant pour remuer sa mâchoire et livrer le coup de grâce : J'avais promis.

Les yeux d'Amalicia brillaient, mouillés de larmes, sous la lueur de la lune. De grands yeux sombres et pleins de confiance. Il les avait toujours aimés. Ils avaient toujours semblé si innocents.

Elle se jeta sur lui et le serra fort. Il grimaça, ses douleurs réveillées, puis glissa les bras autour de son dos fin et enfouit la tête dans ses cheveux. Elle sentait bon. Cela faisait longtemps qu'il n'avait rien humé d'aussi agréable. Il se demanda alors comment les choses auraient tourné avec elle s'il n'y avait pas eu son père et les circonstances malheureuses qui les avaient séparés.

Non. Pas de regrets. S'il ouvrait cette porte, il ne pourrait jamais la refermer.

Elle recula légèrement pour regarder son visage. Elle était réellement désolée à présent, honteuse de s'être méprise si tragiquement sur son compte.

— Tu es le seul homme que j'aie connu, Darian, souffla-t-elle. Je n'en ai pas croisé d'autre depuis que mon père m'a envoyée dans cet horrible endroit.

Il se rapprocha, sentant qu'il s'agissait du bon moment, mais elle se retira en retenant brièvement sa respiration.

— Et toi ? demanda-t-elle. Tu as été avec quelqu'un d'autre ?

Il la regarda droit dans les yeux pour lui montrer tout son sérieux.

— Non, mentit-il avec fermeté et autorité.

Amalicia poussa un soupir, puis l'embrassa avec fougue, s'agrippant à lui avec l'impétuosité malhabile de sa jeunesse. Elle déchira frénétiquement ses vêtements. Il se débarrassa de son pardessus couvert de suie pendant qu'elle défaisait le lacet qui fermait sa chemise avant de la retirer et de la jeter par terre. Il souleva sa chemise de nuit et la fit passer par-dessus sa tête, puis prit Amalicia dans ses bras et l'embrassa, satisfait à l'idée de voir qu'au moins une

partie de son fantasme sur les jeunes filles privées de sexe dans un ermitage allait se réaliser.

Plus tard, nu et allongé près d'elle sur son manteau, Frey frissonnait délicieusement dans la fraîcheur de la nuit. Du doigt, il suivait les contours du corps d'Amalicia tandis qu'elle le regardait avec adoration, une expression hébétée dans ses yeux, comme si elle n'arrivait pas vraiment à croire qu'elle soit de nouveau avec lui.

— J'ai vu des Imperators en venant ici, dit-il.

— Non, répondit-elle, le souffle coupé.

— Juste là-dehors. Un groupe de sentinelles leur a apporté un coffret qu'ils ont mis dans leur aéronef avant de décoller. L'un d'entre eux a regardé dans ma direction.

— Ça devait être effrayant.

— Ils surveillaient le coffre de près.

— Tu me demandes si je sais ce qui aurait pu se trouver à l'intérieur ?

— D'une façon indirecte, oui.

— Je ne sais pas, Darian. Sans doute de vieux rouleaux poussiéreux. Peut-être un exemplaire original du Cryptonomicon. Ils font terriblement attention à ces choses.

— Rappelle-moi ce que c'est, déjà ?

— Le livre des enseignements. Ils ont noté le moindre grommellement sénile du roi Andreal le Fou et l'ont mis dans ce livre.

— Oh, dit Frey en perdant aussitôt tout intérêt.

— Il faut qu'on parte tous les deux, dit-elle. Ce soir.

— Impossible.

— C'est le seul moyen, Darian. Le seul moyen pour rester ensemble.

— C'est ce que je veux, plus que tout au monde. Mais il y a quelque chose que je ne t'ai pas dit. Ton père...

— Qu'a-t-il fait ? l'interrompit-elle en se précipitant aussitôt au secours de Frey.

— Il vaudrait mieux que tu ne le saches pas.

— Dis-moi !

— Ton père... bon, c'est... Quelque chose de terrible est arrivé. Un aéronef a explosé et des gens sont morts. Personne ne sait qui a fait le coup, mais ton père me fait porter le chapeau. À moi et à mon équipage. Si tu étais prise avec moi, ils te pendraient. C'est trop dangereux. Tu es plus en sécurité ici. (Elle le regarda avec méfiance.)

» J'ai beaucoup de défauts, mais je ne suis pas un tueur de sang-froid ! protesta-t-il. Le fils de l'archiduc était dans cet appareil, Amalicia. Ton père a tout arrangé, mais la moitié de la Vardia est à ma poursuite.

— Hengar est mort ? demanda-t-elle, surprise.

— Oui ! Et ton père y est pour quelque chose.

Amalicia secoua la tête avec colère et plissa les yeux.

— Quel salaud ! Je le déteste !

— Alors, tu me crois ?

— Bien sûr ! Ventre-saint-gris ! je sais de quoi il est capable ! Regarde-moi. Sa fille unique, condamnée à vivre dans cet endroit parce que je lui ai désobéi une seule fois ! Il n'a pas de cœur. Seul l'argent compte à ses yeux... L'argent et cette foutue Grandâme. (Elle regarda autour d'elle d'un air coupable, apeurée à l'idée d'être allée trop loin. Puis, enhardie par la présence de Frey, elle reprit :) C'est stupide ! Je n'y crois pas du tout ! Ils disent qu'il s'agit de foi, mais c'est faux, parce que j'y arrive et je n'ai rien à faire de la Grandâme ! Ça ne m'a apporté rien d'autre que du malheur. N'importe quel idiot peut étudier les textes et apprendre à lire les signes. Quiconque doté d'un semblant d'éducation peut dire aux maîtresses ce qu'elles veulent entendre. Mais il n'y a rien, Darian ! Je ne ressens rien ! Je suis juste coincée dans cette prison, et dans deux ans, ils me mettront cet affreux tatouage sur le front et je serai un Éveilleur à jamais ! (Elle plaça ses deux mains en coupe sous son menton meurtri et lui jeta un regard désespéré.) Je ne me laisserai pas faire. Je préférerais mourir. Tu dois me faire sortir d'ici.

— Je le ferai, dit-il. Mais je dois d'abord atteindre ton père.

— Oh, Darian, non ! Il te fera pendre !

— Gallian Thade est ma seule piste. Si je parviens à trouver pourquoi il a tué Hengar... eh bien, peut-être que je pourrai arranger les choses. (Puis, lisant l'attente dans l'expression d'Amalicia, il ajouta :) Puis je reviendrai te chercher et nous nous enfuirons tous les deux comme prévu.

— Mais si tu mets ça sur le dos de mon père..., dit-elle en se rendant compte brusquement, c'est lui qu'on pendra.

Frey trébucha mentalement. Il avait oublié ça. S'il réussissait à laver son honneur, c'est Gallian qui serait pendu. Il demandait à une fille qu'elle l'aide à envoyer son propre père sur l'échafaud.

Un sourire cruel apparut sur le visage d'Amalicia, le sourire effrayant d'une enfant sur le point d'écraser un insecte. De la méchanceté pure et simple. Elle entrevoyait sa vengeance et cela la ravissait. Frey fut surpris ; il ne l'avait pas imaginée capable de telles pensées. Le temps passé dans l'ermitage l'avait visiblement rendue amère.

— S'il est pendu, dit-elle doucement, je deviendrai le chef de famille. Et personne ne pourra me retenir ici quand je serai la maîtresse des Thade.

— Je n'y avais pas pensé, dit Frey honnêtement. J'étais tellement concentré sur ton sauvetage... qu'il ne m'est jamais venu à l'idée que

si ton père mourait...

— Oh, Darian, c'est génial ! dit-elle les yeux brillants. (Elle lança une jambe autour de sa cuisse et se serra contre lui avec enthousiasme. Les pensées du capitaine se détournèrent de ces machinations et se reportèrent sur des préoccupations plus basiques.) Tue-le ! Laisse-le se faire pendre ! Je serai alors libre et nous pourrons vivre ensemble sans plus avoir à fuir ! Nous nous marierons, peu importe ce qu'en disent les autres !

L'ardeur de Frey se refroidit à la mention d'un mariage.

Mais pourquoi ? se demanda-t-il. Pourquoi pas celle-ci ? Elle est riche à millions et en plus très jolie ! Sans parler du fait qu'elle a dix ans de moins que toi et qu'elle pense que ce qu'il y a dans ton slip est la huitième merveille du monde. Puisque tu n'arrives pas à gagner 50 000 ducats autrement, pourquoi ne pas l'épouser ?

Mais malgré ces bonnes raisons, Frey ne pouvait mettre de côté la sensation mortifère de néant qui s'emparait de lui chaque fois qu'il entendait le mot commençant par M.

— Je n'osais pas l'espérer si tôt, dit-il. Tout est si dangereux actuellement... survivre serait déjà... peut-être, oui, peut-être que je pourrais m'en sortir. Et alors tu seras libre et nous pourrons vivre ensemble.

Nous pourrons vivre, ajouta-t-il mentalement. Pas nous vivrons.

— Que puis-je faire ? demanda-t-elle sans s'être aperçue qu'il avait habilement évité de lui promettre le mariage.

Elle avait entendu ce qu'elle avait bien voulu entendre. Frey remarqua que toutes les femmes de sa vie avaient tendance à faire de même.

— Tu vois une raison pour laquelle ton père aurait voulu la mort de Hengar ? Qu'en retirait-il ?

Elle s'allongea sur le dos et regarda le plafond. Frey l'admira, en l'écoutant à moitié.

— Eh bien, il est très proche des Éveilleurs, tu le sais. Mais les Éveilleurs n'ont rien contre Hengar. Ils détestent l'archiduchesse et, par association, l'archiduc.

— Pourquoi ?

— Parce qu'Eloithe est très critique envers eux. Elle ne croit pas en la Grandâme. Elle dit qu'il ne s'agit que d'un empire commercial qui s'appuie sur la superstition. Et bien entendu, elle a inspiré l'archiduc puisqu'il s'est lancé dans toutes sortes de manœuvres pour les affaiblir. Mais, tout cela n'a rien à voir avec Hengar. (Elle réfléchit un moment puis dit :) Tu sais ce que je crois ? Que mon père n'a rien à voir là-dedans.

— Amalicia, ça ne fait aucun doute. J'ai parlé à un...

— Non, non, enfin... Nous sommes des propriétaires terriens,

Darian. Nous gagnons de l'argent grâce à nos métayers. Il n'y a aucune raison pour qu'il tue le fils d'un archiduc. (Elle s'assit brusquement, le visage pétri de conviction.) Je le connais, Darian, il ne monterait pas une telle chose. Quelqu'un d'autre est derrière tout ça.

— Tu penses qu'il y a quelqu'un d'autre ?

— Je serais prête à le parier.

— Alors... qui ?

— Je ne sais pas. Je suis partie depuis longtemps, au cas où tu l'aurais oublié. C'est dur de suivre les affaires de son père quand on a passé les deux dernières années enfermée en prison.

Elle parlait sur un ton de plus en plus criard et Frey – craignant de se faire de nouveau frapper – la calma en hâte.

— D'accord, d'accord. Je vais enquêter. Il faut juste que je trouve un moyen de l'approcher.

— Bon, le Bal d'Hiver se tient bientôt, suggéra-t-elle.

— Le Bal d'Hiver ?

— Tu sais ! Le bal ! Celui qu'organise mon père tous les ans dans notre propriété sur les îles Feldspar.

— Oh, le bal ! dit Frey qui ne savait pourtant pas de quoi elle parlait.

Ils en avaient sans doute déjà discuté, mais il était quasiment certain de n'y être jamais allé.

— Mon père y conduit toujours ses affaires. Tous les gens importants y viennent. Si quelqu'un l'a poussé dans cette histoire de meurtre, je suis certaine que tu le trouveras là-bas. Et tu seras bien caché parmi tout ce monde. C'est l'événement de la saison, tu sais !

— Tu peux me faire entrer ?

Elle se releva en sautant et alla jusqu'au bureau, sortit une feuille et un stylo et se mit à griffonner. Frey, allongé sur le flanc, observa vaguement la courbe de son derrière et les bosses de sa colonne vertébrale.

— Il reste des gens de la famille qui ne sont pas d'accord avec ce qu'a fait mon père. C'est une lettre d'introduction. Tu pourras l'apporter à mon deuxième cousin ; il s'occupera du reste.

— Il me faut deux invitations.

Ses épaules se raidirent et elle cessa d'écrire.

— Aucune n'est pour moi, lui assura-t-il. Je n'irai pas. Je n'ai aucune envie de rencontrer de nouveau ton père. Et tu sais que je ne suis pas très au fait des convenances. Mais j'ai un ami qui l'est. Je vais avoir besoin de son aide.

— Et l'autre ?

— Eh bien, il faut emmener une dame dans ce genre de soirée, non ? Se pointer sans cavalière paraîtrait étrange.

— Et je parie que tu en connais une ?

— C'est ma navigatrice, Amalicia, dit Frey avant de se pencher et de l'embrasser entre les omoplates. Rien que ma navigatrice. Et ce n'est pas moi qui l'y emmènerai.

— D'accord, dit-elle. Deux invitations.

Elle se remit à écrire, puis signa d'une fioriture et posa la lettre sur une pile d'habits.

Frey commença à se relever.

— Merci, dit-il. Je te sortirai de là. Je te le promets.

— Où crois-tu aller ?

Il regarda la porte du grenier.

— Ben, je ne suis pas censé être ici, alors il faut que je parte avant que les autres se réveillent.

Amalicia le poussa au sol.

— L'aube est encore loin, dit-elle. Je n'avais pas fait l'amour depuis deux ans, Darian. Nous avons encore du temps à rattraper.

Un retour triomphal – Frey prend un nouvel équipier – L'avertissement de Silo

Il était midi lorsque Frey retourna dans la vallée herbeuse où l'attendait la Ketty Jay. Un vent froid soufflait, mais le soleil réchauffait plaisamment la peau et la majorité de l'équipage était dehors. Harkins bricolait sur le Prédateur ; Jez lisait un livre qu'elle avait pris à Aulenfay ; Malvery se reposait, allongé sur le dos. Silo restait invisible. Frey l'imagina à l'intérieur, lancé dans une de ses tentatives sans fin de modifier et d'améliorer le moteur de la Ketty Jay.

Le capitaine arriva parmi eux en sifflant joyeusement. Pinn – allongé contre le train d'atterrissage de son Céleste – ôta la serviette humide de son front et poussa un gémissement de douleur. Il portait toujours son costume d'Éveilleur, mais le Code qu'il s'était peint sur la tête n'était plus qu'une tache rouge.

— Je vois que vous ne vous êtes pas ennuyé pendant mon absence, dit Frey. Dure nuit ?

Pinn gémit de nouveau et remit la serviette sur son front.

— Mission accomplie, cap'taine ? cria Jez en levant les yeux de son livre. Que vous est-il arrivé au visage ?

Frey toucha, du bout des doigts, sa mâchoire meurtrie en tâtant délicatement sa peau.

— Une petite incompréhension, c'est tout, expliqua-t-il.

Jez considéra ses vêtements miteux et couverts de suie et ne s'attarda pas sur le sujet.

Bess était assise dans l'herbe, ses jambes courtes et épaisses dépassant devant elle, comme un immense bébé mécanique grotesque. Crake la lavait avec un seau et un chiffon. Le gazouillement du golem évoquait le bruit du vent dans les arbres lointains. Son maître disait que cela signifiait qu'elle était heureuse, un peu comme le ronronnement d'un chat, mais Frey se sentait mal à l'aise lorsqu'il entendait la voix du démon qui habitait cette immense coquille cuirassée.

— On dirait que vous avez la pêche, fit remarquer Crake.

Malvery s'assit, retira ses lunettes rondes et vertes, et observa Frey.

— Oui, il exhale une ardeur manifeste, malgré les blessures dues au combat. Je dirais qu'il a vécu d'agréables retrouvailles. Selon mon

humble avis de professionnel.

— Un gentilhomme ne raconte pas ce genre de choses, dit le capitaine avec un grand sourire équivalant à une confession.

— Je suis extrêmement ravi pour vous, dit Crake d'un ton désapprobateur.

— Où en êtes-vous avec vos nouveaux jouets ? demanda Frey.

Le visage de Crake s'illumina.

— Je crois qu'ils me seront très utiles. Un sanctuaire est vraiment une nécessité pour un démoniste, mais certains processus sont plus facilement transportables que d'autres. Je ne vais pas m'amuser avec des choses trop dangereuses, c'est certain, mais je peux tout de même accomplir des tours de débutant.

— Dans quel genre ? Comme celui avec mon sabre ?

Crake s'étrangla de stupéfaction et manqua de jeter son chiffon par terre.

— Votre sabre, dit-il d'un air indigné, est une putain d'œuvre d'art qui m'a demandé des années d'étude avant de pouvoir l'accomplir et presque... (Il s'arrêta en remarquant l'air malicieux de Frey.) Oh, dit-il. Je comprends. Vous m'avez eu. Très drôle.

Le capitaine s'avança et lui donna une tape sur l'épaule.

— Non, sérieusement, ça m'intéresse. Que pouvez-vous faire ?

— Eh bien, par exemple... (Il tira deux petites bagues d'oreilles en argent de sa poche.) Prenez-en une et mettez-la.

Frey l'accrocha sur son pavillon. Crake fit de même avec l'autre. Toutes deux ressemblaient à des bijoux inoffensifs. Bess s'agita avec impatience, son immense corps bruissant et cliquetant. Le démoniste tapota son dos bossu.

— Ne t'en fais pas, Bess. Ce n'est pas terminé. Je finirai de te laver plus tard, lui assura-t-il.

Le golem, apaisé, se rassit pour attendre.

— Et maintenant ? demanda Frey.

— Allez là-bas, dit Crake en lui indiquant une direction. Et posez-moi une question. Parlez normalement, n'élevez pas la voix.

Le capitaine haussa les épaules et obéit. Il parcourut cinquante mètres et s'arrêta. Dos au démoniste, il demanda doucement :

— Alors, que faites-vous vraiment sur la Ketty Jay ?

— Je vous ai donné mon sabre à condition que vous ne me demandiez jamais cela, répondit Crake si près de son oreille que Frey sursauta et regarda autour de lui.

On aurait dit que le démoniste se trouvait juste à côté.

— C'est incroyable ! s'exclama-t-il. C'est vraiment vous ? J'entends votre voix directement dans mon oreille !

— La portée pourrait être améliorée, dit modestement Crake. Mais il est assez facile d'asservir deux démons sur la même résonance. Ils

sont très rudimentaires ; vraiment stupides. De petites étincelles de conscience, même pas aussi intelligents qu'un animal. Ils peuvent pourtant se révéler très utiles si on les astreint à une tâche.

— Et comment !

— Je me disais que si je parvenais à en fabriquer de meilleures versions, vous pourriez les utiliser pour communiquer avec vos pilotes. Ça serait mieux que votre électrohéliographe.

— C'est une sacrée bonne idée, Crake, dit-il. Une sacrée bonne idée.

— Bon, mieux vaut les enlever. Ces trucs vous épuisent si on les garde trop longtemps. Les démons parviennent à vous vider de votre énergie.

— Ce n'est pas le cas de mon sabre, répliqua Frey.

Il perçut la légère hésitation. Mon sabre, pensait sans aucun doute Crake.

— Une des nombreuses raisons pour lesquelles il s'agit d'une œuvre d'art, dit-il.

Frey décrocha la bague d'oreille et revint vers le démoniste qui avait recommencé à frotter le golem.

— Je suis impressionné, dit-il en lui tendant. Vous voulez aller à une fête ?

— Quoi ?

— Un bal, en réalité. Un grand bal, organisé par Gallian Thade.

— Le Bal d'Hiver des Hauts de Boisrousse ?

— Hum. C'est ça, répondit Frey sans en être sûr.

— Vous avez des invitations ?

Frey brandit la lettre d'Amalicia.

— Je les aurai bientôt. Je me disais que vous pourriez y aller et y emmener Jez. (Le démoniste le regarda, à la recherche du moindre signe de moquerie.) C'est sérieux, dit-il. J'ai vraiment besoin de votre aide, Crake. Thade y sera et s'il travaille avec quelqu'un d'autre, c'est notre meilleure chance de découvrir ce qu'il prépare. (Crake l'observait toujours attentivement, de l'indécision plein les yeux.) Écoutez, dit Frey. Je sais que je n'ai aucun droit de vous demander ça. Vous êtes un passager. Vous êtes monté à bord avec ce statut. Vous ne me devez rien. (Il haussa les épaules.) Mais, bon, Bess et vous...

En entendant son nom, le golem s'agita et un roucoulement interrogateur surgit des profondeurs de sa carcasse. Crake lui tapota le dos.

Le capitaine toussa dans son poing et regarda au loin en se grattant la cuisse. Il n'était pas très doué pour l'honnêteté.

— Bess et vous, vous nous avez tous sauvés au Bief de Marklin. J'en suis venu à me dire que, bon... (Il haussa de nouveau les épaules. Le démoniste continuait à le regarder et ne lui rendait pas les choses

faciles.) Ce que j'essaie de dire – en m'y prenant mal – c'est que je commence à vous considérer comme faisant partie de l'équipage plutôt que comme un poids mort. Enfin, bon... écoutez, je ne sais pas ce que vous fabriquez vraiment, ni pourquoi vous vous êtes associé à moi en premier lieu, mais ça devient sacrément pratique de vous avoir tous les deux à bord. Surtout si vous vous mettez à fabriquer d'autres petites babioles comme ces trucs pour les oreilles.

— C'est très gentil de votre part, Frey, dit Crake. Vous me proposez un travail ?

Le capitaine n'avait pas vraiment pensé à ça. Il savait juste qu'il avait besoin de l'aide du démoniste.

— Vous l'accepteriez si c'était le cas ? s'entendit-il dire. Devenir un membre de l'équipage ? Seulement jusqu'à... eh bien, jusqu'à ce que nous nous soyons sortis de ce bordel. Puis vous pourriez décider quoi faire.

— Vous me rendriez mon sabre ?

— Non ! dit aussitôt Frey. Mais je vous donnerai une part de ce que nous gagnons.

— Je n'ai pas l'impression que nous gagnions beaucoup. (Le capitaine grimaça et lui concéda ce point.) Que devrais-je faire en échange ? demanda Crake.

Il se remit à frotter l'immense dos de Bess. Un grognement de plaisir rauque résonna dans la carcasse du golem.

— Juste... ben, rester avec nous. Nous aider.

— Je croyais que c'était déjà ce que je faisais.

— C'est le cas ! Enfin...

Frey commençait à s'énerver. C'était un menteur extrêmement éloquent, mais il avait du mal à exprimer ce qu'il ressentait. Cela le rendait vulnérable et le mettait en colère contre lui-même.

— Enfin, Bess et vous pourriez partir quand vous voulez, non ? Comme vous l'avez dit au Yortland : ils ne se lanceraient jamais à votre poursuite. C'est à moi qu'ils en veulent. Et je suis certain que vous avez d'autres choses à faire quand je vois tous ces trucs de démoniste que vous avez récupérés.

— Alors, vous êtes en train de me dire que vous aimeriez que nous restions ? lui dit Crake.

— Oui.

— Et que vous... ben, que vous avez besoin de nous.

Frey n'aimait pas le ton triomphant qui sourdait dans la voix du démoniste.

— Oui, dit-il avec méfiance.

— Et que ferez-vous la prochaine fois qu'on posera une arme contre ma tête et qu'on tournera le barillet ?

Le capitaine grinça des dents.

— Je donnerai le code de la Ketty Jay, dit-il en regardant avec malveillance l'herbe entre ses pieds. Probablement.

Crake sourit et frotta brièvement la bosse du golem.

— Tu entends ça, Bess ? Nous sommes des pirates maintenant !

La créature, ravie, se mit à chanter, faux, une comptine spectrale.

— Alors, vous irez au bal ? demanda Frey.

— D'accord, dit-il. J'irai.

Une vague de soulagement s'abattit sur le capitaine. Il ne s'était pas rendu compte qu'il tenait autant à la collaboration de Crake jusqu'à cet instant. Il était sur le point d'exprimer sa reconnaissance lorsqu'un cri venant de plus haut dans la vallée l'interrompit.

— Cap'taine !

C'était Silo. En réalité, le grand Murthien n'était pas dans la salle des machines, mais il courait vers eux à une allure synonyme de problèmes. Il avait une longue-vue à la main.

— Cap'taine ! L'aéronef ! cria Silo en le montrant du doigt.

Les autres – à l'exception de Pinn – se levèrent en hâte ou coururent pour l'observer.

— Je le vois, dit Jez.

— Bordel, tu as de bons yeux ! dit Malvery. Je ne vois rien !

— Moi non plus ! ajouta Crake.

La navigatrice regarda autour d'elle, l'air coupable.

— Enfin, je ne le distingue pas vraiment. J'ai vu un éclat de lumière, c'est tout.

Silo les rejoignit et passa la longue-vue à Frey. Le capitaine regarda à travers.

— Il arrive... du sud..., dit Silo, essoufflé. Je crois... qu'il se dirige... vers l'ermitage...

— Alors il va passer au-dessus de nous ?

— Hu-hum. Et nous voir, c'est sûr.

Frey chercha avec la longue-vue pour tenter de localiser la menace imminente. Elle apparut dans son champ de vision et se stabilisa. Le capitaine sentit sa bouche s'assécher.

C'était un gros aéronef, au pont long et large, noir et couvert de marques et aux lignes pures, malgré sa laideur. Une frégate, plutôt construite sur le modèle d'un navire océanique que sur celui d'un aéronef : une affreuse masse blindée grouillante d'armes. Il possédait des ailes à peine plus grandes que quatre petites protubérances et était trop massif pour être manœuvré rapidement. Mais la vitesse qui lui manquait était largement compensée par sa puissance de feu. C'était un appareil de combat, une machine construite pour la guerre avec un équipage comptant plusieurs dizaines de personnes.

Frey éloigna la longue-vue de son œil.

— C'est l'Accès de Délire, dit-il.

Dracken comble son retard – Lamineurs – Jez échafaude un plan – La défense de Pinn – Éclair

La réaction de l'équipage fut immédiate. Frey ne les avait jamais vus se mettre en action si rapidement. Il aurait aimé posséder la moitié de l'autorité que l'Accès de Délire paraissait avoir, mais il n'était pas dupe.

— Tout le monde à son poste ! Nous décollons ! cria Frey, alors que Silo, Jez et Malvery remontaient déjà la rampe.

Harkins était reparti à toute vitesse dans le cockpit du Prédateur, telle une araignée effrayée, et Pinn marmonnait dans sa barbe, nauséux, en se préparant à s'installer dans le Céleste.

— Crake ! Faites monter Bess et fermez la rampe, ordonna-t-il en entrant rapidement dans la Ketty Jay.

Il courut dans le cockpit, poussé par la panique, en prenant quatre à quatre les marches qui montaient de la soute. Il passa devant Malvery qui grimpait dans la coupole des canons automatiques à l'arrière de l'appareil et trouva Jez déjà installée à son poste. Il se précipita sur son siège, entra le code de mise à feu et enclencha tout le nécessaire à un décollage d'urgence.

Comment m'a-t-elle trouvé ?

Harkins était déjà en l'air lorsque la Ketty Jay commença à s'élever et Pinn se lança quelques instants plus tard, toujours vêtu de la soutane des Éveilleurs à moitié boutonnée et arborant une tache rouge sur le front. L'air ahuri et désespéré, on aurait dit qu'il avait été brutalement tiré de son sommeil car son lit avait pris feu.

En montant, la Ketty Jay se retrouva face à l'Accès de Délire. La frégate arrivait rapidement. Elle était à présent bien visible à l'œil nu et devenait plus grande à chaque seconde. Elle ne pouvait pas avoir manqué l'aéronef qui s'élevait dans le ciel, droit sur son cap. La question était : reconnaîtrait-elle la Ketty Jay à cette distance ?

Comme pour répondre, quatre points noirs s'en détachèrent et foncèrent droit devant. Une escorte. Des chasseurs.

— Ils nous ont repérés ! cria Frey.

Il fit virer l'appareil de cent quatre-vingts degrés et enclencha les propulseurs. La Ketty Jay hurla en accélérant jusqu'aux limites de ses capacités.

— Quels sont les ordres, cap'taine ? demanda Jez.
— Sors-nous de là !
— Nous ne pouvons pas les semer ?
— L'Accès, oui. Mais pas les chasseurs : ce sont des Lamineurs de chez Norbury.

— D'accord, je m'en occupe, dit Jez en fouillant dans ses cartes dans un grand bruissement de papier.

— Levez tous la tête ! cria Malvery depuis la coupole. Des missiles !

Frey tira violemment sur le manche à balai et la Ketty Jay vira sur l'aile. Une salve rapide d'explosions lointaines tonna, suivie, un moment plus tard, par un bruit apocalyptique. Le ciel s'enflamma tout autour d'eux dans un violent chaos d'impacts assourdissants et de flammes. La Ketty Jay fut projetée et secouée comme un jouet. Des tuyaux sifflèrent et éclatèrent dans les profondeurs du vaisseau en projetant de la vapeur. Les écrans du tableau de bord se fendirent. Un long hurlement métallique résonna dans les entrailles de l'appareil.

Puis soudain le chaos cessa et, contre toute attente, ils volaient toujours, la toile de fond verte des montagnes s'estompant derrière eux.

— Aïe, dit faiblement Frey.

— Ça va, cap'taine ? demanda Jez en écartant des mèches de ses yeux et en rassemblant ses cartes éparpillées.

— Je me suis mordu la langue, merde, répondit-il.

Ses oreilles, bouchées, sifflaient.

— Ils tirent de nouveau ! cria Malvery qui voyait l'Accès de Délire depuis la bulle à l'arrière de la Ketty Jay.

— Quelle portée ont ces missiles ? murmura le capitaine, effondré, avant de faire plonger son appareil.

Mais cette fois, il n'y eut pas de cataclysme. Les explosions retentirent loin derrière eux et la secousse se résuma à une poussée menaçante.

— Une portée pas suffisante, apparemment, dit Jez.

— Malvery ! Où sont ces chasseurs ? cria Frey par la porte du cockpit.

— Ils nous rattrapent ! répondit le docteur.

— Ne tire pas avant qu'ils soient assez proches pour être touchés ! Nous n'avons pas beaucoup de munitions pour ce canon !

— D'acodac !

Il se tourna vers la navigatrice.

— Il me faut un plan, Jez.

Elle relevait désespérément des points sur une carte avec deux compas.

— Cet appareil a des Blackmore P-12, hein ?

- Quoi ?
- Les propulseurs. Des P-12.
- Ouais.
- Très bien, dit-elle en levant les yeux de ses feuilles. J'ai une idée.

Pinn avait un goût de champignon en décomposition dans la bouche et sa vision périphérique était brumeuse. Il avait l'impression de ne pas avoir une seule goutte d'humidité dans le corps et pourtant sa vessie le lançait avec insistance. Il était complètement détaché du monde. La réalité était ailleurs. Sa propre souffrance l'enveloppait et le protégeait.

Néanmoins, une infime partie de lui paniquait à l'idée de se trouver dans le cockpit de son Céleste, survolant les montagnes, poursuivi par quatre chasseurs qui avaient bien l'intention de le descendre. Cette partie l'exhortait à se reprendre rapidement et à lui prêter attention. Finalement, il commença à l'écouter.

Avec quelques difficultés, il tourna la tête et regarda par-dessus son épaule. Les appareils ennemis étaient à présent assez proches pour qu'on les distingue. Il reconnut les formes distinctives des Lamineurs de Norbury : leurs cockpits bulbeux à l'avant ; leurs ailes droites et épaisses, aux extrémités taillées ; leurs fuselages étroits et légèrement voûtés. Comme tous les modèles fabriqués par Norbury, ils étaient de vrais emmerdeurs. Rapides et faciles à manœuvrer. Aussi agaçants que des mouches, ils étaient durs à écraser. Et lorsqu'on s'énervait, on faisait des erreurs fatales.

Il pouvait assurément les distancer. Il pouvait semer n'importe qui dans son Céleste modifié. Mais le travail d'un escorteur n'était pas de sauver sa propre peau. Il devait protéger la Ketty Jay. Et puis s'enfuir, c'était bon pour les tarlouzes.

L'aéronef de Frey se trouvait à tribord. Il le vit changer de route et prendre la direction de l'ouest. Il vira pour le suivre. L'horizon devint irrégulier lorsque les contreforts du plateau de l'Est apparurent, une centaine de kloms devant eux. Au-delà, invisible, la terre s'affaissait en falaises abruptes et remontait avec les sommets froissés des Crocheuses.

Pinn fronça les sourcils. Où croyaient-ils aller ? Ils arriveraient sans doute aux montagnes où des ravins et des défilés pourraient les dissimuler, mais la Ketty Jay ne pourrait tout de même pas échapper aux Lamineurs.

Il jeta un coup d'œil à bâbord. Ils avaient à présent semé l'Accès de Délire, mais les Lamineurs viraient de bord pour intercepter la Ketty Jay sur son nouvel itinéraire et ils se rapprochaient encore plus vite qu'auparavant.

Les minutes s'écoulèrent. Les lentes et atroces minutes d'une

poursuite à longue distance. Le monde de Pinn se réduisit de nouveau aux pulsations de sa gueule de bois, au bas vrombissement des propulseurs, à la vibration et au tremblement du Céleste. Mais chaque fois qu'il regardait autour de lui, les Lamineurs étaient plus proches. Une chose était sûre : quelle que soit la destination de la Ketty Jay, elle ne l'atteindrait pas avant que les chasseurs ennemis l'aient rattrapée.

Puis, dans le lointain, il vit un duvet indistinct dans le ciel. Petit à petit, le duvet noircit jusqu'à ce que sa nature ne fasse plus de doute. Juste derrière le bord du plateau de l'Est, une rangée de nuages menaçants bouchait l'horizon. Le ciel bleu s'arrêtait brusquement face à un amoncellement noir de cumulonimbus.

La Ketty Jay fonçait vers l'orage.

— Comment savais-tu qu'il était là ? Cette salope est vraiment maligne, murmura-t-il, avec un respect accordé à contrecœur à Jez.

Il avait naturellement conclu que ce n'était pas une idée du capitaine.

Il vérifia l'emplacement des Lamineurs. Ils volaient derrière lui, à présent, en formation serrée, mais de plus en plus près. Organisés. Disciplinés. Ils seraient bientôt à portée de tir.

Il secoua la tête et cracha dans l'espace entre ses pieds.

— J'en ai assez, grogna-t-il.

La poursuite l'ennuyait et la migraine qui le harcelait l'énervait. Le fait que l'ennemi vole dans une formation si soignée l'agaçait inexplicablement. Si personne n'agissait rapidement, ces Lamineurs leur tireraient dessus et Pinn n'allait certainement pas présenter son empennage à quatre mitrailleuses sans rien faire.

— Très bien, dit-il. Amusons-nous.

Il s'éloigna de la Ketty Jay avec un grand looping. À son point culminant, il pivota le Céleste pour le remettre d'aplomb. Les poursuivants étaient à présent en dessous et devant lui. Ils avaient vu la menace, mais mirent longtemps à réagir, ne sachant pas s'il fuyait ou cherchait à combattre. Personne n'aurait pu s'attendre qu'un simple appareil s'attaque à quatre chasseurs : c'était suicidaire.

Mais Pinn n'était pas assez intelligent pour appréhender un concept comme la mort. Il n'avait pas assez d'imagination pour envisager l'éternité. Le néant lui restait impénétrable. Comment pouvait-il avoir peur de quelque chose dont il n'avait qu'une vague notion ? Il plongea donc vers les poursuivants en poussant un cri de joie et enclencha les hostilités avec ses mitrailleuses.

Les Lamineurs s'éparpillèrent lorsqu'il fondit sur eux tel un chat sur des oiseaux. Ils virèrent sur l'aile en faisant des tonneaux ou plongèrent, s'échappant de sa ligne de mire tandis qu'il traversait leur formation et ressortait de l'autre côté. Des appareils moins

performants auraient été pris au piège, mais les Lamineurs étaient assez rapides pour l'éviter.

Pinn fit monter le Céleste en tournant et en exécutant des vrilles pour ne pas constituer une cible facile. La force d'accélération le collait à son siège. Sa gueule de bois revint tambouriner pour protester contre ce traitement, mais l'adrénaline commença à faire effet et à lui remettre les idées en place. Il lutta pour garder un œil sur les Lamineurs qui virevoltaient dans le ciel. Trois d'entre eux se réorganisaient pour reprendre leur poursuite de la Ketty Jay. Le dernier s'était détaché du groupe et cherchait à tirer sur Pinn.

Un ? Un seul ? Le pilote se sentait insulté. Il ne prêta pas attention au chasseur qui tentait de l'attaquer et vola vers la formation principale. Ils filaient devant, sans se soucier de lui. Ils pensaient avoir pris assez d'avance pendant qu'il se retournait. Ils se disaient qu'il n'avait aucune chance de les rattraper.

Ils avaient tort.

Pinn augmenta la poussée des propulseurs et laissa son poursuivant viser un ciel vide. Le Céleste poussa un hurlement de jubilation en accélérant, dévorant la distance qui séparait le pilote de ses cibles. Il arriva directement derrière eux, grossissant dans leur angle mort. Il était obligé de voler droit pour éviter de se faire remarquer, même s'il avait pleinement conscience qu'en agissant ainsi, il permettait au quatrième Lamineur de l'ajuster par l'arrière. Il resta stable assez longtemps pour que cela devienne dangereux, puis tira sur l'aéronef le plus proche.

Grâce à la chance, son instinct ou son talent, son adversaire l'aperçut un instant à peine avant qu'il tire. Le Lamineur vira et les balles touchèrent ses flancs et le dessous de ses ailes à la place de sa dérive. Pinn lâcha un juron et s'écarta juste au moment où le chasseur derrière lui envoyait une salve de balles traçantes dans sa direction. Le Céleste dansa entre les projectiles et plongea hors de sa ligne de mire.

Pinn zigzagua à gauche et à droite, bougeant de façon imprévisible.

Il tourna la tête de tous les côtés pour tenter de repérer ses adversaires. Le plus important dans un combat aérien était de savoir où se trouvaient ses ennemis. Il continua à voler en faisant des manœuvres d'esquive désespérées jusqu'à ce qu'il avise deux des Lamineurs qui s'éloignaient, à la poursuite de la Ketty Jay. L'aéronef qu'il avait endommagé était toujours en l'air et restait une menace, même si la mince ligne de fumée qui s'en échappait le rendait facile à discerner. Piqué au vif par cette attaque vicieuse, le pilote avait décidé de s'occuper de Pinn.

Celui-ci se sentit mieux lorsqu'il eut localisé le quatrième Lamineur. Il en avait deux aux trousses à présent. Ils le respectaient

assez pour ne pas lui tourner le dos. Il ne lui restait plus qu'à les occuper un moment.

Il se lança dans une nouvelle série de manœuvres d'évitement en les éloignant de la Ketty Jay avec ses boucles, ses tonneaux et ses virages. Les Lamineurs lui venaient dessus de plusieurs angles et s'efforçaient de le piéger, mais il comprit leur tactique et refusa de se laisser faire. Celui qu'il avait endommagé volait moins bien, un peu plus lentement, et son pilote ne pouvait viser comme son camarade. Leurs manœuvres étaient belles, mais ne servaient à rien. Des tirs sporadiques de mitrailleuses, lâchés au petit bonheur la chance, claquèrent derrière lui, inefficaces.

Je devrais me retourner et descendre ces enfoirés, se dit Pinn. Mais il aperçut alors l'Accès de Délire, bien plus grand que la dernière fois qu'il l'avait regardé. Leurs acrobaties avaient permis au gros aéronef de les rattraper et le pilote du Céleste n'avait aucune envie d'avoir affaire à ses canons par-dessus le marché.

La Ketty Jay était à peine visible, au loin. Il avait écarté deux des Lamineurs de la poursuite et avait ralenti les autres de sorte que l'appareil puisse atteindre l'orage. Il avait fait son travail.

Il se pencha et attrapa un levier sous le tableau de bord. Le Céleste avait été construit pour la course avant qu'il le modifie pour le combat et une des armes secrètes des pilotes de course était encore installée. Il tira dessus et mit le cap sur l'horizon.

— Au revoir, bouffeurs de crotte ! lança-t-il avant de mettre les propulseurs à fond et d'enclencher la postcombustion.

Le Céleste partit en flèche vers l'avant et le repoussa contre son siège avec assez de force pour creuser ses joues dans son visage. Ses poursuivants, complètement distancés, ne purent que le regarder s'évanouir dans le lointain en emportant son pilote criant de joie avec lui.

— Il en reste deux avec nous ! hurla Malvery depuis sa coupole. Pinn a éloigné les autres.

Frey sourit.

— J'embrasserais bien ce petit s'il n'était pas aussi laid et bête, dit-il avant de regarder autour de lui. Où est Harkins ?

Jez désigna, de l'autre côté du pare-brise, le Prédateur qui volait au-dessus d'eux, à tribord.

— Dis-lui d'engager le combat, lança-t-il avant de changer de position sur son siège et de se pencher sur les commandes. Qu'ils dégagent de mon sillage.

Jez tendit le bras vers l'électrohéliographe et tapota un code rapide. La lampe sur le dos de la Ketty Jay clignota pour répéter la séquence. Harkins agita les ailes puis rompit la formation.

Le vent se levait à mesure que les nuages d'orage se rapprochaient.

L'admiration de Frey pour Jez était encore montée d'un cran dès qu'il avait vu ces cumulonimbus apparaître à l'horizon. Elle avait vu juste. Encore une fois. Il n'était pas habitué à avoir quelqu'un de fiable dans son équipage. Et il aimait plutôt ça.

— Le vent vient du nord-est aujourd'hui, et il fait soleil, avait-elle dit. L'air chaud s'élève des montagnes et vient de ce côté du plateau, refroidi par le courant d'air qui arrive de l'arctique. À cette heure de la journée et avec ce type de temps, il va faire orage là-bas.

Le genre d'orage qu'un petit chasseur ne pouvait traverser. Mais un aéronef plus gros, poussé par les propulseurs notoirement robustes Blackmore P-12, ce genre d'aéronef pourrait réussir.

Crake passa la tête à travers la porte.

— Je peux faire quelque chose ?

— Où étiez-vous ?

— Bess était bouleversée. À cause des explosions.

— Nous allons essayer de faire moins de bruit, répondit sèchement Frey. Allez demander à Silo quels sont les dégâts.

Crake partit en courant dans le couloir pour s'exécuter. Le capitaine reporta son attention sur l'orage. Le vent commençait à secouer la Ketty Jay. Des tirs de mitrailleuses résonnèrent derrière eux.

— Voilà Harkins, dit Frey. Malvery ! Qu'est-ce qui se passe dans notre dos ?

— Ils lui ont échappé ! Ils nous suivent toujours !

— Alors, assure-toi qu'il..., dit-il avant que sa voix soit couverte par le bruit sourd du canon automatique que le docteur actionnait contre leurs poursuivants.

Frey jura dans sa barbe et vira la Ketty Jay vers tribord. Il entendit le cliquètement des mitrailleuses et une pluie de balles traçantes passa sous eux avant de monter vers les nuages.

— Vous allez rester stables, oui ? beugla Malvery. Je ne toucherai jamais rien si vous n'arrêtez pas de gigoter ainsi !

— Je gigote pour qu'ils ne nous touchent pas ! répondit Frey en criant.

Puis il tourna de nouveau, plongea et fit une embardée vers bâbord. La Ketty Jay était une cible imposante, mais elle se déplaçait plus vite que sa masse ne le laissait supposer. Ses poursuivants ne pouvaient pas encore tout à fait l'atteindre en tirant, mais ils la rattrapaient vite.

— Tu sais ce qu'il y a de plus embêtant avec ce genre d'appareil ? demanda-t-il à Jez. On ne peut pas voir derrière. Je suis obligé de deviner où se trouvent ces fils de pute alors qu'ils nous chassent comme des lapins. J'aimerais qu'au moins une fois, quelqu'un ait le courage de nous attaquer par-devant pour que je puisse lui tirer

dessus.

— À mon avis, ça ne serait pas une tactique très fine, cap'taine, répondit-elle. Mais on peut toujours espérer.

L'orage emplissait le ciel, à présent. Ils volaient bas et les nuages avaient avalé le soleil. Le cockpit s'assombrit et les turbulences augmentèrent. La Ketty Jay se mit à trembler, ballottée par les vents.

— Voyons s'ils vont bien viser là-dedans, murmura-t-il. Envoie un signal à Harkins. Dis-lui de partir d'ici. Il connaît le point de rendez-vous.

Jez s'exécuta en tapotant sur l'électrohéliographe.

Quelques instants plus tard, Malvery cria :

— Hé ! Harkins fait demi-tour ! Ce crapaud jaune était censé...

— Ce sont mes ordres ! répondit Frey en hurlant. Il ne peut pas nous suivre dans l'orage. À toi de jouer maintenant.

— Vous donnez des ordres, désormais ? dit Malvery d'un air surpris. Merde, alors !

Puis un bruit de salves crépitantes s'éleva de nouveau du canon automatique.

Crake apparut à la porte.

— Silo dit que les moteurs ont été touchés et qu'ils chauffent, mais rien de trop grave. À part ça, il n'y a que des problèmes mineurs de structure...

Un chahut dévastateur retentit lorsqu'une rafale toucha l'arrière de la carlingue de la Ketty Jay. Elle fit une folle embardée, passa dans une zone de turbulence et plongea de quinze mètres assez vite pour soulever Crake du sol et le faire heurter de nouveau le plancher. Les moteurs gémirent et grincèrent en un crescendo inquiétant, puis se turent doucement jusqu'à reprendre leur bruit habituel.

Le démoniste se leva en essuyant du sang sur sa lèvre coupée.

— Je repars chercher une estimation des dégâts auprès de Silo, c'est ça ? demanda-t-il.

— Inutile, dit Frey. Contentez-vous de vous accrocher.

Crake serra le montant métallique de la porte du cockpit au moment où la Ketty Jay se mit à s'agiter violemment. Le capitaine vida un peu de gaz aérium des cuves pour ajouter du poids et de la stabilité à l'appareil et laisser ainsi les propulseurs supporter la pression. Il était crucial de trouver le bon équilibre. Un aéronef comme la Ketty Jay, contrairement à son escorte, n'était pas assez aérodynamique pour voler sans l'aide de ses ballasts plus légers que l'air. Il n'avait pas assez de portance pour maintenir sa carcasse dans le ciel.

Les nuages d'orage, tourbillons d'un noir d'encre clignotant sous l'effet de violents éclairs, fonçaient vers eux. Le vent et les différences de pression les poussaient de tous côtés. Le monde extérieur

s'assombrit rapidement lorsqu'ils atteignirent la bordure extérieure des cumulonimbus. Suite à l'explosion d'un éclair aveuglant et terriblement proche, Crake se recroquevilla. Jez le regarda et lui adressa un sourire de sympathie. Il se ressaisit et se redressa.

— Doc ! T'es toujours avec nous ? hurla Frey par-dessus la plainte du vent de plus en plus forte.

Aucune réponse.

— Doc !

— Quoi ? cria Malvery, irrité.

— Ils sont toujours à nos basques ?

Une longue pause.

— Doc ! hurla Frey.

— Je cherche, bordel ! tonna le médecin. Il fait noir, là-dehors ! (Un instant plus tard, il partit d'un rire triomphant.) Ils font demi-tour, cap'taine ! Ils rentrent chez eux !

Jez eut un large sourire soulagé.

Une zone de haute pression poussa la Ketty Jay par en dessous et l'appareil fit un virage serré qui arracha Crake au montant de la porte et l'envoya à pleine vitesse contre un mur. Dehors, il faisait aussi noir qu'en pleine nuit. Frey alluma les feux avant, mais cela ne fit qu'éclairer l'obscurité impénétrable qui les avait englobés.

— Je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer que nous sommes encore sous l'orage, dit le démoniste.

Comme Frey se concentrait sur le pilotage, ce fut Jez qui répondit.

— Il faut mettre un peu de distance entre eux et nous. Sans quoi ils pourront reprendre la poursuite dès que nous aurons émergé.

— Et que se passera-t-il si un éclair nous touche ? demanda-t-il, sans vraiment vouloir connaître la réponse.

— Nous exploserons, sans doute, dit le capitaine.

Crake devint gris. Jez ouvrit la bouche pour parler, mais à cet instant, l'aéronef subit une nouvelle secousse. Frey entendit des objets s'entrechoquer dans le mess et quelque chose craqua et éclata avec un grand bruit dans le couloir. De l'eau se mit à jaillir de partout.

— Ce coucou va tenir, au moins ? demanda le démoniste.

— Oui, murmura Frey. Et si vous le traitez encore de coucou, je vais vous foutre dehors sur-le-champ et vous et votre amie métallique pourrez rentrer chez vous en volant.

— Et manquer l'occasion d'aller au Bal d'Hiver de Gallian Thade ? Essayez et...

Un terrible éclair de lumière explosa soudain et tout devint noir. Toutes les lumières, intérieures comme extérieures, s'éteignirent brusquement. Une brève sensation d'irréalité, comme si le temps s'était arrêté, s'abattit sur eux. L'air crépitait et était saturé d'une énergie débordante. Pendant de longues secondes, personne ne parla.

Une paix étrange enroba le chaos. Les moteurs vrombissaient avec régularité et les faisaient avancer dans l'orage. Les ténèbres étaient absolues.

Puis les lumières se rallumèrent en clignotant et la Ketty Jay recommença à faire du bruit.

— C'était quoi ? chuchota le démoniste.

— Un éclair, dit Jez.

— Vous aviez dit que nous exploserions ! lança Crake au capitaine en l'accusant.

Frey se contenta de sourire.

— Il est temps de sortir de là, dit-il.

Il tira le manche et l'appareil se mit à monter.

L'ascension à travers les nuages fut rude, mais la Ketty Jay pouvait supporter les turbulences. Elle avait déjà vu pire. Même maltraitée, secouée et tourmentée à chaque klom, Frey combattait l'orage avec elle et tous les deux se connaissaient très bien. Sans en être conscient, le capitaine arborait un sourire féroce lorsqu'il volait. C'était ça être un pirate. Voilà ce qu'on ressentait lorsqu'on était un seigneur des cieux. Lorsqu'on semait ses ennemis, qu'on transformait la défaite en victoire. Qu'on affrontait des tempêtes.

Puis les nuages se dispersèrent et la Ketty Jay en émergea. Le sombre tapis de cumulonimbus s'étendait sous eux à perte de vue et empêchait de voir tout ce qui se trouvait dessous. Au-dessus, tout n'était que bleu pur et infini, et éclat du soleil.

— Malvery ? cria Frey.

— Il n'y a plus personne ! lui répondit le docteur.

Le capitaine regarda, par-dessus son épaule, Jez et Crake qui irradiaient la fébrilité et le soulagement.

— Beau travail, tout le monde, dit-il avant de se laisser tomber dans son siège en soupirant. Beau travail.

Civilisation – Un interlude musical – Fredger
Cordwain – Vexford débarque – Morcutt le
malotru

C'était une chaude nuit où résonnait le chant des insectes. Des plantes luxuriantes sifflaient et bruissaient sous la brise tropicale. Des lampes électriques, cachées dans les feuillages, éclairaient un vieux chemin de pierre qui serpentait à flanc de colline vers les lumières et la lointaine musique. La Vardia du Nord était peut-être glaciale, mais ici, dans les îles Feldspar, il n'y avait pas d'hiver.

Crake et Jez débarquèrent bras dessus bras dessous du luxueux transport de passagers qui les avait amenés depuis les terres. Le démoniste s'arrêta pour ajuster les manchettes de son veston de location, puis sourit à sa camarade pour indiquer qu'il était prêt. Elle tenta de ne pas paraître mal à l'aise dans sa robe noire moulante en descendant de l'aéronef. En bas de l'escalier, un valet les accueillit et leur demanda poliment leurs invitations. Crake les lui tendit et se présenta sous le nom de Damen Morcutt, des Morcutt de Marduk, qu'il venait d'inventer.

— Et voici Mlle Bethinda Flay, dit-il en levant la main de Jez pour que le valet puisse se baisser et l'embrasser.

Le serviteur regarda Crake, comme s'il attendait qu'il développe, mais le démoniste lui fit un clin d'œil entendu et dit :

— Elle est encore novice. Soyez gentille avec elle, hein ?

— Je comprends, monsieur, dit le valet. Madame, vous êtes la bienvenue.

Jez fit une révérence hésitante et ils prirent tous les deux le chemin qui menait au majestueux manoir dominant la colline.

— De petits pas, murmura Crake du coin de la bouche. Ne fais pas de grandes enjambées. N'oublie pas que tu es une dame.

— Je croyais que nous nous étions mis d'accord sur le fait que j'étais la fille d'un constructeur d'aéronefs, répondit-elle.

— Tu es censée être la fille d'un constructeur d'aéronefs qui essaie d'être une dame.

— Je suis la fille d'un constructeur d'aéronefs qui essaie d'être une dame !

— Et c'est justement pour ça que ce déguisement est parfait.

Crake avait passé la semaine précédente à enseigner à Jez les bases

de l'étiquette. Elle apprenait vite, mais un cours accéléré de bonnes manières ne convaincrat jamais personne qu'elle appartenait à l'aristocratie. Pour finir, il avait fini par conclure que les meilleurs mensonges étaient ceux qui se trouvaient les plus proches de la vérité. Elle se ferait passer pour la fille d'un constructeur d'aéronefs : une vie qu'elle connaissait parfaitement. Il jouerait le fils indolent d'une riche famille qui était tombé amoureux d'une femme de basse extraction et était déterminé à l'épouser.

— Comme ça, ils prendront tes erreurs pour de la naïveté et pas pour de l'impolitesse, lui expliqua-t-il. Et ils auront pitié de toi. Ils ont déjà vu ça des dizaines de fois, ce genre de passion entre un jeune aristocrate et une fille du peuple. Ils savent très bien que dès que cela deviendra sérieux, Mère interviendra et tu te feras larguer. Personne ne gâcherait la possibilité de faire un beau mariage en épousant la fille d'un constructeur d'aéronefs.

— Tu es vraiment charmant, observa Jez.

— C'est un sale milieu, lui concéda Crake.

C'était un sale milieu, mais c'était un milieu que le démoniste avait toujours connu et en remontant le chemin entre les arbres agités vers les Hauts de Boisrousse, un immense chagrin monta en lui. Sentir du tissu fin contre sa peau, entendre de la musique douce et le tohu-bohu des conversations porté vers eux par la chaude brise ; toutes ces choses de sa vie d'avant l'accueillaient comme un amant de retour.

Sept mois plus tôt, il aurait trouvé cela normal et même creux et fatigant. La rente qu'il possédait, assez grosse pour lui permettre de vivre dans un luxe modéré, l'autorisait à dédaigner la société qui lui fournissait son argent.

Mais à présent, il avait goûté à la vie de fuyard : traqué, privé de confort et de compagnie. Il était resté bloqué sur un aéronef avec des gens qui se moquaient de son accent et l'attaquaient sur sa sexualité. Il avait vu la mort en face et avait été le témoin du meurtre affreux de dizaines de personnes.

Le monde qu'il avait connu était à jamais perdu pour lui. Se le rappeler lui faisait mal.

— De quoi j'ai l'air ? demanda Jez d'un air tracassé en lissant sa robe et en tapotant ses cheveux minutieusement coiffés.

— Ne fais pas ça ! Tu es très belle.

Elle poussa un petit crissement moqueur.

— Ça, ça gâche un peu l'illusion, dit Crake en se renfrognant. Alors, écoute bien ce que je vais te dire, mademoiselle Bethinda Flay. La beauté n'est qu'une affaire de confiance. Tu présentes plutôt bien lorsque tu enlèves ton bleu de travail et que tu mets un peu de maquillage. Il te suffit d'y croire et tu seras l'égale de quiconque ici. (Il se caressa la barbe d'un air pensif.) De plus, la compétition ne sera pas

rude. La plupart des femmes de cette fête sont le produit d'unions consanguines qui ont fini par totalement anéantir leur capital génétique, et les autres sont coupées de chevaux.

Jez pouffa de surprise puis éclata de rire. Elle mit quelques secondes à se reprendre et à étouffer son hilarité jusqu'à la transformer en un ricanement féminin.

— C'est vraiment gentil de votre part, monsieur, parvint-elle à dire avec un accent exagérément chic. (Elle faillit craquer de nouveau, puis sa gorge se serra et elle poursuivit :) Je dois vous complimenter sur votre finesse d'esprit, ce soir.

— Et moi vous dire que vous êtes radieuse sous la lumière des lampadaires, dit-il en lui embrassant la main.

— Faites donc. Oh, faites donc ! dit Jez en se pâmant.

Elle s'accrocha à son bras et le suivit joyeusement sur le chemin qui menait au manoir. Elle commençait à s'amuser.

Le manoir des Hauts de Boisrousse était situé au milieu d'un bosquet de palmiers, et sa vaste façade munie d'un portique dominait d'immenses pelouses et jardins. L'endroit n'était que grands espaces, murs blancs, piliers lisses et sols de marbre. Les volets étaient ouverts et le son d'instruments à cordes mélancoliques et de pipeaux thaciens flottait dans la nuit.

Des grappes de membres éminents de la bourgeoisie étaient éparpillées sur la pelouse. Les hommes, habillés avec conformisme, portaient, pour la plupart, des uniformes de la Marine. Certains arboraient un autre genre d'uniforme : la veste droite et le pantalon assorti, à la mode du moment. Ils riaient et débattaient, parlaient fort de politique ou de commerce. Certains d'entre eux connaissaient même leur sujet. Les femmes faisaient étalage de chapeaux audacieux et de robes flottantes en s'éventant et en s'agglutinant pour critiquer les vêtements des passants.

Crake sentit la bonne humeur de Jez chanceler à la vue de tant de monde et il lui adressa un sourire rassurant.

— C'est bon, mademoiselle Flay. Ne vous laissez pas intimider.

— Tu es sûr que tu n'aurais pas pu venir tout seul ?

— Ça ne marche pas comme ça, dit-il. Respire un bon coup. On y va.

Des sentiers dallés serpentaient autour des mares et des fontaines pour mener jusqu'à la véranda. Crake la guida à travers le jardin et s'arrêta pour prendre deux verres de vin à un serveur qui passait. Il en offrit un à Jez.

— Je ne bois pas, dit-elle.

— Peu importe. Tiens-le. Que tu aies quelque chose à faire de ta main droite.

Il faisait un peu plus froid à l'intérieur du manoir. Les pièces

hautes de plafond et aux murs de plâtre blanc aspiraient un peu de la chaleur de la nuit et les fenêtres ouvertes laissaient passer la brise. Des domestiques agitaient de grands éventails. Les aristocrates s'étaient rassemblés ici aussi : ils se regroupaient dans les coins ou se tapissaient près des petits fours et se déplaçaient en tournoyant ou en tourbillonnant d'un groupe à l'autre.

— Souviens-toi que nous cherchons Gallian Thade, murmura Crake. Je te le montrerai quand je le verrai.

— Et ensuite ?

— Ensuite on verra ce qu'on peut trouver.

Un charmant jeune homme aux cheveux blonds et à la raie travaillée s'approcha d'eux avec un sourire amical.

— Bonjour. Je ne pense pas que nous nous soyons déjà rencontrés, dit-il en tendant la main.

Il se présenta sous le nom de Barger Uddle, de la célèbre famille des fabricants de pignons.

— Vous savez ! Les Pignons Uddle ! La moitié des aéronefs dans le ciel volent avec nos pignons.

— Damen Morcutt, des Morcutt de Marduk, dit Crake en lui serrant la main énergiquement. Et cette charmante créature est Mlle Bethinda Flay.

— Mon père se servait de vos pignons, dit-elle. Il construisait des aéronefs. Il ne jurait que par eux.

— Oh, comme c'est charmant ! s'exclama Barger. Venez, venez, je vais vous présenter aux autres. Je ne peux pas vous laisser en plan comme du poisson frais.

Crake ne releva pas cette métaphore énigmatique et ils se retrouvèrent rapidement absorbés au sein d'une foule d'une dizaine de jeunes hommes et femmes qui discutaient avec agitation de la meilleure manière de gagner plus d'argent à l'avenir.

— Ce n'est qu'une question de temps avant que la Coalition lève l'embargo sur les exportations d'aérium vers Samarla et le fric coulera alors à flots. Il s'agira d'être prêt à en tirer profit.

— Tu crois ? Je pense que nous allons découvrir que les Sammards n'en ont même plus besoin. Pourquoi crois-tu que la dernière guerre se soit arrêtée si brutalement ?

— Personne ne sait pourquoi ils ont fait la paix. Seule la Grandâme sait ce qui se passe dans leur pays.

— Pfff ! C'était l'aérium, c'est tout. Ils ont fait deux guerres parce qu'ils n'en avaient pas dans leur propre pays et qu'ils ne supportaient pas de nous l'acheter. Mais maintenant ils en ont trouvé, je te parie tout ce que tu veux.

— Nous ne devrions même pas commercer avec ces sauvages. Nous aurions dû y aller et les achever tant que nous en avons l'occasion.

Vous pouvez en être sûrs : il ne s'agit que d'une accalmie. Ils sont en train de construire une flotte assez grande pour nous écraser comme des insectes. Il y aura une troisième Guerre de l'Aérium et nous ne la gagnerons pas. Moi, je pars en Nouvelle Vardia. En Nouvelle Vardia ou à Jagos.

— La frontière. C'est là que se trouve l'argent, t'as raison. Redémarrer au bas de l'échelle. Mais je crois que la société me manquerait. Je finirais par flétrir, là-bas.

— Oh, tu n'es pas un aventurier dans l'âme !

Au bout d'un moment, Crake et Jez se firent excuser et se frayèrent un chemin jusqu'à un immense salon. C'était de là que provenait la musique qu'ils entendaient depuis leur arrivée. Un quintette de Thaciennes interprétait de délicieuses chansons traditionnelles de leur pays. Elles étaient minces, avaient un teint d'olive et des cheveux noirs et la moins attirante d'entre elles restait tout de même belle. Elles portaient de la soie colorée et jouaient sur des instruments en bois et en cuivre exquis.

— Écoute, dit Crake en posant une main sur l'épaule de Jez.

— Écouter quoi ?

— Écoute, c'est tout, dit-il en fermant les yeux.

Les Thaciens dominaient le monde dans le domaine des arts, comme dans ceux de la science, de la culture et de tout le reste. L'aristocratie vardique aspirait aux mêmes prouesses que les Thaciens, mais elle ne parvenait généralement qu'à produire de pâles imitations. Écouter des musiciens thaciens était un plaisir hors de prix ; mais Gallian Thade n'était pas réputé être à court d'argent. Crake se laissa emporter par les arpegges pétillants, par la complainte des pipeaux et par les rythmes en contrepoint.

C'était ça qui lui manquait. L'élégance naturelle de la musique et de la littérature. Être entouré de peintures et de merveilleuses sculptures, de jardins parfaits et de vins élaborés. L'aristocratie se protégeait du monde extérieur en s'entourant de beauté. Sans cette protection, les choses devenaient affreuses et grossières.

Il souhaita alors, plus que tout au monde, y retourner. Revenir à ce qu'il était avant que tout tourne mal. Avant...

— Excusez-moi...

Il ouvrit les yeux, irrité de cette interruption. L'homme qui lui faisait face était plus grand que lui, avait de larges épaules et un cou de taureau. Il était gros, mais pas mou. Chauve, il portait une moustache longue et fine et des vêtements onéreux.

— Désolé de vous gêner la musique, monsieur, dit-il. Je devais simplement me présenter. Je m'appelle Fredger Cordwain.

— Damen Morcutt. Et voici Mlle Bethinda Flay.

Jez fit alors une petite révérence et Cordwain lui embrassa la main.

— Enchanté. Je dois vous demander si nous ne nous sommes pas déjà vus, monsieur. Votre visage me semble familier, très familier même, mais je n'arrive pas à vous remettre.

Crake sentit un petit frisson de peur. Connaissait-il cet homme ? Il s'était dit que personne à la soirée ne connaîtrait son visage. Son crime n'avait pas été repris dans les journaux – personne ne voulait de scandale – et le Bal d'Hiver était trop chic pour les cercles dans lesquels il s'était retrouvé ensuite. Il était presque impossible d'obtenir une invitation.

— Je suis vraiment désolé, dit-il. Je ne me souviens pas.

— Peut-être avons-nous conclu des affaires ensemble ? Ou nous sommes-nous rencontrés dans une soirée ? Puis-je vous demander ce que vous faites dans la vie ?

— Vous pouvez demander, mais je ne suis pas certain de pouvoir répondre, se plaignit Crake en se mettant dans la peau de son personnage. Je suis actuellement entre deux emplois. Père veut que je travaille dans la justice, mais ma mère n'a qu'une idée en tête : que je devienne politicien. Aucune de ces deux carrières ne m'attire beaucoup. J'ai juste envie de passer du temps avec ma chérie. (Il adressa un sourire à Jez qui le lui rendit, d'un air songeur, éblouie par son riche petit ami.) Puis-je vous demander ce que vous, vous faites ?

— Je travaille pour l'Agence des Entraveurs.

Crake fit appel à tout son contrôle pour ne pas changer d'expression. Il reçut cette nouvelle comme un coup de poing dans l'estomac. Il lui parut brusquement clair que Cordwain cherchait à déceler chez lui une réaction, et il se résolut à ne pas lui en donner.

— Et que fait l'Agence des Entraveurs ? demanda Jez innocemment, même si elle devait déjà savoir la réponse.

Crake la remercia en silence pour cette diversion.

Cordwain la gratifia d'un sourire condescendant.

— Eh bien, mademoiselle, nous nous occupons des intérêts de nos clients. Nous travaillons pour des personnes très importantes. Mon travail consiste à faire le lien avec ces clients, pour que les choses se passent bien.

— Des tueurs à gages et des chasseurs de primes, voilà ce qu'ils sont, dit Crake sur un ton dédaigneux. (Il était prompt à réagir dans les interactions sociales et il avait déjà choisi la meilleure tactique pour s'en aller le plus rapidement possible.) Je dois avouer que je trouve cela très déplaisant.

— Damen ! Ne sois pas impoli ! dit Jez, écœurée.

— C'est bon, mademoiselle, dit Cordwain, une évidente hostilité dans le regard. Certaines personnes ne comprennent pas la valeur du travail que nous effectuons. Celui qui respecte la loi n'a rien à craindre de nous.

— Vous osez sous-entendre quelque chose, monsieur ? dit Crake, irrité, en haussant la voix.

Les gens alentour se tournèrent vers eux. Cordwain s'aperçut que leur conversation attirait l'attention.

— Pas du tout, monsieur, répondit-il froidement. Je m'excuse de vous avoir dérangé.

Il s'inclina rapidement devant Jez et s'éloigna. Les personnes qui les entouraient reprirent leurs conversations en jetant parfois quelques coups d'œil, dans l'espoir d'assister à une autre scène.

Crake paniquait. Avait-il perçu un avertissement dans la voix de l'homme ? L'avait-on reconnu ? Mais alors, à quoi bon venir lui parler ? S'agissait-il simplement d'un gros coup de malchance d'être tombé sur un Entraveur ici ?

La sensation apaisante d'être entouré de choses familières s'était évanouie à présent. Il était mal à l'aise et en proie à la paranoïa. Il voulait partir d'ici aussi vite que possible.

Jez le regardait attentivement. Plutôt observatrice, elle savait assurément qu'il se passait quelque chose. Mais elle ne posa pas de questions.

— Et si nous trouvions Gallian Thade ?

Crake l'aperçut peu après, à l'autre bout de la pièce. C'était un homme grand, d'allure sévère, au nez de faucon et au visage couvert de rides profondes. Malgré son âge, il n'y avait pas la moindre trace de gris dans sa barbe et ses cheveux noirs. Il avait l'œil vif et se déplaçait rapidement en parlant, comme un animal toujours à l'affût du danger.

— C'est lui, dit le démoniste en admirant la veste droite de brocart de son hôte.

Thade parlait avec plusieurs hommes d'allure sévère. Certains d'entre eux fumaient des cigares et buvaient du cognac.

— Qui est avec lui ? murmura Jez en regardant l'homme le plus proche de Thade.

Crake observa le compagnon de sa cible avec intérêt.

— C'est le duc Grephen de Lappin.

Il l'avait déjà vu dans les journaux. Ce souverain de l'un des neuf duchés qui formaient la Vardia était un des hommes les plus influents du pays. Seul l'archiduc avait plus de pouvoir politique que les ducs.

Grephen était un homme à l'air lugubre, à la forte carrure et au visage jaunâtre. Ses yeux étaient profondément enfoncés dans leurs orbites et entourés de cernes noirs qui lui donnaient l'air d'être légèrement malade. Ses cheveux blonds et courts couverts d'une pellicule de sueur étaient raides. En dépit de ses trente-cinq ans et son joli uniforme arborant le blason des Lappin sur la poitrine, il ressemblait à un garçon replet jouant au soldat.

Malgré son apparence si banale, les autres traitaient Grephen avec

un grand respect. Il ne parlait pas souvent et ne souriait jamais, mais lorsqu'il avait quelque chose à dire, ses compagnons l'écoutaient attentivement.

— Je parie que vous n'auriez jamais pensé le voir en venant ici ce soir, dit une voix sur sa droite.

Ils se tournèrent et découvrirent un homme émacié aux cheveux blancs et aux sourcils broussailleux, avec un visage rougi par l'alcool et la chaleur. Il portait un uniforme de la Marine aux boutons et aux bottes brillantes.

— Eh bien, non, je n'y aurais jamais pensé, dit Jez.

— Maréchal de l'air Barnery Vexford, dit-il en prenant sa main pour l'embrasser.

— Bethinda Flay. Et voici mon petit ami, Damen Morcutt.

— Des Morcutt de Marduk, ajouta joyeusement Crake en serrant la main de Vexford.

Le vieux monsieur ne fut pas assez prompt à effacer son fugace regard de prédateur. Le démoniste avait déjà compris ce qu'il avait en tête. Il cherchait à séduire Jez et cela faisait de Crake son concurrent.

— En fait, les ferrotypes ne lui rendent pas justice, dit Jez. Il est si majestueux, en personne.

— Oh, oui, c'est exact, confirma Vexford. C'est un homme très sérieux et très prévenant. Et si pieux. Il fait honneur à sa famille.

— Vous connaissez bien le duc ? demanda Jez.

Vexford s'illumina.

— J'ai eu le privilège de le rencontrer à de nombreuses reprises. L'archiduc est également un ami proche.

— Peut-être que vous pourriez nous présenter au duc Grephen ? suggéra Crake en sautant sur l'occasion. (Vexford hésita.) Nous serions honorés de le rencontrer et de remercier notre hôte. Je sais que Bethinda en serait très reconnaissante.

— Oh ! Mon rêve se réaliserait ! lança-t-elle.

Elle devenait une bonne petite actrice.

L'hésitation de Vexford était palpable. On ne présente pas le duc à n'importe qui. Mais il s'était mis dans une situation sans issue et il aurait eu l'air idiot en reculant à présent.

— Comment pourrais-je refuser cela à une si jolie dame ? dit-il en adressant un sourire haineux à Crake.

Puis il posa une main sur le dos de Jez, la revendiquant comme une récompense, et l'emmena vers le groupe du duc sans un regard à son « petit ami ». Crake dut suivre, plutôt amusé par la tentative du maréchal de l'écarter.

Vexford arriva à point nommé, pendant une pause dans la conversation, et tout le monde remarqua donc les nouveaux venus.

— Votre Grâce, dit-il, puis-je vous présenter Mlle Bethinda Flay ?

(Au bout d'un moment, assez long pour être insultant, comme s'il venait juste de se rappeler la présence de Crake, il ajouta :) Et Damen Morcutt, des Morcutt de Marduk.

En voyant les regards vides de ses compagnons, quelqu'un du groupe s'exclama d'un air entendu :

— Les Morcutt de Marduk, ah, oui !

Comme s'ils étaient d'accord, les autres murmurèrent assez pour laisser entendre qu'il s'agissait réellement d'une bonne famille, même si aucun d'entre eux ne savait qui étaient ces Morcutt de Marduk.

Jez fit une révérence ; Crake s'inclina.

— C'est un grand honneur, Votre Grâce, dit-il. Pour tous les deux.

Le duc ne dit rien. Il leur adressa à peine un signe de tête, puis jeta à Vexford un regard signifiant : pourquoi avez-vous amené ces deux-là ici ? Autour d'eux la conversation s'était arrêtée. Vexford s'agita avec nervosité et but son cognac.

— Et vous devez être Gallian Thade ! s'exclama soudain Crake.

Il prit la main de Thade et la serra chaleureusement entre ses paumes, puis lui donna une petite tape amicale sur les hanches.

Vexford manqua de s'étrangler avec son cognac. Les autres parurent choqués. Une telle familiarité envers un homme qui lui était visiblement supérieur était impardonnable. Le pire des comportements. Personne ne s'attendait à une attitude aussi rustre dans un endroit comme celui-là.

Thade garda son calme.

— Je suis ravi que cela vous plaise, dit-il sur un ton glacial. Vous devriez essayer les petits fours. Je suis sûr que vous les trouverez délicieux.

— Je n'y manquerai pas ! dit Crake avec enthousiasme. Je vais le faire tout de suite. Viens, Bethinda, laissons ces gentilshommes à leurs affaires.

Il la prit par le bras et l'emmena vers la nourriture, abandonnant Vexford au dédain silencieux de ses pairs.

— C'était quoi, ça ? demanda Jez. Je croyais que tu voulais découvrir ce qui se tramait avec Thade.

— Tu te souviens de ça ? dit-il en sortant une bague d'oreille argentée de sa poche.

— Bien sûr. Tu as montré au cap'taine comment elles marchaient. Il en a parlé sans arrêt pendant deux jours. Je crois que tu l'as impressionné. (Elle le regarda accrocher l'objet à son pavillon.) C'est un peu vulgaire pour ce genre de soirée, il me semble.

— Je ne peux rien y faire.

— Où est l'autre ?

Crake afficha sa dent en or en souriant.

— Dans la poche de Thade. Où je l'ai mise en lui tapotant la

hanche.

Jez resta bouche bée.

— Et tu peux l'entendre maintenant ?

— Cinq sur cinq, dit-il. Maintenant, allons chercher des petits fours, installons-nous et écoutons ce que notre hôte a à dire.

Les stéréotypes de Crake – Jez est trahie – De l'audace et du culot – Une information effrayante

Une heure plus tard, Crake commençait à se rappeler pourquoi l'aristocratie l'ennuyait autant. Il avait l'impression de rencontrer sans arrêt la même personne. Les visages étaient différents, mais les mondanités vides de sens et les remarques banales restaient identiques. Il n'avait encore croisé personne de plus intéressant que les vêtements qu'il portait.

Les invités entraient parfaitement dans les cases qu'il leur attribuait. Il y avait l'Aventurier Dorloté, qui voulait utiliser l'argent de son père pour explorer des pays lointains et finir par monter une affaire en Nouvelle Vardia. Ce genre de personne n'avait aucune idée de ce qu'était la souffrance. Il y avait le Futur Ruiné, qui parlait avec enthousiasme d'investissements dans des projets dangereux et des sciences étranges, rêvant de vastes profits qui ne se matérialiseraient jamais. Il était souvent accompagné de la Beauté Insipide dont la bêtise crasse n'était supportable que parce qu'elle était agréable à regarder. Parfois, il remarquait une Jeune Harpie, enfant gâtée d'une famille riche. Peu séduisante, mais assez intelligente pour comprendre que son fiancé n'était avec elle que pour son argent. Pour se venger d'avoir réduit ses rêves romantiques à néant, elle faisait du reste de sa vie un enfer.

Il reconnaissait ceux-là, et les autres, grâce à sa grande expérience. Une succession de stéréotypes et de clichés, se dit-il avec dédain. Chacun d'entre eux pensait vraiment être unique. Ils répétaient comme des perroquets les opinions stupides lues dans les journaux et espéraient que tout le monde serait d'accord. Comment avait-il pu communiquer avec ces gens ? Comment pourrait-il un jour revenir en leur sein en sachant ce qu'il savait ?

Ils allèrent dans la magnifique salle de bal aux piliers de marbre torsadés et aux chandeliers de cuivre. Des couples, dont une minorité était amants, emplissaient tout l'espace. Ils changeaient de partenaires en se déplaçant, hommes et femmes circulant dans un mouvement politique, bavardant et s'espionnant les uns les autres. Crake resta sur un côté avec Jez et conversa avec deux frères qui venaient d'acheter une mine d'aérium et ne savaient visiblement pas comment l'exploiter.

Gallian Thade et le duc Grephen se trouvaient à l'autre bout de la salle. Le démoniste écoutait. C'était difficile de se concentrer sur deux conversations à la fois, mais heureusement, ni l'une ni l'autre n'exigeait plus de la moitié de sa capacité d'attention. Jez répondait aux Frères de l'Aérium et Thade et ses compagnons ne disaient rien d'intéressant. Leurs sujets de discussions alternaient projets d'affaires, mots d'esprit et plaisanteries. Il commençait à se demander si Frey avait eu raison de croire que Thade pourrait lâcher quelque chose.

— Nous devrions aller ailleurs, entendit-il sa cible murmurer par sa bague d'oreille en argent. Il faut qu'on parle.

Les yeux de Crake se tournèrent vers son hôte qui s'adressait au duc. Grephen acquiesça et ils se firent excuser avant de quitter la salle de bal. Voilà qui était prometteur.

— Mademoiselle Flay !

C'était Vexford, le vieux poivrot élané qui s'était entiché de Jez. Il jeta à Crake un regard toxique quand ils se saluèrent. Il n'avait pas oublié l'embarras dans lequel le démoniste l'avait mis. Mais apparemment, il n'avait pas été assez gêné pour renoncer à essayer de voler la petite amie de son adversaire.

— Maréchal Vexford ! lança Jez avec un enthousiasme excessif et simulé. Quelle joie de vous revoir !

Le vieil homme bomba le torse de plaisir.

— Je me demandais si vous me feriez l'honneur d'une danse ?

Jez regarda Crake en hésitant, mais celui-ci n'écoutait pas. Il était concentré sur ce qui lui parvenait dans l'oreille. Grephen et Thade saluaient des gens en traversant la salle de bal en direction d'une porte située de l'autre côté. Les échanges devenaient de moins en moins audibles à mesure qu'ils s'éloignaient.

— Damen ? demanda Jez. (Il se concentra de nouveau sur elle.) Le maréchal Vexford veut danser avec moi.

Les yeux de la jeune femme semblaient dire : Sauve-moi !

Crake fit un grand sourire au maréchal.

— Très bien, monsieur. Très bien, dit-il. Excusez-moi, je suis attendu.

Il s'éloigna avec une hâte impolie pour s'épargner le regard horrifié de Jez qui se sentait trahie.

Il prit la direction de la porte vers laquelle se rendaient Grephen et Thade, en regardant avec nervosité autour de lui. Il cherchait une trace de Fredger Cordwain, l'homme qui travaillait pour les Entraveurs. Crake ne l'avait pas revu depuis leur conversation et cela l'inquiétait fortement.

Enfant, les araignées l'effrayaient. Elles semblaient aimer sa chambre et même lorsque les servantes les chassaient, elles revenaient toujours. Mais il en avait tellement peur qu'il supportait mieux leur

présence s'il les voyait tapies dans un coin ou immobiles par terre. C'était lorsqu'il détournait les yeux, quand l'araignée disparaissait, qu'il était terrorisé. Il préférerait qu'elles soient sagement de l'autre côté de la pièce que peut-être déjà en train d'avancer sur son oreiller vers son visage. De la même manière, il voulait voir Cordwain.

La voix de Thade devint plus audible dans son oreille quand il se rapprocha d'eux. Ils passèrent la grande porte au bout de la salle de bal et sortirent. Crake les suivit de loin.

Il entra dans un couloir qui traversait le manoir pour mener dans d'autres pièces : des fumoirs, des galeries, des salles. Des groupes d'invités admiraient les sculptures ou riaient. Lui transpirait, et pas seulement à cause de la chaleur. Il avait l'impression d'être un criminel. Les regards désinvoltes des portiers et des serviteurs paraissaient brusquement soupçonneux et entendus. Il but son vin et tenta de prendre un air déterminé.

— Où allons-nous ? dit doucement Grephen à Thade en regardant autour de lui. Dans un endroit plus privé que celui-ci, j'ose espérer.

— Mon bureau est interdit aux invités, lui répondit son hôte.

Il s'arrêta devant une lourde porte en bois décorée de vignes sculptées, et la déverrouilla avec une clé. Crake s'arrêta un peu plus haut dans le couloir et fit semblant d'admirer la peinture d'une tante grotesque de la dynastie des Thade. Ses cibles entrèrent et fermèrent le battant derrière eux.

Il attendit qu'ils parlent de nouveau. Ce qu'ils ne firent pas. Puis il crut apercevoir un murmure dans son oreille, mais trop faible pour qu'il comprenne. Le bureau s'enfonçait donc dans le manoir et ils arrivaient aux limites de la portée de l'appareil.

Palsambleu ! Je savais que j'aurais dû donner plus de puissance à ces trucs, pensa-t-il, agité, en tripotant sa bague d'oreille.

Il regarda des deux côtés du couloir, mais personne ne faisait attention à lui. Il se rendit alors face à la porte du bureau. Si quelqu'un lui demandait quoi que ce soit, il pourrait toujours dire qu'il s'était perdu.

Il tenta d'ouvrir la porte qui ne céda pas. Il essaya de nouveau, cette fois avec plus de force. Verrouillée.

— À mon avis, vous n'avez pas le droit d'entrer là-dedans, dit un homme corpulent d'âge moyen qui avait remarqué ses difficultés.

— Oh, dit Crake. J'ai dû me tromper. (Il baissa la voix.) Je pensais qu'il s'agissait des toilettes. Ça presse, vous voyez.

— À l'autre bout du couloir, lui indiqua son interlocuteur en lui donnant une tape sur l'épaule.

— Merci beaucoup, répondit le démoniste avant de s'éloigner rapidement.

Ses pensées s'emballèrent. Si Thade avait quelque chose

d'intéressant à dire, cela se déroulait en ce moment et Crake était trop loin pour l'entendre. Cette excursion n'aurait servi à rien s'il n'arrivait pas à se rapprocher rapidement.

Il passa alors devant un escalier qui montait. Il était assez étroit, simple, avec des marches élégantes en pierre blanche et une rampe brillante. Un serviteur se tenait sur le premier degré et empêchait les invités de l'emprunter.

Crake eut brusquement une idée.

— Excusez-moi, dit-il. Cela vous dérangerait si j'allais jeter un coup d'œil là-haut ?

— C'est interdit aux invités, monsieur, dit le domestique.

Le démoniste fit un grand sourire. Son meilleur sourire, celui qu'il destinait aux portraits. Sa dent en or brilla sous la lumière de l'ampoule électrique. Les yeux du serviteur scintillèrent comme ceux d'une pie.

— Je vous serais très reconnaissant si vous pouviez faire une exception, dit-il.

À l'étage, les couloirs étaient frais, silencieux et vides. Le brouhaha des conversations et de la musique était étouffé par le sol épais. Crake entendait deux servantes toutes proches qui parlaient à voix basse et ricanaient en préparant les chambres.

Il emprunta la direction qui, selon lui, le mènerait vers le bureau de Thade. Malgré l'affreux frisson de l'interdit, il commençait à avoir les jambes lourdes. Utiliser les bagues d'oreilles, et à présent sa dent, avait sapé son énergie. Des années de pratique l'avaient habitué à supporter les effets débilissants du maniement de démons, mais leur utilisation prolongée bien que minimale l'avait épuisé.

Une voix d'homme se mêla à celles des femmes. Un majordome. Qui les réprimandait. « Reprenez le travail. » Tous les trois étaient quelques mètres plus loin, après le virage que prenait le couloir. Ils pourraient apparaître à tout moment et Crake serait découvert. Il sentait son poulx battre contre son col. La peur de se faire prendre en train de commettre un acte répréhensible rendait ses mains moites. Il s'étonnait de la facilité avec laquelle les gens comme Frey parvenaient à se moquer de l'autorité.

Puis il entendit un murmure. Un bruit très léger. Le démon prisonnier de sa bague d'oreille entraînait en résonance avec son jumeau. Il captait de nouveau la conversation.

Furtivement, en retenant sa respiration, il avança dans le couloir. Le majordome donnait des instructions sur la façon dont le maître voulait que soient arrangées les chambres de ses invités. Sa voix devenait plus forte. Malheureusement, ce n'était pas le cas de celle de Thade. Crake sortait de la zone de portée de son dispositif. Quelque part à l'étage du dessous, Thade et Grephen s'entretenaient des

affaires secrètes qu'il était venu découvrir. Il devait se rapprocher.

Crake se glissa jusqu'à l'angle du couloir et s'appuya contre le mur. Il jeta un coup d'œil dans l'allée perpendiculaire. Le majordome était sur le pas de la porte d'une chambre voisine, légèrement à l'intérieur. Dos au corridor, il parlait aux servantes qui étaient dedans.

Le démoniste prit une profonde inspiration puis retint son souffle. Il devait agir tout de suite, avant que son sang-froid l'abandonne. À pas de loup, il passa devant l'ouverture. Personne n'éleva la voix pour l'arrêter. Le majordome continua à parler. Incrédule d'avoir autant de chance, Crake avança encore et la conversation dans sa bague d'oreille commença à devenir audible.

— ... m'inquiète que... pas encore pris...

Il ouvrit une porte d'aspect ordinaire et se précipita à l'intérieur, pressé de quitter le couloir. Il se retrouva dans une pièce couverte de carrelages verts, munie d'une fenêtre aux volets clos, d'un lavabo blanc festonné et d'une cuvette surplombée d'une chasse d'eau.

Bon, se dit-il. Finalement, j'ai trouvé les toilettes.

— Il faut à tout prix que Dracken le retrouve avant les Chevaliers de l'archiduc, dit Grephen dans son pavillon. Ç'aurait dû être fait correctement la première fois.

Crake sentit un frisson coupable, celui d'une oreille indiscreète qui découvre un scandale. Ils parlaient de Frey.

— Personne ne s'attendait à ce qu'il s'en sorte, dit Thade. Quatre bons pilotes servaient d'escorte.

— Alors pourquoi n'ont-ils pas fait leur travail ?

Les toilettes étaient munies d'un verrou intérieur qui fermait grâce à une grande clé d'acier. Crake verrouilla la porte et tourna la clé avant de s'asseoir sur le couvercle de la cuvette. Grephen et Thade étaient quasiment juste au-dessous de lui, à présent. Il les entendait parfaitement.

— Le survivant a dit qu'ils ont lancé une attaque surprise.

— Bien entendu ! Nous leur avons donné l'itinéraire de l'As de Crânes ! Pourquoi nos pilotes n'ont-ils pas été prévenus ?

— Les pilotes étaient des indépendants, engagés par des intermédiaires, qui ne pouvaient être reliés à vous. Il fallait qu'il s'agisse de témoins fiables, à la réputation sans tache. Si nous les avions prévenus d'une attaque, ils auraient compris que nous avions préparé l'embuscade.

Amalicia Thade avait raison, se dit Crake. Son père n'était pas le seul impliqué. Tout ceci remonte jusqu'au duc.

— La Ketty Jay avait deux chasseurs pour escorte, poursuivit patiemment Thade. Nous ne savions même pas que Frey en possédait. Il est tellement insignifiant, tellement misérable que c'est par miracle qu'il arrive à maintenir son appareil dans les airs, alors trois...

— Vous ne saviez pas ?

— Votre Grâce, imaginez-vous la difficulté qu'il y a à suivre la trace d'un asticot dans le cloaque grouillant des bas-fonds ? Un homme tel que lui n'a pas de racines et ne laisse aucune trace lorsqu'il part. La taille même de notre grand pays rend...

— Alors, vous l'avez sous-estimé.

Crake perçut une pause pleine de ressentiment.

— Je l'ai mal jugé, finit par dire Thade.

— Le problème c'est que vous n'avez rien jugé du tout, dit Grephen. Vous avez laissé la haine personnelle que vous ressentez pour cet homme vous aveugler. Vous y avez entrevu la possibilité d'une vengeance envers celui qui a déshonoré votre fille. Je n'aurais jamais dû vous écouter.

— La Grandâme elle-même trouvait que Darian Frey était un excellent choix pour notre stratagème.

— Les augures n'étaient pas clairs, dit froidement le duc. Même le Grand Oracle l'a dit. N'allez pas croire que vous savez ce que pense la Grandâme.

— Je dis juste que j'ai confiance en sa sagesse, répondit Thade. Ce n'est qu'un contretemps. Nous finirons tout de même par triompher.

Crake ne put réprimer un sourire méprisant et une exclamation réprobatrice. De la superstition et de la bêtise, pensa-t-il. C'est bizarre que la Grandâme ne puisse pas m'empêcher d'utiliser mes démons pour écouter tout ce que vous dites.

— Le survivant nous a dit que les chasseurs qui escortaient la Ketty Jay étaient des appareils rapides manœuvrés par d'excellents pilotes, expliqua Thade. L'attaque surprise a plongé les nôtres dans le chaos et nous a coûté la moitié de nos hommes. Nous avons eu de la chance qu'un témoin arrive à s'échapper pour faire son rapport à l'archiduc. (Pendant un moment, personne ne parla. Crake imagina un silence menaçant de la part de Grephen.)

» Ce n'est pas un désastre, reprit le vieil homme sur un ton apaisant. Hengar est écarté et nous avons toujours les mains propres. Ne voyez-vous pas comment les choses ont tourné en notre faveur ? Le badinage de cet idiot avec la fille de l'ambassadeur samarlien nous a donné une occasion parfaite pour nous en débarrasser et faire croire à une attaque de pirates. S'il n'avait pas voyagé en secret, si vos espions n'avaient pas découvert son aventure, notre travail aurait été bien plus difficile. (Grephen grogna comme pour acquiescer à contrecœur, et se laissa calmer par son interlocuteur.)

» En plus de ça, poursuivit Thade, dévoiler cette aventure au public lui a fait changer d'avis sur Hengar et l'archiduché en général. Ils aimaient tous Hengar, vous vous souvenez ? Il se démarqua de ses parents lorsqu'ils ont commencé leur campagne ridicule visant à

priver le peuple du message de la Grandâme. Sa mort aurait pu renforcer la famille, les rendre sympathiques aux yeux de l'homme de la rue, mais au lieu de ça, ils n'ont jamais été aussi impopulaires.

— C'est vrai, c'est vrai.

L'enthousiasme de Thade alimentait son assurance.

— Ne voyez-vous pas que la Grandâme veille favorablement sur notre entreprise ? Nous avons dégagé la chaîne de succession : l'archiduc n'a pas d'autres enfants qui pourraient hériter de son titre. Le peuple se réjouira lorsque vous prendrez le contrôle de la Coalition. Vous serez l'archiduc Grephen et une nouvelle dynastie commencera !

Crake fut ébranlé. Voilà de quoi il s'agissait ! Ventre-saint-gris ! ils préparaient un coup d'État ! Ils comptaient renverser l'archiduc !

C'était quasiment inconcevable. Aussi loin qu'on s'en souvienne, la dynastie Arken avait toujours régné sur le pays. Les souverains du duché de Thesk étaient les chefs de la Coalition depuis un siècle et demi. C'étaient eux qui avaient obligé la Coalition gangrenée par les disputes à rentrer dans le rang après avoir destitué le roi et renversé la monarchie. Le premier archiduc de Vardia appartenait à la famille d'Arken, comme tous les suivants. Les Arken représentaient le pouvoir suprême dans le pays depuis des générations, ils avaient veillé sur la Troisième Ère de l'Aviation et les Guerres de l'Aérium, la découverte de la Nouvelle Vardia et de Jagos à l'autre bout du monde et la formation des Chevaliers séculaires. Ils avaient aboli l'esclavage et apporté la prospérité économique et l'industrie sur une terre étranglée par les traditions ankylosées de millénaires de gouvernement royal.

Crake sentit l'histoire chanceler. Fasciné, il poursuivit son écoute.

— Cela... m'inquiète que Darian Frey soit toujours en fuite, dit le duc. Il est déjà allé voir le chuchoteur que vous avez engagé.

— Ne vous en faites pas pour Quail. Dracken s'est assurée qu'il ne parlera plus jamais à quiconque.

— Mais Frey est déjà sur la piste. Il a été signalé près de l'ermitage de votre fille.

— À ma demande, les maîtresses ont interrogé Amalicia. Elle jure qu'il ne lui a jamais rendu visite. Dracken l'a probablement intercepté avant qu'il ait pu...

— Et si elle mentait ?

— Vous savez que je ne peux m'y rendre ni la faire sortir. Elle doit rester isolée. Nous devons lui faire confiance, à elle et aux maîtresses.

— Ce que je veux dire, c'est qu'il doit être au courant pour vous. Et donc qu'il risque de l'être pour moi.

— Du calme, Votre Grâce. Qui pourrait le croire ? Depuis que Quail est mort, seule la parole d'un auteur de massacre peut nous impliquer.

— C'est un risque que je ne veux pas courir. S'il creuse assez

profond, il pourra trouver. Je ne veux pas que les Chevaliers séculaires lui mettent la main dessus et lui donnent une chance de débiter ses théories à l'archiduc.

Crake était assis sur les toilettes, les coudes sur les genoux, une main posée sur le front et les doigts enfoncés dans ses cheveux, nerveux. Il comprit enfin la gravité de leur situation. Involontairement, ils s'étaient retrouvés au centre d'une lutte de pouvoir dont l'enjeu était d'une importance capitale pour le pays. Le seul problème était qu'ils avaient été assez importuns pour ne pas mourir lorsqu'ils l'auraient dû. Ils étaient désormais traqués, à la fois par ceux qui les croyaient responsables et par ceux qui voulaient les faire taire. Du menu fretin qui esquivait les dents des poissons les plus gros de la mer.

La voix de Thade redevint apaisante.

— Dracken va bientôt les attraper. Elle a deviné qu'ils iraient voir Quail et elle a prédit qu'ils iraient trouver votre fille plutôt que vous. Je commence à croire en son intuition lorsqu'il s'agit de Frey, dit-il avant de faire une pause. Elle croit aussi qu'il pourrait tenter quelque chose ce soir.

— Ce soir ?

— C'est sa meilleure chance de s'approcher de moi, parmi tout ce chahut. Mais n'ayez crainte. Elle a placé des hommes sous couverture aux quatre coins du manoir, et au port, sur le continent. L'Accès de Délire est caché dans le ciel nocturne, attendant un signal lui indiquant que la Ketty Jay pourrait arriver.

Crake se sentit dévasté. D'abord les Entraveurs et à présent Trinica Dracken ? Qui avait déjà un coup d'avance sur eux ? Ça devenait vraiment trop dangereux. Ce n'était que grâce aux invitations d'Amalicia – et parce que personne ne savait que Crake et Jez appartenaient à l'équipage de la Ketty Jay – qu'ils ne s'étaient pas encore fait démasquer.

La porte des toilettes trembla, le faisant sursauter. Il leva les yeux. Après une pause, elle cliqueta de nouveau. Un instant plus tard, on frappa un bref coup à la porte.

— Y'a quelqu'un ?

C'était le majordome. Le démoniste resta figé. Il ne dit rien, dans l'espoir vain que l'homme à l'extérieur s'en aille.

— Hé oh ? Y'a quelqu'un ?

Il paraissait en colère. Il frappa de nouveau, cette fois plus fort.

La porte était fermée de l'intérieur. Crake décida qu'il ferait mieux d'avouer avant que le majordome devienne vraiment furieux.

— Oui, dit-il. Je sors dans une minute.

— Vous allez sortir tout de suite, monsieur ! dit le majordome. Je ne sais pas comment vous êtes arrivé ici, mais il s'agit des salons

privés de maître Thade.

— Vous lui faites confiance ? dit Grephen au rez-de-chaussée d'une voix brusquement faible.

Ils se déplaçaient et passaient dans une autre pièce. Crake tentait de les entendre par-dessus la voix du majordome.

— À Dracken ? Autant qu'à n'importe quel pirate, répondit Thade. En outre, nous avons besoin d'elle. C'est notre seul lien avec...

— Monsieur ! Je me permets d'insister, il faut sortir tout de suite ! cria le majordome en frappant fort sur la porte.

— Laissez-moi au moins terminer ! protesta Crake pour retarder le plus possible son départ.

Il sentait que le sujet de la discussion était important, mais il avait de plus en plus de difficultés à comprendre ce que disaient les deux hommes.

— ... nous... personne d'autre ? demanda Grephen. Je... mal à l'aise à propos...

— ... Dracken sait que... a des cartes... et un genre d'instrument. Le seul moyen... pour trouver cet endroit. Elle... notre... doit être escortée dans... hors de... cachette secrète...

— Monsieur ! hurla le majordome.

— J'arrive ! cria Crake.

Il tira la chasse d'eau dont le bruit, à son grand désarroi, couvrit la fin de la conversation au rez-de-chaussée. Incapable de tenir plus longtemps, il déverrouilla la porte et fut aussitôt attrapé par un bras. Le majordome était un type petit et rougeaud, à la calvitie naissante, et il ne paraissait pas d'humeur pour les piètres excuses de Crake. Il escorta le démoniste sans ménagement le long du couloir et jusqu'en bas de l'escalier, en passant devant le valet censé surveiller l'accès.

— Ce monsieur va rester en bas à partir de maintenant sans quoi il sera jeté dehors ! dit sèchement le majordome, assez fort pour provoquer des gloussements chez les invités proches.

Crake ne put s'empêcher de rougir. Il se rua vers la salle de bal pendant que le majordome déchargeait sa colère sur l'infortuné valet qui avait laissé passer Crake quelques minutes auparavant.

Arrivé dans la salle de bal, il chercha Jez et la trouva avec Vexford. Le vieil homme se dressait à côté d'elle et, ivre de sherry et de succès, vociférait des récits sur ses exploits extravagants durant la Seconde Guerre de l'Aérium. Crake les rejoignit à grandes enjambées et prit Jez par le bras.

— Cra..., fit Jez avant de se reprendre. Chéri !

— Nous partons, dit-il en l'attirant.

— Ça suffit, malotru ! protesta Vexford, en plein milieu d'une histoire.

Mais Crake ne l'écouta pas et poussa Jez. Le vieil homme attrapa le

poignet de la jeune femme pour l'arrêter.

— Monsieur ! s'exclama-t-elle, le souffle coupé.

Vexford se pencha vers elle et murmura à son oreille d'une voix rauque.

— J'ai un grand domaine, à la sortie de Banbarr. Tout le monde en ville sait où il se trouve. Si vous en avez assez de ce voyou, vous y serez la bienvenue.

Puis son compagnon impatient la tira de ses griffes.

— J'ai été ravie, monsieur ! cria Jez par-dessus son épaule. J'espère vous revoir !

La foule se referma alors autour d'eux et la jeune femme se tourna vers Crake avec un regard furieux.

— Tu m'as laissée seule avec lui, l'accusa-t-elle. Il pue le lait tourné et la carotte.

— Nous en parlerons plus tard, ma chère, dit le démoniste.

— Je crois que je n'ai plus envie de t'épouser, dit-elle en boudant.

Un invité sur le chemin – Le coupe-papier – La soirée finit mal

La foule sur les pelouses s'était considérablement éclaircie – la plupart des gens se trouvaient à présent dans la salle de bal – et le chœur des insectes nocturnes donnait de la voix. Crake retira sa bague d'oreille et la jeta dans un massif de fleurs en passant. Elle ne servait à rien sans son binôme et il n'était pas prêt de le récupérer dans la poche de Thade. Il en fabriquerait d'autres, de meilleures.

— Alors, j'imagine que tu as trouvé ce que tu cherchais ?

— J'ai découvert plus de choses que je le souhaiterais, marmonna-t-il. Mais pour l'instant, j'aimerais déguerpir de cette île le plus vite possible.

Crake leva les yeux vers le ciel sans lune en continuant à marcher, se figurant qu'il pourrait voir une tache noire ressortir sur le fond déjà sombre : l'Accès de Délire qui s'était tapi et attendait. Jez, ayant remarqué son agitation, resta silencieuse.

Ils traversèrent les pelouses et rejoignirent le vieux chemin qui menait à l'aire d'atterrissage du manoir. Là, un transport de passagers faisait la navette jusqu'au port de Noirmonsceau sur le continent. La Ketty Jay était cachée dans une clairière à quelques kloms de la ville. Secoué par sa rencontre avec l'Accès de Délire, Frey n'avait pas osé se poser à Noirmonsceau même. Une précaution sensée, étant donné la tournure des événements. Les espions de Dracken auraient aussitôt repéré l'aéronef.

Jusque-là, le sort leur avait été favorable. Ils avaient puisé dans leurs réserves de chance. Mais plus ils s'approchaient de la vérité concernant la destruction de l'As de Crânes, plus l'étau se resserrait.

Le chemin qui descendait jusqu'à l'aire d'atterrissage était large, déserté et bordé de chaque côté par un mur de pierres sèches qui arrivait aux genoux. Il serpentait sur la colline et s'évasait parfois en de petites zones de repos dotées de bancs en bois sculpté. Des rince-bouteilles tombants et des jacarandas surplombaient le mur et obscurcissaient des portions du chemin. Des lampes électriques, installées dans des recoins, éclairaient leurs visages par en dessous. Des chauves-souris faisaient un festin d'insectes dans les tièdes ténèbres au-dessus.

Crake ne pensait qu'à atteindre l'aire d'atterrissage et à partir. Jez

le surprit donc en le tirant par la manche pour l'obliger à s'arrêter.

— Il y a quelqu'un, dit-elle.

Elle observait intensément les arbres, les yeux légèrement dans le vague, comme si elle voyait à travers les feuilles et l'écorce pour déceler la présence de celui qui se trouvait derrière.

— Quoi ? Où ?

Il tenta de suivre son regard, mais ne distingua personne.

— Il est juste là-bas, murmura-t-elle sans quitter l'endroit des yeux. Sur le banc. Il nous attend.

Ils restèrent là un moment, ne sachant que faire. Crake ne parvenait pas à comprendre comment elle arrivait à percevoir cet homme mystérieux, ni comment elle connaissait ses intentions. Mais il n'avait aucun doute sur la conviction dont elle faisait preuve en parlant. Ils ne pouvaient avancer sans passer devant lui ni revenir en arrière. Crake regretta soudain de ne pas avoir tenté d'entrer au bal avec des armes, mais les invités n'avaient pas le droit d'en porter.

Il ne pouvait pourtant pas rester là, coincé, comme un enfant qui a peur de bouger pour ne pas déranger l'araignée. Ce n'était pas ainsi qu'un homme se comportait. Alors il s'arma de courage et reprit sa route, Jez sur ses talons.

Une dizaine de pas plus tard, le chemin tourna et s'élargit en une zone de repos circulaire, dissimulée par le feuillage. Une mare en pierre d'où jaillissait, d'une pique en son centre, un faible jet d'eau, décorait l'endroit. Assis sur un banc, Fredger Cordwain contemplait la mare. Il leva les yeux à l'arrivée de Crake et Jez.

— Bonsoir, dit le démoniste sans ralentir le pas.

— Bonsoir, Grayther Crake, répondit Cordwain.

Son interlocuteur se figea en entendant son nom. Il se contracta, prêt à courir, mais Cordwain jaillit du banc, un revolver dans sa main épaisse. Il avait dû présumer que la règle concernant le port d'arme ne s'appliquait pas à lui.

— Ne rendons pas les choses difficiles, dit Cordwain. Vous avez autant de valeur pour moi mort que vivant.

— Qui est-ce ? demanda Jez à Crake. (Il lui fallut un moment avant de comprendre qu'elle jouait encore son rôle.) Que se passe-t-il, chéri ?

Cordwain s'avança vers eux, son arme pointée sur le démoniste.

— Mademoiselle Bethinda Flay, dit-il. Si c'est bien votre nom. L'Agence des Entraveurs est à la poursuite de votre « chéri » depuis plusieurs mois. J'ai honte d'avouer qu'il m'a fallu un peu de temps avant de le reconnaître en le comparant aux ferrotypes. Ça doit être à cause de la barbe. Je n'ai pas une bonne mémoire des visages.

— Mais il n'a rien fait ! protesta Jez. De quoi s'agit-il ?

Cordwain la regarda posément.

— Vous ne savez pas ? Il a assassiné sa nièce. Une fillette de huit ans.

Jez regarda Crake, abasourdie. Son camarade s'était voûté et regardait par terre.

Cordwain passa derrière le démoniste, lui prit les poignets et lui tira les bras dans le dos. Puis il rangea son pistolet dans sa ceinture et sortit une paire de menottes.

— Il l'a poignardée dix-sept fois avec un coupe-papier, dit-il sur le ton de la conversation. Il l'a laissé se vider de son sang sur le sol de son propre sanctuaire de démoniste. C'est ce genre de monstre.

Crake ne lutta pas. Il était devenu pâle et froid et avait envie d'être malade.

— Son propre frère nous a engagés pour que nous le retrouvions, dit Cordwain. N'est-ce pas triste ? Les familles qui se déchirent, c'est affreux. On devrait toujours pouvoir faire confiance aux siens.

Des larmes montèrent aux yeux de Crake lorsque les menottes se refermèrent. Il leva la tête et croisa le regard de Jez. Elle le considérait avec insistance, choquée. Désireuse d'être rassurée. Elle voulait être certaine qu'il n'avait pas fait une chose pareille.

Il n'avait rien à lui dire. Elle ne pourrait jamais le condamner plus qu'il ne s'était condamné lui-même.

— Si cela ne vous dérange pas, mademoiselle. Je vais devoir vous demander de me suivre également, dit Cordwain en ajustant les menottes. Je suis sûr que vous comprenez. Jusqu'à ce que nous ayons vérifié que vous n'avez aucun lien avec ce...

Jez plongea sur le pistolet qui dépassait de la ceinture de Cordwain, mais ce dernier était prêt à la recevoir. Il l'attrapa par le bras et la déséquilibra en poussant Crake à terre de l'autre main. Avec les menottes attachées dans le dos, le démoniste ne put amortir sa chute et heurta durement le sol rocailleux au niveau de l'épaule.

Jez gifla et frappa Cordwain, mais il était grand, plus fort et plus lourd qu'elle.

— C'est bien ce que je pensais, dit-il en l'esquivant. Vous êtes dans le coup aussi, n'est-ce pas ?

La navigatrice parvint à le surprendre par un coup de poing à la mâchoire. Mais son étonnement ne dura pas longtemps. Il la frappa durement du revers de la main au visage : une fois, deux fois, trois fois à la suite. Puis il la poussa. Elle trébucha et tomba la tête la première, les bras battant l'air, et se fendit le front contre le petit mur de la mare.

L'horrible bruit de l'impact glaça l'atmosphère. Cordwain et Crake regardèrent tous deux la femme dans sa jolie robe noire, immobile par terre.

Elle ne se relevait pas.

— Qu'avez-vous fait ? cria Crake, encore allongé par terre, avant de se remettre péniblement à genoux.

Cordwain dégaina son pistolet et le braqua sur lui.

— Calmez-vous.

— Aidez-la !

— Je vous ai dit de vous calmer ! lança-t-il.

Il s'approcha de Jez, s'accroupit près d'elle et prit sa main molle avant d'appuyer deux doigts contre son poignet. Au bout d'un moment, il la lâcha, tourna sa tête d'un côté et tenta de trouver un pouls sur son cou.

Crake comprit ce qu'il se passait à son expression. Il sentit une haine irrépressible et irrationnelle monter en lui.

— Espèce de fils de pute ! gronda-t-il en se relevant.

Cordwain tourna aussitôt son arme vers lui.

— Vous avez vu ce qui s'est passé ! dit l'Entraveur. Je n'ai pas fait exprès !

— Vous l'avez tuée ! Elle n'avait rien à voir là-dedans !

Cordwain avança vers lui.

— Fermez votre gueule, bordel ! Je vous ai dit que je pouvais vous ramener mort ou vif et c'était vrai !

— Alors vous feriez mieux de me tuer, enfoiré ! Parce que même un Entraveur n'a pas le droit de tuer une femme innocente ! Et je vais m'assurer que tout le monde soit au courant de ce que vous avez fait.

— Il faut que vous cessiez de parler, monsieur, ou je vais vous abattre comme un chien !

Mais Crake était incontrôlable. La vue de Jez, allongée par terre, avait libéré quelque chose en lui. Toute la rage, la culpabilité, l'horreur qu'il avait difficilement emprisonnées sortirent d'un coup. Il vit sa nièce, immobile et sans vie, sa chemise de nuit trempée de sang, son petit corps lacéré par de graves blessures. Il vit le coupe-papier dans sa main.

C'était le jour où il s'était enfui, et il ne s'était pas arrêté depuis.

— Pourquoi vous ne tirez pas ? cria-t-il. Pourquoi ? Épargnez-moi un procès spectaculaire ! Appuyez sur la détente !

Cordwain recula, le pistolet levé. Il ne savait pas comment se comporter avec le fou qui crachait, le visage rouge, en titubant vers lui, les mains menottées dans le dos.

— Restez où vous êtes, monsieur !

— Ça suffit, espèce de meurtrier, cria-t-il. Ça suffit ! J'en ai assez !

Puis il y eut un mouvement, rapide dans la nuit, et un horrible craquement sourd retentit. Les yeux de Cordwain roulèrent vers le haut et il s'effondra sur lui-même en chutant au sol.

Derrière lui, Jez avait une pierre sèche du mur à la main.

Crake la considéra.

Elle jeta la roche et prit les clés de l'Entraveur. Elle s'approcha de Crake, le retourna et détacha ses menottes. Une fois libéré, il retrouva la parole.

— Je croyais que tu étais morte.

— Lui aussi, répondit-elle.

— Mais il... tu étais morte.

— Apparemment pas. Donne-moi un coup de main.

Elle entreprit de traîner Cordwain vers les arbres. Au bout d'un moment, Crake alla l'aider. Tandis qu'ils le faisaient passer par-dessus le muret de pierres sèches, le démoniste entrevit les yeux de l'homme dont la tête pendait. Ils étaient ouverts et injectés de sang.

Il se détourna et vomit. Jez attendit qu'il ait fini, puis dit :

— Prends ses jambes.

Il n'était pas habitué à l'entendre parler sur ce ton implacable. Il obéit et ils le portèrent ensemble à l'écart du sentier, puis l'abandonnèrent.

Ils retournèrent dans la clairière où Jez remplaça la pierre dans le mur et jeta le pistolet de Cordwain dans les broussailles. Elle dépoussiéra sa robe le mieux qu'elle put.

— Jez, je..., dit-il.

— Je ne l'ai pas fait pour toi, mais pour moi, l'interrompit-elle. Je ne vais pas me faire arrêter par un satané Entraveur. Pas alors que la moitié du monde veut notre peau. (Il y avait du dégoût et de l'épuisement dans sa voix.) De plus, tu ne m'as toujours pas dit ce que tu as appris ici. Le cap'taine voudra sans doute le savoir.

Ce n'était plus la même Jez que celle qui l'avait accompagné à cette soirée. Le changement était soudain et brutal. Tout ce qui s'était passé avant, chaque blague et chaque mot gentil, ne signifiaient rien face au crime qu'il avait commis. Crake aurait aimé pouvoir dire quelque chose, trouver un moyen d'expliquer, mais il savait qu'elle ne l'écouterait pas. Pas à présent.

— Il vaut mieux ne pas parler de ce qui s'est passé aujourd'hui, dit-elle en s'époussetant. (Elle s'arrêta et lui jeta un regard plein de sous-entendus.) Plus jamais.

Crake acquiesça.

— Très bien, dit-elle après s'être arrangée de son mieux. Fichons le camp d'ici.

Elle prit le chemin vers l'aire d'atterrissage. Crake jeta un dernier coup d'œil vers les arbres, à l'endroit où reposait le cadavre de Cordwain, puis il lui emboîta le pas.

Frey organise une réunion – Espoir – Le capitaine se souvient de Samarla – La baïonnette

— Vous voulez attaquer l'Accès de Délire ? cria Harkins.

Pinn s'étrangla avec sa nourriture et cracha du ragoût sur la table et au visage de Crake. Malvery lui tapa gaiement dans le dos, plus fort que nécessaire, jusqu'à ce que sa toux se calme.

— Merci, dit-il d'une voix hargneuse au docteur souriant.

— Et une vie sauvée de plus, répondit Malvery en retournant se placer près du poêle où il travaillait sur un dessert bouche-artères, composé principalement de sucre.

Crake se tamponna la barbe avec un mouchoir.

— Alors ? demanda Jez. Comment comptez-vous vous y prendre ?

Frey regarda son équipage rassemblé autour de la table de la cantine de la Ketty Jay et se demanda de nouveau s'il faisait ce qu'il fallait. Son plan lui avait paru inspiré lorsqu'il l'avait mis au point, quelques heures plus tôt, mais à présent qu'il se heurtait à la réalité de sa situation, il n'en était plus certain. Il était plaisant d'imaginer une superéquipe d'experts accomplissant leur mission avec une précision clinique, mais il était loin de diriger une machine bien huilée.

Il y avait Harkins, qui se transformait en épave bredouillante à la simple mention de l'Accès de Délire. Malvery, arrosant le dessert de rhum et en profitant pour en boire quelques gorgées. Et Pinn, trop stupide pour avaler correctement sa nourriture.

Jez et Crake étaient dignes de confiance, pour autant qu'il puisse en juger, mais ils évitaient de se regarder depuis le début du repas. Quelque chose s'était passé entre eux au Bal d'Hiver – peut-être que Crake avait tenté une approche malvenue ? – et le dégoût que la jeune femme ressentait pour lui était palpable, tout comme la honte qu'il ne parvenait pas à cacher.

Puis il y avait Silo, qui mangeait du ragoût à la cuiller, énigmatique comme toujours. Silo, le fidèle compagnon de Frey depuis sept ans et qui restait un mystère. Le capitaine ne lui avait jamais rien demandé à propos de son passé, parce qu'il s'en fichait. Silo ne posait jamais de question. Il était simplement là. Pensait-il seulement comme les hommes normaux ?

Il tenta de se rappeler des moments de franche camaraderie et n'y

parvint pas.

Bon, tant pis, allons-y quand même.

— Nous savons tous que nous ne pourrons pas affronter l'Accès de Délire dans les airs, dit-il avant qu'Harkins pousse un soupir de soulagement. Alors, nous allons l'attaquer au sol. Nous attirerons Dracken au port et lorsqu'elle sera à terre... (Il frappa sur la table.) Nous entrerons en action.

Pinn leva une main. Il n'agissait ainsi que pour faire de l'effet. Généralement, lorsqu'il avait quelque chose à dire, il le lâchait sans préambule.

— J'ai une question, dit-il. Pourquoi ?

— Parce qu'elle ne s'y attendra pas.

Pinn baissa un peu la main, puis la releva comme s'il venait d'avoir une idée.

— Oui ? dit Frey d'un air las.

— Pourquoi ne fait-on pas quelque chose d'autre auquel elle ne s'attendra pas ?

— J'aime bien l'idée de fuir, dit Harkins. Je veux dire, nous nous en sommes plutôt bien sortis en fuyant jusqu'à maintenant. Peut-être devrions-nous, vous savez, continuer. C'est juste une idée comme ça. C'est vous le cap'taine. Enfin, ce que j'en dis, c'est qu'on ne change pas une méthode qui marche. Mais c'est juste mon opinion. C'est vous le cap'taine. Monsieur.

L'équipage resta silencieux. Les seuls bruits provenaient de Malvery qui remuait doucement la casserole et de Slag qui, dans un coin de la cantine, mâchait un rat frais qu'il avait ramené de la soute pour dîner avec le reste de l'équipage.

Frey regarda les visages tournés vers lui et éprouva une sensation inconnue, un poids étrange plombant l'instant. Il se rendit compte avec surprise qu'ils attendaient d'être persuadés. Ils voulaient être convaincus. Dans leurs yeux, il aperçut une légère trace de quelque chose qu'il n'aurait jamais cru voir chez eux. Quelque chose qu'il était habitué à lire sur les visages des jolies filles, juste avant qu'il les quitte.

De l'espoir.

Par la malepeste, ils ont de l'espoir ! Ils espèrent que je vais les sauver. Ils ont envie de croire que je sais ce que je fais.

Et Frey s'aperçut avec surprise qu'il en tirait de la satisfaction.

— Écoutez, dit-il. Dracken se rapproche de nous depuis qu'elle a été envoyée sur nos traces. Elle était derrière nous lorsqu'elle a tué Quail, elle a manqué de nous avoir à l'ermitage et elle était même en avance sur nous au Bal d'Hiver. Elle sait que nous sommes au courant pour Gallian Thade et elle se dit que nous allons continuer à suivre sa piste. Mais ce qu'elle ignore, c'est que nous sommes au courant pour

leur cachette secrète.

— Nous ne savons même pas ce qu'est cette cachette secrète, fit remarquer Jez.

Pinn parut perplexe. Il ne savait plus qui était au courant de quoi.

— Crake a entendu Thade et le duc parler de Trinica et d'une cachette secrète, dit Frey. Ils ont parlé de cartes et d'une sorte d'instrument. Je me dis que si nous mettons la main sur ces cartes et cet instrument, alors nous pourrions aussi trouver cet endroit.

Pinn leva la main.

— Question.

— Oui ?

— Pourquoi ?

— Parce que nous avons besoin de preuves. Nous savons que le duc Grephen a fomenté l'assassinat de Hengar. Nous savons qu'il prépare un coup d'État. Mais nous n'avons aucun moyen de le prouver. Si nous y parvenons, nous pourrions envoyer ces enfoirés devant l'archiduc.

— À quoi ça servirait ? demanda Jez. Nous avons tout de même fait exploser l'As de Crânes.

— Tu crois qu'ils vont s'intéresser à celui qui a appuyé sur la détente lorsqu'ils auront le cerveau de l'opération ? demanda Frey. Bon, je ne dis pas qu'ils vont obligatoirement nous pardonner, mais ils risquent d'oublier. Si l'archiduc met la main sur eux, il ne se souciera plus de nous. Nous sommes du menu fretin. Et sans l'immense récompense offerte par le duc Grephen, Dracken ne perdra pas de temps à nous pourchasser.

— Vous pensez que nous pouvons vraiment nous tirer de là ? grommela Malvery.

Il se tenait derrière Frey, près du poêle. Il avait cessé de remuer et regardait fixement la casserole contenant le dessert.

— Oui, dit fermement le capitaine. C'est possible, si nous faisons ce qu'il faut.

L'équipage échangea des coups d'œil, comme si ses membres cherchaient mutuellement du soutien. Pensaient-ils tous la même chose ? Étaient-ils idiots de croire qu'ils pouvaient gagner contre toute attente ?

— Quoi qu'il se passe dans cette cachette, ç'a un rapport avec tout ça, dit Frey. Les réponses sont là-bas, j'en suis sûr. Il y a un moyen de s'en sortir. Mais nous devons tenir bon et commencer par nous compromettre un peu plus. Il faut courir ce risque. Parce que je ne vais pas, et vous non plus, passer le reste de ma vie à fuir.

— Vous avez dit que nous attirerions Dracken dans un port, dit Jez. Comment ?

— Des pourparlers, expliqua-t-il. Nous l'inviterons à discuter sur

terrain neutre. Face à face. Je ferai semblant de vouloir conclure un accord.

— Et vous croyez qu'elle acceptera ?

— Oui.

Le capitaine en était affreusement certain.

Personne ne parla pendant quelques instants. Slag leva les yeux, perturbé par la pause tendue dans la conversation, puis il se remit à manger son rat.

Frey sentit le poids de la main de Malvery sur son épaule.

— Parlez-nous de la suite du plan, cap'taine.

Frey lâcha l'échelle d'acier qui reliait la cantine au couloir principal de la Ketty Jay. Il s'arrêta là un instant et prit une grande inspiration. Expliquer son plan avait été stressant. Pour la première fois de sa vie, il s'inquiétait réellement de ce que pensait son équipage. Il y avait eu quelques bonnes idées, surtout de la part de Jez. Et un choc absolu s'était emparé d'eux lorsqu'il avait révélé la dernière partie. Mais ils avaient aimé ça. Il l'avait vu sur leurs visages.

Bon, c'était fait. Jusqu'à présent, il n'était pas tout à fait certain qu'ils le suivraient. Que son plan devienne brusquement aussi réel avait quelque chose d'effrayant.

Parce qu'il n'avait vraiment, mais alors vraiment pas, envie d'une rencontre avec Trinica Dracken.

Slag monta l'échelle derrière lui et sauta dans le couloir, visiblement d'humeur à chercher de la compagnie. Il suivit le capitaine dans ses quartiers et attendit qu'il ferme la porte et sorte la petite bouteille d'éclat de son tiroir verrouillé dans le meuble. Il s'assit patiemment le temps que Frey s'en administre une goutte dans chaque œil et s'allonge sur le lit. Puis, une fois certain que le capitaine avait de grandes chances de ne plus bouger avant longtemps, il sauta sur son torse, se roula en boule et s'endormit.

Frey se laissa aller aux limites du sommeil, à peine conscient du poids chaud et écrasant du chat sur ses côtes. Il avait peur de ce qui allait arriver. Il détestait être obligé d'agir ainsi. Il détestait devoir faire preuve de courage. Mais dans la brume apaisante du narcotique, il ne sentit que la paix et s'endormit peu à peu.

En cherchant à bloquer une chose qu'il voulait oublier, il finit par rêver d'une autre.

La côte nord-ouest de Samarla était un endroit magnifique. Des pluies fréquentes venues de la baie d'Argent permettaient aux vallées plongeantes et aux montagnes majestueuses de rester vertes et luxuriantes, et le soleil brillait toute l'année, si près de l'équateur. C'était une terre de vues panoramiques, de rivières imposantes et d'arbres innombrables, verts, dorés et rouges.

Elle grouillait également de Sammards. Ou, pour être plus précis,

de leurs troupes dakkadiennes ou murthiennes. Les Sammards ne voulaient pas se salir les mains en combattant eux-mêmes. Ils avaient deux races d'esclaves pour le faire à leur place.

Depuis le cockpit de la Ketty Jay, Frey regarda les collines verdoyantes sous lui. Son navigateur, Rabby, appuyé contre le verre, cherchait des points de repère lui permettant de calculer leur position. Il était plutôt efflanqué, avec un cou de poulet, et portait une queue-de-cheval. Frey ne l'aimait guère, mais il n'avait pas vraiment le choix. La Marine de la Coalition avait réquisitionné son aéronef et exigé ses services et comme le reste de son équipage avait préféré désertre plutôt que de combattre les Sammards, l'armée lui avait fourni un nouveau navigateur.

— Ils sont tranquilles, hein ? Enfoirés de Sammards, marmonna Rabby. J'aimerais qu'on ait nous aussi deux groupes d'esclaves pour se battre à notre place.

Frey ne lui répondit pas. Rabby tentait toujours de trouver quelqu'un d'accord avec lui. Il sondait l'équipage sans arrêt pour apprendre ce que les autres aimaient et détestaient, afin de pouvoir ainsi s'émerveiller de posséder les mêmes avis.

— Ce que je veux dire, c'est que les Murthiens font le travail difficile et tout ça. Ils sont grands et forts et peuvent porter tout un tas de briques et travailler dans les usines et tout le toutim. Et ça fait de la bonne chair à canon, si le fait que ces connards hargneux tentent de se mutiner à la moindre occasion ne vous dérange pas trop.

Frey se pencha sous le tableau de bord et saisit une bouteille de rhum presque vide. Il en but une grande gorgée. Rabby considéra l'alcool avec envie. Le capitaine fit semblant de ne pas s'en apercevoir et la remit à sa place.

— Et puis y'a les Dakkadiens, reprit le navigateur, qui sont encore pires, parce qu'ils aiment être réduits en esclavage ! Ils sont, comment on dit ? Assimités.

— Assimilés, dit Frey en ne parvenant pas à se retenir.

— Assimilés, répéta Rabby. Vous avez toujours le bon mot, cap'taine. Je parie que vous lisez beaucoup. Vous lisez beaucoup ? J'aime lire, moi aussi.

Frey ne quitta pas le paysage des yeux. Le navigateur toussa et poursuivit.

— Et donc ces Dakkadiens, ils s'occupent des affaires courantes, de l'administration et tout ça, et de faire voler les aéronefs et de commander tous ces idiots de troufions de Murthiens. Alors que font vraiment les vrais Sammards, hein ? (Il attendit une réponse qui ne viendrait pas.) Ils restent assis à manger du raisin et à s'éventer le cul, c'est tout ! Ils donnent leurs putains d'ordres et n'en rament pas une. Ils ont la belle vie, ah ça oui, je vous le dis.

— Tu ne peux pas te contenter de me dire où je dois atterrir pour que nous puissions en finir ?

— Vous avez raison, dit aussitôt Rabby en scrutant le sol. (Brusquement, il pointa un doigt.) La zone de largage est à quelques kloms au sud d'ici.

Frey regarda dans la direction qu'il indiquait et vit un ensemble de temples en ruine au loin. La ziggurat centrale en pierre rouge s'était écroulée d'un côté et les bâtiments qui l'entouraient, autrefois majestueux, avaient été réduits à l'état de gravats par des bombes.

— À combien de kloms ?

— Nous la verrons, lui assura Rabby.

Frey prit une autre gorgée de rhum.

— Je peux en avoir ? demanda le navigateur.

— Non.

Ils arrivèrent au-dessus de la zone désignée peu après. Le sommet de la colline était pelé et des fortifications adossées à des tranchées étroites se dressaient là où se trouvaient autrefois des champs. Des édifices délabrés en pierre s'amassaient sur la crête de l'élévation. Il s'agissait d'un petit village composé de minuscules maisons basses et au toit plat, bâties dans le style de la région. Les arbres et l'herbe brillaient et exhalaient de la fumée tandis que la rosée matinale s'évaporerait sous le soleil torride.

Rien ne bougeait au sommet de la colline.

Frey ralentit la Ketty Jay jusqu'à faire du surplace. L'alcool le rendait agressif et sa première réaction fut du dégoût. La Coalition ne pouvait-elle pas envoyer quelqu'un pour accueillir leur appareil de ravitaillement ? Ils voulaient tomber à court de munitions ou quoi ? Pensaient-ils qu'il s'amusait à voler au-dessus des territoires ennemis, au risque de croiser des patrouilles de l'autre camp, simplement pour qu'ils mangent ?

Martley, le mécanicien, arriva du couloir qui reliait la salle des machines au cockpit.

— Nous y sommes ? demanda-t-il avec impatience.

C'était un jeune rouquin élancé et robuste, à la salopette et aux joues toujours couvertes de graisse, comme s'il s'agissait d'un camouflage de combat. Son problème était qu'il débordait d'énergie. Il épuisait Frey.

Rabby examina les habitations en hésitant.

— Ç'a l'air désert, cap'taine.

— Ce sont les bonnes coordonnées ?

— Hé ! dit le navigateur d'un air offensé. J'ai déjà manqué une cible ?

— On finit toujours par arriver là où on doit aller, lui concéda Frey.

— La Marine nous a dit quelque chose à propos de cet endroit ? pépia Martley. Du genre pourquoi c'était si désert ?

— Ce n'est qu'un point de livraison, dit le capitaine avec impatience. Comme tous les autres.

Frey n'avait pas posé la question. Il ne demandait jamais. Ces derniers mois, il prenait simplement les travaux qui payaient le plus. Lorsque la Marine avait commencé à réquisitionner des cargos au tarif minimum, la guilde des marchands avait répliqué en demandant des primes de risque. Les employés des grandes compagnies de transport étaient ravis d'attendre la fin de la guerre en acheminant du ravitaillement à l'intérieur des frontières de la Vardia. Les indépendants comme Frey y virent une occasion à saisir.

En prenant les missions les plus dangereuses, il avait presque remboursé l'emprunt pour l'achat de la Ketty Jay. Ils s'étaient retrouvés dans le pétrin et l'équipage n'arrêtait pas de se plaindre et de demander à se faire transférer, mais Frey n'en avait que faire. Au bout de sept ans, l'aéronef lui appartenait presque. C'était tout ce qui comptait. Lorsqu'il l'aurait, il serait libre. Il pourrait finir la guerre en faisant la navette entre Thesk et Marduk et il n'aurait plus jamais à s'inquiéter des créanciers qui gelaient ses comptes et le pourchassaient. Il serait maître de lui-même et des cioux.

— Contentons-nous de décharger et de nous faire payer, dit-il. S'il n'y a personne pour récupérer le ravitaillement, ce n'est pas notre problème.

— Vous en êtes sûr ? dit Martley, hésitant.

— S'il y a eu une erreur ici, c'est la faute de quelqu'un d'autre, dit Frey avant de boire une autre gorgée de rhum. Nous sommes payés pour livrer aux coordonnées qu'on nous donne. Pas pour réfléchir. Ils nous l'ont assez répété.

— Foutue Marine, marmonna Rabby.

Le capitaine fit descendre la Ketty Jay sur un bout de terre relativement plat, près du village. Impatient et ivre, il vida l'aérium des cuves trop vite et atterrit assez rapidement pour se mâcher le coccyx et faire tomber Martley à genoux. Le mécanicien et Rabby échangèrent un regard inquiet qu'ils crurent que Frey n'avait pas remarqué.

— Venez, dit-il en se retenant de grimacer tandis qu'il se levait. Plus vite nous aurons déchargé, plus vite nous pourrions rentrer chez nous.

Lorsqu'ils arrivèrent dans la soute, Kenham et Jodd ôtaient les sangles des caisses. Tous les deux étaient des brutes épaisses, anciens dockers appelés pour travailler dans la Marine. Ils ne respectaient personne dans l'équipage à part eux-mêmes ; tous les autres avaient un peu peur d'eux.

Jodd fumait une cigarette roulée. Frey ne l'avait jamais vu sans une clope au coin de la bouche, y compris lorsqu'il manipulait des caisses de munitions comme c'était le cas à présent. En tant que capitaine, il prit la décision de ne rien dire. Jodd ne les avait encore jamais fait exploser. Avec de tels antécédents, il valait mieux laisser couler.

Frey abaissa la rampe de chargement et ils se mirent à débarquer les caisses. Le soleil les frappa lorsqu'ils sortirent de l'ombre fraîche de la Ketty Jay. L'air était humide et sentait l'argile mouillée mélangée à un léger relent de poudre à canon.

— On les met où ? cria Kenham à Frey.

Le capitaine désigna vaguement un endroit dégagé vers le bas de la colline, près des tranchées. Il ne voulait pas que ces caisses de munitions soient trop près de la Ketty Jay lorsqu'il décollerait. Kenham roula des yeux – aussi loin ? – mais il ne protesta pas.

Frey s'appuya contre le train d'atterrissage de la Ketty Jay, la bouteille de rhum à la main, et regarda le reste de son équipage travailler. Comme il fallait deux hommes pour porter un conteneur, un cinquième ne ferait que les gêner, estima-t-il. De plus, être fainéant était le privilège du capitaine. Il but une gorgée à la bouteille et contempla le site vide. Pour la première fois, il remarqua qu'il y avait des traces de conflit : des marques de brûlures sur les murs des maisons de pierres rouges ; des parties où les fortifications avaient explosé et où le sol était jonché de débris.

D'anciens stigmates ? Cet endroit avait probablement été le témoin de beaucoup d'action. Mais il restait tout de même cette odeur de poudre à canon. On avait tiré avec des armes, et récemment.

Il jeta un regard trouble sur son équipage, pour s'assurer qu'ils travaillaient et s'éloigna du train d'atterrissage de la Ketty Jay. Il prit la direction du village.

Les maisons, vides et abandonnées, avaient appartenu à de pauvres paysans samarliens. Des poulaillers en bois et des enclos à cochons tombaient en ruine. Les fenêtres n'étaient que des trous carrés dans les murs et leurs volets pendaient irrégulièrement, battant sous l'effet de la légère brise. En s'approchant, Frey perçut d'autres signes d'une attaque récente. Certains murs étaient criblés d'impacts de balles.

De la sueur se mit à perler sur sa peau. Il termina le rhum et jeta la bouteille.

Les habitations étaient construites autour d'une clairière centrale qui avait été autrefois herbeuse, mais qui se transformait à présent en une mare qui séchait rapidement. Le capitaine regarda derrière le coin de la maison la plus proche. Malgré le boucan des oiseaux de la forêt, celle-ci restait d'un calme troublant.

Il regarda à l'intérieur de l'habitation par la fenêtre. L'endroit,

dépouillé de ses meubles depuis longtemps, n'était désormais qu'une coquille vide, laide et remplie d'ombres chaudes. Dehors, le soleil brillait tellement qu'il était difficile d'y voir. Il lui fallut quelques secondes pour repérer l'homme dans le coin.

Il était affaissé sous une ouverture de l'autre côté de la maison et ne bougeait pas. Frey entendait des mouches et sentait une odeur de sang.

Ses yeux s'habituaient à l'obscurité. Assez pour voir que l'homme était mort, qu'on lui avait tiré dans la joue, que sa mâchoire pendait sur le côté et que son visage était couvert de sang séché. Assez pour voir qu'il portait un uniforme vardien. Assez pour voir que c'était l'un des leurs.

Il entendit un bruit : sec et bref, comme si quelqu'un avait marché sur une branche. Son équipage se mit alors à crier.

Une soudaine nausée froide le parcourut lorsqu'il comprit ce qu'il se passait. La panique s'empara de lui et il se mit à courir vers le seul abri qu'il connaisse. La Ketty Jay.

En tournant au coin de la maison, il vit Kenham allongé face contre terre près d'une caisse brisée en mille morceaux. Jodd s'éloignait des tranchées en tirant avec son revolver sur les hommes qui en sortaient pour foncer vers eux. Des Dakkadiens portant des fusils : au moins une vingtaine. Petits, les cheveux blonds, le visage large et des yeux étroits. Ils s'étaient cachés en entendant la Ketty Jay approcher. Peut-être avaient-ils eu le temps de jeter les cadavres des Vardiens morts dans les tranchées. À présent, ils déclenchaient leur embuscade.

Rabby et Martley fuyaient à toute allure vers la Ketty Jay, tout comme Frey. La peur se lisait sur leurs visages.

Un des Dakkadiens retomba dans une tranchée en hurlant lorsque Jodd le toucha, mais leur nombre était écrasant. Trois autres visèrent et le tuèrent.

Frey remarqua à peine le sort de Jodd. Le monde n'était que rebonds et secousses douloureux qui se succédaient et qui le rapprochaient un peu plus à chaque instant de la bouche ouverte de la rampe de chargement de la Ketty Jay. Sa seule issue était d'y entrer. Son unique chance de survie.

Les fusils dakkadiens claquaient et pétaradaient. Leurs cibles étaient Rabby et Martley. Plusieurs soldats se ruèrent à leur poursuite. Un cri s'éleva dans leur langue natale lorsque quelqu'un remarqua Frey qui courait vers la Ketty Jay depuis l'autre côté. Il se coupa du reste du monde et ne se concentra que sur un seul but. Rien d'autre ne comptait que d'atteindre cette rampe.

Des balles frappèrent le gazon autour de lui. Martley trébucha et roula au sol en se tenant la cuisse et en hurlant. Rabby hésita, ralentit

le pas pendant un centième de seconde puis reprit sa course. Les Dakkadiens clouèrent Martley au sol lorsqu'il tenta de se relever, puis se mirent à le percer de leurs baïonnettes à doubles lames. Ses cris se transformèrent en gargouillements.

La rampe de chargement se rapprochait. Frey sentit un souffle d'air sinistre lorsqu'un projectile manqua de peu sa gorge. Rabby remontait la colline en courant et en criant. Deux Dakkadiens le suivaient de près.

Le pied du capitaine toucha la rampe. Il grimpa au sommet et tira sur le levier pour la remonter. Les supports hydrauliques se mirent à bourdonner.

Il entendit la voix de Rabby, dehors :

— Baissez la rampe ! Cap'taine ! Baissez cette foutue rampe !

Mais Frey n'allait pas baisser la rampe. Rabby était trop loin. Il n'arriverait pas à temps. Pas question qu'il rentre dans l'appareil avec ces soldats sur les talons.

— Cap'taine ! cria-t-il. Ne me laissez pas ici !

Frey entra le code qui bloquait la rampe pour empêcher qu'on l'ouvre depuis le clavier extérieur. Cela fait, il tira son revolver et visa le trou qui se refermait avec régularité au bout de la pente. Il recula jusqu'à buter contre une des caisses de ravitaillement qui n'avaient pas été déchargées. Le rectangle de lumière brûlante du soleil qui brillait par l'ouverture se réduisit à une ligne.

— Cap'taine !

La raie disparut lorsque la rampe de chargement se ferma et Frey se retrouva seul dans les ténèbres silencieuses de la soute, en sécurité dans les entrailles métalliques de la Ketty Jay.

Les Dakkadiens avaient envahi cette position. Les renseignements de la Marine avaient merdé et son équipage était mort à présent. Quels enfoirés ! Quels putains d'enfoirés !

Il fit demi-tour, avec l'intention de regagner le cockpit de toute urgence. Il allait foutre le camp d'ici.

Il courut droit dans la baïonnette du Dakkadien qui s'était faufilé derrière lui.

La douleur explosa dans son ventre, le surprenant, et lui coupant le souffle. Il regarda, bouche bée, le soldat devant lui. Un garçon, à peine âgé de seize ans. Des cheveux blonds dépassant de sous son calot. De grands yeux bleus. Il tremblait, presque aussi abasourdi que Frey.

Le capitaine baissa les yeux sur les doubles lames de la baïonnette dakkadienne qui, côte à côte, dépassaient de son abdomen. Du sang, noir dans l'obscurité, coulait en couches fines le long des lames et s'égouttait au sol.

Le garçon avait peur. Il n'avait pas voulu le poignarder. Lorsqu'il était monté en douce à bord de la Ketty Jay, il ne pensait sans doute

qu'à capturer un membre de l'équipage pour le compte des siens. Il n'avait encore jamais tué personne. Cela se lisait dans son regard.

Comme s'il était en transe, Frey leva son revolver et le pointa à bout portant sur la poitrine du garçon. Comme s'il était en transe, le garçon le laissa faire.

Le capitaine appuya sur la détente. La baïonnette sortit de son corps lorsque le soldat tomba en arrière. La douleur l'envoya aux limites de l'inconscience, mais pas plus loin.

Il tituba dans la soute puis remonta l'échelle de métal, traversa le couloir et entra dans le cockpit en laissant des traînées et des gouttes de sang sur son passage. Il s'effondra dans le siège du pilote, à peine conscient des bruits des balles heurtant la coque et il entra le code d'allumage ; code que lui seul connaissait, qu'il n'avait jamais dit, et ne dirait jamais à personne. Les moteurs vrombirent lorsque les électroaimants pulvérisèrent l'aérium raffiné en gaz pour remplir les cuves de ballast. Les soldats et leurs armes se dissipèrent quand la Ketty Jay s'éleva dans les airs.

Frey n'arriverait jamais jusqu'en Vardia. Il allait mourir. Il le savait et l'acceptait avec un calme à la fois étrange et horrible.

Mais il n'était pas encore mort.

Il enclencha les propulseurs et la Ketty Jay partit. Vers le nord, la côte et la mer.

L'Antre de Sharka – Deux capitaines – Une étrange livraison – Récriminations

Les quartiers pauvres de Rabban n'étaient pas destinés aux touristes. Défigurés par les bombes et délabrés, ils n'étaient qu'un amoncellement de fosses remplies de ferrailles et de champs de gravats, où des poutres nues fendaient le coucher de soleil et au-dessus duquel le vent de la côte poussait un tapis de nuages d'un gris métallique. Au loin se trouvaient de nouvelles flèches et des dômes, parfois encore flanqués d'échafaudages : signes de la reconstruction de la ville. Mais ici, à la lisière de l'agglomération, il n'était pas question de reconstruction et les habitants vivaient comme des rats dans les décombres de la guerre.

L'Antre de Sharka avait survécu à deux conflits et pourrait sans doute en supporter deux autres. Caché dans un bunker souterrain, seulement accessible par des ruelles tortueuses et en ruine ainsi que par un processus de recommandation tout aussi sinueux, c'était l'endroit rêvé pour trouver une partie de Rake. Sharka ne versait de commission à aucune guildes, ni aucun impôt à la Coalition. Il offrait la garantie de la sécurité et de l'anonymat à ses clients et promettait l'impartialité à ses tables. Personne ne savait pourquoi Sharka effrayait tant les grosses légumes ; mais personne n'ignorait, en revanche, que pour trouver une partie loyale avec des mises importantes, il fallait se rendre dans l'Antre de Sharka.

Frey connaissait bien l'endroit. Il y avait une fois gagné un Prédacteur de Caybery au cours d'une partie, à la toute fin d'une bonne passe ridicule qui ne devait rien à son talent, mais tout à la chance. Il s'y était aussi fait rincer plusieurs fois. En entrant dans le tripot, des souvenirs de triomphes et de désespoir lui revinrent d'un coup.

L'endroit avait peu changé. Le plancher spacieux, ses nombreuses tables et son bar à peine éclairé étaient toujours là. Tout comme les serveuses séduisantes, choisies pour leur physique, mais rompues à leur art. Des lanternes à gaz, alimentées individuellement, pendaient du plafond (Sharka refusait de passer à l'électricité ; ses clients ne le toléreraient pas). Une légère brume de cigarettes et de cigares, mélange d'une dizaine de tabacs différents, troublait la vue.

Frey ressentit une pointe de nostalgie. Si l'on exceptait la Ketty Jay, l'Antre de Sharka était ce qui ressemblait le plus à un foyer à ses

yeux.

Le patron vint l'accueillir lorsqu'il descendit les marches de fer menant à l'étage. Sec comme une trique, des rides profondes sur le visage, il portait des vêtements bigarrés et excentriques et ses yeux brillants lui donnaient un regard de dément. Sharka était constamment sous l'emprise d'une drogue, généralement pour contrer l'effet de celle qu'il avait prise auparavant. Il était très agité et son visage se déformait et s'étirait en des grimaces, des sourires et des poses exagérées, comme s'il mimait les mots pour s'adresser à un sourd.

— Je t'ai gardé une salle privée au fond, dit-il. Elle y est déjà.

— Merci.

— Tu crois qu'elle a été suivie ?

— Non. Je me suis caché dehors quelque temps. Je l'ai regardée entrer et j'ai vérifié toutes les ruelles alentour. Elle est venue seule.

Sharka grogna puis fit un grand sourire.

— J'espère que tu sais ce que tu fais.

— Je sais toujours ce que je fais, mentit Frey en donnant une tape sur l'épaule de son interlocuteur.

Le patron était un survivant au même titre que son antre. Depuis l'âge de quinze ans, il avait malmené son corps en ingérant tous les types de narcotiques que Frey connaissait et il avait pourtant atteint les cinquante-six printemps et rien n'indiquait qu'il ne pourrait pas tenir encore trente années supplémentaires. Son sang devait déjà être toxique, mais il était aussi robuste qu'un scorpion. On ne pouvait pas le tuer.

— Bon, je vais te laisser. Tu vas trouver le chemin, hein ? Viens me voir ensuite, je te fournirai une escorte. Je ne peux pas laisser les hommes de Dracken te sauter dessus en sortant d'ici.

Peut-être que le stress de ce qui allait suivre le rendait trop émotif, mais Frey fut réellement touché par ce geste. Sharka était un homme dangereux, mais il avait un cœur d'or et le capitaine se sentit brusquement indigne de sa bonté. Même s'il ne lui faisait pas entièrement confiance, il appréciait de savoir qu'au moins quelqu'un ne voulait pas sa mort.

— Je te suis reconnaissant de ce que tu as fait, Sharka, dit-il. Je te dois une fière chandelle.

— Ah, tu ne me dois rien, dit le patron. Je t'aime bien, Frey. Tu perds plus que tu gagnes et tu donnes de bons pourboires lorsque tu t'en sors bien. Tu n'énerves personne et tu ne relances pas lorsque tu n'as rien avant d'avoir un coup de chance à la dernière carte. Ici, il y a plein de petits effrontés pleins aux as et de vieilles carnes qui jouent aux pourcentages. J'aimerais avoir plus de joueurs comme toi dans mon tripot.

Frey sourit. Il renouvela ses remerciements, puis passa entre les tables en direction des salles du fond. Sharka était quelqu'un de bien, se dit-il. Il ne vendrait pas Frey pour obtenir la récompense. Tout le monde savait que son établissement était un terrain neutre. Il perdrait plus d'argent avec sa clientèle qu'il n'en gagnerait avec la récompense si le moindre soupçon qu'il ait pu donner quelqu'un pesait sur lui. La moitié des personnes qui se trouvaient là étaient recherchées.

Une serveuse portant une robe courte attrayante le retrouva devant les salles du fond et le guida dans l'une des zones de jeu privées. Le tripot était tout en briques nues et en cuivre, autant dire laid, mais les joueurs n'aimaient guère le faste.

Il entra dans une petite pièce sombre. Une lanterne pendait du plafond et dispensait de la lumière sur le tapis noir de la table de Rake. Un jeu de cartes, face visible, était étalé dessus. Un meuble bien rempli de bouteilles diverses jouxtait un mur. Quatre chaises entouraient la table.

Trinica Dracken était assise sur l'une d'entre elles, face à la porte.

La voir lui fit un choc. Elle se prélassait sur son siège, petite et mince, vêtue de noir de la tête aux pieds : des bottes à son gilet en passant par son manteau et ses gants. Mais au-dessus du col boutonné de son chemisier noir, tout changeait. Une poudre blanche recouvrait sa peau. Ses cheveux – aussi blonds que ceux d'un albinos – étaient coupés court et se dressaient en touffes irrégulières comme si on les avait taillés au couteau. Ses lèvres étaient d'un rouge assez profond pour être vulgaire.

Mais ce furent ses yeux qui le choquèrent le plus. Sous ses cils quasiment invisibles, ses iris étaient complètement noirs et tellement dilatés qu'ils atteignaient la taille d'une pièce de monnaie. Il mit quelques instants à comprendre qu'il s'agissait de lentilles de contact et pas du résultat d'une possession démoniaque. Elle les portait certainement pour impressionner et c'était efficace.

— Bonjour, Frey, dit-elle d'une voix plus grave que dans son souvenir. Ça faisait longtemps.

— Tu n'as pas l'air en forme, dit-il en s'asseyant.

— Toi non plus, répondit-elle. La vie de fuyard ne doit pas t'aller.

— En fait, j'apprécie plutôt. J'ai trouvé mon second souffle.

Elle regarda autour d'elle.

— Un tripot à Rake ? Tu n'as pas changé.

— Toi si.

— Obligée.

Il désigna les cartes posées entre eux sur la table.

— Tu veux jouer ?

— Je suis ici pour discuter, Frey, pas pour jouer à tes petits jeux.

Le capitaine s'appuya contre le dossier de sa chaise et la considéra.

— Très bien, dit-il. Alors, parlons affaires. Mais il y a eu une époque où tu aimais t'asseoir et discuter pendant des heures.

— C'est terminé, dit-elle. Revenons au présent. Je ne suis plus celle dont tu te souviens.

C'était bien en dessous de la vérité. La femme qu'il avait en face de lui était devenue une des pirates les plus célèbres de Vardia. Elle avait mené une mutinerie pour prendre la place du capitaine de l'Accès de Délire et son caractère impitoyable lui avait fait gagner le respect du milieu. Des rumeurs la tenaient pour responsable d'actes de piraterie sanglants, de meurtres ainsi que de prises de trésors audacieuses et de prouesses de navigation quasi impossibles. Cette effrayante reine des cieux était redoutée par certains et jalouée par les autres.

Et dire qu'il avait failli l'épouser.

Rabban était une des neuf villes principales de Vardia et, comme les autres, elle portait le même nom que le duché qu'elle dominait. Malgré les souffrances qu'elle avait endurées pendant les Guerres de l'Aérium, sa grande taille l'obligeait encore à posséder plus d'une dizaine de docks pour les aéronefs. On les avait réparés en priorité après l'arrêt des bombardements, six ans plus tôt. Certains n'étaient guère que des îles au milieu d'une mer de pierres écroulées, mais ils étaient tout de même couverts de navettes de passagers, de cargos et de vaisseaux de ravitaillement. Depuis plus d'un siècle, le transport aérien était la seule option viable de la Vardia et, même dans la foulée d'un désastre, il restait indispensable.

Mais seuls quelques docks étaient équipés pour recevoir un aéronef de la taille de l'Accès de Délire.

Elle était posée dans un grand hangar métallique, au milieu de frégates et de cargos : les poids lourds du ciel. Un enchevêtrement de plates-formes, de portiques et de passerelles l'entourait à hauteur de pont et grouillait de mécaniciens, de dockers et de mousses. On vérifiait et on nettoyait tout en négociant des échanges compliqués de services ou des marchandises. Un appareil comme l'Accès de Délire, avec son équipage de cinquante membres, nécessitait beaucoup de maintenance.

Son commissaire de bord était un Dakkadien libre du nom d'Ominda Rilk. Il avait la peau claire et une chevelure typique de ceux de sa race, un corps mince, des épaules étroites et les yeux bridés, une caractéristique dont se moquait encore beaucoup la presse vardienne. Les Dakkadiens étaient à la fois renommés et ridiculisés pour leurs talents administratifs. Chez eux, on valorisait l'éducation et le calcul : cela les rendait utiles à leurs maîtres samarliens. Mais les Dakkadiens, contrairement aux Murthiens, avaient le droit de posséder des biens et pouvaient obtenir leur liberté.

Il était rare de trouver un Dakkadien en Vardia où le ressentiment

envers eux était encore fort après les Guerres de l'Aérium. Les âmes les plus généreuses les prenaient pour de petits comptables pernicious et avarés ; aux yeux des autres, ils n'étaient que des enfoirés meurtriers, fourbes et sournois. Pourtant, Ominda Rilk était là. Il se tenait entre les caisses et les palettes en attente de chargement dans l'Accès de Délire, et surveillait les opérations en prenant de temps à autre des notes sur son carnet de bord. Ses yeux bridés se révélèrent assez perçants pour repérer deux hommes qui portaient en douce une caisse apparemment très lourde.

— Hé là ! cria-t-il.

Les manutentionnaires s'arrêtèrent et il s'approcha d'eux d'un bon pas. Il s'agissait de dockers, portant des salopettes grises usées. Le premier, corpulent, avait un gros ventre et une moustache touffue et blanche ; l'autre était petit, courtaud et laid, avec d'énormes joues et une minuscule crinière de cheveux noirs posée au sommet de sa petite tête. Ils étaient tous les deux rouges et couverts de sueur.

— C'est quoi ? demanda-t-il en désignant la caisse.

Elle mesurait deux mètres cinquante de haut sur deux de large et ils la poussaient sur une palette munie de roues vers la zone de chargement, où une grue prenait les fournitures et les transportait sur le pont de l'Accès de Délire.

— Je ne sais pas, dit Malvery en haussant les épaules. On ne fait que livrer.

— Mais de qui ça vient ? dit Rilk sèchement. Où sont les papiers ? Allez.

Le docteur sortit plusieurs feuilles pliées et abîmées. Le Dakkadien les ouvrit en les secouant et vérifia la facture de livraison. Ses sourcils se levèrent légèrement lorsqu'il lut le nom de l'expéditeur. Gallian Thade.

— Nous n'attendions pas ça, dit-il, renfrogné, en lui rendant les papiers.

Malvery lui jeta un regard dénué d'expression.

— On ne fait que livrer, répéta-t-il. Cette boîte va dans l'Accès de Délire.

Rilk lui jeta un coup d'œil furieux qu'il adressa ensuite à Pinn. Quelque chose ne tournait pas rond avec ces deux-là, mais il ne parvenait pas à trouver quoi. Le pilote lui rendit son regard sans dire un mot.

— Il parle ? demanda Rilk en montrant Pinn du pouce.

— Pas beaucoup, répondit Malvery.

On avait ordonné au jeune pilote de la fermer, de crainte qu'il dise une bêtise et dévoile leur couverture. Malvery espérait l'avoir suffisamment menacé pour qu'il ne fasse pas d'impair.

— Vous voulez qu'on la charge ou quoi ?

Rilk examina la caisse pendant un moment. Puis il claqua des doigts.

— Ouvrez-la.

Malvery grogna.

— Oh, allez, ne faites pas le...

— Ouvrez-la, dit Rilk en claquant de nouveau les doigts d'une manière agaçante qui donna envie au docteur de les lui briser, puis de lui enfoncer sa main mutilée dans la gorge.

Malvery haussa les épaules et regarda Pinn.

— Ouvrez-la, dit-il.

Le pilote sortit une pince. La caisse avait été verrouillée, mais il fit facilement un trou sur l'avant puis retira le reste en forçant. Le panneau tomba devant lui et claqua contre le sol.

Rilk regarda la carcasse métallique qui se trouvait à l'intérieur de la boîte : une monstruosité de métal, de cuir et de cotte de mailles, avec une bosse sur le dos et une grille circulaire placée entre les épaules. Froide et silencieuse.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

Malvery réfléchit un instant en examinant Bess.

— Je crois que c'est une de ces combinaisons environnementales pressurisées.

Rilk la considéra de haut en bas, l'air perplexe.

— À quoi ça sert ?

— Eh bien, on la porte lorsqu'on veut travailler sur le pont. Par exemple dans des environnements arctiques ou lorsque son aéronef est très très haut dans le ciel.

— Il fait aussi froid que dans le cul d'un zombie, là-haut, et il n'y a pas assez d'air pour respirer, ajouta Pinn, incapable de résister à la tentation de se mêler à la conversation.

Malvery le fit taire d'un regard.

— Je vois, dit Rilk en examinant le pilote. Et comment un docker peut-il savoir ça ?

Pinn parut désemparé.

— Je le sais, c'est tout.

— Un tas de pilotes vont dans les bars des docks, dit Malvery avec une désinvolture feinte. Les gens parlent.

— Oui, dit Rilk en s'approchant de Bess.

Il posa la figure contre sa grille-visage et regarda à l'intérieur. Le « hé oh » qu'il cria résonna dans le vide qu'elle renfermait.

— Il pense qu'il y a quelqu'un là-dedans, dit Malvery à Pinn en souriant et en lui donnant un coup de coude.

Le pilote ricana aussitôt. Rilk se releva et rougit.

— Refermez-la et chargez-la ! lança-t-il avant d'écrire une petite note dans son carnet de bord et de partir, indigné.

— Pourquoi m’as-tu fait venir ici, Darian ? demanda Trinica Dracken.

— Pourquoi es-tu venue ? répliqua-t-il.

Elle eut un sourire froid à la lueur de la lanterne qui pendait au-dessus.

— Te faire exploser en vol après tout ce temps me paraissait un peu... impersonnel, répondit-elle. Je voulais te voir. Te regarder dans les yeux.

— Je voulais te voir, moi aussi, dit Frey.

Il ramassa les cartes étalées sur la table.

— Tu es un menteur. Je suis la dernière personne que tu auras aimé revoir.

Le capitaine baissa les yeux sur les cartes et se mit à les mélanger avec agitation.

— Je t’ai fait suivre, dit Trinica. Tu le savais ? Après que tu m’as quittée.

Cette idée lui glaçait légèrement le sang.

— Je l’ignorais.

— Le lendemain de notre mariage, j’ai envoyé les Entraveurs sur tes traces.

— Ce n’était pas notre mariage, dit Frey, puisqu’il n’a pas eu lieu.

— Un millier de personnes est venu en croyant le contraire, expliqua Trinica. Sans parler de la mariée. En fait, tout le monde pensait qu’il allait y avoir un magnifique mariage jusqu’au moment où le juge a appelé le fiancé. (Elle prit un air à la fois peiné et comique, comme le visage d’un clown triste.) Et la pauvre mariée qui attendait devant tous ces gens. (Elle souffla dans sa main et l’ouvrit aussitôt.) Mais l’époux avait disparu.

Frey était plutôt troublé par son discours. Il s’était attendu à des reproches, mais elle n’affichait aucune émotion. Elle parlait comme si tout cela était arrivé à quelqu’un d’autre. Et ces yeux noirs lui donnaient un regard bizarre et inhumain. Voire un peu effrayant.

— Qu’est-ce que tu veux, Trinica ? dit-il sur un ton plus agressif qu’il l’avait voulu. Des excuses ? C’est un peu tard pour ça.

— Oh, ça oui, c’est entièrement vrai, répondit-elle.

Frey s’adossa de nouveau à son siège. Se retrouver face à elle faisait remonter tous les vieux sentiments à la surface. Des sentiments désagréables. Il avait aimé cette femme, lorsqu’elle était douce, belle et parfaite. Il l’avait aimée comme il n’avait jamais aimé personne. Puis il lui avait brisé le cœur. Pour se venger, elle avait réduit le sien en miettes. Il ne pourrait jamais oublier ce qu’elle lui avait fait. Il ne lui pardonnerait jamais.

Mais une dispute ne servirait à rien. Il ne pouvait pas prendre le risque que Trinica se fâche et s’en aille. Le but de cette rencontre était

de la retenir ici le plus longtemps possible, pour laisser le temps à ses hommes de faire leur travail sur l'Accès de Délire.

Il se racla la gorge et s'efforça de contrôler l'amertume dans sa voix.

— Alors, dit-il. Tu as envoyé les Entraveurs à mes troussees.

Il se mit à couper les cartes et à les mélanger de nouveau d'un air absent.

— Tu as été difficile à trouver, dit-elle. Ça leur a pris six mois. Et entre-temps... ben, tu sais ce qui s'est passé entre-temps.

La gorge de Frey se serra. De colère ou de peine, il ne savait pas vraiment.

— Ils sont revenus et m'ont dit qu'ils t'avaient trouvé. Tu travaillais comme indépendant quelque part à l'autre bout de la Vardia à l'époque. Tu te servais de ce que tu avais appris en bossant comme transporteur dans la compagnie de mon père, j'imagine. En menant tes propres affaires.

— C'était une manière de gagner sa vie, dit Frey d'un ton neutre.

Elle eut un petit sourire distrait.

— Ils m'ont demandé si je voulais qu'ils te ramènent. Je ne le voulais pas. Pas encore. Je leur ai alors demandé de te faire savoir – discrètement – comment j'allais. J'étais sûre que tu ne prendrais même pas la peine de poser la question.

Frey se rappelait très bien cette rencontre. Un étranger dans un bar, un verre bu ensemble. L'homme avait mentionné au cours de la conversation qu'il travaillait pour les Industries Dracken. Ce qui était arrivé à sa fille était terrible. Vraiment terrible.

Mais Trinica avait tort. Il avait demandé. Il savait déjà ce qu'elle avait fait.

Des souvenirs l'assaillirent. De l'amour brûlant et de la haine bilieuse. L'étrangère en face de lui n'était plus qu'une parodie de la jeune femme qu'il avait failli épouser. Il avait embrassé ces lèvres, ces lèvres au rouge de pute qui lui souriaient désormais cruellement. Ces lèvres qui lui avaient chuchoté des mots doux.

Dix ans. Il s'était dit que tout était enterré depuis longtemps. Il s'était lourdement trompé.

— Ça ne me paraissait vraiment pas juste, dit Trinica en inclinant la tête comme un oiseau. (L'expression de son visage semblait dire : Pauvre Frey. Pauvre, pauvre Frey.) Ce n'était pas juste que tu puisses te retourner et partir comme ça. Que tu puisses laisser ta fiancée le jour de ton mariage et ne plus jamais penser à ce que tu avais fait, ne plus te sentir responsable.

— Je n'étais pas responsable !

Elle se pencha sur la table, extrêmement sérieuse, ses horribles yeux noirs contrastant avec son visage blanc.

— Si, dit-elle, tu l'étais.

Frey jeta les cartes sur la table, mais sa colère s'éteignit comme elle était venue. Il s'adossa contre sa chaise, les bras croisés. Il avait envie de la contrer, mais devait garder la situation sous contrôle. Rester calme.

Ne laisse pas cette salope t'atteindre. Joue la montre.

— Les Entraveurs ont continué à me suivre ensuite ? demanda-t-il. (Trinica acquiesça.) Pourquoi ?

— J'ai simplement oublié de les rappeler.

— Oh, allez.

— C'est vrai. Au début, j'avoue que je voulais voir quel effet mes nouvelles auraient sur toi. Je voulais voir si tu souffrais. Mais... ensuite, j'ai quitté la maison et il s'est passé des choses. Ce n'est que des années plus tard que j'ai compris qu'ils avaient gardé un dossier sur toi depuis tout ce temps et qu'ils me prenaient de l'argent tous les mois. C'est mon père qui les payait, tu comprends. Quand on a autant d'argent, on oublie facilement un truc comme ça.

— Tu sais que je me suis engagé dans la Marine ? dit-il.

— Je sais qu'ils t'ont enrôlé au début de la Seconde Guerre de l'Aérium, dit-elle. Et je sais que tu buvais et que tu as commencé à prendre toutes les missions les plus dangereuses. Je sais que personne ne voulait voler avec toi parce que tu cherchais à te suicider.

— Tu as dû apprécier d'entendre tout ça.

— En effet, répondit-elle jovialement. Je ne l'ai appris qu'après ta disparition.

Frey ne répondit pas.

— Ils m'ont dit que la position avait été prise par des troupes samarliennes. Je suppose que tu t'y es posé et qu'ils t'ont eu dans un guet-apens. Qu'est-il arrivé au reste de l'équipage ?

— Ils sont morts.

— Évidemment.

— Les renseignements de la Marine, dit Frey avec un sourire méprisant. Une bande de bâtards incompetents. Ils nous ont envoyés là-bas et les Sammards nous attendaient.

Trinica éclata de rire : un son aigu et crispé.

— Ce bon vieux Darian. Tout le monde est contre lui. Rien n'est jamais ta faute, pas vrai ?

— Comment ça pouvait être ma faute ? cria-t-il. J'ai atterri dans une zone de guerre à cause de l'information qu'ils m'ont donnée.

Trinica poussa un soupir patient.

— C'était une guerre, Darian. Il y a tout le temps des erreurs. Tu as atterri dans une zone de guerre parce que tu prenais les missions les plus difficiles et les plus exposées depuis des mois. Tu ne t'es jamais posé de questions ; tu te contentais d'accepter les ordres et de partir.

C'est un miracle qu'il ne te soit rien arrivé plus tôt.

— C'était le meilleur moyen de rembourser le prêt de la Ketty Jay, protesta-t-il, une excuse qui ne paraissait pas convaincante, pas même à ses yeux.

Il ne parvenait pas à oublier la voix désespérée de Rabby lorsqu'il avait refermé la rampe de chargement. « Ne me laissez pas ici ! »

— Si tu voulais mourir, pourquoi ne t'es-tu pas suicidé ? demanda Trinica. Pourquoi tenter d'emmener tout le monde avec toi ?

— Je n'ai jamais voulu mourir !

Elle se contenta de le regarder. Au bout d'un moment, elle haussa les épaules.

— Bon, à l'évidence tu ne le voulais pas assez puisque tu es là. Tout le monde pensait que tu étais décédé. Les Entraveurs ont fermé le dossier. La compagnie de prêt a effacé ta dette sur la Ketty Jay. Et ainsi tu as pu filer, pratiquement un cadavre. Jusqu'à ce jour... où j'ai de nouveau entendu ton nom, Darian. Visiblement tu étais en vie et tout le monde te recherchait. Et j'ai donc été obligée d'entrer dans la danse.

— Tu étais obligée, hein ? dit Frey sur un ton cinglant.

Trinica, jusque-là décontractée, se figea brusquement.

— Le jour où tu as disparu, tu m'as flouée. Je pensais que je ne pourrais jamais te faire payer. Mais tu es vivant et c'est tant mieux. C'est merveilleux, dit-elle avec le sourire glacé d'un prédateur, ses yeux noirs brillant comme ceux d'un serpent à l'affût d'une souris. Parce que maintenant je vais t'attraper, mon amour infidèle, et te conduire sur l'échafaud.

Barricades – Bess se réveille – Une leçon de cartes – Le monstre sous le pont – Des voleurs

La Ketty Jay était amarrée sur un petit dock à la périphérie de Rabban, loin de l'Accès de Délire. L'embarcadère n'était qu'une aire d'atterrissage rarement utilisée, située au-dessus d'un labyrinthe de ruelles en pente et détruites. Seuls quelques autres aéronefs de même taille, sombres et silencieux, leurs équipages invisibles, partageaient cet espace. Une quinte de toux ou un léger mouvement dans l'ombre trahissait la présence des rares dockers qui erraient à la recherche de quelque chose à faire. Tout était calme.

Silo et Jez travaillaient à la lueur blanche des lampes du ventre de la Ketty Jay. Ils faisaient rouler des tonneaux depuis la soute et les classaient par rangées de cinq. Il y avait plusieurs alignements semblables positionnés autour de l'appareil. Un agencement désordonné, aurait pu se dire un observateur qui n'avait pas deviné leur réelle utilité.

Ils construisaient des barricades.

Harkins longeaient les limites de l'aire en trotinant, accroupi, une longue-vue à la main. Il évitait la lumière des lampadaires électriques qui indiquaient le dock au trafic aérien. De temps en temps, il s'arrêtait et balayait du regard les ruelles environnantes, puis courait avec nervosité jusqu'à un autre endroit où il recommençait. Le personnel du dock ne faisait pas attention à lui. Tant que leurs capitaines payaient le droit d'amarrage, ils toléraient tout à fait les excentriques.

La nuit venait de tomber lorsque Harkins se redressa, le corps figé par l'inquiétude. Il régla sa longue-vue, regarda d'un côté et de l'autre en comptant en silence, légèrement paniqué. Puis il retourna vers la Ketty Jay comme s'il avait le feu au derrière.

— C'est parti, dit Jez en le voyant arriver.

Silo grogna et mit en place un autre tonneau de sable.

— Ils sont une vingtaine ! annonça Harkins avec un petit cri. Enfin, presque vingt quoi, mais c'est déjà pas mal ! Que peut-on faire contre vingt adversaires ? Ou même presque vingt. Dix seraient bien assez ! Que veut-il qu'on fasse ? Je n'aime pas ça. Ah, ça foutre non !

Jez l'examina, inquiète. Il était encore plus perturbé que d'habitude. Le Prédateur et le Céleste n'étaient même pas en ville : ils

étaient stationnés loin, au point de rendez-vous. Sans son appareil, il était comme un escargot sorti de sa coquille.

— Nous faisons ce que le cap'taine nous a ordonné de faire, dit-elle calmement.

— Mais on savait pas qu'ils seraient vingt ! C'est presque la moitié de l'équipage !

— J'imagine que Dracken ne veut rien laisser au hasard, dit Jez.

Elle échangea un coup d'œil avec Silo qui se dirigeait vers la rampe de chargement pour entrer dans la Ketty Jay.

Harkins le regarda partir, puis se tourna vers Jez avec un éclat légèrement maniaque dans les yeux.

— Ça, c'est une idée ! Pourquoi on ne rentrerait pas à l'intérieur et on ne fermerait pas la rampe avant de la verrouiller ? Ils ne pourraient jamais entrer.

— Tu ne crois pas qu'ils y ont pensé ? Ils ont des explosifs. Ou bien quelqu'un qui sait pirater un pavé numérique.

Elle désigna le petit rectangle couvert de boutons niché sur le train d'atterrissage proche et qui servait à ouvrir et à fermer la rampe depuis l'extérieur.

Les lumières sous la coque de la Ketty Jay s'éteignirent, les plongeant dans la pénombre. La faible lueur des lampadaires donna un aspect tamisé et sinistre au dock quasiment désert. Silo sortit en portant des armes et des munitions.

Jez donna une tape rassurante sur le bras d'Harkins. Il semblait prêt à se sauver.

— Vingt hommes ici, ça en fait vingt de moins pour les autres dit-elle. Le cap'taine a dit que Dracken viendrait sur nous. Nous y sommes préparés. Il faut juste tenir, c'est tout.

— Oh, rien que ça ! gémit Harkins en un sarcasme nerveux.

Puis Silo lui attrapa la main et fourra un pistolet dans sa paume. Le regard du Murthien suffit à le faire taire.

Malvery et Pinn rejoignirent Crake qui attendait, les sourcils froncés d'inquiétude, assez loin de l'Accès de Délire pour être en sécurité. Ensemble, ils regardèrent Bess être chargée à bord. Le bras de la grue était accroché par des chaînes aux quatre coins d'une grande palette sur laquelle étaient fixées plusieurs dizaines de caisses. Il la hissa sur le pont de l'Accès de Délire. À partir de là, l'équipage de Dracken porta les conteneurs jusqu'à un treuil qui les fit descendre, par une ouverture, dans la soute. Les dockers n'avaient pas le droit de monter à bord. Dracken connaissait les risques d'une infiltration par ce moyen.

— Je n'aime pas ça, dit Crake à haute voix pour la dixième fois.

— Elle s'en sortira, dit Malvery en regardant sa montre à gousset.

— Et si elle ne s'en sort pas, expliqua Pinn, tu pourras toujours te

fabriquer une nouvelle petite amie.

Le docteur lui donna une gifle sur la tête. Le pilote jura bruyamment.

— Elle s'en sortira, répéta Malvery.

Pinn gigota et se remit les organes génitaux en place à travers le pantalon. Il portait le bleu de travail des dockers, comme ses camarades, par-dessus ses vêtements habituels. Ils devraient se changer en vitesse plus tard. En attendant, les efforts et les couches multiples les faisaient étouffer de chaleur.

— Quand va-t-on enlever ça ? Je transpire des burnes.

Les autres ne lui prêtèrent pas attention. Il fuma une roulée en ruminant son ressentiment tandis qu'ils observaient l'activité à bord. La grue débarqua la palette vide de l'Accès de Délire et la ramena sur la plate-forme du hangar où on y chargea d'autres caisses.

— D'accord, dit Malvery. Allons-y. Crake, ferme-la. Personne ne pourra croire que tu es un docker avec cet accent. Pinn... ferme-la aussi.

Ce dernier grimaça et cracha par terre.

— Bon, le cap'taine veut que ça aille comme sur des roulettes, reprit le docteur. On sait tous qu'il y a foutre peu de chance que ça se passe comme ça, alors essayons de ne pas nous faire tuer et demain matin, nous boirons un verre en riant de tout ça.

Ils traversèrent le dock animé en serpentant entre les tas de coffres, les filets, et les mécanismes grinçants. De gros rouages tournaient ; des cabines d'ascenseur montaient et descendaient en cliquetant des niveaux inférieurs du hangar. Des grues passaient au-dessus, et on entendait des cris résonner contre les poutres en fer du toit, sur lesquelles des escouades de pigeons étaient juchées et chiaient. Un gros cargo était en approche de l'autre côté du hangar, dénué de poids grâce à ses cuves à aérium et se positionnant avec ses propulseurs à gaz.

Déguisés en dockers, les trois imposteurs restaient invisibles dans ce chaos. Ils prirent quelques caisses dans un tas posé sur des filets ainsi que des tonneaux que l'on chargeait dans l'Accès de Délire, et s'approchèrent de l'immense palette attachée au bras de la grue. La cargaison formait déjà une pile d'une hauteur considérable sur la plate-forme. Ils portèrent leur chargement et firent le tour de la palette pour disparaître aux yeux des autres travailleurs. Là, ils entreprirent de détacher quelques caisses et de les réarranger pour laisser un espace libre en leur sein.

Un autre docker, qui portait un coffre apparemment lourd, contourna la plate-forme. Malvery, Pinn et Crake s'appliquèrent à paraître concentrés et assidus. Le travailleur – un homme charpenté aux cheveux poivre et sel – les regarda avec étonnement un instant,

puis décida que ce qu'ils faisaient n'était pas assez intéressant pour qu'il leur fasse une remarque. Il posa le coffre, l'attacha avec un filet et partit.

Lorsqu'ils eurent creusé un espace, ils vérifièrent que personne ne les voyait et s'y entassèrent. Puis ils empilèrent leurs propres caisses devant pour s'enfermer à l'intérieur.

Ils avaient choisi le moment parfait. À peine se furent-ils fait taire mutuellement avec des « chut » qu'un sifflement de vapeur s'éleva. Ils entendirent, à l'extérieur de leur cachette, les pas des dockers qui évacuaient la palette, puis celle-ci se leva en faisant une embardée.

Malvery dut maintenir les caisses qui n'étaient pas attachées devant eux pour éviter qu'ils se fassent recouvrir ; mais la grue se déplaçait lentement et la palette était suffisamment lourde pour rester stable. Même si les caisses glissaient légèrement et parfois de façon alarmante, rien ne bougea assez pour tomber. Repliés dans leur coin, ils sentirent qu'ils se faisaient transporter dans le vide entre la plateforme du hangar et le pont de l'Accès de Délire.

Crake se dit que c'était ce que les souris devaient ressentir. Cachées dans le noir, à la merci du monde, effrayées par le moindre bruit inconnu. Ventre-saint-gris ! il détestait ça ! Il n'avait pas l'étoffe d'un passager clandestin. Il avait trop peur de se faire prendre.

Mais Bess était à bord. Il était obligé d'y aller, dorénavant. Elle était sous sa garde.

Pourquoi as-tu fait ça ? Pourquoi as-tu accepté ?

Il avait accepté parce qu'il avait honte. Parce que depuis leur rencontre avec l'homme de l'agence des Entraveurs, il ne pouvait plus regarder Jez dans les yeux. D'une manière insensée, il sentait qu'il lui devait quelque chose. Il sentait qu'il devait quelque chose à tout l'équipage. Il lui fallait expier, s'amender d'être un monstre ignoble et abominable. S'excuser d'être parmi eux. Se rendre méritant.

De toute façon, il était à présent trop tard pour faire demi-tour.

— Nous sommes presque arrivés, dit Malvery. Vas-y.

Crake sortit son petit sifflet en cuivre. Il le porta à ses lèvres et souffla dedans sans produire le moindre son.

— C'est tout ? demanda Pinn, perplexe.

— C'est tout, répondit Crake.

— Et qu'est-ce qu'il se passe maintenant ?

— Bess vient de se réveiller et de découvrir qu'elle est dans une boîte, expliqua Crake. Je n'aimerais pas être dans la soute de l'Accès de Délire en ce moment.

Lorsque la palette toucha le pont de l'aéronef, les cris et le tumulte avaient commencé.

— J' imagine que tu sais que je suis innocent, n'est-ce pas ? demanda Frey.

Trinica servait deux verres de whisky qu'elle avait pris dans le meuble à boissons. Elle se tourna vers lui : visage d'un blanc lunaire éclipsé partiellement par la pente noire de son épaule.

— Tu n'es pas innocent, Frey. Tu as tué ces gens. Peu importe que tu aies été piégé ou non.

— L'As de Crânes a été trafiqué pour exploser. Ces gens allaient mourir de toute façon, avec ou sans moi.

— Tout le monde va mourir, avec ou sans toi. Mais cela ne veut pas dire que tu as le droit de les tuer.

Elle le titillait et il le voyait bien. Cela l'enrageait. Elle savait comment aiguillonner sa conscience, réduire ses excuses à néant. Elle ne lui laissait jamais rien passer.

— Alors, tu en faisais partie ? demanda-t-il. Du complot ?

Elle lui tendit son whisky et s'assit. Entre eux, sur la table, les cartes étaient dispersées, face cachée, comme Frey les avait jetées. Des crânes, des ailes, des ducs et des as, tous mélangés.

— Non, je ne t'ai pas piégé. J'ignorais que tu étais vivant jusqu'à ce que j'entende dire que tu étais recherché.

— Mais tu es au courant maintenant. Tu sais que le duc Grephen est derrière tout ça, ainsi que Gallian Thade. Et tu sais aussi qu'ils m'ont désigné comme bouc émissaire.

Trinica leva un sourcil, poils blonds contre peau blanche.

— Oh ! là, là ! Visiblement, tu penses avoir découvert le pot aux roses. C'était ça, ton coup bas ? Je devais être impressionnée par ton intelligence ?

— Ça aurait été pas mal, oui.

Elle descendit son whisky.

— Je suppose que tu en appelles à ma gentillesse ? Tu te demandes comment j'ai pu prendre part à un déni de justice aussi terrible ? Comment j'ai pu sciemment te laisser porter le chapeau pour la mort de Hengar alors que je savais qu'il s'agissait d'une idée de Grephen ?

— C'est à peu près ça.

— Parce que Grephen me donne beaucoup d'argent. Et parce que, honnêtement, je le ferais à l'œil. Tu le mérites.

— Tu te fous d'être complice du meurtre du fils de l'archiduc ? Tu ne crois pas qu'il pourrait y avoir de plus grosses répercussions ?

— Il y en a sans doute, dit Trinica. Mais tu n'as pas à t'en préoccuper puisque ce sera bientôt fini pour toi.

— Allons, Trinica. La mort de Hengar n'est que le début. Tu dois bien être au courant que le duc Grephen prépare quelque chose.

Elle sourit.

— Ah bon ?

Frey la maudit en silence. Elle ne lâchait rien. Il avait envie de la pousser à livrer d'autres informations, mais elle n'entrait pas dans son

jeu. Il avait tenté de la mettre sur une fausse piste en lui disant qu'il connaissait la vérité à propos de Grephen, mais il ne pouvait pas révéler tout ce qu'il savait sur le coup d'État ou sur sa mystérieuse cachette. En agissant ainsi, il dévoilerait son jeu.

— Une question, dit-il. Le ferrotipe. Celui sur les avis de recherche. Comment l'ont-ils eu si tu ne leur as pas donné ?

— Oui, j'étais aussi surprise que toi, répondit-elle. Il a été pris lorsque nous étions dans les montagnes. Tu t'en souviens ?

Frey s'en souvenait. Il se rappelait une époque d'aventure romantique, un couple amoureux depuis peu. Il n'était qu'un humble pilote de cargo et elle, la fille du patron, une des héritières des Industries Dracken. Il était pauvre et elle riche, mais elle l'aimait tout de même. C'était excitant, dangereux et ils avaient été emportés par ce vertige, sans se soucier des conséquences, avec leur bonheur comme armure.

— J'imagine que c'est mon père qui leur a donné, dit-elle. La Marine n'avait sans doute pas de portrait de toi et ils savaient que tu avais travaillé pour les Industries Dracken. Ils espéraient sans doute une image des archives du personnel.

— Il a gardé celle-ci ?

— Parce que j'étais dessus. Je suppose que c'est comme ça qu'il aime se souvenir de moi.

Les avis de recherche ne montraient que le visage de Frey, mais dans la photographie entière, Trinica s'accrochait à son bras en riant. Elle ne riait pour rien en particulier, mais juste comme ça. Il se souvenait parfaitement du ferrotipe. Ses cheveux dans le vent, sa bouche ouverte et ses dents blanches. Un moment rare et parfait ; un instant figé de bonheur naturel. Personne ne pourrait faire le lien entre cette jeune fille et la femme assise en face de lui.

À cette seconde, Frey perçut la tragédie de cette perte. La façon dont les événements avaient tourné était si cruelle.

Mais Trinica vit l'expression de son visage et en devina la cause. Elle n'avait pas d'égal pour lire dans ses pensées.

— Regarde-toi, Darian. Tu maudis le sort qui t'a amené ici. Un jour, tu vas t'apercevoir que tout ce qui t'est arrivé était ta faute.

— Mon cul, cracha-t-il, sa tristesse se transformant en venin en un instant. J'ai fait de mon mieux, putain. J'ai essayé de m'améliorer.

— Et pourtant, tu es là, dix ans plus tard, à vivoter péniblement. Et je suis capitaine, avec cinquante hommes sous mes ordres, riche et entourée de notoriété.

— Je ne suis pas comme toi, Trinica. Je ne suis pas né avec une cuiller d'argent dans le cul. Je n'ai pas reçu une bonne éducation. Certains d'entre nous n'ont pas cette chance.

Elle le regarda un long moment. Puis ses yeux noirs se portèrent

sur les cartes, faces cachées, éparpillées sur la table.

— Je me rappelle ce que tu disais sur le Rake, dit-elle en retournant négligemment une carte, la dame de croix. Tu disais que tout le monde pensait que la chance jouait un grand rôle. Que selon eux, tout dépendait des cartes que l'on recevait. Beaucoup de chance et un peu de talent. (Elle en retourna une autre : le dix de crocs.) Tu les prenais pour des idiots. Tu savais qu'il s'agissait surtout de talent et d'un peu de chance.

Elle tira ensuite l'as de crânes. Frey détestait cette carte. Au Rake, elle anéantissait n'importe quelle main, sauf si l'on parvenait à la faire entrer dans une combinaison gagnante, ce qui était quasiment impossible.

— Un bon joueur peut parfois perdre contre un mauvais, mais sur la longueur, les bons gagnent de l'argent tandis que les médiocres se ruinent, reprit Trinica.

La carte suivante fut le duc de crânes. N'importe quel prêtre lui permettrait d'obtenir une suite de cinq cartes comprenant l'as de crânes, une combinaison imbattable.

Elle retourna la dernière carte : le sept d'ails. Sa main était foutue. Son regard quitta la table et croisa le sien.

— Sur la longueur, la chance n'a presque plus aucune influence, dit-elle.

Sur les ponts d'en dessous, l'Accès de Délire était plongé dans le chaos. Un martèlement lent et régulier résonnait dans les couloirs étroits. Le métal hurlait. Les hommes criaient et couraient, certains en direction du bruit et d'autres dans le sens inverse.

— C'est dans la soute !

— Qu'est-ce qui est dans la soute ?

Mais personne n'avait la réponse à cette question. Ceux qui se trouvaient dans la cale avaient fui, terrorisés, lorsque la monstruosité de fer et de cuir avait surgi de sa caisse et s'était mise à tout saccager dans les coursives sombres. On avait lancé des tonneaux dans toutes les directions. On avait tiré des coups de feu, mais en vain. Des échardes avaient volé en tous sens quand l'intrus avait fait exploser les caisses de provisions et de marchandises. Il faisait noir là en bas et la chose menaçante terrifiait les membres d'équipage.

Ceux qui se trouvaient sur le pont supérieur et qui actionnaient le treuil avaient craintivement regardé dans la soute par l'écoutille, aux premiers signes de troubles. La lumière du hangar n'arrivait que péniblement jusqu'en bas. Ils reculèrent en apercevant quelque chose d'énorme qui apparaissait dans leur étroit champ de vision. Ce ne fut qu'à ce moment-là que l'un d'entre eux pensa à remonter le treuil.

Dans la confusion qui suivit, personne ne remarqua les trois étrangers, qui portaient à présent les habits bariolés des membres

d'équipage, se frayer un chemin vers le pont inférieur.

Ceux qui étaient parvenus à s'échapper de la soute avaient claqué la porte de la cloison derrière eux et l'avaient verrouillée pour enfermer le monstre dedans. Mais la bête n'appréciait pas d'être bloquée. Elle frappa contre la porte, assez fort pour déformer une épaisseur de métal de vingt centimètres. Des hurlements enragés s'échappèrent de derrière le battant.

— Bougez vos grosses carcasses répugnantes et venez ici ! cria le grand maître d'équipage aux habits couverts de taches. (Les hommes sur lesquels il criait étaient venus voir les origines du vacarme et reculaient à présent, en s'apercevant de quoi il retournait. Ils revinrent à contrecœur pour obéir à ses ordres.) En joue, tout le monde ! Vous allez défendre votre appareil !

Un canon rotatif posé sur un trépied fut installé en hâte dans le couloir face à la porte. Le maître d'équipage s'agenouilla près de l'homme qui assemblait l'arme.

— Lorsque cette chose passera la porte, donne tout ce que tu as !

Malvery, Crake et Pinn esquivèrent autant que possible le chaos et, pendant un moment, ils ne furent pas inquiétés. Seule la moitié de l'équipage de l'Accès de Délire était à bord et la plupart d'entre eux étaient occupés par la diversion créée par Bess. Ils essayèrent de ne croiser personne et lorsqu'ils se firent repérer, ce fut généralement de loin, ou bien par quelqu'un très pressé d'être ailleurs. Ils réussirent à pénétrer profondément dans l'aéronef avant de rencontrer un membre d'équipage qui les examina attentivement et s'aperçut qu'il s'agissait d'imposteurs.

— Hé ! dit-il avant que Malvery lui attrape la tête et lui écrase le crâne contre le mur de la coursive.

L'homme s'effondra au sol, inconscient.

— Tu n'as guère envie de parlementer pour t'en sortir, hein ? observa Crake tandis qu'ils traînaient le malheureux membre d'équipage dans une salle adjacente.

— C'est plus rapide comme ça, dit-il en ajustant ses lunettes rondes et vertes. Aucun risque de malentendu.

La pièce était une cambuse, vide, et aux fourneaux froids. Crake ferma la porte pendant que Malvery versait un peu d'eau dans une tasse en fer blanc. L'homme d'équipage – un jeune matelot à la mâchoire pendante – se mit à gémir et à s'étirer. Le docteur lui jeta du liquide à la figure. Il ouvrit les yeux et focalisa lentement sur Pinn qui se tenait au-dessus de lui, un pistolet pointé sur son nez.

Malvery s'agenouilla près du prisonnier qui grimaça lorsqu'il tapa sur sa tête avec le fond de la tasse.

— La cabine du capitaine, dit-il. Où est-elle ?

Ils laissèrent le matelot attaché et bâillonné dans un placard de la

cambuse. Pinn aurait préféré le tuer, mais Crake ne le laissa pas faire. L'argument : « ce n'est qu'un matelot qui ne manquera à personne », n'eut que peu de poids.

La cabine du capitaine était verrouillée, évidemment, mais Crake s'était préparé. Avec du temps et le matériel adéquat, c'était facile pour lui de fabriquer un passe-partout démoniaque. Il le glissa dans la serrure et se concentra pour créer un accord mental dans le silence de son esprit et réveiller ainsi le démon esclave de la clé. Ses doigts s'engourdirent lorsque celui-ci puisa de sa force. Il avait beau être petit, il avait faim et seul un démoniste expérimenté avait la puissance pour le supporter.

Le démon étendit des vrilles d'influence invisibles, puis sentit la serrure et caressa les leviers et les tambours. La clé tourna alors brusquement et la porte s'ouvrit.

Malvery lui donna une tape sur l'épaule.

— Bien joué, camarade, dit-il en souriant.

Étrangement, cela fit chaud au cœur de Crake. Puis il entendit le martèlement lointain qui résonnait dans tout l'Accès de Délire et il se souvint de Bess.

— Finissons-en, dit-il avant qu'ils entrent.

La cabine de Dracken était impeccable de propreté, mais l'assemblage de bronze, de fer et de bois sombre qui la composait dégageait une impression lourde et oppressante. Sur un mur, une bibliothèque mêlait la littérature, les biographies et les manuels de navigation séparés par des bibelots de cuivre brillant. Certains titres étaient en langue samarliente, remarqua Crake. Il repéra *La Chanteuse* et *l'oiseau* et *De la domination de notre sphère*, deux grandes œuvres de maîtres samarliens. Il se prit à ressentir une admiration inattendue pour une pirate qui savait lire et qui en plus s'adonnait à ce genre de lectures.

Pinn et Malvery étaient allés tout droit vers le bureau à l'autre bout de la cabine, près d'une vitre inclinée en verre renforcé. La lumière du hangar se diffusait sur des cartes soigneusement rangées et un ensemble d'écriture en carapace de tortue de grande valeur. Crake imagina brusquement Dracken en train de regarder d'un air pensif, par la fenêtre, la mer de nuages tandis que son appareil volait haut dans le ciel.

Pinn fouilla les cartes en les dispersant et gâcha le moment de rêverie du démoniste.

— Rien, dit-il.

Le regard de Malvery s'était arrêté sur un coffre long, mince et cadencé, posé sur une étagère près du bureau.

— Crake ! dit-il.

Le démoniste le rejoignit avec son passe-partout. La serrure était

plus retorse que celle de la porte de la cabine, mais au final, elle ne résista pas à la clé.

Le coffre était rempli de cartes roulées, sur lesquelles trônait ce qui semblait être un grand compas. Malvery le passa à Crake, puis se mit à parcourir les cartes avec Pinn. Le démoniste écouta le bruit qui provenait des profondeurs de l'Accès de Délire tout en examinant la découverte du docteur.

Continue à cogner, Bess, pensa-t-il. Tant que je peux t'entendre, c'est que tout va bien.

Le compas était si grand que Crake arrivait à peine à le tenir d'une main. En le regardant de plus près, il s'aperçut qu'il ne s'agissait pas du tout d'un compas. Il n'avait aucune marque indiquant le nord, le sud, l'ouest ou l'est et quatre aiguilles numérotées au lieu d'une, toutes de même longueur. D'autre part, il comportait huit petits ensembles de chiffres, accolés par paires, qui chacun tournaient sur un cylindre rotatif permettant ainsi de compter de zéro à neuf. Les paires accolées étaient elles aussi numérotées de un à quatre, sans doute pour correspondre aux aiguilles. Ces dernières pointaient dans la même direction, quel que soit l'endroit vers lequel il le tournait et les chiffres indiquaient tous zéro.

— Je crois que nous les avons ! dit Malvery en prenant les cartes dans le coffre et en les fourrant dans son tricot usé. (Puis il regarda Crake :) C'est l'instrument qu'on devait trouver ?

— Je crois.

Le démoniste était presque sûr d'avoir en main le mystérieux instrument dont Thade avait parlé. L'étrangeté du compas et le fait qu'il ait été placé dans le même coffre que les cartes lui suffisaient.

— Nous devrions..., dit-il avant de voir un mouvement à la porte et d'entendre la forte détonation d'un pistolet.

Malvery l'avait repéré lui aussi : un des équipiers, un brun débraillé attiré par les voix et la porte du capitaine ouverte. En voyant les intrus, il avait aussitôt sorti son pistolet et tiré. Le docteur plongea sur un côté, assez vite pour que la balle effleure simplement son épaule.

Une autre arme tira, une seconde après la première. Celle de Pinn. L'homme d'équipage resta bouche bée et un jet de sang rouge vif trempa sa chemise au niveau de sa poitrine. Il tituba en arrière et glissa au sol, appuyé contre le mur de la coursive, de l'incrédulité dans les yeux.

— Nous avons ce que nous sommes venus chercher, dit Malvery d'une voix monotone. Il faut partir.

L'équipier était étendu dans la coursive et suffoquait. Pinn et Malvery passèrent sans le regarder, ne s'arrêtant que pour lui voler son pistolet. Crake le contourna comme s'il était contagieux, à la fois

horrifié et fasciné. Poussés par une curiosité horrible et vaine, les yeux de l'homme suivirent les siens en roulant dans leurs orbites.

Ce regard figea Crake. C'était celui d'un homme pris au dépourvu, choqué de se voir aux portes de la mort aussi subitement. Il y avait de la perplexité dans ce regard. Le fait de savoir que, contrairement à toutes les autres fois où il s'était retrouvé dans une situation désespérée, il n'aurait pas de deuxième chance, aucun moyen de s'en sortir par l'astuce ou la force, l'accablait. Et cela terrorisait Crake.

Il comprenait à présent pourquoi Malvery et Pinn n'avaient pas regardé.

Il suivit ses camarades dans la coursive en tremblant. Au bout d'un moment, il se rappela Bess. Il porta le sifflet, accordé à une fréquence qu'elle seule pouvait entendre, à ses lèvres et souffla. Une note différente de celle qu'il utilisait pour l'éveiller et la rendormir. Celle-ci était un signal.

C'est l'heure de rentrer, Bess.

— Ça va pas tarder, les gars ! cria le maître d'équipage lorsque la porte de la cloison grinça et vacilla sur ses gonds.

On discernait du mouvement par l'ouverture au sommet de la porte, là où l'acier épais avait été plié par les assauts de la créature dans la soute. Assez pour voir que ce qui se trouvait derrière était immense et aussi effrayant que ses hurlements le laissaient entendre.

Les hommes d'équipage rassemblèrent leurs forces et braquèrent leurs fusils à levier et leurs revolvers. Celui qui s'occupait du canon rotatif sur son trépied fit jouer le doigt posé sur la détente, essuya de la sueur sur son front et mit son œil au viseur. La porte n'allait plus résister longtemps, à présent. Chaque coup pouvait être celui qui les mettrait en face de la chose de la soute.

Le doute se lisait sur leurs visages. Toutes leurs armes semblaient brusquement pitoyables. Ils ne restaient là, entassés dans l'étroite coursive, que par discipline.

La porte se déforma vers l'avant et les gonds du haut cédèrent complètement. Plus qu'un coup. Plus qu'un.

Mais le choc final n'arriva pas. Toujours pas. Et, au bout d'un moment, ils comprirent qu'il ne viendrait pas.

Les hommes lâchèrent des soupirs réprimés, sans bien savoir ce que cela voulait dire. Ils s'étaient tous résignés à leur sort. Avaient-ils été épargnés ? Ils n'osaient l'espérer.

Certains se mirent à chuchoter. Que s'était-il passé ? Pourquoi s'était-elle arrêtée ? Où était passée la chose dans la soute ?

Derrière la porte détruite, tout n'était que silence.

Dynamite – Jez entend un appel – Une retraite rapide – Les cartes sont sur la table

— Sur ta gauche ! Harkins, sur ta gauche !

Le pilote dirigea vaguement son pistolet dans la direction de l'ennemi et tira trois coups de feu avant de revenir se cacher derrière les tonneaux. La silhouette sombre qu'il visait courut derrière un chasseur et disparut.

— Joli tir, murmura doucement Jez sur un ton sarcastique avant de se remettre à balayer le dock du regard, à l'affût du moindre mouvement.

Elle tressauta lorsque trois balles qui lui étaient destinées trouèrent les tonneaux devant elle. Mais les barils remplis de sable étaient aussi solides qu'un mur.

Ils avaient posé la Ketty Jay dans un coin de l'aire d'atterrissage surélevée pour n'avoir que deux côtés à défendre lorsque les hommes de Dracken les attaqueraient. Les barricades leur offraient une bonne protection et le dock quasiment vide obligeait leurs adversaires à souvent avancer à découvert. Mais ils étaient trois contre vingt. Deux si l'on exceptait Harkins qui ne méritait pas d'être compté. Elle regarda sa montre à gousset et pesta.

Ils ne pourraient pas tenir. Pas dans ces conditions.

Silo était accroupi derrière une barricade à sa droite et visait avec un fusil. Il tira deux fois sur quelque chose que Jez ne voyait pas. En réponse, une salve écorcha le bois à quelques centimètres de son visage.

Leur position les plaçait dans une situation défavorable qu'ils n'avaient pas prévue. Aussi près du bord de la zone d'atterrissage, ils se trouvaient près des lampadaires qui la délimitaient pour le trafic aérien. Leurs assaillants, en revanche, approchaient à travers l'aire et tiraient depuis son centre, là où il faisait le plus sombre. Le personnel du dock – qui utilisait des projecteurs pour indiquer les endroits où les avions devaient se poser – s'était enfui au début des combats, sans doute pour aller prévenir la milice.

Jez n'avait guère d'espoir. Elle ne croyait pas que l'aide leur arriverait à temps par ces ruelles endommagées. Et se faire arrêter par la milice leur promettait le même sort qu'avec les hommes de Dracken : la mort. On découvrirait qu'ils étaient des fugitifs et ils seraient

pendus.

En son for intérieur, Jez se demanda si elle survivrait à ça.

Ne t'en fais pas pour ça maintenant. Occupe-toi de ce dont tu peux t'occuper.

— Silo ! siffla-t-elle. Les lumières !

Elle désigna les lampadaires.

Il comprit le message. Il s'assit, dos aux tonneaux, et tira sur l'éclairage le plus proche. Jez en descendit un autre. Très vite, ils détruisirent toutes les sources de lumière des environs et la Ketty Jay se retrouva dans une obscurité semblable à celle où se tapissaient leurs agresseurs.

Mais cette distraction avait permis aux hommes de Dracken de s'approcher. Même sur un dock vide comme celui-ci, il restait des cachettes. La nécessité de faire le plein et de se ravitailler impliquait la présence d'un désordre permanent, qu'il s'agisse d'un tracteur arrêté servant à tirer les cargaisons, de petits abris de tôle ondulée où stocker les marchandises ou d'une remorque remplie de tonneaux de prothane attendant d'être évacués.

Il y avait du mouvement dans tous les coins. Un tir pouvait arriver de n'importe quel angle. Tôt ou tard, quelque chose allait bien passer.

Harkins pleurnichait près d'eux. Silo lui dit de la fermer. Elle regarda encore une fois sa montre. Par la malepeste, ce n'était pas bon. Ils n'en avaient pas prévu vingt. Contre dix, ils auraient pu tenir. Peut-être.

Quelque chose vola au raz de l'aire d'atterrissage, un sifflement brillant dans les ténèbres. Jez mit un instant avant de comprendre ce dont il s'agissait. De la dynamite.

— À terre ! cria-t-elle.

Le bâton explosa avec un bruit assez fort pour faire claquer l'air dans ses oreilles. Les tonneaux murmurèrent et vibrèrent sous l'assaut, mais le jet n'avait pas parcouru assez de distance. Les hommes de Dracken se trouvaient trop loin pour pouvoir lancer par-dessus les barricades. Mais ils y parviendraient bientôt.

Elle regarda la Ketty Jay qui les dominait, dans leur dos, telle une montagne. La rampe de chargement ouverte leur faisait de l'œil. Elle repensa à ce qu'avait proposé Harkins en voyant les hommes de Dracken arriver. Combien de temps pourraient-ils tenir dehors ? Quel genre de dégâts un bâton de dynamite pourrait causer à l'appareil ?

Elle leva la tête et regarda par-dessus les tonneaux, mais des salves qui arrivaient de tous les côtés l'obligèrent à se baisser. La panique s'empara de son estomac. Leurs ennemis avaient l'intention de clouer les défenseurs de la Ketty Jay sur place et de se rapprocher de plus en plus, n'attendant que de pouvoir lancer la dynamite au-delà de la barricade. Ils étaient trop nombreux pour être contenus.

Puis, elle sentit un changement presque imperceptible. Cela devenait plus naturel, à présent, comme une légère poussée à travers une membrane invisible : une résistance très faible, puis une trouée. Elle glissait quelque part, sans aucune résistance.

Le monde se modifia. Il faisait encore noir, mais les ténèbres n'obscurcissaient plus sa vision. Elle les percevait à présent : dix-huit hommes et deux femmes. Leurs pensées étaient un souffle, comme le bruit des vagues sur la côte.

La panique déferla et la consuma. Elle était incontrôlable. Ses sens s'étaient aiguisés jusqu'à un degré impossible. Elle parvenait à les sentir. Elle entendait leurs pas. Et, au loin, par-delà la portée d'une audition normale, elle entendait autre chose. Une cacophonie de cris. Les moteurs d'un redoutable aéronef. Et son équipage qui l'appelait. Qui l'appelait d'un chœur sans paroles et discordant.

Viens avec nous. Viens jusqu'au Fléau.

Elle prit ses distances avec eux et tenta de se concentrer sur autre chose que l'appel de cet équipage cauchemardesque. Mais au lieu de se sortir ainsi de cet étrange état, son esprit vagabonda et alla se fixer ailleurs. Elle se sentit aspirée, comme elle l'avait été au Yortland en regardant les prédateurs chasser les cochons des neiges. Mais cette fois, elle ne s'unit pas à un animal, mais à un homme.

Elle sentit sa tension, sa sueur, l'émotion de l'instant. Le bien-être et la satisfaction de se trouver du côté des vainqueurs. Il savait qu'ils avaient l'avantage. Mais ne te plante pas, vieux cabot. Les cimetières sont pleins de gars trop confiants (elle est bien cette phrase, faut la ressortir avec les gars). Visiblement, ils gardent la tête baissée. La dynamite leur a bien foutu la trouille.

Il faut se rapprocher. Puis les atteindre. Le cap'taine (respect admiration protection admiration) apprécierait beaucoup si nous mettions le grappin sur l'un d'eux. Allez. Jusque là-bas.

Cours !

Brusquement, Jez se déplaça, se leva et visa avec son fusil. Elle était à l'intérieur de lui et restait elle-même, deux personnes à la fois. Elle savait où il était ; elle voyait à travers ses yeux ; elle sentait le mouvement de ses jambes qui le portaient.

Son doigt pressa la détente et elle l'atteignit à la tête, à quarante mètres dans le noir.

Les pensées de l'homme disparurent. Toutes ses sensations s'évanouirent. Il était vidé et ne restait qu'un trou. Et Jez fut rejetée dans son corps, ses sens de nouveau siens, pelotonnée dans une position fœtale derrière sa barricade en essayant de comprendre ce qui venait de lui arriver.

Qu'est-ce que je suis ? Que suis-je en train de devenir ?

Mais elle savait déjà en quoi elle se transformait. Elle devenait l'un

d'eux. Un membre de l'équipage cauchemardesque. Une des créatures qui vivaient sur les terres désolées derrière le mur-nuage impénétrable du Fléau.

Je dois m'enfuir, se dit-elle alors qu'on tirait une nouvelle salve de coups de feu. Des balles ricochèrent sur la carlingue de la Ketty Jay. Un autre bâton de dynamite tomba assez près pour renverser certains des tonneaux au bout de la barricade.

— Nous ne pouvons plus tenir ! cria Harkins.

Non, pensa-t-elle amèrement. Nous ne le pouvons plus.

Le pont de l'Accès de Délire était quasiment désert. La plupart de l'équipage restant se trouvait dans les entrailles de l'aéronef, à écouter avec inquiétude le silence provenant de la soute. D'autres étaient partis chercher la milice. Face à une telle alerte, plus personne ne chargeait l'appareil ni ne nettoyait les ponts. Lorsque Malvery, Pinn et Crake émergèrent de la cabine du capitaine avec leur butin, il n'y avait personne pour les arrêter.

Ils coururent jusqu'au treuil à présent déserté. Une palette chargée se balançait au-dessus de l'écoutille qui menait dans la vaste soute. Pinn s'énerva quelques instants au-dessus des commandes avant de trouver ce qui, selon lui, baisserait le treuil. Il avait vu juste. Un fort grincement s'éleva et la plaque se mit à descendre en cliquant.

Crake scruta l'aéronef avec nervosité. Un groupe de dockers s'était rassemblé autour de l'Accès de Délire, sur la plate-forme du hangar, mais personne n'osait traverser la passerelle. Ils avaient entendu des hommes parler d'un monstre à bord. Ils suivaient à présent avec intérêt les faits et gestes des nouveaux venus, les prenant pour des membres d'équipage.

Crake ne vit même pas qui leur tira dessus. Pinn se jeta en arrière en crachant un juron tandis qu'une balle touchait le treuil près de sa tête. La peur déferla sur lui. Il ne pouvait pas s'abriter s'il ignorait d'où venait l'attaque.

Cela ne dérangea pas Malvery outre mesure.

— À couvert ! cria-t-il en se ruant vers une batterie d'artillerie, amas de canons massifs.

Crake se précipita derrière lui. Encore une balle. Du coin de l'œil, il vit les dockers qui hurlaient, consternés. Ils ne savaient pas qui tirait. Certains suivaient la situation du démoniste et d'autres regardaient au-dessus de lui, dans son dos.

Il regarda par-dessus son épaule. Là, à l'endroit où le pont de l'Accès de Délire s'élevait vers le mât de l'électrohéliographe, il vit du mouvement. Un homme accroupi visait.

Crake bondit alors derrière les canons et s'assit sur les talons près de Pinn et de Malvery.

— Il est là-haut ! haleta-t-il. Près du mât !

Malvery pesta dans sa barbe.

— Il faut descendre de ce putain d'appareil, et rapido. Avant que ceux d'en dessous comprennent ce qu'il se passe.

Un grincement de métal s'éleva soudain du treuil. La chaîne, tirée depuis le bas, se balançait brusquement d'un côté, puis de l'autre.

Malvery se leva au-dessus du canon et regarda un instant avant de se baisser.

— J'ai vu cet enculé.

Il prit un pistolet à sa ceinture. L'arme semblait minuscule dans son énorme main. Son fusil habituel était trop grand pour être caché sous leurs vêtements.

— Attends, dit Crake. Pas encore.

La chaîne allait et venait. Le mécanisme hurla pour protester contre le poids qu'il portait. Celui du golem qui remontait pour sortir de la soute.

Une main énorme attrapa le rebord de l'écoutille. Bess se propulsa avec un long grognement grave et extirpa sa gigantesque masse jusque sur le pont.

— Maintenant ! dit Crake.

Malvery bondit de sa cachette, mit son pistolet en joue et tira sur l'équipier qui se cachait près du mât. L'homme, stupéfait de voir Bess, fut pris au dépourvu. Le tir le manqua de quelques centimètres, mais il l'étonna assez pour le faire fuir.

Les dockers sur la plate-forme du hangar s'affolèrent, à présent, et ils se mirent à s'enfuir lorsque Bess se redressa de toute sa hauteur. Ils n'avaient jamais rien vu de tel que ce géant blindé, bossu et sans visage. Les plus proches s'efforcèrent de s'écarter de son passage en poussant les hommes du fond qui se rapprochaient pour voir d'où provenait tout ce vacarme.

— Bess ! cria Crake lorsqu'ils sortirent de leur cachette.

Le golem se tourna vers lui avec un gloussement accueillant. Il se pressa vers elle et lui tapota aussitôt l'épaule. La peur que les dockers ressentaient pour le monstre engloba alors Crake et les autres : ils étaient amis avec la bête !

— On se barre d'ici.

Malvery tira encore une fois vers la tour de l'électrohéliographe tandis qu'ils couraient vers la passerelle. Des cris d'alarme retentirent derrière eux lorsque les coups de feu sortirent les hommes d'équipage de leur torpeur. Des balles frappèrent tout près des talons des fuyards. Pinn riposta vers l'arrière, au jugé.

Bess traversa la passerelle en hurlant et arriva sur la plate-forme du hangar, suivie de près par les autres. Les dockers fondirent des abords de l'Accès de Délire comme de la glace devant un chalumeau, répandant le chaos dans leur fuite. Toute activité au dock cessa

lorsque les membres d'équipage des cargos alentour perçurent le trouble.

Malvery prit la tête et fonça vers l'escalier qui les mènerait jusqu'au rez-de-chaussée d'où ils pourraient sortir du hangar. Mais à peine fut-il parti dans cette direction que des sifflets retentirent d'en dessous : la milice ducale de Rabban. Des uniformes beiges remontaient l'escalier vers lequel courait le docteur.

Trop d'hommes. Trop d'armes. Bess pourrait traverser, mais ses compagnons de chair et de sang, plus fragiles, n'y parviendraient pas.

Malvery s'arrêta, sortit sa montre et la consulta. Il regarda en arrière vers l'Accès de Délire, où l'équipage en colère s'amassait déjà à leur poursuite. La milice leur avait bloqué la route. Ils n'avaient plus aucune issue.

— Très bien, dit-il. Là, on est mal barrés.

Trinica Dracken regarda sa montre, la referma et la remplaça dans une poche de son manteau noir.

— Tu es attendue quelque part, Trinica ? demanda Frey.

Elle l'observa de l'autre côté de la table, l'air de soupeser une question.

— Je pense que nous avons assez tourné autour du pot, Darian. Tu voulais négocier. Vas-y.

Son ton s'était fait impatient. Frey fit le rapport entre les deux.

— Pourquoi es-tu si pressée, Trinica ? Tu étais ravie de papoter jusqu'à présent. Tu n'aurais pas essayé de gagner du temps, j'espère ? De me retarder ici ?

Il vit l'éclat de colère dans ses yeux et en tira un peu de satisfaction. Jusqu'à présent, elle avait eu l'avantage dans cette rencontre : marquer un point était agréable.

— Fais ton offre, dit-elle. Sans quoi nous n'avons plus rien à nous dire.

Autant essayer, pensa Frey.

— Je veux que tu abandonnes ta traque. Que tu fasses demi-tour et que tu nous laisses tranquilles.

— À quoi ça servirait ? Tu seras toujours recherché par les Chevaliers séculaires.

— Je peux m'en débrouiller. Ils ne connaissent pas les bas-fonds. Je peux disperser mon équipage et faire profil bas jusqu'à ce que le pire soit passé. Je pourrais peut-être quitter la Vardia. Vendre la Ketty Jay. Trouver un vrai travail. Mais pas si tu es à mes trousses. La plupart d'entre eux ne connaissent pas mon visage, à part sur quelques ferrotypes, contrairement à toi. Je pense que tu finirais par me retrouver. Alors, je te demande d'abandonner.

Trinica attendait la chute de sa plaisanterie.

— Grephen me paie une grosse somme pour te traquer. Sans doute

plus d'argent que tu en verras jamais. Que pourrais-tu m'offrir pour me pousser à arrêter de te pourchasser ?

— Je ne mentionnerai pas ton nom si je me fais attraper.

— Quoi ?

Elle était partagée entre l'amusement et l'étonnement.

— Tu es une traîtresse. Tu es complice du meurtre du fils unique de l'archiduc. La Marine de la Coalition n'a jamais rien réussi à te mettre sur le dos – peut-être parce que les témoins ont une fâcheuse tendance à mourir – mais ils savent qui tu es et ils sauteront sur l'occasion de te voir balancer au bout d'une corde. Tu sais que Grephen a peur que les Chevaliers m'attrapent avant toi. Il a peur que je l'accuse.

— C'est tout ce que tu as ? dit Trinica en riant. Les accusations d'un homme condamné, sans aucune preuve pour les appuyer ?

— As-tu déjà réfléchi à ce qui se passerait si le plan de Grephen, quel qu'il soit, ne fonctionnait pas ? demanda Frey. Mes accusations ne me sauveront peut-être pas, mais si Grephen s'en prend à l'archiduc, cela prouvera que ce que je disais de lui était vrai. Et cela signifiera que tout ce que j'avais dit sur toi était vrai. Peut-être que Grephen gagnera et que tout ira bien pour toi, mais s'il perd, tu auras la Marine à tes trousses pour le restant de tes jours. Tu n'accosteras pas dans un endroit comme Rabban de sitôt.

— Pourquoi penses-tu qu'il prépare un coup d'État contre l'archiduc ?

Frey lui jeta un coup d'œil.

— Je ne suis pas idiot, Trinica.

Elle le considéra en réfléchissant. Il avait déjà vu cette expression des centaines de fois à une table de Rake, sur des joueurs qui observaient leurs adversaires et se demandaient : ont-ils vraiment le jeu pour me battre ?

Puis elle grogna, dégoûtée de s'être laissé ainsi menacer.

— C'est ridicule et je n'ai plus le temps pour ça. D'ailleurs, tout est fini. Je te tiens. (Elle vida son whisky et se leva.) Tu es fini.

— C'est une négociation, Trinica. Un terrain neutre. Sharka garantit notre sécurité, lui dit-il en souriant. Tu ne peux pas m'avoir ici, ajouta-t-il sur un ton enfantin.

— Bien sûr que non, dit-elle. Mais je peux avoir ton aéronef.

— Tu ne sais même pas où il est.

— Bien sûr que si, répondit-elle. Tu as accosté dans le Quartier des Ouvriers, au sud-ouest. Évidemment, tu es enregistré sous un faux nom, mais tous les chefs dockers recherchaient un Wickfield hybride cargo-combat de la classe Coque-de-fer. Peu possèdent les mêmes spécifications que la Ketty Jay et je connais plutôt bien cet appareil. Je t'ai assez entendu en parler.

Le capitaine restait imperturbable. Trinica nota son absence de réaction.

— Visiblement, tu avais deviné que je ferais quelque chose comme ça, dit-elle. Peu importe. Combien d'hommes as-tu, Frey ? Cinq ? Six ? Tu peux te permettre d'en garder autant ? (Elle regarda autour d'elle ; il l'ennuyait à présent.) J'en ai envoyé vingt.

Vingt, pensa-t-il en gardant un visage soigneusement neutre, comme il l'avait appris en jouant aux cartes. Oh, merde.

— Et si j'avais fait pareil ? dit-il. Et si mes hommes étaient dans ton aéronef en ce moment ?

Trinica roula des yeux.

— Je t'en prie, Darian. Tu n'as jamais su bluffer. Tu es trop lâche ; tu cèdes toujours le premier. (Elle soupira et baissa les yeux sur lui, comme si elle s'apitoyait sur un animal stupide.) Je te connais. Tu es prévisible. C'est d'ailleurs pour cela que j'ai failli t'avoir à l'ermitage. Dès que Thade m'a parlé de sa fille et de toi, je me suis dit que c'était le premier endroit où tu irais. Tu as toujours réfléchi avec le mauvais organe.

Frey ne répondit pas. Elle l'avait bien eu.

— Tu veux savoir pourquoi je suis un bon capitaine et pas toi ? Parce que tu ne fais pas confiance à tes hommes. J'ai gagné le respect de mon équipage et il a obtenu le mien. Mais toi ? Tu n'arrives pas à garder un équipage, Darian. Tu changes de navigateur aussi souvent que de pute.

Frey n'ouvrit pas la bouche. Il ne pouvait pas la contredire.

— Et comme je te connais, je sais que tu ne laisserais jamais ton aéronef entre les mains de quelqu'un d'autre, poursuivit-elle en passant devant lui en direction de la porte. La Ketty Jay est ta vie. Tu préférerais mourir plutôt que de donner le code d'allumage à quelqu'un qui pourrait partir avec. Cela signifie que ton équipage est surclassé par le nombre, par l'armement et pris au piège à défendre un aéronef qui n'est rien d'autre qu'une tombe blindée. (Elle pencha la tête.) Tu envisageais peut-être une manœuvre rusée de contournement. Peut-être que tu vas faire venir des renforts dans le dos de mes hommes. Quoi que tu fasses, cela ne changera rien. Tu es simplement dépassé par le nombre.

Les épaules de Frey s'affaissèrent. Vingt hommes. Combien de temps Jez, Silo et Harkins pouvaient tenir face à vingt hommes ? Tout dépendait du timing, mais ce n'est qu'à ce moment-là qu'il comprit à quel point la situation était désespérée. Le plan lui avait semblé si bon lorsqu'il l'avait énoncé. Mais il était le seul à ne pas risquer sa vie.

Trinica vit qu'il avait reçu un coup. Elle toucha son épaule en un geste de sympathie feinte et s'agenouilla pour lui chuchoter à l'oreille, ses lèvres lui effleurant le pavillon.

— Ils doivent être morts, à présent, et mes hommes ont dû tellement bourrer la Ketty Jay de dynamite qu'on entendra l'explosion jusqu'au Yortland.

Elle ouvrit la porte et se tourna pour le regarder.

— Pour la deuxième fois, ton équipage va mourir à cause de tes peurs, Darian. On va voir jusqu'où tu vas réussir à aller et à quelle vitesse, sans ton aéronef.

Puis elle disparut en laissant le battant ouvert derrière elle. Frey s'assit sur la table, regarda les cartes en désordre devant lui, se sentant KO, les nerfs à vif et éreinté. Elle l'avait détruit en n'utilisant que des mots.

Cette femme. Cette foutue femme.

Fuite – « Choisis tes cibles » – Aucune échappatoire

Crake courait vite. Ses poumons lui brûlaient la poitrine et il avait la tête qui tournait, mais ses jambes étaient infatigables, pleines d'une vigueur suscitée par l'adrénaline. Bess avançait devant, Malvery et Pinn sur ses talons. Les balles sifflaient autour d'eux.

Mais ils ne faisaient que retarder l'inévitable. Ils n'avaient nulle part où aller.

La plate-forme du hangar était remplie de grues, de cuves de carburant portatives et de cargaisons empilées. De gros rouages, qui faisaient partie des mécanismes fixant les aéronefs au dock et empêchaient les gros cargos de dériver, dépassaient du sol. Au loin, des plates-formes surélevées destinées aux projecteurs et la fine tour de contrôle se hissaient presque jusqu'au toit du hangar.

Ils se servaient de ces obstacles pour se mettre à couvert, en les contournant et en se cachant derrière, empêchant ainsi les hommes de l'Accès de Délire de bien viser. Comme Bess marchait devant, personne ne tenta de les arrêter. Les dockers allèrent se cacher, effrayés par les tirs nourris du groupe de poursuite.

L'entrée du hangar ouvrait sur la nuit et les lumières électriques de la ville. Mais la plate-forme se trouvait quinze mètres dans les airs et il n'y avait aucun moyen de descendre. La milice s'était dispersée pour bloquer tous les escaliers. Ils étaient pris au piège, mais ils couraient toujours et faisaient durer leurs derniers moments de liberté, les ultimes instants de leur vie. Il n'y avait plus rien d'autre à faire.

Bess ralentit lorsqu'ils passèrent devant un tas de caisses attendant d'être chargées dans une frégate. Elle en prit une et la lança sans effort sur leurs poursuivants. Ils s'éparpillèrent et coururent pour y échapper quand elle explosa au milieu d'eux. Crake et les autres dépassèrent Bess à toute allure et elle se plaça à l'arrière de leur file. Un tir de fusil rebondit sur son armure avec un sifflement aigu lorsqu'elle se retourna pour les suivre.

Pourquoi suis-je venu ici ? se dit le démoniste. Il s'était déjà posé cette question toute la soirée. Pourquoi ai-je accepté de faire ça ? Espèce d'idiot.

Il se débarrassa de sa propre terreur sans cesser de courir, maudissant son idiotie. Il aurait simplement pu refuser. Il aurait pu

rester en dehors de ça et partir à n'importe quel moment. Mais il s'était laissé enrôler dans le plan de Frey, poussé par la haine de soi et le charme insidieux du capitaine. Au Yortland, il était prêt à tout quitter et à abandonner le capitaine à son sort. Et pourtant, il avait accepté de rejoindre l'équipage de la Ketty Jay.

Il avait fait une erreur. Il avait momentanément oublié la fois où, dans l'arrière-salle miteuse d'un bar, Lawsen Macarde lui avait braqué un pistolet sur la tête et avait demandé à Frey le code d'allumage de la Ketty Jay. Il avait oublié l'expression du capitaine, ses yeux froids et insensibles comme ceux d'une poupée. Il avait osé croire – une fois encore – que Frey était son ami.

Et c'était à cause de ça qu'il allait mourir.

Ils évitaient les machines et sautaient par-dessus les tuyaux de carburant en fonçant à travers le monde métallique et huileux du hangar. Du fer noir les encerclait ; de faibles lumières brillaient ; une patine sinistre recouvrait tout. Ils ne devaient pas s'attendre à de la pitié. Ce n'était pas un endroit sympathique, mais un lieu destiné à l'impitoyable industrie du nouveau monde. Crake avait grandi dans des propriétés à la campagne, entouré d'arbres et n'avait presque jamais vu ces usines qui faisaient la richesse de sa famille. Un fatalisme morbide s'empara alors de lui. Vivre dans cet endroit devait être horrible, et y mourir pire encore.

La plate-forme devint plus étroite lorsqu'ils atteignirent la sortie du hangar. Elle se séparait en longues passerelles qui allaient jusqu'à l'emplacement des projecteurs et aux zones d'observation. À gauche et à droite, à demi submergés sous le plateau surélevé, se trouvaient des cargos et des transports de passagers, colossaux dans leur piètre majesté. Des gens appuyés contre la balustrade, assez loin pour être à l'abri, les regardaient avec curiosité.

— Là-haut ! cria Malvery.

Ils pénétrèrent dans une passerelle qui menait hors du hangar, assez large pour y entrer à trois de front, mais au bout de laquelle ils ne trouvèrent qu'un petit poste d'observation. Ne restait plus ensuite que le plongeon fatal vers le sol.

Peu importait. Ils traversèrent la passerelle en courant et s'arrêtèrent.

L'équipage de l'Accès de Délire ralentit en voyant ses proies prises au piège. Ils se rassemblèrent à l'entrée du corridor, là où ils pouvaient se cacher. Il y avait une grande étendue découverte entre eux et les hommes de la Ketty Jay. Ils y feraient des cibles faciles et ils avaient encore assez peur du golem pour respecter sa puissance.

— Et maintenant ? demanda Pinn.

— Nous nous rendons, dit Malvery.

— Quoi ? cria le pilote.

La bouche du docteur s'élargit en un sourire sous son épaisse moustache blanche. Pinn lui rendit son rictus lorsqu'il comprit. Crake resta sous le choc de découvrir qu'il était le seul à être nerveux à l'idée de leur mort prochaine.

— De toute façon, je ne pense pas qu'ils soient d'humeur à nous prendre vivants, dit Malvery. Tout le monde derrière Bess. Elle nous couvrira.

— Hé, attendez un..., dit Crake.

Mais les autres s'étaient déjà rassemblés derrière le golem, se servant de sa carcasse comme d'un bouclier. Bess s'accroupit et se déploya le plus possible. Malvery et Pinn se ramassèrent, chacun regardant d'un côté, leurs armes au poing. Crake, qui avait toujours l'étrange compas de Dracken à la main, se glissa près d'eux. Il écouta les « tic-tac » et les roucoulements faibles qui sortaient de la poitrine de Bess.

— Combien il nous reste de munitions ? demanda Malvery.

— J'ai... euh... douze, treize balles ? répondit Pinn.

— J'en ai à peu près autant. Crake ?

Ce dernier donna à Pinn son revolver et une poignée de balles.

— Prends-les. Je suis incapable de toucher quiconque de toute façon.

— D'acodac, dit le docteur en pointant son arme. Choisis tes cibles.

Les hommes de l'Accès de Délire étaient arrivés en nombre à présent. Certains restaient en arrière, étudiant la situation, tandis que d'autres, en colère, exigeaient de l'action. Un ou deux tentèrent même de courir sur la passerelle, mais leurs camarades les retinrent. Un tir chanceux à longue distance heurta l'épaule de Bess.

— Regardez-les, se vanta Pinn. Cette bande de tapettes.

Sous les ordres du maître d'équipage, les hommes de Dracken réquisitionnèrent des pinces aux dockers et se mirent à couper des morceaux des machines proches. La milice les avait rejoints – leurs uniformes beiges ressortaient dans la foule – mais après avoir analysé la situation, ils étaient ravis de laisser l'équipage de l'Accès de Délire s'en occuper. Ils s'en attribueraient certainement le mérite après coup. C'était plus facile que de risquer de perdre un des leurs.

— Qu'est-ce qu'ils fabriquent ? murmura Malvery.

Crake sortit la tête, jeta un coup d'œil, et se cacha de nouveau.

— Ils font un bouclier.

Il avait vu juste. Quelques instants plus tard, dix hommes s'engagèrent sur la passerelle en tenant devant eux une grande plaque de fer arrachée à une grue. Ils avançaient avec nervosité, mais détermination, leurs pistolets dépassant de chaque côté du bouclier.

— Hum, dit Malvery.

— Quoi ? demanda Pinn. Dès qu'ils arrivent assez près, on envoie

la copine de Crake s'occuper d'eux. Elle va les réduire en bouillie.

— C'est pas aussi facile, dit le docteur en montrant la plate-forme du hangar. Regarde.

Pinn s'exécuta. Cinq hommes s'étaient placés au bord du plateau et, allongés sur le ventre, les visaient avec des fusils à canons longs.

— Des tireurs d'élite, dit Malvery. Si Bess bouge, nous ne serons plus à couvert et ils nous tueront.

Comme pour ponctuer sa déclaration, une balle ricocha sur le golem, à quelques centimètres du visage de l'homme. Il recula un peu.

— Merde, dit Pinn. Pourquoi on n'invente jamais de plans comme ceux-là ?

— On l'a fait, dit Malvery. Et c'est ce qui nous a menés là.

Les hommes de l'Accès de Délire avançaient avec régularité. L'angle étroit que leur offrait la passerelle ne leur permettait pas de tirer. Malvery tenta d'envoyer une salve de pistolet, mais elle crépita contre leur bouclier. Ils s'arrêtèrent un instant et reprirent leur approche.

Crake transpirait et marmonnait à voix basse. Idiot, idiot, idiot. Il avait envie de vomir, mais son estomac était vide : il était tellement inquiet avant cette mission qu'il n'avait rien mangé.

Après avoir traversé la plus grande partie de la passerelle, le bouclier s'arrêta. Les hommes se tapirent derrière et devinrent invisibles. Un calme angoissant régna avant la tempête.

— Bon, dit Malvery à Pinn. J'aurais bien dit que j'ai été content de te connaître, mais... (Il haussa les épaules.) Tu sais.

— Pareil, espèce de vieux barbu, dit le pilote avec un sourire, prenant un dégoût réel pour de la camaraderie.

Les hommes de l'Accès de Délire surgirent de leur cachette en tirant et toute raison disparut au profit du chaos.

L'attaque fut terrifiante. Ils vidèrent leurs armes, puis se jetèrent au sol pour recharger pendant que les hommes derrière eux perpétuaient le déluge. Bess gémit et hurla en se faisant cribler de balles. Ils l'assaisonnaient à bout portant, creusaient des trous dans sa cotte de mailles, dans le cuir de ses articulations et ébréchaient la visière en métal de son visage. Elle frappait l'air comme si elle était tourmentée par des abeilles et des cris de souffrance s'élevaient des profondeurs de son corps.

Crake se couvrit les oreilles des mains et cria par-dessus le tumulte, un hurlement de peur, de colère et de peine. Le bruit du plomb mortel était affreux : celui de la douleur de Bess pire encore.

Malvery parvint à faire dépasser son pistolet d'un des flancs du golem et il tira un coup ou deux, mais sans résultat. Ils s'entassaient derrière Bess le mieux possible, mais les balles volaient et ils n'osaient pas quitter leur abri. Le monstre était poussé vers l'arrière par

l'accumulation des impacts qui frappaient son armure et trouaient ses parties les plus souples. Elle recula en grognant et les autres firent de même. Crake vit un jet de sang jaillir de la jambe de Pinn qui tomba par terre et lâcha son arme pour se tenir la cuisse.

Et soudain, il sut ce qu'abritaient les yeux d'un mort. Il comprit ce que l'équipier de l'Accès de Délire avait ressenti lorsque Pinn lui avait tiré dessus. Il sut ce qu'on éprouvait lorsqu'on arrivait au bout en laissant une vie inachevée et encore tant à faire.

Une lumière aveuglante resplendit et des moteurs braillèrent. Des mitrailleuses leur brisèrent les oreilles en déchirant l'air nocturne et froid du hangar. Les hommes sur la passerelle furent réduits en lambeaux sanglants, tressautant tandis qu'ils se faisaient transpercer, propulser mollement sur les balustrades ou projeter vers le sol du hangar.

Crake cilla et regarda le spectacle, stupéfait de ce sursis. Mais il ne faisait pas erreur. La Ketty Jay planait dans les airs, éraflée, rayée et belle. Jez était installée aux commandes.

Malvery éclata de rire en agitant un bras au-dessus de la tête. La navigatrice lui rendit son salut à travers la fenêtre du cockpit. Pinn, qui se roulait au sol en hurlant, était quasiment oublié.

Harkins, assis dans la coupole du canon automatique, tirait sur la plate-forme du hangar lorsque Jez plaça la Ketty Jay en bonne position. Les coups de feu avaient plus pour but de faire peur que de toucher des ennemis, mais la panique qu'ils occasionnèrent suffit à occuper les tireurs d'élite. La rampe de chargement à l'arrière de l'appareil était grande ouverte et Silo se dressait, accroché à un barreau, à son sommet, et leur faisait signe.

Jez pilotait l'appareil maladroitement : elle recula trop brusquement et enfonça le bord de la rampe dans la balustrade de la passerelle avec un craquement. Le métal se tordit et grinça, mais elle parvint de nouveau à stabiliser la Ketty Jay. Ils avaient une échappatoire à présent, une pente qui menait à l'intérieur de la soute.

Crake avait l'impression d'être dans un rêve, abasourdi par tout ce bruit et cette agitation. Bess le prit dans ses bras, comme s'il s'agissait d'un enfant, et le serra. Puis elle avança d'un pas lourd, bondit sur la rampe et le porta jusque dans la soute.

Derrière lui, il y eut du mouvement et des voix criant des mots qu'il ne comprenait pas. Le bruit étouffé des canons automatiques au-dessus ; le gémissement des propulseurs à prothane en attente ; la sécurité bénie des murs autour de lui.

Les pistons hydrauliques entrèrent alors en action et la rampe de chargement se leva.

— Jez ! Sors-nous d'ici ! cria Malvery.

Pinn pleurait bruyamment. Le monde entier se balançait lorsque

l'appareil bougea. Un bruit de métal s'éleva dehors lorsque la Ketty Jay arracha un morceau de la balustrade de la passerelle.

Puis l'accélération.

Il se passa un certain temps avant que le brouillard dû à la panique s'estompe et que Crake retrouve ses sens. Il se rendit compte que Bess l'avait posé sur le sol et s'était accroupie à côté de lui. Il voyait les lumières scintiller sur sa visière, telles des étoiles lointaines. Malvery disait à Pinn de la fermer.

— Je me vide de mon sang, doc ! Je deviens froid !

— Ce n'est qu'une écorchure, espèce de poule mouillée. Arrête de gémir.

— Si je ne m'en sors pas... tu diras à Lisinda...

— Oh, elle. Ouais. Je dirai à ta chérie que tu es mort en héros. Allez, clopine jusqu'à mon cabinet, je vais te faire un ou deux points. Tu seras sur pied quand nous récupérerons le capitaine.

Il y eut du mouvement et la peau d'ambre et le visage allongé du Murthien apparurent devant Crake.

— Ça va ? demanda-t-il.

Le démoniste avala et acquiesça.

Silo leva les yeux sur Bess.

— C'est une bonne fille, dit-il.

Puis il ramassa le compas posé près de Crake ; celui qu'il avait pris dans la cabine de Dracken. Le mécanicien le soupesa d'une main, l'air pensif, puis il jeta un regard d'approbation au démoniste, se leva et partit.

Des roucoulements résonnaient dans la poitrine de Bess. Crake s'assit et caressa la plaque métallique de son bras. Elle était cabossée, couverte d'entailles et de marques de brûlures.

— Je suis désolé, Bess, murmura-t-il. Vraiment désolé.

Le golem roucoula de nouveau et se blottit contre lui en posant le fer froid de sa visière contre la joue de l'homme.

Une pause bien méritée – Silo donne un coup
de main – Le capitaine est réveillé – De pire
en pire

Frey célébra sa victoire comme il le faisait d'habitude et se retrouva ivre mort à l'aube.

Ils récupérèrent le Prédateur et le Céleste dans leur planque à l'extérieur de Rabban, puis volèrent pendant trois heures en changeant plusieurs fois de cap jusqu'à ce qu'ils soient certains de ne plus pouvoir être suivis. Ils cherchèrent ensuite un endroit où se poser. Frey trouva une clairière à flanc de colline au milieu des terres du bois de Varden éclairé par la lune argentée. Là, ils mirent pied à terre, allumèrent un feu de camp et Frey décida de s'enivrer au rhum bon marché.

Cela faisait bien longtemps qu'il ne s'était pas senti aussi bien.

Il regarda autour de lui les visages souriants des hommes qui buvaient en sa compagnie : Malvery, Pinn et même Harkins, qui s'était détendu et les avait rejoints après avoir un peu râlé. Jez était dans ses quartiers, seule comme d'habitude, déchiffrant les cartes qu'ils avaient volées dans la cabine de Dracken. Crake et Silo n'étaient pas loin, s'occupant des dégâts subis par Bess. Personne n'avait envie de dormir. Ils étaient trop excités ou, dans le cas du démoniste, trop inquiet. Il se tracassait pour son précieux golem.

Mais pour l'instant, Frey ne pouvait pas s'en faire pour Crake. Il était trop occupé à se délecter de la satisfaction du travail bien fait. Son plan avait marché. Son équipage avait triomphé contre toute attente. Malgré les paroles condescendantes de cette salope froide, sa cruelle compassion, il l'avait bien baisée. Il imaginait son visage lorsqu'elle était revenue pour trouver son équipage en déroute et ses précieuses cartes envolées. Il l'imaginait fulminant lorsqu'on lui avait raconté le sauvetage héroïque et in extremis de la Ketty Jay. Il imaginait sa colère quand elle s'était rendu compte qu'elle l'avait si mal jugé.

Tu croyais me connaître, se délectait-il. Tu disais que j'étais prévisible. Je parie que tu n'avais pas prévu ça.

Et le meilleur était qu'aucun de ses hommes n'avait été blessé. Bon, sauf l'animal de compagnie de Crake et Pinn avec son éraflure à la jambe, mais ça ne comptait pas vraiment. Tout bien pesé, c'était une

superbe opération.

Si le succès avait ce goût-là, il en redemandait.

La bouteille de rhum lui revint et il en but une grande lampée. Malvery racontait une histoire grivoise sur une pute de luxe qu'il soignait lorsqu'il était médecin dans une grande ville. Pinn était déjà écroulé de rire, bien avant la chute. Harkins postillonnait et souriait en montrant ses dents noires. Leurs visages rayonnaient, empourprés par la lueur du feu et les couleurs de l'aube naissante. Frey ressentit une soudaine affection, amplifiée par l'alcool, à leur égard. Il était fier d'eux. Fier de lui.

Il ne lui avait pas été facile de faire suffisamment confiance à Jez pour lui donner le code d'allumage de la Ketty Jay. Ce numéro avait été inscrit durant la fabrication de l'appareil et comme il dépendait de divers mécanismes complexes, on ne pouvait le changer sans des procédures longues et chères. Jez garderait pour toujours la possibilité de démarrer et de piloter la Ketty Jay. Même en ce moment, Frey devait affronter le soupçon qu'elle était en train de se faufiler dans le cockpit pour entrer les chiffres et partir avec son aéronef avant qu'on puisse l'arrêter.

Maintenant, c'est fait, se dit-il. Assume.

Pour que son plan réussisse, il fallait que quelqu'un d'autre pilote la Ketty Jay. Jez lui avait assuré qu'elle en était capable, car elle avait piloté de nombreux modèles d'appareils dans sa jeunesse. Mais il s'était d'abord révélé incapable de lui donner le code. Comme avec le mariage, cela lui donnait l'impression de sacrifier une trop grande part de lui-même à un étranger.

Finalement, il s'était convaincu en comparant cela au Rake. Il lui semblait que beaucoup de choses de la vie ressemblaient à un jeu de cartes, si on y réfléchissait bien.

Au Rake, on pouvait jouer trop prudemment. Si un joueur attendait trop longtemps la main parfaite, alors le pari minimum de chaque tour finissait par l'affaiblir. On arrivait à court de temps et d'argent dans l'attente d'une occasion qui ne se présentait jamais. Tôt ou tard, il fallait prendre un risque.

Alors, il avait parié sur Jez et heureusement, il avait gagné gros. Elle était étrange, mais il l'aimait bien et connaissait ses compétences. Il devait même avouer avoir ressenti un léger soulagement en partageant son code secret, sans vraiment savoir pourquoi. Il avait l'impression d'avoir lâché un peu de pression.

Malvery arriva à la chute de son histoire et ils hurlèrent de rire. Frey n'avait pas écouté, mais il rit tout de même, emporté par l'enthousiasme général. Il passa la bouteille au docteur, qui en but une gorgée. Plus tard, le capitaine penserait à d'autres choses : la tâche qui les attendait, l'amère piqure ressentie en revoyant le visage de Trinica.

Mais pour l'instant, il était heureux de boire avec ses hommes et ça lui suffisait.

Crake était loin d'être heureux. Leur fuite désespérée ne lui avait pas procuré une sensation de triomphe, mais au contraire, elle l'avait déprimé. Il était parfaitement conscient qu'ils ne s'en étaient sortis que parce que Jez était arrivée en avance. Elle avait été obligée de décoller plus tôt que prévu, repoussée dans la Ketty Jay par des adversaires supérieurs en nombre et s'était ensuite rendue directement au point de ramassage prévu dans le hangar. Une fois là, elle avait remarqué le tumulte à l'intérieur et compris qu'ils avaient des problèmes. Leur estimation de la durée de l'opération était mauvaise : ils s'étaient accordé trop de temps.

Au final, ils avaient eu de la chance.

À sa grande surprise, Silo était sorti de la salle des moteurs pour l'aider à réparer Bess. Le Murthien était une présence silencieuse et massive dans la Ketty Jay, mais comme il ne donnait que rarement son opinion et ne socialisait pas, Crake avait cessé de lui prêter attention, comme s'il n'était qu'un des domestiques qui travaillaient chez lui. Il soupçonnait Silo d'être simplement curieux et de profiter de l'occasion de voir de plus près le golem et de comprendre comment il fonctionnait. Quelles que soient ses motivations, Crake appréciait son aide et sa compagnie silencieuse. À eux deux, ils retiraient des balles, recousaient son cuir et soudaient ses blessures.

Les dégâts n'avaient beau être que superficiels, le démoniste était rongé par la culpabilité. Il avait laissé Bess être utilisée comme un objet. Et s'ils avaient eu de la dynamite ? Ou un très gros canon ? Aurait-elle tenu le choc ? D'ailleurs, que lui arriverait-il vraiment si elle était détruite ?

Bess était une coquille, habitée par une présence. Crake n'en savait pas plus. Un costume blindé vide, une peau qui n'entourait rien. Où se trouvait réellement la présence ? Qu'y avait-il exactement à l'intérieur ? Occupait-elle la peau du costume ou était-elle autre part à l'intérieur ? Ces yeux luisants dans le vide, avaient-ils une signification ?

Il ne le savait pas. Il ne savait même pas vraiment comment il l'avait fabriquée. Bess était un accident et un mystère.

— Ça lui a fait mal ? demanda soudain Silo en frottant du doigt un trou fait par une balle sur un de ses genoux.

Il avait un fort accent. « Çô lui ô fè môl ? »

— Je ne sais pas, dit Crake. Je crois que oui. D'une certaine manière.

Le Murthien le regarda fixement, attendant la suite.

— Elle était... contrariée, dit-il d'un air embarrassé. Lorsqu'ils lui tiraient dessus. Alors je suppose qu'elle l'a senti.

Silo acquiesça et reporta son attention sur son travail. Bess était

assise tranquillement et ne bougeait pas. Elle dormait, se disait-il. C'était en tout cas ce qu'il appelait sommeil. Dans ces périodes de catatonie, elle était simplement absente. Nulle lumière ne luisait en elle. Ce n'était plus qu'un costume vide. Il n'aurait su dire où était partie la présence, ni même si elle avait vraiment disparu.

Le silence retomba sur eux, et Crake se sentit obligé de parler puisque Silo avait engagé la conversation. La présence du Murthien à son côté et les questions qu'il posait spontanément lui semblaient d'une importance capitale. Il se sentait de plus en plus mal à l'aise. Le chœur des oiseaux qui s'élevait des arbres autour d'eux paraissait anormalement fort.

— Le capitaine a l'air de bonne humeur, finit-il par dire. (Silo se contenta de grogner.) Comment vous êtes-vous rencontrés ?

Le Murthien s'arrêta et leva les yeux vers lui. Pendant quelques secondes, le mécanicien l'observa dans la pâle lumière de l'aube, d'un regard indéchiffrable. Puis il retourna à sa tâche.

Crake abandonna. Il s'était peut-être trompé. Silo n'avait sans doute aucune envie de parler.

— Je me suis échappé d'une usine, lui dit-il brusquement.

« Me suis échpè dun us'n. » Il continua à travailler en parlant.

— Il y a sept ans de ça. Je construisais des aéronefs pour les Samarliens. Mon peuple est réduit en esclavage là-bas. Je parie que tu le savais, hein ?

— Oui, répondit Crake.

Il était surpris d'entendre un monologue si torrentiel de la part de Silo.

— Les Dakkadiens ont abandonné. Ils ont cessé de se battre il y a longtemps et se sont rangés du côté de leurs maîtres. Mais nous, les Murthiens, nous n'avons jamais abandonné. Ça fait cinq cents ans et on n'a jamais lâché, expliqua-t-il, une terrible fierté dans la voix. Et quand le moment est venu, certains d'entre nous ont tué nos chefs d'équipe et nous nous sommes enfuis. Ils sont partis à nos trousses, ouais. Alors, on s'est séparés. Dans les collines et la forêt. Assez vite, il n'est plus resté que moi. Affamé et perdu, mais ni mort ni esclave.

» Puis j'ai vu un aéronef se poser. Il n'était pas endommagé, mais il volait comme s'il l'était. Le pilote avait l'air de ne pas savoir le manœuvrer. Il a fait un atterrissage forcé et j'y suis allé. C'était mon échappatoire. Et arrivé là-bas, j'ai trouvé le capitaine à l'intérieur. Poignardé au ventre. Salement.

Crake mit un moment à comprendre.

— Attends, tu parles de notre capitaine ? Frey ?

— De Frey et de la Ketty Jay, dit Silo.

— Comment c'était arrivé ?

— Je n'ai rien demandé et il ne l'a pas dit, répondit le mécanicien.

Il y avait plein de nourriture et de provisions sur cet appareil, mais je ne savais pas le faire voler. Je connaissais l'intérieur des aéronefs, mais je n'en avais jamais piloté. Alors, je me suis occupé du capitaine. Je lui ai donné ses médicaments et lui ai fait des pansements et je l'ai remis sur pied. Et en même temps, j'ai mangé, repris des forces, dit-il en haussant les épaules. Une fois guéri, il a dit qu'il ne retournerait pas chez ceux qui l'avaient envoyé ici et qu'il allait mener la vie de pirate. Ça m'allait. Il nous a fait partir de là et je suis à bord de la Ketty Jay depuis.

— Alors tu lui as sauvé la vie ?

— Faut croire. Il a aussi sauvé la mienne. Quoi qu'il en soit, je suis là, non ? On n'en a jamais reparlé. J'ai réparé son appareil, il m'a permis d'y trouver refuge. C'est comme ça et je suis reconnaissant de chaque journée passée à bord de la Ketty Jay. Chaque jour est un jour de liberté en plus. Un Murthien seul ne tiendrait pas longtemps ici en Vardia. Les vôtres ne nous aiment pas des masses depuis les Guerres de l'Aérium.

Crake regarda vers le feu, où Malvery maintenait Frey au sol et lui versait du rhum dans la bouche sous les applaudissements des deux autres. Chaque fois qu'il pensait avoir cerné le capitaine, il était contredit.

— Tu n'avais jamais rien dit.

— Tu n'avais pas demandé, dit Silo. Seuls les idiots parlent sans raison. Il y a déjà trop de grandes gueules sur cet appareil.

— Nous sommes d'accord sur ce point, convint Crake.

Silo se leva et s'étira.

— Bon, j'ai fait ce que j'ai pu avec ta dame Bess, dit-il. Je vais dormir.

— Merci de ton aide, dit Crake.

Le mécanicien grogna et s'éloigna.

— Hé ! cria soudain le démoniste tandis qu'une question lui traversait l'esprit. Pourquoi t'appelle-t-on Silo ?

— Le nom que maman m'a donné est Silopethkai Auramaktama Faillinana, répondit-il. (Pour la première fois, autant qu'il s'en souvienne, Crake vit le Murthien sourire.) Tu penses pouvoir te le rappeler ?

— Cap'taine.

Frey était vaguement conscient que quelqu'un le secouait. Il espérait de tout cœur qu'il allait partir.

— Cap'taine !

Encore une fois, on le tirait des profondeurs moelleuses et imbibées de rhum du sommeil. Laissez-moi tranquille !

— Cap'taine !

Frey poussa un gémissement lorsqu'il devint évident que ça n'allait

pas cesser. Il sentait une brise fraîche et le soleil chaud sur sa peau, l'odeur de l'herbe et la perspective menaçante d'une sévère gueule de bois. Il ouvrit les yeux et cilla face à l'astre ardent qui dardait ses rayons lumineux directement dans son cerveau. Il bloqua la lumière de la main et tourna la tête pour regarder Jez, agenouillée près de lui.

— Quoi ? dit-il doucement d'un air menaçant.

— J'ai déchiffré les cartes, répondit-elle.

Il se redressa et gémit de nouveau en se massant le visage des paumes. Il avait un goût affreux dans la bouche, comme si quelque chose de vivant y avait chié avant d'y mourir. Il restait des cendres incandescentes dans le feu, mais le soleil était haut dans le ciel bleu de cette journée d'hiver, chaude pour la saison. À côté, Malvery ronflait comme un tracteur. Pinn suçait son pouce, l'autre main se contractant près de son entrejambe, endroit autour duquel tous ses rêves tournaient.

— Tu ne dors jamais ? demanda-t-il.

— Pas beaucoup, avoua-t-elle. Désolé si ce n'est pas le bon moment. Vous avez dit que vous vouliez être mis au courant tout de suite. Vous avez dit que le temps est...

— ... essentiel, oui, je m'en souviens. (Il regrettait profondément ses paroles à présent.) Alors tu sais où est la cachette de Trinica ?

— Je crois, cap'taine. Les cartes étaient dures à déchiffrer. Ce n'est pas juste un emplacement marqué d'une croix.

— Ah bon ? Une carte reste une carte, non ?

— Pas vraiment. Celles-ci sont extrêmement détaillées et montrent un itinéraire à travers les montagnes. Soit il nous manque une carte, soit Trinica connaît déjà la zone où se trouve la cachette. Si on ne sait pas par où commencer, on se retrouve simplement face à des montagnes. (Elle fit un sourire en coin.) Et il y en a beaucoup en Vardia.

— Mais tu as réussi ?

— J'ai retrouvé la position des plus grandes montagnes en les comparant à mes autres cartes.

— Bien joué, Jez.

— Merci, cap'taine.

— Alors, dis-moi où on va.

— Vous n'allez pas aimer ça.

— C'est rarement le cas.

— Je suppose que vous avez déjà entendu parler du Cimetière de Rook ?

— Oh, bordel de merde, dit-il dans un soupir.

Il se laissa tomber sur le dos et ferma les yeux. Il s'attendait à une mauvaise nouvelle, mais pas à une aussi mauvaise.

Jez lui donna une tape sur l'épaule.

— Vous me trouverez dans mes quartiers lorsque vous serez prêt, dit-elle.

Puis il l'entendit se lever et retourner dans la Ketty Jay.

Tous ceux qui avaient survolé la partie sud des Crocheuses connaissaient le Cimetière de Rook. Ils l'évitaient autant que possible. Les aéronefs qui s'aventuraient dans cette petite zone de volcans en perpétuelle activité revenaient rarement. Ceux qui plongeaient dans la fumée racontaient qu'ils avaient vu leurs camarades exploser de façon mystérieuse. Des pilotes devenaient fous et heurtaient le flanc des montagnes. Des survivants évoquaient des fantômes, des esprits horribles qui s'agrippaient à leurs appareils. C'était un endroit maudit qui avait pris le nom du premier homme à les avoir affrontés et à en être sorti.

Pourquoi je ne reste pas allongé à attendre la mort ? pensa Frey. Je gagnerais du temps.

Le temps. Ils n'en avaient guère. Il ne savait pas combien il en faudrait à Trinica pour reconstituer son équipage et familiariser les nouveaux venus avec les complexités de l'Accès de Délire. Un jour ? Une semaine ? Il n'en avait aucune idée. Cela pouvait dépendre du fait que Jez ait abattu ou non quelqu'un d'indispensable sur la passerelle.

Mais il savait une chose. Dès qu'elle serait repartie, Trinica le poursuivrait avec une rage redoublée. Sans son étrange compas et ses cartes, elle ne pourrait pas atteindre la cachette, mais elle saurait que Frey s'y rendait. Elle pourrait tout de même passer le mot à ses alliés. Il voulait y aller et en repartir avant qu'elle ait eu le temps d'agir.

Il se leva. Sa tête se mit à tourner et à le faire tanguer. Il attendit quelques instants que tout se stabilise de nouveau. Il n'était pas, songea-t-il, en assez bonne forme pour affronter la mort de sitôt.

— Très bien, se dit-il d'une manière peu convaincante. Allons-y.

Et il partit en trébuchant pour réveiller l'équipage.

Une descente périlleuse – L'énigme du compas – Frey voit des fantômes

La Ketty Jay planait sur le désert blanc des Crocheuses, telle une tache sur les colossales pentes pierreuses. On ne voyait ni n'entendait d'autre aéronef. Sous eux s'étendait le vide morne de la brume. Elle cachait les plus basses terres, enveloppait les gorges et les défilés et masquait le pied des montagnes. En bas, dans le Cimetière de Rook, le brouillard ne se levait jamais.

Loin au-dessus d'eux culminaient des sommets déchiquetés et couverts de neige. Plus haut encore, un plafond de nuages de cendres menaçants dérivait vers l'est en répandant un fin rideau de flocons. Un miasme toxique suintait des fentes et des cheminées volcaniques sur l'étendue sud de la chaîne de montagnes. Les vents dominants l'emportaient jusque sur les Sombrises, la grande plaine de cendre, où il étouffait toute vie.

Frey, assis dans le siège du pilote, regardait ce spectacle. Il se demandait si cela en valait la peine. S'ils ne feraient pas mieux de faire demi-tour et de repartir. Pourrait-il vraiment les tirer de là ? Cet assemblage de bric et de broc de vagabonds face à quelques-uns des hommes les plus puissants de ce pays ? Au final, avaient-ils une chance ? Qu'y avait-il dans cette cachette secrète de si important pour valoir tout ça ?

Leur victoire contre Trinica l'avait brièvement regonflé, mais la perspective d'aller voler à l'aveugle dans le Cimetière de Rook avait réveillé tous ses anciens doutes. Les paroles de Crake résonnaient dans sa tête.

« Nous sommes faciles à identifier en groupe. Mais séparés, ils ne nous attraperaient jamais. Ils ne mettraient la main que sur Frey. »

Était-il juste de les mettre tous en danger, rien que pour s'innocenter lui-même ? Pourquoi ne pas les envoyer chacun de leur côté, remonter un équipage et partir pour la Nouvelle Vardia ? Il pourrait peut-être arriver là-bas, en traversant l'océan et les tempêtes de l'autre côté de la planète. Même en hiver. C'était possible.

Tout pour éviter de descendre là en bas, dans le Cimetière.

Crake et Jez étaient avec lui dans le cockpit. Il avait besoin de la jeune femme pour la navigation et il voulait que le démoniste l'aide à comprendre l'étrange instrument qui ressemblait à un compas et dont

personne n'avait réussi à se servir. Il avait envoyé les autres à la cantine pour éviter qu'ils le harcèlent de questions. Harkins et Pinn avaient encore dû abandonner leurs appareils, car voyager en convoi était trop dangereux, et les conseils de pilotage qu'ils donnaient étaient insupportables.

— Nous naviguerons à l'estime une fois dans le brouillard, cap'taine, dit Jez. Alors gardez votre cap et la vitesse constante et prévenez-moi si vous changez.

— Très bien, dit-il, en avalant, la gorge sèche.

Il s'enveloppa dans son pardessus. Sans savoir si c'était à cause de la gueule de bois ou de la peur, il n'arrivait pas à se réchauffer. Il se retourna pour jeter un coup d'œil à Crake, debout près de lui et tenant le compas en cuivre des deux mains.

— Il s'est activé ?

— Pas l'impression, dit Crake.

— Vous l'avez allumé ?

Le démoniste le regarda.

— Si vous avez un moyen de « l'allumer » que nous avons manqué, faites-le-moi savoir.

— On n'a pas besoin de tes fichus sarcasmes en ce moment, Crake, lança Jez d'un ton cassant plutôt inhabituel.

Au lieu de répliquer, le démoniste s'enferma dans un silence amer.

Frey poussa un soupir. La tension entre ces deux-là ne l'aidait pas à se détendre. Elle s'était lentement diffusée dans l'atmosphère de la Ketty Jay depuis qu'ils étaient revenus du bal des Hauts de Boisrousse.

— Et d'ailleurs, d'où vient ce foutu brouillard ? ronchonna-t-il pour changer de sujet.

— L'air chaud des cheminées de l'ouest souffle sur l'eau froide des rivières qui descendent des glaciers du plateau de l'Est, répondit Jez d'un air absent.

— Ah.

La conversation cessa un moment.

— Cap'taine ? demanda Jez lorsqu'elle se sentit suffisamment mal à l'aise. Nous y allons ?

Frey songea à leur faire part de son idée. Il pouvait leur proposer de repartir chacun de leur côté. Ne serait-ce pas plus honnête ? Ainsi, personne n'aurait à descendre dans le Cimetière. Et surtout pas lui.

Mais il avait l'impression que cela lui ferait trop à expliquer tout de suite. Ils étaient allés trop loin. Il s'était résigné à le faire. Il était plus facile d'avancer que de reculer.

En plus, pensa-t-il dans un de ses rares instants de courage insouciant, rien de tel que la mort pour guérir une gueule de bois.

Il se cala dans son siège et relâcha du gaz aérium des cuves de ballast, pour ajouter un peu de poids à l'appareil. La Ketty Jay se mit à

plonger dans le brouillard.

L'altimètre sur le tableau de bord suivit leur descente avec régularité. Le monde s'évanouit et blanchit derrière la vitre du cockpit. Seuls les électroaimants des moteurs à aérrium émettaient un faible bourdonnement dans le silence.

— Descendez à mille et restez-y, ordonna Jez, penchée au-dessus des cartes sur son petit bureau.

Sa voix semblait caverneuse dans cette atmosphère de tombeau.

— Crake ?

— Toujours rien.

Ils avaient passé la majeure partie de la journée à tenter de comprendre à quoi servait le compas. L'absence de marques indiquant le nord, le sud, l'est et l'ouest laissait entendre qu'il n'était pas destiné à la navigation. Les quatre aiguilles, qui paraissaient pouvoir osciller indépendamment les unes des autres, compliquaient les choses. Sans parler des chiffres dont personne ne connaissait la signification.

Ils avaient postulé que chaque paire de chiffres correspondait à une flèche différente. Ceux nommés « 1 » correspondaient à la flèche « 1 » . Chaque nombre était inscrit sur un cylindre rotatif comme sur l'écran d'un altimètre et affichait sans doute les chiffres de zéro à neuf. L'ensemble supérieur de chaque paire avait deux chiffres qui permettaient de compter de 0 à 99. Celui du bas possédait les mêmes précédés d'une case vide. Tous les nombres étaient à zéro.

Frey avait la sensation que ce compas était essentiel à leur survie dans le Cimetière de Rook. Ils seraient en danger tant qu'ils n'auraient pas découvert comment il fonctionnait. Mais actuellement, il paraissait ne pas fonctionner du tout.

Lorsque son altimètre lui indiqua qu'ils se trouvaient un klom au-dessus du niveau de la mer, Frey fit planer la Ketty Jay au pied des montagnes. La brume s'était épaissie en un brouillard dense et dans le cockpit assombri régnait une pénombre froide. Frey savait qu'il ne devait pas utiliser les feux avant, qui les éblouiraient ; mais il alluma les éclairages ventraux de l'appareil dans l'espoir qu'ils repoussent l'obscurité. Ce qu'ils firent, mais faiblement.

— Très bien, cap'taine, dit Jez. En avant, doucement, gardez le cap deux cent vingt et restez à cette altitude.

— Nous commencerons à dix nœuds, répondit-il.

— D'ac, dit Jez en consultant sa montre. Allez-y.

Frey fit avancer la Ketty Jay en la plaçant sur le nouveau cap. La sensation de voler à l'estime, même à une allure aussi réduite, était terrifiante. Il trouva soudain un nouveau respect pour Harkins qui avait pourchassé un Sabre à toute vitesse dans le brouillard après la destruction de l'As de Crânes. Cette grande perche à l'air de chien battu était un homme plus courageux qu'il en avait l'air.

Pendant de longues minutes, ils avancèrent. Personne ne dit rien. Frey sentit une goutte de sueur descendre sur ses tempes depuis la racine de ses cheveux. Jez demanda un changement de cap et d'altitude. Il obéit mécaniquement.

Voler à cette basse vitesse était insoutenable. L'attente le tuait. Quelque chose allait finir par se passer. Il voulait en terminer.

— J'ai quelque chose ! annonça Crake.

Le capitaine sursauta dans son siège en entendant cette soudaine exclamation.

— Qu'est-ce que c'est ?

Crake déplaçait le compas pour voir ce qui se produisait.

— Une des aiguilles bouge.

Frey stoppa la Ketty Jay et prit l'objet des mains de Crake. Jez regarda encore sa montre et enregistra mentalement la distance parcourue sur ce nouveau cap.

Le démoniste avait raison. Même si les autres aiguilles, numérotées de deux à quatre, ne bougeaient toujours pas, la première pointait dans la direction qu'empruntait la Ketty Jay. Frey le tourna dans tous les sens, mais l'aiguille indiquait toujours le même endroit.

Les nombres correspondant à la première aiguille avaient eux aussi changé. Alors que tous les autres étaient encore à zéro, ceux-là s'étaient animés. Celui du dessus marquait quatre-vingt-onze. Celui du bas, précédé d'une case vide, affichait trente. Les chiffres ne bougeaient pas.

— Celui du haut a fait un compte à rebours depuis quatre-vingt-dix-neuf, dit Crake. Celui du bas est allé jusqu'à trente et s'est arrêté là.

— Alors qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Frey.

— Il ne le sait pas, dit Jez.

— Et toi ? lança Crake d'un ton brusque.

La navigatrice se tourna sur sa chaise, ôta le bandeau de ses cheveux et les lissa en arrière pour en faire une queue-de-cheval.

— J'en ai une idée. Les chiffres du haut défilaient à rebours lorsque nous avançons et ils se sont arrêtés. Je suppose qu'ils indiquent la distance à laquelle nous nous trouvons de l'endroit qu'indique l'aiguille.

— Et qu'indique-t-elle ? demanda Crake, énervé de ne pas avoir compris le premier.

— Quelque chose situé quatre-vingt-dix-neuf mètres devant nous, répondit Frey avec obligeance. Et maintenant ? Nous pouvons le contourner ?

— Je préférerais ne pas dévier des cartes, si c'est possible, dit Jez. Elles sont très précises.

— Très bien, répondit le capitaine. Alors nous allons avancer très

très lentement et voir ce qu'il y a devant. Crake, lis les nombres tout haut.

Il se rassit dans son siège et propulsa la Ketty Jay vers l'avant à la vitesse minimale. Le démoniste resta derrière lui, les yeux allant du compas à la vitre du cockpit où on ne voyait toujours que du brouillard.

— L'aiguille reste stable. L'autre nombre est toujours à trente. Celui du haut descend... Quatre-vingts... soixante-dix... soixante... rien ne bouge ailleurs... cinquante... quarante.

L'esprit de Frey était hanté de possibilités qu'il envisageait l'une après l'autre en paniquant. Qu'est-ce qui les attendait là-bas ? L'entrée de la cachette ? Ou quelque chose d'encore plus dangereux ?

— Trente... vingt.

Il était si tendu qu'il avait mal aux muscles et était prêt à inverser la propulsion de la Ketty Jay dès l'instant où quelque chose émergerait de l'obscurité.

— Dix... cinq... zéro.

— Zéro ? demanda Frey.

— Cinq... dix... L'aiguille a changé de direction. Maintenant elle pointe dans notre dos. Vingt... vingt-cinq.

— Laissez-moi voir, dit le capitaine en prenant le compas à Crake.

L'aiguille pointait derrière eux et les nombres recommençaient à remonter vers quatre-vingt-dix-neuf.

— Hum, dit-il avant de rendre le compas au démoniste. Bon. C'est intrigant.

— Peut-être que ces chiffres n'indiquent pas la distance, après tout, suggéra Crake sur un ton revêche destiné à Jez. (La navigatrice ne répondit pas. Il recommença à lire.) Quatre-vingt-dix... quatre-vingt-quinze... Les nombres sont revenus à zéro à présent et la première aiguille a rejoint les trois autres.

— J'imagine que cela veut dire que nous sommes hors de portée, proposa Frey.

— Mais il n'y avait rien, là-bas !

— Ça me va très bien ainsi.

Jez demanda un nouveau cap et Frey le suivit.

— Vous devriez voir une..., commença-t-elle au moment où le capitaine poussa un cri d'alarme face au flanc de montagne qui venait d'émerger du brouillard.

Il vira pour l'éviter et ils laissèrent le sommet à tribord.

— ... montagne, poursuivit Jez, mais d'où part un défilé.

— Je n'ai pas vu de défilé ! se plaignit Frey, contrarié d'avoir eu la frousse.

— Cap'taine, je navigue à l'aveugle, là. Ma précision est loin d'être parfaite. Rapprochez-vous du flanc de la montagne.

Il s'exécuta à contrecœur. L'élévation réapparut. Jez quitta son poste pour regarder à travers le cockpit.

— Le voilà, dit-elle.

Frey le vit aussi : une balafre blanche dans la montagne, large de quarante mètres, et aux parois irrégulières.

— Je n'aime pas trop ce que je vois, dit-il.

— Descendez à neuf cents, faites-nous entrer, dit Jez sans pitié.

Le capitaine tourna la Ketty Jay et la fit pénétrer dans le défilé. Les montagnes les serraient de près et rétrécissaient leur horizon de chaque côté. Les parois sombres étaient assez proches pour être visibles, même dans le brouillard. Frey se tassa inconsciemment dans son siège. Il se concentrait pour avancer droit.

— D'autres contacts, dit Crake. Deux.

— Deux aiguilles qui bougent ?

— Oui. Toutes les deux pointent droit devant.

— Donnez-moi les chiffres.

Crake humecta ses lèvres sèches et lut à haute voix.

— Première aiguille : distance quatre-vingt-dix et en baisse. L'autre nombre est arrêté à cinquante-sept. Deuxième aiguille : distance... quatre-vingt-dix aussi, maintenant. Elle descend aussi. L'autre nombre est à moins quarante-trois et ne bouge pas.

— Moins quarante-trois ? demanda Jez.

— Un petit signe moins vient d'apparaître là où la case était vide.

Jez réfléchit un moment.

— Ils nous donnent des altitudes relatives, dit-elle. Les premiers nombres nous indiquent la distance à laquelle nous sommes de l'objet. Le deuxième nous dit s'il se trouve au-dessus ou en dessous de nous.

Frey comprit.

— Alors ceux devant nous... L'un est à cinquante-sept mètres au-dessus de nous et l'autre quarante-trois mètres en dessous.

— C'est pour ça que nous n'avons rien vu la première fois, dit Jez. Nous sommes passés dessous. Il se trouvait trente mètres au-dessus.

Frey ressentit un mélange d'appréhension et de soulagement. Il était rassuré d'avoir compris comment fonctionnait le compas et de pouvoir au moins éviter ces choses invisibles. Mais étrangement, savoir cela rendait ces obstacles encore plus menaçants. Cela signifiait qu'ils étaient vraiment là. Quoi qu'ils fussent.

— Crake, continuez à lire les distances, dit-il.

Le démoniste obéit.

— Vingt... dix... zéro... l'aiguille s'est tournée de l'autre côté... dix... vingt...

Frey le fit continuer à lire jusqu'à ce qu'ils soient hors de portée et que le compas se remette à zéro.

— D'accord, cap'taine, dit Jez. Nous arrivons bientôt au bout de ce

défilé. Nous descendons à sept cents et nous prenons un cap deux cent quatre-vingts.

Frey grogna pour marquer son approbation. Il y avait assez d'espace entre les parois des montagnes pour qu'un appareil bien plus gros puisse passer, mais lutter sans cesse pour empêcher la Ketty Jay de dériver le rendait nerveux et lui donnait mal à la tête. Il regrettait de s'être autant laissé aller la nuit précédente.

Le défilé s'arrêta soudain, exactement comme l'avait prédit Jez. Il se jeta dans un gouffre plus grand et bien trop vaste pour qu'on puisse en voir l'autre bout. Le brouillard y était moins épais et une lumière rouge et sinistre s'y diffusait par en dessous. Des ombres de la même couleur s'étendaient dans le cockpit.

— C'est de la lave, là en dessous ? demanda Frey.

Jez tendit le cou au-dessus du poste de navigation et regarda vers le bas.

— C'est de la lave. Descendez à sept cents.

— Pour nous en rapprocher.

— Je ne fais que suivre les cartes, cap'taine. Si vous voulez trouver votre propre chemin dans ce brouillard, allez-y, ne vous gênez pas.

Cette réplique vexa Frey, mais il ne répondit pas et descendit. La brume se dégagea et la lueur rouge s'intensifia jusqu'à ce qu'ils baignent dedans. La température augmenta dans le cockpit, faisant couler de la sueur sur leurs sourcils. Ils sentaient la chaleur rayonnante de la rivière de lave qui coulait sous eux. Pinn arriva depuis la cantine pour se plaindre qu'il étouffait, mais Frey lui aboya de sortir. Pour une fois, il obéit.

Le capitaine ajouta de l'aérium à sept cents mètres pour arrêter leur descente et il avança le long du gouffre. La visibilité était devenue meilleure. La brume leur laissait un peu voir leur environnement. On pouvait distinguer l'immensité lugubre des montagnes autour d'eux, même si ce n'était que sous l'aspect de taches. En descendant de quelques dizaines de mètres, ils auraient pu voir en détail la rivière de lave : le torrent houleux et épais de noir, rouge et jaune. La chaleur devait y être inimaginable.

— Contact, répéta Crake. Devant et un peu à gauche. Nous... oh, attendez. Il y en a un autre. Deux autres. Trois. Ils sont trois.

— Trois ?

— Quatre, corrigea le démoniste.

Il montra le compas à Frey. Les aiguilles étaient disposées en éventail et pointaient toutes à peu près vers l'avant. Le capitaine fronça les sourcils en le regardant et pendant un instant, sa vision se brouilla. Il cilla et la sensation disparut. Il se jura que plus jamais il ne boirait trop la veille d'une aventure où il mettrait sa vie en jeu.

— L'un d'entre eux se trouve directement face à nous ?

— Y'en a un assez proche. Vingt mètres en dessous. Oh !

— Ne dites pas juste « Oh » ! cracha Frey. Oh, quoi ?

— Une des aiguilles a bougé... puis elle est revenue... et elle remue encore.

— Que voulez-vous dire par « elle est revenue » ? demanda Frey.

Il essuya la sueur sur son front. Toute cette tension le rendait malade.

— Elle a bougé ! Qu'est-ce que vous croyiez que je voulais dire ? répondit Crake, exaspéré. Vous pouvez vous arrêter un moment ?

— Bon, pourquoi elle bouge ? Il y a quelque chose ou pas ?

Frey commençait à s'énerver. Il sentit un vent de panique souffler sur lui.

— Il y a plus de quatre de ces choses dehors, dit Jez qui s'était levée de son poste et regardait le compas. Je parie que les aiguilles bougent sans arrêt pour nous montrer les quatre plus proches.

— Il y en a une à trente mètres devant ! cria Crake.

— Mais au-dessus ou en dessous de nous ? dit Frey.

— Quarante mètres au-dessus.

— Alors, pourquoi me le dire ? hurla-t-il.

— Parce que vous me l'avez demandé ! répondit Crake en criant. Vous allez stopper ce foutu appareil ?

Mais Frey ne voulait pas. Il désirait en finir. Il voulait laisser derrière lui ces ennemis invisibles et cet endroit. Une terrible aura maléfique planait et une sensation d'engourdissement remontait depuis ses orteils. Il était énervé et épuisé.

— Putain, mais qu'est-ce qu'il se passe, Crake ? lança-t-il sur un ton hargneux en se penchant pour essayer de voir ce qui se trouvait, s'il y avait bien quelque chose, au-dessus d'eux. Que quelqu'un me parle ! Où sont-ils ?

— Il y en a un, non, trois derrière nous maintenant... humm... deux au-dessus à vingt et trente mètres, il y a... (Le démoniste poussa un juron.) Les nombres changent parce que vous bougez ! Comment voulez-vous que je les lise assez rapidement ?

— Contentez-vous de me dire si nous allons heurter quelque chose, Crake ! C'est bougrement simple !

Jez les regardait, ahurie.

— Vous allez vous calmer, tous les deux ? Vous vous comportez comme un couple de...

C'est alors que Frey recula de la fenêtre en hurlant.

— Il y a quelque chose, là-dehors !

— C'était quoi ? demanda Jez.

— Y'en a un à vingt... dix mètres devant... mais il est en dessous de nous..., disait Crake.

— On aurait dit... je ne sais pas, on aurait dit que ça avait un

visage, bredouilla Frey.

Son estomac gargouilla et se retourna. L'odeur de sa propre transpiration lui remonta dans le nez et il se sentit sale. Il s'essuya le revers des mains pour tenter de les nettoyer un peu, mais ne parvint qu'à se salir un peu plus la peau.

— Les fantômes, dit-il brusquement. Ce sont les fantômes du Cimetière de Rook !

— Il n'y a pas de fantômes, cap'taine, dit Jez.

La lueur de la lave donnait une teinte rouge à son visage et sa voix était étrange, pleine d'écho. Elle avait un air sournois. Savait-elle quelque chose qu'ils ignoraient ? Un éclat de rire maniaque leur parvint depuis la cantine. Pinn s'esclaffait de façon hystérique. On aurait dit le gloussement d'un conspirateur.

— Bien sûr qu'il y a des fantômes ! dit Frey en reportant son attention sur la vitre, pour tenter d'écarter le brouillard. C'est ce que tout le monde dit.

— Deux d'entre eux sont derrière nous, à présent, annonça Crake d'un ton monotone derrière lui. Un devant, un autre passe sur le côté.

— Quel côté ?

— C'est important ?

Quelque chose fila devant la vitre, un mouvement dans la brume. Frey vit la forme allongée d'une silhouette humaine et des traits déformés et affreux. Il recula, le souffle coupé.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Vous ne l'avez pas vu ?

— Je n'ai rien vu !

La vision de Frey se brouillait et revenait à la normale, refusant de rester constante. Il réprima un rot et sentit un goût acide d'œufs pourris.

— Cap'taine..., dit Crake.

— Je parie que quelque chose ne va pas, murmura Frey.

— Cap'taine..., le deuxième ensemble de nombres...

— Quel deuxième...

— Les nombres ! Ils remontent de moins vingt vers zéro ! Ça vient sur nous par en dessous !

— Cap'taine ! Vous perdez de l'altitude ! Vous plongez ! cria Jez.

Frey vit l'altimètre chuter et attrapa les commandes pour remettre la Ketty Jay d'aplomb.

— Ça arrive toujours ! hurla Crake.

— Bougez ! cria Jez.

Le capitaine enclencha alors les moteurs. La Ketty Jay s'élança vers l'avant et un centième de seconde plus tard, une explosion assourdissante retentit dehors et vint heurter la carlingue, envoyant Crake et Jez de l'autre côté de la cabine. L'appareil gîta fort et pencha

vers tribord. Frey lutta avec les commandes tandis qu'ils étaient projetés aveuglément dans l'obscurité rouge. La Ketty Jay semblait endommagée, elle manquait de reprise. Frey aperçut, au sol, le compas dont les aiguilles tournaient en tous sens.

Ils nous cernent !

Crake se mit à crier.

— Des démons ! Il y a des démons aux fenêtres.

La vision de Frey se brouilla et resta ainsi. Il n'avait plus de force dans les membres.

— Cap'taine ! Au-dessus et à tribord ! hurla Jez.

Il regarda et vit une ombre ronde dans le brouillard. En approchant, elle grossissait et s'assombrissait. Un fantôme. Un immense fantôme noir.

Non. Une sphère. Une sphère de métal couverte de pointes.

Une mine flottante.

Jez prit le manche à balai et vira la Ketty Jay vers bâbord. Frey tomba de son siège comme un pantin désarticulé. Crake cria.

Il y eut une autre explosion. Puis le silence et le noir.

Jez leur sauve la mise – Des légendes
prennent vie – Le capitaine du port –
Réflexions tactiques – Des nouvelles du
marché

Frey reprit vaguement conscience un peu plus tard et se retrouva recroquevillé sur le sol du cockpit de la Ketty Jay, la joue appuyée contre le métal et couverte de bave. À en croire le martèlement dans sa tête, il aurait juré que son cerveau cherchait un moyen de s'échapper de son crâne.

Il gémit et s'étira. Jez était installée dans le siège du pilote. Elle baissa les yeux sur lui.

— Vous êtes revenu, dit-elle. Comment ça va ?

Il jura plusieurs fois pour lui donner une idée de sa forme. Crake était effondré dans le coin opposé, plié de manière inconfortable sous le bureau de la navigatrice.

Frey essaya de se rappeler comment il avait terminé dans cet état. Il était tenté de mettre cela sur le compte de l'alcool, mais il était certain de ne pas avoir bu depuis la veille. La dernière chose dont il se souvenait était qu'il volait dans le brouillard en s'inquiétant pour les nombres sur le compas.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il en s'asseyant.

Jez avait posé le compas et déplié les cartes sans précaution sur le tableau de bord. Elle les consulta avant de répondre.

— Vous êtes tous devenus fous. À cause des vapeurs de la rivière de lave, je suppose. Ça expliquerait tous les fantômes, les hallucinations et la paranoïa. (D'un ongle, elle tapota sur le compas.) Il se trouve que ce truc sert à nous indiquer où se trouvent les mines flottantes magnétiques. Quelqu'un s'est donné grand mal pour s'assurer que cette cachette secrète le reste.

Frey réprima une nausée. Il avait l'impression d'avoir été empoisonné.

— Désolée d'avoir pris les commandes sans permission, cap'taine, dit Jez sans paraître le moins du monde contrite. Il fallait éviter cette mine et vous n'étiez plus en état. C'est passé près. La Ketty Jay a souffert. Mais bon, nous sommes bientôt arrivés.

— Ah, oui ?

— C'est assez facile, une fois qu'on a compris, dit-elle sans qu'il

soit bien sûr qu'elle parlait de suivre l'itinéraire jusqu'à la cachette ou de piloter la Ketty Jay.

Il se leva d'une façon mal assurée, avec la vague impression de s'être fait voler sa place. Voir Jez dans le siège du pilote le perturbait. C'était une vision déplaisante d'un avenir qu'il redoutait, dans lequel la navigatrice – qui connaissait désormais le code d'allumage – lui volait son cher appareil lorsqu'il avait le dos tourné. Elle semblait si à l'aise à cette place.

Dehors, tout était calme et l'air s'était éclairci en une brume légère. Même si une épaisse couche de brouillard bloquait le ciel au-dessus, on voyait à présent le sol pierreux de la gorge sous eux. Une fine rivière coulait au fond, dans la même direction qu'eux, et un vent faible soufflait contre la coque.

Frey se frotta la tête.

— Alors pourquoi cela ne t'a pas affectée ?

Elle haussa les épaules.

— Lorsque j'ai vu ce qu'il se passait, j'ai retenu ma respiration. Je n'ai pris que quelques bouffées avant que nous en sortions.

Le capitaine plissa les yeux. L'explication semblait trop désinvolte, trop préparée pour être vraie. Un menteur expérimenté comme lui en reconnaissait les signes. Mais pourquoi sa navigatrice lui mentait-elle ?

Un fracas résonna dans la coursive derrière le cockpit et Malvery apparut à la porte.

— Par les boules de la Grandâme, qu'est-ce qu'on a bu ? se plaignit-il. Tout le monde comate. Même ce foutu chat est dans les choux.

— Tu n'as pas encore donné du rhum au chat, hein ? demanda Frey.

— J'avais l'impression qu'il avait soif, dit Malvery avec un sourire penaud.

— Regardez, tout le monde, dit Jez. Je crois que nous sommes arrivés.

Ils se rassemblèrent autour d'elle et regardèrent à travers la vitre pendant que la Ketty Jay sortait de la gorge en vrombissant. Et là, parmi le brouillard et les montagnes des Crocheuses, caché dans les profondeurs effrayantes du Cimetière de Rook, ils trouvèrent ce qu'ils cherchaient.

La gorge se terminait sur une doline colossale et sinistre, d'une dizaine de kloms de large, où le sol s'affaissait de soixante-dix mètres jusqu'à un marais rempli d'eau. Des sources venues de toutes les montagnes, incapables de trouver une autre sortie, finissaient là, à couler par-dessus le bord en minces cascades. Des dépôts minéraux et de la boue volcanique descendaient de cheminées lointaines et

tachaient la surface du marais de nappes métalliques orange, vertes ou bleues. Des plantes qui semblaient malades parsemaient l'eau. L'air avait une odeur acide mâtinée d'œuf pourri.

Mais là, dans cet endroit suppurant, se trouvait une ville.

Construite en bois et en métal rouillé, c'était une étendue délabrée qui avait évolué sans but précis, ni plan réfléchi. La majorité de l'agglomération était posée sur des plates-formes qui dépassaient de l'eau et supportée par des échafaudages de poutres. Le reste était bâti sur le peu de terre que le marais avait à offrir : des berges détrempées et des monticules. Les différentes parties étaient reliées par des ponts et éclairées par des lignes de lampes électriques qui pendaient n'importe comment au-dessus des rues.

Les bâtiments étaient de qualité disparate. Certains n'auraient pas dépareillé sur une propriété de campagne du sud tropical. D'autres avaient été construits avec ce qu'on avait trouvé ou apporté de l'extérieur. Ils étaient faits de bois et de pierre et recouverts de toits d'ardoise ou de tôle ondulée. Un amas de cabanes dignes d'un bidonville et à peine habitables occupait une partie de la ville tandis que d'autres bâtiments étaient plus organisés et dénotaient une touche architecturale.

Et il y avait les aéronefs. Il devait y en avoir deux cents, ou plus, amassés autour de l'agglomération. Des frégates flottaient, à l'ancre, accrochées par des chaînes solides pour éviter qu'elles dérivent. Des appareils plus petits affectés au transport des équipages faisaient l'aller-retour depuis le sol. Une immense zone d'atterrissage occupait la masse de terre plus importante du marais, qui était pourtant loin d'être suffisante pour accueillir le nombre d'aéronefs amarrés ici. Plusieurs autres grandes aires étaient posées à la surface du marais. Elles semblaient temporaires et flottaient grâce à des cuves à aérיום qui s'écaillaient et équipées de moteurs portatifs pour empêcher les pistes de couler.

Frey regarda les aéronefs. Il vit des cargos, des goélettes, des chasseurs de toutes sortes, des caravelles à double coque, des cuirassés, des monitors et des corvettes. L'air au-dessus de la ville était rempli d'aéronefs qui décollaient ou se posaient dans un va-et-vient incessant. Un chasseur-tueur de classe Faucon aux lignes pures et agressives les croisa à tribord et fonça vers la gorge dont ils venaient de sortir.

— C'est pas juste une cachette, murmura Malvery, stupéfait. Il y a un foutu port entier là-dessous.

Et Frey comprit brusquement où il se trouvait. Rien d'autre ne correspondait au tableau. Il avait toujours cru que cet endroit était un mythe, le rêve nostalgique des flibustiers de toute la Vardia. Mais il l'avait à présent sous les yeux ; en état de délabrement, miteuse, mais

indubitablement réelle. La ville pirate légendaire, dissimulée aux yeux de la Marine de la Coalition et dirigée par le célèbre pirate Orkmund.

Chutes Libres.

Frey ne discerna aucune indication de l'endroit où il était censé se poser, aucun projecteur pour le guider et il se glissa donc sur un endroit libre de l'aire d'atterrissage principale. Lorsque son équipage et lui ouvrirent la rampe de chargement pour descendre, ils découvrirent quelqu'un qui les attendait : un homme grand, au ventre et au visage mous, à l'œil paresseux et au sourire empoté.

— Vous avez déjà signé ? demanda-t-il à Frey.

Le capitaine se retrouva momentanément incapable de répondre. L'homme venait de les regarder atterrir. Il envisagea de lui demander comment il aurait bien pu aller jusqu'au bureau du capitaine de port et revenir alors que son appareil était encore en l'air, mais il finit par choisir une réponse plus facile.

— Non.

— Il faut signer. Ordres d'Orkmund.

Un frisson d'excitation parcourut Frey à l'évocation de ce nom. C'était certain. Ils étaient bien à Chutes Libres.

— Où est le capitaine de port ?

— Vous êtes le capitaine de cet appareil ?

— Oui.

— Suivez-moi, je vous y emmène.

Frey ordonna aux autres d'attendre près de la Ketty Jay, puis suivit l'homme jusqu'à la capitainerie, un machin sinistre et bas de plafond qui ressemblait plus à un grand hangar qu'à un bâtiment administratif. Des fenêtres sales y étaient divisées en petits panneaux rectangulaires. La porte coînçait et il fallait la tirer violemment pour l'ouvrir : le chambranle s'était gauchi à cause de l'humidité.

À l'intérieur, une simple lanterne à huile atténuait à peine l'obscurité. Le capitaine de port – un vieil homme mince aux traits tirés – était penché sur un bureau et écrivait avec un stylo. De l'autre côté de la pièce, un énorme livre rempli de noms et de dates était ouvert sur un lutrin.

Frey attendit qu'on le remarque. L'homme à l'œil paresseux patienta avec lui. L'odeur du marais, légèrement dégoûtante, s'attardait dans les narines du maître de la Ketty Jay. Il soupçonnait les autochtones de ne même plus la remarquer.

Au bout de quelques instants, le capitaine de port leva les yeux.

— Bon, alors signez ! dit-il d'un ton brusque en montrant le livre sur le lutrin. Olric, vraiment ! Pourquoi tu ne lui as pas dit de signer ?

Olric avait l'air penaud. Frey s'approcha du livre et prit le stylo posé à côté. Il passa en revue les inscriptions. Sur chaque ligne on pouvait lire le nom d'un capitaine, le nom d'un aéronef, la date et

l'heure d'arrivée et, parfois, celle du départ. Au bas de chaque double page, le capitaine de port avait marqué son nom et son titre de son écriture en pattes de mouche.

Il regarda quelques autres pages pour voir s'il ne trouvait pas quelqu'un qu'il connaissait. Peut-être que Trinica était là.

— Vous êtes occupé, hein ? commenta-t-il. Vous avez autant de monde d'habitude ?

— Contentez-vous de signer, dit le capitaine de port impatiemment, sans lever les yeux de ses registres.

Il y en avait un pour qui la décision de Frey d'enfermer la majorité de l'équipage dans l'appareil ne passait pas du tout.

— Sale enfoiré de merde, Frey ! cria Pinn. Vous ne croyiez même pas que Chutes Libres existait jusqu'à maintenant ! Je vous avais dit que nous devrions venir ici lorsque nous étions au Yortland, mais oh, non ! Vous vous êtes dit : foutons-nous de la gueule de Pinn ! Eh bien, j'avais raison et je mérite de vous accompagner.

— Ferme ton gros clapier, Pinn, dit Malvery. Le cap'taine t'a donné un ordre.

— Ah bon ? Eh ben, il peut se le foutre au cul avec tous les autres ordres qu'il m'a donnés !

Frey jeta un coup d'œil à Silo.

— S'il essaie de partir, tire-lui dessus, dit-il en ne plaisantant qu'à moitié.

— À vos ordres, cap'taine, répondit le Murthien en amorçant son fusil avec un cliquetis.

Pinn regarda autour de lui le reste de l'équipage et, n'y trouvant aucun soutien, il recula dans les profondeurs de l'aéronef en murmurant d'un air rebelle.

— Jez, Malvery, venez, dit Frey. Nous gardons profil bas, nous jetons un coup d'œil dans les environs en restant aux aguets. Et que personne ne m'appelle autrement que cap'taine, d'accord ? Je ne veux pas que mon nom soit prononcé en dehors de la Ketty Jay.

— Très bien.

— Tout le monde a des revolvers ? Bien. On ne sait jamais.

Ils traversèrent la piste d'atterrissage vers le pont de la ville. Frey se réjouissait d'avoir tenu bon face à l'emportement de Pinn. Celui-ci se voyait déjà passer une nuit dans le refuge pirate, mais le capitaine devait pouvoir s'enfuir à toute vitesse au besoin, sans prendre la peine d'aller chercher son équipage ivre sous des tables de bar. Partir avec tout le groupe aurait été comme tenter de mener des chats en troupeau.

Il réexamina la tactique qui avait présidé au choix du groupe qui mettait pied à terre. Le tout était de séparer Malvery et Pinn. Ce dernier ne créerait pas de problèmes sans le soutien du docteur, et

comme le médecin était du voyage, il n'avait que faire du sort de Pinn. Malvery avait des muscles et un charme immédiat qui pourraient servir, mais laisser les deux ensemble errer dans un endroit comme Chutes Libres provoquerait un carnage éthylique, aussi sûrement que les pigeons chiaient sur les statues.

Jez aussi serait utile. Elle était maligne, observatrice et avait des yeux de lynx. Et c'était la seule personne sensée de tout le groupe. Crake n'entrait pas dans cette catégorie. Il interagissait avec des démons : voilà bien une chose qui n'était pas sensée.

Mais il avait une autre raison pour emmener Jez. Il voulait garder l'œil sur elle. Elle leur avait sauvé la vie et il lui en était reconnaissant, mais il restait soupçonneux. Que les vapeurs ne l'aient pas affectée l'intriguait et son explication n'était pas convaincante. Il ne voulait pas la laisser seule sur son appareil. Surtout à présent, quand elle connaissait le code d'allumage. Il n'était plus si sûr de lui faire confiance.

Les autres se fichaient de rester à bord de la Ketty Jay. Crake, qui n'était pas un flibustier, ne comprenait pas la légende et l'attrait de Chutes Libres. Il n'avait pas envie de découvrir l'endroit. Harkins n'aimait ni les foules, ni les étrangers. Il préférerait rester à l'abri dans ses quartiers, terrorisé par le chat qui attendrait qu'il soit endormi pour tenter de l'étouffer. Et emmener Silo serait trop dangereux. Un Murthien attirerait trop l'attention et l'hostilité dans une ville comme celle-ci. De plus, Silo avait du travail. Il devait examiner la Ketty Jay et réparer les dégâts provoqués par les mines.

Tout compte fait, il avait pensé à tout.

Pas mal, Frey, pensa-t-il. Tu réfléchis comme un vrai capitaine. C'est comme ça qu'on gère un équipage.

Il était d'humeur à s'autocongratuler, malgré son échec presque complet à les guider dans le Cimetière de Rook. Le triomphe que représentait l'arrivée à Chutes Libres le compensait aisément. C'est ce qu'avaient dû ressentir Cruwen et Skale lorsqu'ils avaient découvert la Nouvelle Vardia. Il appartenait à la race des explorateurs, à présent. Quoi qu'il advienne ensuite, il devait avouer qu'il se sentait plus... eh bien, il n'avait jamais autant eu l'impression d'être un homme.

À l'instant où il avait fait cracher ses mitrailleuses et réduit l'As de Crânes à l'état de flammes, sa vie d'avant s'était achevée. Chaque jour suivant avait été durement gagné. Il avait dû se battre à chaque étape. C'était épuisant et terrifiant et, la plupart du temps, il détestait ça. Mais les rares fois où il pouvait glaner un instant de paix au milieu du chaos, il se sentait différent. Il se sentait bien. Et cela faisait très longtemps qu'il n'avait pas connu de telles sensations.

Ils prirent le pont qui menait de l'aire d'atterrissage à la plateforme la plus proche et découvrirent que la ville de Chutes Libres était

encore plus déplaisante vue de près, et très éloignée de sa légende.

Les rues étroites étaient érodées et usées par les ans. L'air du marais attaquait le métal, tordait le bois et faisait pousser de la moisissure sur la pierre. Tout s'écaillait et pelait. Des générateurs vrombissaient en puant pour fournir le courant aux lumières accrochées à des fils au-dessus de leurs têtes et destinées à dissiper l'obscurité. Il faisait froid et pourtant leurs vêtements prenaient l'humidité et leur collaient au corps. L'odeur du marais se mêlait à celle de milliers de gens sales.

Tous les types de pirates, de contrebandiers, de fraudeurs et de criminels que pouvait imaginer Frey étaient réunis à Chutes Libres. On s'entassait dans les bars et les auberges. Les rues étaient bondées, les putes épuisées avaient le regard vide. À l'intérieur, l'humidité et la chaleur combinées de dizaines de corps mettaient mal à l'aise. Des hommes ivres et colériques se battaient violemment. On dégainait des armes et des combattants tombaient.

La sauvagerie qui imprégnait l'endroit effrayait Frey. C'était un pandémonium puant où l'on bousculait sans cesse des gens aux dents pourries et au regard mauvais. Le danger les entourait. Il se prit à regretter le spectre de la milice. Il aimait mener ses actes illégaux dans le cadre d'une civilisation où la discipline régnait. En l'absence totale de loi, la survie dépendait de la force ou de la ruse, qualités dont Frey n'était guère pourvu.

Ils passèrent devant des bars bruyants et par-dessus des hommes allongés sur le pavé, imbibés de rhum, inconscients et tout juste dévalisés. Malvery lorgna vers les bars, mais sans son complice Pinn, il se retint et resta près de son capitaine. Parfois, il écartait quelqu'un de leur chemin ; sa taille et son regard féroce décourageaient les disputes.

— C'est pas vraiment l'utopie que j'imaginais, cap'taine, murmura Jez.

Frey ne saisit pas vraiment le mot « utopie » – qui ressemblait à une expression de Crake – mais il comprit l'idée.

— Tous ces aéronefs, tous ces gens, dit-il. On dirait qu'il y a bien plus de pirates ici que l'endroit était censé en accueillir, non ?

— Ça m'en a tout l'air, dit-elle.

— Et qu'est-ce que ça t'inspire ?

— Qu'ils ont été rassemblés ici dans une intention précise.

— C'est ce que je me disais, répondit-il.

Le marché était très légèrement moins bondé que les rues et les bars. Il était posé sur sa propre plate-forme, reliée par des ponts à plusieurs de ses voisines. Des lampes à pétrole pendaient des auvents des étals branlants et ajoutaient une odeur de fumée à l'air déjà vicié. Leur lumière vacillante ne se mêlait pas bien avec les ampoules électriques accrochées au-dessus et projetait une étrange lueur sur la

mer houleuse de visages qui déferlait en dessous.

Malvery se frayait un chemin dans la foule, Frey et Jez dans son sillage. Des brutes armées de fusils gardaient les étals qu'ils longeaient. Toutes sortes d'articles étaient à vendre : babioles et bibelots, quincaillerie, bottes et manteaux, cartes de navigation. Les acheteurs affamés se voyaient proposer de la viande cuite d'aspect douteux et, dans les environs, on faisait chauffer des châtaignes. On ne parlait pas, on criait, et le bruit des conversations était assourdissant.

— Vous n'avez pas l'impression qu'ils se sont laissé dépasser ? cria Jez aux oreilles de Frey.

Le capitaine n'entendit pas ce qu'elle disait. Il acquiesça comme s'il était d'accord et répondit :

— Celui qui contrôle cette affaire s'est laissé dépasser !

Jez, qui ne l'avait pas davantage entendu, lança :

— Exactement !

Au bord de la plate-forme du marché, Frey remarqua un étal plus calme et derrière lequel le marais sombre était visible. Un des nombreux écriteaux accrochés en devanture de la toile de tente disait : « Respirez du bon air ! Huit shillies le filtre ! »

Il tapota sur l'épaule de Malvery et le tourna dans cette direction. Le commerçant les vit arriver et s'anima. Il était maigre, roux et avait une énorme cicatrice plissée sur un côté du visage. On aurait dit qu'il s'était fait lacérer par un ours.

— Comment vous vous êtes fait ça ? demanda Frey en montrant la balafre, pour lancer la conversation.

— Comment je me suis fait quoi ? répondit le commerçant, réellement perplexe.

Le capitaine réfléchit un instant puis laissa tomber.

— Ces filtres que vous vendez ? Ils nous protégeraient de l'air vicié des gorges ?

Le marchand sourit.

— Je vous le garantis. Vos anciens ne marchent plus ?

— Ouais, on peut dire ça.

— C'est dur, mon ami. Bon, vous pouvez compter sur ceux-là.

Il en sortit un de la caisse derrière lui et l'enfila. C'était un ovale de métal noir, avec plusieurs fentes pour respirer, qui recouvrait la bouche et le nez et que l'on attachait autour de sa tête avec une bande de cuir.

— Yan y aya dye mye yan tyoute yé yute ya yi dye doute diye.

— Quoi ?

Le commerçant retira le masque.

— Je disais qu'il y en a pas de meilleurs dans toute la ville de Chutes Libres.

— D'accord. Il m'en faut sept.

— Huit, corrigea Jez. (Comme Frey et Malvery la regardaient, elle ajouta :) Le chat.

— C'est vrai, dit Frey. Huit. Faites-moi une ristourne.

— Six pièces.

— Trois.

— Cinq.

— Quatre.

— Quatre et huit shillies.

— D'accord.

— Vous ne le regretterez pas, promit le marchand en comptant les filtres qu'il sortait de la caisse. C'est la première fois que vous venez à Chutes Libres ?

— Comment vous avez deviné ?

— Y'a eu beaucoup de nouveaux, récemment. Vous avez l'air d'arriver.

— Pourquoi tant de monde ?

Le commerçant laissa tomber une brassée de filtres sur la table en bois bon marché qui servait de comptoir.

— Pour la même raison que vous, j'imagine.

— On n'est venus que pour la bière et le paysage, dit Malvery en souriant.

Le marchand éclata alors de rire et dévoila une rangée de dents qu'il aurait mieux valu cacher.

— Vous avez entendu parler de ce qui se passe demain ? demanda le commerçant tandis que Frey posait son argent sur le comptoir.

— Comme vous l'avez dit, on vient d'arriver, répondit le capitaine.

— Vous savez où habite Orkmund ? (Il indiqua une plate-forme lointaine, mais il faisait trop noir pour qu'on puisse distinguer autre chose que quelques lumières éparpillées.) Demandez, on vous indiquera. Vous feriez mieux de vous y trouver demain à midi.

— Que va-t-il se passer ?

— Orkmund a quelque chose à dire. Je trouve qu'il était temps.

Malvery fit assez bien semblant de savoir de quoi parlait son interlocuteur.

— Vous croyez ?

— Ben, regardez autour de vous, dit le marchand. Certains de ces gars deviennent complètement dingues. On ne peut pas enfermer une bande de pirates comme ça. Ils sont venus se battre et s'ils ne peuvent pas affronter quelqu'un, ils vont finir par se tabasser entre eux. Je crois qu'il va donner l'ordre de lancer l'attaque.

— Je les attends, dit Frey. Je vais leur montrer de quel bois je me chauffe à ceux-là.

— Vous savez qui nous allons affronter ? demanda le commerçant dans un souffle, ce qui prit le capitaine totalement au dépourvu.

— Heu... quoi ?

— Vous savez où nous envoie Orkmund ?

— Pas vous ?

— Personne ne le sait. C'est ce que nous attendons tous.

Frey rétropédala.

— Non, enfin, je voulais dire... ceux-là en général. Je les attends.

Qui que ce soit.

Il se tut, à court d'arguments boiteux.

Le marchand le regarda d'un air étrange, puis ramassa la monnaie sur le comptoir et cria pour essayer d'attirer un passant. Congédiés, Frey et les autres partirent en se distribuant les filtres.

— Orkmund a recruté une flotte pirate, dit Jez. C'est comme ça que Grephen va arriver à prendre le pouvoir. Il a conclu un marché avec le roi des pirates.

— Mais il reste une chose que je ne comprends pas, répondit le capitaine. Comment le duc Grephen a-t-il pu ranger Orkmund de son côté ?

— Il l'a sans doute payé, proposa Malvery.

— Avec quoi ? Grephen n'a pas assez d'argent pour soutenir une armée. C'est en tout cas ce que pense Crake et il a l'air au courant.

— Il pourrait avoir tort, dit Jez. Ce n'est pas parce qu'il en a l'accent qu'il connaît tout de l'aristocratie. Vous ignorez beaucoup de choses sur lui.

Frey fronça les sourcils. Il en avait vraiment par-dessus la tête des tensions entre Jez et Crake. Ils avaient à peine réussi à travailler ensemble lorsqu'il avait eu besoin d'eux pour naviguer dans les gorges du Cimetière de Rook. Il fallait agir.

— On retourne à la Ketty Jay, dit-il. Nous en avons assez appris. Nous verrons ce que dira Orkmund demain.

— On ne va pas boire un verre ? demanda Malvery, horrifié. Enfin, je veux dire, pour collecter des informations.

— Pas cette fois. Nous nous levons tôt demain. Je ne veux pas de problèmes ce soir.

Il repartit vers l'aire d'atterrissage. Malvery se traîna derrière lui.

— L'ancien capitaine me manque, grommela-t-il.

Frey avait presque toutes les informations dont il avait besoin. Il ne lui manquait qu'un élément. Quelqu'un soutenait le duc Grephen en lui fournissant l'argent pour acheter une armée assez grande pour combattre la Marine de la Coalition et prendre la capitale de la Vardia. Il devait savoir qui. Lorsque cette dernière pièce du puzzle serait en place, il comprendrait la conspiration dans laquelle il était pris. Puis il pourrait tenter d'en sortir.

Une sensation de sérénité et de paix s'empara de lui sur le chemin du retour vers la Ketty Jay. Demain, il aurait une réponse. Il ne savait

pas comment, mais il en était certain.

Demain. C'est demain que je commence à remettre les choses d'aplomb.

Intervention – Les confessions de Grayther Crake – Une expérience et la tragédie qui s'ensuit

La main de Frey sur son épaule tira Crake de son sommeil.

— Debout, dit le capitaine.

— Qu'est-ce qu'il y a ? murmura-t-il.

— Venez, insista Frey. J'ai besoin de vous à la cantine.

Le démoniste fit pendre ses jambes de la couchette. Il était encore habillé, car il s'était endormi dès que le capitaine avait quitté la Ketty Jay. Il avait espéré se débarrasser de la migraine provoquée par les vapeurs de lave. Ça n'avait pas marché.

— Qu'y a-t-il de si urgent, Frey ? Le poêle fait des bruits effrayants ? De l'activité démoniaque dans le ragoût ?

— Il y a juste un truc qu'il faut qu'on règle, c'est tout.

À son ton, Crake comprit qu'il n'abandonnerait pas et il se leva en soupirant, puis traîna les pieds à sa suite jusque dans la coursive. Mais au lieu de descendre l'échelle jusqu'à la cantine, Frey passa devant et frappa à la porte des quartiers de la navigatrice. Jez ouvrit. Son regard alla du capitaine à Crake et devint aussitôt soupçonneux.

— Tu peux venir à la cantine ? demanda Frey d'une façon qui ressemblait plus à un ordre qu'à une requête.

Jez sortit de ses quartiers et ferma la porte derrière elle.

Ils descendirent jusqu'à la cantine où Silo fumait une roulée en buvant du café. Il caressait Slag, allongé sur la table. En voyant Jez, le chat bondit sur ses pieds et siffla. Dès que la voie fut libre, il remonta l'échelle comme une flèche et disparut.

Silo leva les yeux avec un léger désintérêt.

— Comment est la Ketty Jay ? demanda Frey.

— Elle a souffert, mais elle est résistante. Il me faudrait un atelier pour lui refaire une beauté, mais rien n'est trop endommagé à l'intérieur. Je l'ai réparée de mon mieux.

— Elle volera ?

— Sans problème.

Frey hocha la tête.

— Tu peux nous laisser la salle ?

Silo cracha dans sa paume et y écrasa sa cigarette. Puis il se leva et partit. Depuis qu'il avait parlé avec lui, Crake voyait la relation entre

le Murthien et son capitaine sous un nouveau jour. Cela faisait si longtemps qu'ils étaient camarades qu'ils se remarquaient à peine, à présent. Ils se portaient l'un l'autre comme de vieux habits.

— Asseyez-vous, dit Frey en désignant la table au centre de la cantine.

Jez et Crake s'installèrent l'un en face de l'autre. Le capitaine sortit une bouteille de rhum d'une poche intérieure de son manteau et la posa entre eux sur la table.

— Elle ne boit pas, dit le démoniste qui commençait à se faire une affreuse idée de ce dont il s'agissait.

— Alors vous la boirez, répliqua Frey. (Il se redressa et se tint au-dessus d'eux.) Il y a quelque chose entre vous deux. Et ça dure depuis les Hauts de Boisrousse. Je ne sais pas ce que c'est et je ne veux pas le savoir, parce que ça ne me regarde pas. Mais j'ai besoin que mon équipage fonctionne ensemble et je ne veux pas de ces chamailleries incessantes. Notre seul moyen de survivre, c'est de travailler les uns avec les autres. Si vous en êtes incapables, un de vous deux descendra au prochain port.

À sa grande surprise, Crake comprit que Frey était sérieux. Le capitaine les regarda l'un après l'autre pour s'assurer que le message était bien passé.

— Ne sortez pas de la pièce avant d'avoir réglé le problème, dit-il.

Puis il sortit en grimpant à travers l'écoutille.

Un silence empli de rancœur s'étira alors. La colère brûlait les joues de Crake. Il se sentait gêné et stupide, comme un enfant grondé par son professeur. Jez l'observait avec froideur.

Qu'elle aille se faire voir. Je ne lui dois aucune explication. Elle ne comprendrait jamais.

Il en voulait à Frey de s'être mêlé de quelque chose qui ne le regardait pas. Le capitaine n'avait aucune idée de ce qu'il remuait. Ne pouvait-il pas simplement laisser tomber ? Qu'elle croie ce qu'elle voulait. Cela valait mieux que d'y repenser encore. Mieux que d'affronter les souvenirs de cette nuit-là.

— C'est vrai, n'est-ce pas ? dit Jez.

Il lui jeta un regard plein de ressentiment.

— Ce qu'a dit l'Entraveur, reprit-elle. Tu as poignardé ta nièce. Dix-sept fois avec un coupe-papier.

Il avala et sentit sa gorge se serrer.

— C'est vrai, dit-il.

— Pourquoi ? chuchota-t-elle.

Elle avait prononcé ce mot avec une pointe de désespoir. Un besoin d'affronter la réalité et de comprendre comment il avait pu commettre un acte aussi abominable.

Crake regarda fixement la table en réprimant la chaleur honteuse

des larmes qui lui montaient aux yeux.

Jez s'adossa contre sa chaise.

— J'arrive à supporter les idiots et les incompetents, les alcooliques et les lâches, dit-elle. Je parviens à me faire à l'idée que nous ayons descendu un cargo et tué des dizaines de personnes à bord. Mais je ne peux pas rester dans cet appareil avec un homme qui a poignardé à mort sa nièce de huit ans, Crake. Je ne peux pas. (Elle plia les bras et détourna le regard, en réprimant à son tour des larmes.) Comment peux-tu être comme tu es et en même temps un meurtrier d'enfant ? Comment puis-je faire confiance à quiconque maintenant ?

— Je ne suis pas un meurtrier, dit Crake.

— Tu as tué cette fillette !

Il ne pouvait plus supporter d'être ainsi accusé. Maudite soit-elle, il lui raconterait toute cette affreuse histoire pour qu'elle puisse le juger par elle-même. Il l'avait refoulée pendant plusieurs mois et n'en avait jamais parlé durant tout ce temps. Ce fut l'injustice, la juste indignation de celui qu'on accuse à tort qui lui fit ouvrir les vannes.

Il prit une inspiration tremblante et parla très calmement.

— Je l'ai poignardée, dit-il. Dix-sept fois avec un coupe-papier. Mais je ne l'ai pas tuée.

Il sentit les muscles de son visage se contracter pour émettre un sanglot, et il lui fallut un moment pour se contrôler.

— Je ne l'ai pas tuée parce qu'elle est encore en vie.

La chambre d'écho, au centre du sanctuaire de Crake, était silencieuse et menaçante. Elle ressemblait à une bathysphère faite de métal riveté et parsemée de hublots. Elle était dotée d'une petite porte ronde sur un côté. Des câbles lourds en partaient et serpentaient sur le sol jusqu'à des prises électriques et d'autres destinations. La paroi de la chambre avait quinze centimètres d'épaisseur et elle était entourée par un réseau secondaire de mesures défensives.

Crake ne se sentait vraiment pas en sécurité.

Il faisait les cent pas sous les voûtes de pierre de la vieille cave à vin. Il faisait froid dans ces premières heures de la matinée et les talons de ses bottes claquaient. Des lampes électriques, seule source de lumière, étaient disposées tout autour de la chambre d'écho. Les piliers projetaient de longues ombres pointues qui s'étendaient dans toutes les directions.

Je l'ai. Je l'ai enfin. Et je n'ose pourtant pas l'allumer.

Il avait mis des mois avant d'obtenir la chambre d'écho. Des mois de cajoleries, de supplications et de demandes incessantes au vieil enfoiré qui régnait sur la grande maison. Des mois de travaux inutiles et de missions ennuyeuses. Et cette charogne sans cœur avait profité de chaque seconde ! Il se délectait de voir son fainéant de fils cadet obligé d'obéir à la moindre de ses demandes ! Il avait fait traîner les

choses pour savourer la puissance qu'il en tirait. Rogibald Crake, magnat de l'industrie, aimait qu'on lui obéisse.

« Tu ne serais pas obligé de faire tout ça si tu avais un travail, disait-il. Tu n'aurais pas besoin de mon argent. »

Mais il en avait besoin. Et Rogibald le punissait ainsi de n'avoir pas décidé d'embrasser la carrière choisie pour lui. Crake était sorti de l'université après des études de politique et avait aussitôt déclaré qu'il ne voulait pas devenir politicien. Rogibald ne le lui avait jamais pardonné. Il ne parvenait pas à comprendre comment son fils pouvait accepter un poste sans intérêt dans un cabinet d'avocat, ni pourquoi il lui avait fallu trois ans pour décider de ce qu'il voulait faire de sa vie.

Mais ce que Rogibald ignorait, ce que tout le monde ignorait, c'était que Crake avait déjà choisi depuis bien longtemps. Depuis l'université. Depuis qu'il avait découvert le démonisme. Tout le reste était ensuite devenu insignifiant, mineur. Comment pouvait-il s'intéresser au monde vieux jeu et corrompu de la politique alors qu'il était capable de passer des marchés avec des créatures d'un autre monde ? C'était ça, le pouvoir.

Mais le démonisme était une occupation coûteuse en argent et en temps. Il était difficile de se procurer du matériel. Les livres étaient chers et rares. Il fallait tout faire en secret. On devait passer des heures à étudier et à expérimenter chaque nuit, et un sanctuaire requérait beaucoup d'espace. Il ne pouvait tout simplement pas conduire une carrière sérieuse et poursuivre ses recherches sur le démonisme en même temps, et d'autre part il ne parvenait pas à obtenir ce dont il avait besoin avec son salaire de clerc.

Il fut donc obligé de compter sur le parrainage de son père. Il feignit une passion pour l'invention et annonça qu'il étudiait les sciences et qu'il avait besoin d'équipement. Rogibald le trouva ridicule, mais s'en amusa tout de même. Laisser son fils obtenir assez de corde pour se pendre ne lui déplaisait pas. Il attendait sans doute que Crake s'aperçoive qu'il jouait un jeu de dupes et revienne en rampant. Rien n'aurait fait plus plaisir à Rogibald que de voir son fils avouer qu'il n'était qu'un raté et que le père avait raison depuis le début. Il aida donc le jeune homme à pratiquer son « hobby » et attendit avec impatience sa chute.

Comme Crake ne pouvait se payer un logement assez grand pour pratiquer son art, son père l'autorisa à vivre dans une maison du domaine familial qu'il partageait avec son frère aîné Condred ainsi qu'avec la femme et la fille de celui-ci. Il s'agissait d'un choix délibéré visant à l'humilier. Les deux frères se détestaient.

Condred était le fils préféré, celui qui avait suivi son père dans les affaires familiales. C'était un jeune homme strict et collet monté qui accédait sans discuter aux demandes de l'ancien et prenait toujours

son parti. Il n'avait que mépris pour son frère cadet, qu'il considérait comme un fainéant.

« Je le prendrai sous mon toit si tu me le demandes, père, avait-il dit devant Crake. Rien que pour lui montrer comment vit une famille respectable. Je pourrai peut-être lui apprendre quelques notions de responsabilité. »

La charité moralisatrice de Condred l'avait alors énervé, mais Crake se consolait à présent, car il savait que son frère regrettait son geste. L'aîné s'était dit qu'il resterait peu de temps. Il croyait peut-être que la honte pousserait Crake à déménager rapidement et à trouver un travail. Mais c'était sans compter la détermination de son cadet à poursuivre sa quête de connaissance. Dès que Crake vit la cave à vin, il fut impossible de le pousser à déménager. Pour profiter de cet endroit, il était prêt à tout supporter. C'était le sanctuaire parfait.

Plus de trois ans s'écoulèrent. Trois années durant lesquelles Crake passa tout son temps libre derrière les portes fermées de la cave à vin, sous terre. Chaque soir après le travail, il partageait un embarrassant dîner avec son désapprobateur de frère et la salope snob qui lui servait de femme puis il disparaissait en bas. Il aurait bien aimé échapper au repas, mais Condred insistait sur le fait qu'il était invité et qu'il devait manger avec la famille. C'était ce qu'il convenait de faire, même si tout le monde détestait cela.

C'était tellement caractéristique de son frère. Il n'agissait ainsi que par esprit de contradiction, au nom des convenances. Crétin.

La seule chose qui rendait sa vie dans la maison supportable, outre son sanctuaire, était sa nièce. Elle était délicieuse : vive, intelligente, amicale et par quelque miracle immunisée contre l'influence hargneuse de ses parents. Les expériences secrètes de son oncle Grayther la fascinaient et elle le harcelait quotidiennement pour qu'il lui montre sur quelle nouvelle création il travaillait. Elle était convaincue que son sanctuaire était un pays merveilleux de jeux et de machines passionnants.

Crake trouvait cette idée charmante. Il se mit à acheter des jouets à un fabricant local pour pouvoir lui donner en lui faisant croire qu'il les avait confectionnés. Les parents de la fillette, au courant de ce qu'il faisait, se moquaient de lui en privé, mais ils n'en dirent pas un mot à leur enfant. Elle idolâtrait leur invité fainéant et Crake l'aimait en retour.

Ces trois années d'études, d'expérimentations, d'essais et d'erreurs l'avaient amené à ce point. Il avait appris les bases et les avait appliquées. Il invoquait des démons et les soumettait à sa volonté. Il les réduisait en esclavage dans des objets, communiquait de manière simple et parvenait même à guérir les blessures et les maladies grâce à l'Art. Il correspondait souvent avec des démonistes plus expérimentés

et avait toute leur estime.

Tous les aspects du démonisme étaient dangereux, et Crake avait fait bien attention jusque-là. Il avait avancé petit à petit, gagnant en confiance et n'avait jamais présumé de ses forces. Il savait très bien ce qui arrivait aux démonistes qui tentaient des procédures outrepassant leur expérience. Mais on pouvait aussi être trop prudent. À un moment, il fallait se jeter à l'eau.

La chambre d'écho représentait l'étape suivante. La théorie de l'écho était à la pointe de la science démoniaque. Elle nécessitait des calculs complexes et des nerfs d'acier. Elle permettait à un démoniste d'atteindre des domaines inexplorés, d'arracher de nouveaux démons étranges à l'éther. La vieille garde, les vieux démonistes ringards, n'y touchaient pas ; mais Crake ne pouvait pas résister. Les procédés anciens avaient été explorés et étudiés, mais il s'agissait d'un nouveau terrain de jeu et il voulait être un des premiers à atteindre cette frontière.

Ce soir, il allait tenter une procédure qu'il n'avait encore jamais essayée. Il allait donner vie à quelque chose d'inanimé.

Ce soir, il allait créer un golem.

Il cessa de faire les cent pas et retourna près de la chambre d'écho afin d'en vérifier, pour la vingtième fois, les connexions. L'objet était relié par des tubes insonorisés à une étrange armure qu'il avait trouvée dans une brocante. Le marchand n'avait aucune idée de ce dont il s'agissait. Il avançait qu'elle avait pu être construite pour travailler dans des environnements extrêmes, mais Crake, sans le lui dire, n'était pas d'accord. Elle avait été conçue pour pouvoir aller à un géant bossu et n'était pas étanche. D'après lui, elle servait de décoration ou n'était qu'une sculpture faite par un ferronnier détraqué. Quoi qu'il en soit, Crake la voulait. Elle était si grotesque qu'elle en devenait fascinante, tout en restant complètement adaptée à ce qu'il voulait faire.

Elle se trouvait à présent dans son sanctuaire, prête à recevoir le démon qu'il comptait attirer dedans. Un récipient vide, attendant d'être rempli. Il examina longuement la combinaison blindée jusqu'à se sentir décontenancé. Il n'arrivait pas à se débarrasser de l'idée qu'elle était sur le point de bouger.

Un cercle de mâts résonateurs entourait la chambre d'écho et l'armure. Ces diapasons alimentés par de l'électricité vibraient à différentes longueurs d'onde qui formaient une cage de fréquences qu'un démon ne pouvait traverser. Crake vérifia les câbles en les suivant sur le sol de son sanctuaire jusqu'à la prise électrique qu'il avait installée dans le mur. Une fois satisfait, il les alluma l'un après l'autre et ajusta les boutons de réglage situés à leur base. Les poils de sa nuque se hérissèrent lorsque l'air s'emplit de fréquences dépassant

ses capacités auditives.

— Bon, dit-il à voix haute. Je crois que je suis prêt.

Du côté opposé à la chambre d'écho, près de l'armure, se trouvait la console de commande. Il s'agissait d'un panneau de cadrans en cuivre, lui arrivant à la taille, posé sur un cadre que l'on pouvait déplacer grâce à des roulettes. Juste à côté, il y avait un bureau couvert de livres ouverts et de carnets de notes remplis de procédures et de formules mathématiques. Crake les connaissait par cœur, mais il les parcourut tout de même une fois de plus. Il repoussait le moment où il devrait commencer.

Il n'avait pas eu aussi peur depuis la première fois où il avait invoqué un démon. Il sentait les pulsations de son cœur dans son cou. La cave était glaciale. Il s'était préparé, préparé et préparé encore, mais cela ne serait jamais suffisant. Si les choses tournaient mal, les conséquences pourraient être terribles. La mort serait une bénédiction si un démon en colère mettait les mains sur lui.

Mais il ne pouvait pas rester prudent indéfiniment. Être un démoniste de base ne lui suffisait pas. Il voulait le pouvoir et la renommée des maîtres.

Il s'approcha de la console et alluma la chambre d'écho. Un bourdonnement grave s'éleva de la sphère. Il la laissa chauffer pendant quelques minutes en se concentrant sur sa respiration. Il avait l'impression qu'il pourrait s'évanouir brusquement s'il ne prenait pas sans cesse de profondes inspirations.

Il est encore temps de reculer, Grayther.

Mais ce n'était que la peur qui le faisait penser ainsi. Il avait pris cette décision longtemps auparavant. Il s'arma de courage et retourna devant la console. Il se mit à tourner les boutons avec régularité.

Attraper un démon était tout un art. Le truc était de faire correspondre les vibrations de l'équipement à celles du démon, de mettre l'entité en phase avec ce que les non-initiés appelaient le monde « réel ». Avec les démons mineurs – de petites particules de pouvoir et de conscience qui n'avaient guère plus d'intelligence qu'un insecte – la procédure était assez simple. Cela revenait un peu à pêcher : on plaçait un leurre sonique et on attendait que ça morde.

Mais avec les démons plus importants, c'était tout autre chose. Il fallait les attraper et les obliger à se mettre en phase. Les grands démons pouvaient avoir jusqu'à six ou sept résonances primaires qui devaient toutes correspondre avant qu'ils puissent être emmenés devant le démoniste. Et une fois qu'il s'y trouvait, il fallait contenir le démon. Il n'y avait que les idiots qui tentaient de passer un marché avec une telle entité sans avoir pris de mesures pour se protéger.

Crake n'était pas assez stupide pour croire qu'il pouvait déjà dominer un grand démon. Il visait plus bas. Quelque chose possédant

l'intelligence d'un chien lui irait très bien. S'il pouvait emprisonner une telle créature dans son armure, il obtiendrait un golem assez bête pour être obéissant. Et s'il lui posait des problèmes, des procédures étaient déjà prêtes à l'arracher à la combinaison et à le renvoyer dans l'éther.

Mais invoquer des démons était dangereux de bien des façons. On ne savait jamais sur quoi on allait tomber. Il pouvait partir à la pêche à la truite et se retrouver avec un requin.

Crake avait fait des calculs en se basant sur les découvertes d'autres théoriciens de l'écho et sur ses propres idées. Il avait identifié une série de fréquences où il avait des chances de trouver ce qu'il voulait. Il commença alors la chasse proprement dite.

La chambre d'écho se mit à vibrer et à siffler tandis qu'il fouillait la bande passante. Le démonisme était autant une affaire d'instinct et de doigté que de science. Crake ferma les yeux et se concentra, puis tourna lentement les boutons.

Elle était là. Cette sensation insidieuse d'être observé. Il avait trouvé quelque chose. Il devait à présent l'attraper avant qu'il s'échappe.

Il régla de nouvelles résonances, commençant par les graves et les aigus, puis les rapprochant les uns des autres pour distinguer les contours de l'entité. Il s'arrêta dès qu'il le sentit résister.

La réaction devenait plus prononcée : un frisson glacé, une légère sensation de vertige et de désorientation. Il devait garder les yeux ouverts. Lorsqu'il les fermait, il penchait vers l'avant.

Il regarda les cadrans. La chose était immense, elle s'étendait sur toutes les fréquences subsoniques.

Laisse-le, se dit-il. Laisse-le partir. C'est trop gros.

Mais il l'avait, à présent. Il n'avait aucune chance de tenir une telle chose avec son équipement standard. Le démon serait simplement passé à une autre fréquence et se serait sauvé. Mais grâce à la chambre d'écho, il pourrait le bloquer, en l'assenant de signaux déroutants qui interféraient tous les uns par rapport aux autres.

Il pouvait l'attraper. Le golem et tout le reste étaient oubliés. Il voulait juste voir ce démon. Puis il le renverrait. Mais il voulait au moins le voir !

Excité, emporté par une vague de peur, il tourna les boutons fébrilement. Il régla d'autres vibrations, à la recherche des fréquences primaires du démon, rétrécissant la bande passante jusqu'à les trouver. Le monstre changeait de longueur d'onde pour tenter de s'échapper, mais il le suivait et ne le laissait pas s'enfuir. Plus il s'approchait, moins le démon avait d'espace pour bouger.

L'air vrombissait. Des énergies invisibles faisaient ronfler la chambre d'écho.

Par la malepeste, ça marche ! Ça marche vraiment !

Dès qu'il l'eut réglée le mieux possible, il s'éloigna de la console et alla regarder à l'intérieur de la chambre d'écho. À travers le hublot de la porte, il vit que la sphère était vide. Mais cela ne le découragea pas. Dedans, la perspective était déformée et l'air tourbillonnait pour créer des formes qui faisaient mal aux yeux. Quelque chose arrivait. La fascination et la terreur qu'il ressentait l'empêchaient presque de respirer. Il s'approcha tout près du verre épais et tenta de voir plus loin à l'intérieur.

Un œil immense et fou le regardait.

Il cria et tomba à la renverse, le cœur battant si fort qu'il en devint douloureux. Le grand œil avait surgi de nulle part, apparaissant dans la réalité, s'imprimant dans sa conscience. Il le voyait à présent, extrêmement vaste et appartenant à quelque chose de bien trop immense pour que la chambre d'écho puisse le retenir.

Il y eut un gros impact et l'appareil vacilla sur un côté. Crake resta là où il était tombé, pétrifié. Le bruit du poing géant résonna de nouveau. La chambre d'écho se cabossa vers l'extérieur.

Oh, non. Non. Non.

Il se releva et courut jusqu'à la console. Débarrasse-t'en, débarrasse-t'en, n'importe comment.

Un autre impact fit vibrer tout le sanctuaire. Les lampes électriques tremblotèrent. L'une d'elles se renversa et s'écrasa par terre. Crake perdit ses appuis et trébucha en avant.

Puis il entendit le cri de la fillette.

Ce son le glaça jusqu'aux os. Il n'aurait jamais pu imaginer quelque chose d'aussi atroce ; son hurlement était plus affreux que la bête dans la chambre d'écho. Son monde bascula dans l'horreur primaire et inéluctable d'un cauchemar lorsqu'il regarda sa nièce, vêtue de sa chemise de nuit blanche, à l'extérieur du cercle formé par les mâts résonateurs, paralysée par la scène qui se déroulait sous ses yeux.

Il n'avait jamais su comment elle s'était procuré la clé de la cave à vin. Elle en avait peut-être trouvé une vieille copie dans une cachette poussiéreuse. Avait-elle envisagé ce moment depuis lors ? Avait-elle eu du mal à trouver le sommeil, trop enthousiaste à l'idée de voir la fabrique de jouets secrète où travaillait son oncle Grayther ? Avait-elle réglé son réveil dans l'espoir de se glisser dans la cave à la faveur de la nuit, lorsqu'elle le croyait absent ?

Il ne saurait jamais pourquoi, ni comment, et finalement, cela importait peu. La seule chose qui comptait était qu'elle se trouvait là, et qu'il ne pouvait pas retenir le démon. La porte de la chambre d'écho s'ouvrit et juste avant que sa vie change à jamais, il sentit un vent puissant qui sentait le soufre et entendit un hurlement lugubre et assourdissant.

Lorsqu'il recouvra ses esprits, le sanctuaire était vide et silencieux. Une seule lampe électrique restait encore intacte. Posée sur un côté près de la chambre d'écho, elle éclairait faiblement la forme menaçante de l'armure, toujours connectée par des câbles à la sphère de métal cabossée.

Crake était désorienté. Il lui fallut plusieurs secondes avant de comprendre où il se trouvait. Sa migraine lui donnait l'impression que des rongeurs avaient attaqué son cerveau pour se frayer un chemin hors de son crâne et qu'ils avaient endommagé ses sens de leurs petites griffes sales. Le démon était passé dans sa tête, dans ses pensées. Mais qu'y avait-il fait ?

Il s'aperçut qu'il était debout. Il baissa les yeux et vit, dans sa main, un coupe-papier portant, sur le manche, l'insigne de l'université. Le couteau et la main qui le tenait étaient couverts d'un sang sombre.

Un cliquetis s'éleva dans les ténèbres. Il suivit du regard des traînées rouges sur les pavés et la trouva.

Sa chemise de nuit était trempée de sang. Les fentes sur ses bras et sa gorge marquaient les endroits où on avait enfoncé le couteau. Un sang épais et chaud coulait au rythme des battements de son cœur. La bouche ouverte comme un poisson, sa gorge émettait de petits bruits. Chaque inspiration n'était plus qu'un faible halètement et ses lèvres et son menton étaient rouges. Du sang séché emmêlait ses cheveux.

Ses yeux. Suppliants. Exprimant son incompréhension. Pétrifiés par une douleur inexplicable. Elle ne savait rien de la mort. Elle n'avait jamais pensé que ça pouvait lui arriver. Elle lui vouait un amour inconditionnel, aveugle, et il l'avait attaquée avec un couteau.

C'était la revanche du démon qu'il avait osé tirer de l'éther. La bête avait été assez cruelle pour lui laisser la vie sauve et toutes ses capacités.

Crake n'avait jamais imaginé que la douleur, le désespoir et l'horreur pouvaient atteindre de tels sommets. Leur intensité était telle qu'il se disait qu'il pourrait en mourir. Si seulement les ténèbres revenaient, si seulement son cœur pouvait s'arrêter ! Mais la pitié n'existait plus pour lui. La compréhension de ses actes s'abattit sur lui comme un raz-de-marée. Il tituba et eut des haut-le-cœur tandis que ses doigts engourdis lâchaient le couteau.

Elle était encore vivante. En vie et le suppliant de faire cesser la douleur, comme un animal aux membres fracturés coincé sous les roues d'un véhicule motorisé. Le suppliant de la faire aller mieux, de n'importe quelle manière.

— Ce n'est qu'une enfant ! cria-t-il aux ténèbres comme si le démon était encore là pour entendre ses accusations. Ce n'est qu'une foutue enfant !

Mais lorsque l'écho s'évanouit, il ne resta plus que les râles

humides de sa nièce qui essayait de respirer.

Une peine si forte qu'elle engloutit ses sens s'empara de lui. Il s'accrocha à une idée, folle et désespérée, et agit sans même réfléchir aux conséquences. Rien d'autre n'était important. Rien, à part défaire ce qui avait été fait, de la seule manière qu'il avait trouvé.

Il la prit dans ses bras pour la relever. Elle était si légère, si mince et pâle, avec sa peau blanche maculée de traces de sang. Il la porta jusqu'à la chambre d'écho, la plaça à l'intérieur et referma la porte. Malgré les coups qu'elle avait reçus, la serrure se referma. Puis, pris d'une soudaine faiblesse, il tomba à genoux, le menton collé au hublot de la porte, le corps tenaillé par les sanglots.

Elle était allongée sur le dos, la tête inclinée, et le regardait à travers la vitre. Du sang sortait à gros bouillons de ses lèvres. Son regard croisa le sien et il ne put le supporter. Il se détourna et s'approcha de la console de commande.

Là, il fit ce qu'il avait à faire.

Jez avait déjà vu pleurer des hommes, mais jamais d'une façon aussi déchirante que celle-ci. Les sanglots de Crake, profonds et intenses, remontaient d'un puits de douleur qu'elle n'aurait jamais cru qu'il possédait. En approchant de la fin de son histoire, elle avait eu de plus en plus de mal à le comprendre. Il n'arrivait plus à former une phrase entre les hoquets qui secouaient son corps.

— Je ne savais pas ! cria-t-il, le visage et la barbe mouillés de larmes.

Son nez coulait, mais il ne prit pas la peine de l'essuyer. Il était affreux et anéanti devant elle et elle souffrait de le voir ainsi.

— Je ne savais pas ce que je faisais ! Sauf que... ça n'a pas marché comme je l'espérais. Le tran... le tran... le transfert n'a pas été parfait. Elle est différente désormais, elle n'est plus... comme avant... (Il inspira en haletant.) Je voulais juste la sauver.

Mais Jez ne pouvait pas le prendre en pitié ou lui accorder sa sympathie. Elle s'était trop endurcie. Elle avait vu sa tragédie, mais si elle se laissait aller à le pardonner, si elle s'abandonnait, ne serait-ce qu'un minimum, elle ne pourrait revenir en arrière. Elle pouvait encore lui pardonner le crime d'avoir poignardé la fillette puisqu'il n'était pas dans son état normal. Mais ce qu'il avait fait ensuite était tout simplement diabolique.

— Une chose, dit-elle d'une voix si tendue qu'elle ne semblait pas lui appartenir. Son nom.

— Quoi ?

— Tout ce temps, tu ne m'as jamais dit le nom de ta nièce. Tu l'as évité.

Crake l'observa de ses yeux rouges.

— Tu connais son nom.

— Dis-le ! exigea-t-elle.

Parce qu'elle avait besoin de ce point final avant de pouvoir s'en aller.

Il avala et contint un sanglot.

— Bessandra, dit-il. Elle s'appelait Bessandra. Mais tout le monde l'appelait Bess.

Le discours d'Orkmund – Un objet familier – Frey comprend tout – J't'ai eu !

À midi, la foule s'était rassemblée devant le quartier général d'Orkmund.

Dans un rare moment de prévoyance architecturale, il avait été construit devant une grande place qui servait aux rencontres, aux marchés, aux exécutions occasionnelles ou aux duels. Une scène en bois, qui grinçait à présent sous le poids des spectateurs, se trouvait en son centre dans ce seul but. Une autre, plus temporaire, avait été érigée juste devant le fort et était gardée par de grands gaillards armés de sabres. Celle-ci serait le podium d'Orkmund.

Frey se fraya un chemin dans la masse des corps grâce à Malvery qui dégageait la voie. Pinn et Jez marchaient à leur suite. Rester dans la Ketty Jay la veille avait adouci Pinn, et le capitaine lui avait fait promettre de bien se tenir aujourd'hui. Il avait chargé Malvery de l'obliger à respecter ses engagements, car il savait que le docteur aimait persécuter le jeune pilote.

De temps à autre, martyriser Pinn pouvait être drôle, mais Frey savait qu'il mourait d'envie de voir Chutes Libres avant de repartir. Juste pour pouvoir dire qu'il y était allé. Rien que pour raconter à Lisinda ses aventures, le jour où il rentrerait, triomphant, pour la prendre dans ses bras. Après avoir fait respecter son autorité, Frey était ravi de lui lâcher un peu de mou.

Le QG était construit en forme de fer à cheval rectangulaire, avec deux ailes qui avançaient autour d'une petite cour intérieure. Il était terne et menaçant avec ses fenêtres carrées et ses portes cerclées de fer. Ses murs de pierre sombre étaient tachés de moisissure. Un endroit bâti pour quelqu'un qui n'avait aucun sens du style ou de l'esthétique. Une forteresse.

Une barricade déglinguée de pieux en métal et de poutres croisées, de deux mètres cinquante, et surmontée de tours de guet en bois, entourait le QG. Des pirates armés de fusils étaient en faction dans les tours. Ils balayaient du regard la foule en dessous en décidant probablement qui ils viseraient en premier dès qu'ils en auraient l'occasion. Au milieu de la barricade se trouvait un portail rudimentaire, un épais bloc de métal sur roulettes qui se tournait pour permettre d'accéder à la cour.

Frey et les autres jouaient des coudes pour gagner un point de vue privilégié au moment où le portail s'ouvrit et que des applaudissements assourdissants explosèrent dans la foule. Les battements de pieds firent trembler le sol. Il vint alors à l'esprit du capitaine qu'ils étaient debout sur une immense plate-forme soutenue par un échafaudage de poutres qui n'avait pas été conçu pour supporter autant de poids. Quelle fin affreuse pour son aventure s'il devait se noyer au fond d'un marais fétide sous une centaine de tonnes de chair de pirates crasseuse.

Ce ne fut que lorsque Orkmund grimpa les marches qui menaient sur son estrade que Frey l'aperçut. Le capitaine pirate Orkmund, fléau de la Coalition durant les années précédant les Guerres de l'Aérium, qui avait disparu quinze ans plus tôt et que beaucoup pensaient mort. Mais il ne l'était pas : il construisait Chutes Libres. Un foyer pour les pirates, à l'abri de la Marine. Un endroit où ils pourraient mener leurs affaires en paix ; en échange d'un gros pourcentage à Orkmund, évidemment.

Même s'il avait dépassé les cinquante ans, la silhouette du pirate restait impressionnante. Il mesurait plus de deux mètres, était chauve et bien bâti, avec un visage aplati qui lui donnait un air de voyou. Des tatouages couvraient sa gorge, son cuir chevelu et ses bras. Il portait une simple chemise noire, serrée et déboutonnée autour du cou pour mettre en valeur le haut de son corps et ses bras musclés. Il alla jusqu'à l'estrade avec l'assurance d'un prédateur, embrassa du regard la foule qui l'acclamait et leva les bras pour demander le silence. Cela prit du temps.

— Certains d'entre vous m'ont déjà vu, cria-t-il d'une voix qui, bien que forte, se révéla faible et grêle aux oreilles de Frey, trop loin, et qui l'obligea à se concentrer pour bien entendre. D'autres non. Pour les nouveaux arrivants à Chutes Libres : bienvenu. Je m'appelle Neilin Orkmund.

Les applaudissements qui retentirent alors noyèrent tout le reste pendant un moment. Lorsque la foule redevint relativement silencieuse, Orkmund reprit :

— Je suis fier de voir autant d'hommes et de femmes ici aujourd'hui. Certains des meilleurs pirates du pays. Quelques-uns connaissent cet endroit depuis des années. Pour d'autres, ce n'était, il y a peu encore, qu'une légende. Mais vous avez répondu à mon appel et je vous en remercie. Ensemble, nous serons une force que rien ne pourra arrêter. Ensemble, nous formerons une armée comme la Vardia n'en a jamais connue. (Encore des acclamations. Pinn et Malvery, emportés par l'enthousiasme général, applaudirent eux aussi.) Mais je sais que certains d'entre vous sont frustrés. Qu'ils rongent leur frein. Vous voulez passer à l'action, pas vrai ? Vous voulez briser des os et

éclater des crânes !

D'autres hourras assourdissants s'élevèrent, accompagnés de tapes dans le dos et de bousculades qui risquaient de se transformer en émeute.

Orkmund leva les mains.

— Vous avez profité de mon hospitalité. Vous avez trempé vos becs dans les délices de Chutes Libres. Et en échange, je ne vous demande qu'une chose : soyez patients.

Les pirates autour de Frey grognèrent et marmonnèrent. Soudain, la ferveur avait quitté la foule.

— Je sais que vous êtes déçus. Je suis le premier à vouloir partir d'ici, braila Orkmund. Mais ce n'est pas une mince affaire à laquelle nous allons nous atteler ! Il ne s'agit pas de dévaliser un cargo ou de voler quelques babioles dans un avant-poste éloigné. Nous ne sommes pas un équipage d'une cinquantaine ou d'une centaine d'hommes. Nous sommes des milliers ! Et il faut du temps pour rassembler et coordonner un équipage aussi nombreux. (Quelques-uns lui concédèrent ce point à contrecœur.) Le temps est bientôt venu. Plus que quelques jours, dit Orkmund. Mais je vous ai réunis aujourd'hui parce que j'ai quelque chose à vous montrer à tous.

Pendant qu'il parlait, une troupe de pirates armés sortit du fort, en escortant deux dizaines d'hommes qui portaient une dizaine de grands coffres entre eux. Ils les montèrent sur scène tandis qu'Orkmund poursuivait.

— Je sais que certains d'entre vous ont des doutes. Que faisons-nous ici ? Pourquoi attendez-vous ? Qui allons-nous attaquer et pourquoi est-ce encore secret ? dit Orkmund en arpentant la scène. Bon, commencez par vous demander : pourquoi êtes-vous venus à Chutes Libres ? Pourquoi avoir répondu à mon appel sans connaître votre adversaire ? Pour certains, il s'agissait de loyauté envers moi. Pour d'autres, l'appel de l'aventure. Mais pour la plupart d'entre vous... il s'agissait de ça ! (Il ouvrit un des coffres et la foule eut le souffle coupé.) Un butin ! Des ducats ! De l'argent ! cria Orkmund en faisant hurler les pirates, stimulés de nouveau. (Il s'approcha du suivant et souleva son couvercle pour dévoiler que celui-ci aussi était rempli de pièces.) Tout ça est pour vous ! Votre butin ! Chaque survivant en aura sa part et cela représentera beaucoup ! (Il ouvrit un autre coffre.) Alors, cela ne mérite-t-il pas qu'on se batte ? Cela ne mérite-t-il pas quelques jours d'attente ?

Les pirates hurlèrent de joie, secouèrent leurs poings en l'air, rendus fous par la vue d'autant d'argent. N'eût été le respect qu'ils avaient pour Orkmund et les nombreux fusils pointés sur eux, ils auraient pu tenter de prendre d'assaut la scène sur-le-champ.

Mais tandis que Pinn et Malvery criaient à se casser la voix, Frey

remarqua quelque chose. Il se tourna vers Jez.

— Tu peux voir l'estrade ?

Elle tendit le cou pour regarder par-dessus l'épaule du pirate devant elle.

— Pas vraiment.

— Viens là, dit-il en s'accroupissant pour qu'elle puisse monter sur son dos.

— Non, cap'taine, ça va, c'est pas la peine.

— J'ai besoin de tes yeux, Jez. Aide-moi.

Comme elle ne parvenait pas à trouver de bonne raison de protester, elle monta maladroitement sur son dos et il la souleva.

— Vous savez, je n'y vois pas si bien, enfin, c'est...

— Le dernier coffre sur la droite, dit Frey. Décris-le-moi.

Jez regarda.

— Il est rouge.

— Décris-le plus précisément, dit-il, irrité.

Elle réfléchit un instant.

— Il est très beau, dit-elle. Laqué d'un rouge foncé. Il y a une sorte de dessin d'une branche et d'une feuille sur le couvercle. Avec un fermoir en forme de tête de loup. Oh, attendez, il l'ouvre.

Orkmund dévoilait le contenu de chaque coffre et voir toute cette richesse mettait les pirates hors de leurs gonds. Frey n'avait pas besoin que Jez lui dise que le coffre rouge et laqué était plein à ras bord de ducats.

Et ce fut tout. La dernière pièce du puzzle se mit en place.

— Allez, tout le monde ! dit-il. On s'en va.

Pinn se plaignit. Malvery leva une main menaçante pour le frapper.

— D'accord, bouda le pilote. Allons-y.

Frey reposa Jez par terre.

— Vous en avez assez vu, cap'taine ? demanda-t-elle.

— Oh, ouais, dit-il, j'en ai assez vu.

Sur le chemin du retour, les rues étaient relativement calmes. La ville de Chutes Libres semblait froide et désolée sans le chahut des fêtes arrosées. Frey enjambait les tas de débris et de fluides corporels de la nuit passée et avançait d'un bon pas.

— Qu'est-ce qu'il se passe, cap'taine ? demanda Jez. Nous partons d'ici ?

— C'est ça, dit-il. Il n'y a plus aucune raison de rester.

— J'en connais plein, dit Pinn. La plupart se servent à la pinte ou en bouteille, les autres ont de gros seins qui rebondissent. Allez, ça ne vous dit pas, une petite permission ?

— J'essaie de tous nous tirer de la gueule du loup, Pinn, répondit Frey. Reste chaste au moins une journée. Pense à ta fiancée.

— Penser à elle me donne encore plus envie de baiser une pute, dit l'autre en souriant. (Puis il leva les mains pour abandonner.) D'accord, d'accord. Oui, cap'taine. Je retourne à la Ketty Jay comme un bon petit pilote. Mais je ne comprends toujours pas ce qu'il se passe.

— Très bien, je vais t'expliquer, dit Frey. Nous savions que le duc Grephen préparait un coup d'État contre l'archiduc. Il lui manquait une armée assez importante pour attaquer la Marine, ou l'argent pour la payer. Orkmund fournit l'armée et nous savons à présent qui apporte l'argent.

— Ah bon ? demanda Jez. Qui ça ?

— Les Éveilleurs.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Ce coffre sur le podium. Je les ai vus le sortir de l'ermitage où Amalicia était retenue. Je ne savais pas ce qu'il y avait à l'intérieur, mais maintenant c'est le cas. De l'argent. Et regarde où il a atterri. Ici, à Chutes Libres.

— Les Éveilleurs financent les pirates ? demanda Pinn. Pourquoi ?

— Parce qu'ils veulent se débarrasser de l'archiduc. De lui et de sa femme.

— Qu'est-ce que sa femme a à voir là-dedans ?

— C'est l'archiduchesse qui incite son mari à évoquer de nouvelles lois pour limiter le pouvoir des Éveilleurs, dit Frey, déjà conscient de perdre Pinn. Écoute, les Éveilleurs font tourner leurs affaires comme une entreprise. Et ils amassent un tas d'argent grâce aux superstitieux, c'est certain. Mais si quelqu'un d'aussi puissant que l'archiduc se met à dire que tout le concept de Grandâme est de la merde en barre, les gens vont commencer à l'écouter. Et les Éveilleurs vont suivre le chemin de toutes les autres religions qu'ils ont écrasées il y a un siècle.

— Vous êtes remarquablement bien informé en ce moment, cap'taine, observa Jez.

— J'ai discuté avec Crake, dit-il.

— Vous savez qu'il n'est pas vraiment impartial, hein ? dit-elle.

Lorsqu'elle parla du démoniste, il remarqua que son ton n'était pas aussi méprisant que la veille.

— Alors pourquoi les Éveilleurs financent-ils le duc Grephen ? demanda Pinn.

Frey poussa un soupir. Le pilote allait avoir besoin d'explications bien plus précises avant de comprendre.

— Parce que Grephen est un Éveilleur. Tout comme Gallian Thade. Si Grephen devient l'archiduc, alors les Éveilleurs obtiendront plus de pouvoir au lieu d'en perdre. En fait, il deviendra impossible de les arrêter.

Pinn fronça les sourcils, en réfléchissant à ce qu'il venait d'entendre, tandis qu'ils se pressaient dans les ruelles étroites et sales,

devant des murs qui s'écaillaient et des marches rouillées.

— Et les Éveilleurs ont engagé Dracken pour qu'elle nous attrape ?

— Non ! crièrent Frey et Malvery à l'unisson.

Le capitaine poursuivit seul :

— Grephen l'a engagée pour qu'elle nous attrape. Parce qu'il ne voulait pas que nous l'ouvrons et fassions échouer son plan avant qu'il ait pu le mettre en action.

Pinn réfléchit encore. Une sensation d'effroi s'empara de l'estomac de Frey lorsqu'il anticipa la question suivante.

— Alors qui a engagé les Chevaliers séculaires ?

De désespoir, Malvery se couvrit le visage d'une main.

— Quoi ? protesta Pinn. C'est compliqué !

— J'te jure, mon pote, t'as le cerveau d'une moitié de caillou.

— Personne n'a engagé les Chevaliers séculaires, dit Jez. Ils sont fidèles à l'archiduc. Rien à voir avec Grephen. Ils sont à nos trousses parce qu'ils pensent que nous sommes les méchants dans l'histoire.

— Nous avons tué le fils de l'archiduc, fit remarquer Malvery.

— Accidentellement ! dit Frey. Et nous nous sommes fait piéger. Donc ça ne compte pas.

Le docteur leva un sourcil.

— J'aimerais vous voir essayer d'en convaincre l'archiduc, dit-il.

— Ce que veut Grephen, expliqua Frey à Pinn avant qu'il puisse poser une autre question, c'est que nous nous fassions tuer, sans faire de bruit, et pouvoir exposer nos cadavres. Les tueurs de Hengar se seraient fait attraper, et l'affaire serait close. C'était son idée depuis le début. Nous étions censés mourir pendant l'embuscade.

— Il ne veut surtout pas que les Chevaliers séculaires nous mettent la main dessus et nous offrent une chance de raconter notre histoire, poursuivit Jez. Il craint que nous en sachions assez pour les rendre suspicieux et que cela gâche sa grande attaque surprise.

— Qui aura lieu dans quelques jours, si l'on en croit ce gars Orkmund, ajouta Malvery.

Pinn cessa d'essayer de comprendre qui poursuivait qui et demanda :

— Alors que fait-on ?

— Nous allons passer un marché, dit Frey. Parler à des gens. Mettre sur pied un rendez-vous sûr. Nous allons leur donner les cartes et le compas, puis les laisser arriver jusqu'à Chutes Libres. Lorsqu'ils auront vu l'armée qu'Orkmund a levée, ils nous croiront. Nous leur offrirons du gros poisson et en échange, nous demanderons une grâce.

Pinn s'arrêta net. Les autres firent encore quelques pas avant de s'en apercevoir.

— Vous leur donnez cet endroit ? dit-il, écoeuré.

Frey était troublé.

— Comment ça ?

— Enfin, vous allez dire à la Marine de la Coalition où se trouve Chutes Libres ?

— Tu ne penses pas que tu pourrais parler encore plus fort, Pinn ? cria Malvery. J'ai pas l'impression qu'on t'a entendu au Yortland.

Pinn regarda furtivement autour de lui, se rappelant brusquement où il était. Heureusement, la ruelle dans laquelle ils se trouvaient était déserte et personne ne paraissait avoir entendu. Il se précipita vers Frey et lui colla un doigt contre la poitrine.

— Cet endroit est légendaire ! Il a été construit avec la sueur et les larmes d'une génération de pirates. Chaque flibustier depuis les Guerres de l'Aérium a eu l'espoir de pouvoir un jour trouver Chutes Libres et de vivre pour le restant de ses jours dans le pays merveilleux des pirates. C'est une ut..., une utio...

— Une utopie, dit Jez. Pinn, c'est un trou.

Le pilote était atterré.

— C'est Chutes Libres !

Jez examina ce qui l'entourait d'un œil critique. Les toits qui s'effondraient, les murs fissurés et les coins moisis, les bouteilles cassées et les taches de sang. Elle renifla et sentit l'odeur fétide du marais.

— Tu sais à quoi sont vraiment bons les pirates, Pinn ? dit-elle. À être des pirates. Et c'est tout. En fait, si tu m'avais demandé ce qui se passerait si on prenait un millier de pirates et qu'on leur demandait de construire une ville, j'aurais prédit qu'elle ressemblerait à peu près à ça. Cet endroit était mieux lorsqu'on le prenait pour une légende. En vrai, il ne vaut pas tripette.

— Je vais reformuler, Pinn, dit Frey. Tu as envie d'être pendu, ou pas ?

Le pilote réfléchit à la question pour voir s'il n'y avait pas de piège.

— Non ? proposa-t-il.

— C'est soit toi, soit cet endroit. Orkmund travaille pour le duc Grephen, tu te rappelles ? Et Grephen veut notre mort à tous. À toi aussi, Pinn.

Il ouvrit la bouche, la referma, la rouvrit et cessa de discuter.

— S'il m'arrivait quelque chose, Lisinda ne s'en remettrait jamais, dit-il.

— Dis-toi qu'elle sera fière lorsqu'elle apprendra que tu as triomphé à toi tout seul d'une armée de pirates, dit Malvery avec un sourire radieux.

— Je pense que je pourrais enrober un peu le tout, songea Pinn. Très bien, rien à foutre de cet endroit. Tirons-nous, histoire d'aller leur planter des couteaux dans le dos !

— T'as tout compris ! dit Frey avec entrain.

De retour à la Ketty Jay, Frey donna des instructions pour qu'on décolle et s'assura que Slag était enfermé dans la cantine pour qu'un volontaire malchanceux – Pinn – puisse lui mettre un filtre sur le museau durant le voyage de retour. Silo montrait à Frey des dégâts superficiels sous les ailes lorsque Olric, l'assistant du capitaine de port, arriva vers eux.

— Vous partez, non ?

— Juste une course à faire, dit Frey. Orkmund a dit qu'il restait encore quelques jours, alors..., ajouta-t-il en haussant les épaules.

— Vous devez signer.

— J'allais le faire. J'arrive dans quelques minutes.

Olric s'en alla tranquillement. Frey demanda à Silo d'aller chercher Crake à l'intérieur et le démoniste descendit par la rampe de chargement peu après.

— Vous avez besoin de moi ?

— Jez et vous avez réglé vos problèmes, hier soir ? demanda-t-il.

Crake ne le regarda pas dans les yeux.

— Autant que faire se peut.

Frey n'était pas convaincu.

— Vous pouvez venir avec moi jusqu'à la capitainerie ? Il faut que je signe avant que nous partions.

Crake lui jeta un regard intrigué.

— Il faut être deux ?

— En fait oui. J'aurais besoin que vous distrayiez le capitaine de port. Je veux dire que vous le distrayiez vraiment. Vous pensez pouvoir faire votre truc avec la dent ?

— Je peux essayer, dit Crake. Il vous a semblé particulièrement vif ou intelligent ?

— Pas vraiment.

— Bien. Moins ils sont intelligents, mieux la dent marche. Il n'y a que les malins qui posent problème.

— C'est toujours comme ça, compatit Frey en guidant le démoniste sur l'aire d'atterrissage.

— Et que comptez-vous faire ? demanda Crake.

— Nous pourvoir d'une petite assurance, répondit Frey avec un sourire vicieux.

Le voyage de retour fut moins traumatisant que l'aller. À présent qu'ils avaient des filtres pour se protéger des étranges émanations de la rivière de lave et qu'ils savaient comment marchait le compas pour éviter les mines, tout cela n'était pas aussi intimidant. Le seul problème vint de Pinn qui eut beaucoup de mal à essayer de maîtriser le chat jusqu'à ce que Malvery ait l'idée de le saouler d'abord. Un quart de bouteille de rhum plus tard, Slag était assez tranquille pour accepter le filtre. Ils durent ensuite se rendre dans le cabinet du

docteur pour mettre des antiseptiques sur les bras et les mains griffés de Pinn.

On envisagea de se passer des cartes et de voler tout droit hors de cet endroit, plutôt que de refaire laborieusement le chemin en sens inverse à travers les gorges, mais ils découvrirent vite qu'il y avait une raison pour laquelle personne n'agissait ainsi. La zone surplombant Chutes Libres était semée copieusement de mines et Jez émit l'hypothèse qu'elles pourraient être plus magnétiques que les autres, c'est-à-dire capables de se diriger vers la Ketty Jay d'une plus grande distance. Frey décida de ne pas tenter le diable. Ils suivraient les cartes.

Jez et Crake restèrent dans le cockpit avec le capitaine, l'un pour naviguer et l'autre pour lire le compas durant le vol. L'atmosphère entre eux avait changé. Au lieu de le critiquer, Jez essayait de ne rien dire de plus que nécessaire à Crake pour coordonner leurs efforts. Le démoniste lui aussi restait très silencieux. Quelque chose était différent dans leur relation, mais Frey sentait que tout n'était pas encore résolu.

Bon, au moins, il y avait eu du progrès. Ils ne se battaient plus. C'était un début.

Frey avait le cœur léger en pilotant dans le brouillard. Il commençait à sentir que les choses allaient mieux pour eux, à présent. Les changements avaient été longs et subtils, mais depuis qu'ils avaient quitté le Yortland, il avait de plus en plus l'impression d'être le capitaine d'un équipage plutôt qu'un homme se traînant un ramassis chaotique de racailles. Au lieu de les laisser faire ce qu'ils voulaient, il s'était mis à leur donner des ordres et avait été surpris de voir qu'ils obéissaient dès qu'il montrait un peu d'autorité. Ils avaient beau ronchonner et se plaindre, ils s'y faisaient.

L'attaque chez Quail avait été un grand succès. L'infiltration de Jez et de Crake au Bal d'Hiver leur avait permis de récolter des informations importantes. Et le vol du compas et des cartes de l'Accès de Délire était leur plus grand triomphe jusqu'à présent. Un mois plus tôt, il n'aurait jamais imaginé réussir quelque chose d'aussi audacieux. En réalité, un mois plus tôt, il ne se serait jamais imaginé donnant des ordres. Il se serait dit : De quel droit puis-je dire à quelqu'un d'autre ce qu'il doit faire ? Il ne s'estimait pas assez lui-même pour prendre les rênes de sa propre vie, alors celle d'autrui...

Il ne s'agissait pas de droit, mais de responsabilité. Qu'ils soient passagers ou membres d'équipage, les gens qui voyageaient à bord de la Ketty Jay prenaient les mêmes risques que lui. S'il ne parvenait pas à les faire travailler ensemble, ils en souffriraient tous. Son aéronef était ce qu'il avait de plus cher au monde et il ne s'était pourtant jamais soucié de ce qu'il contenait jusqu'à présent. Ça n'avait toujours

été que lui et la Ketty Jay, la maîtresse de fer à qui il serait toujours fidèle. Elle lui offrait sa liberté et il l'aimait pour ça.

Mais un appareil n'était rien sans un équipage pour le diriger et des pilotes pour le défendre. C'étaient les hommes qui faisaient l'aéronef. Il n'y avait que des ivrognes et des déracinés dans la Ketty Jay, qui fuyaient tous quelque chose, qu'il s'agisse de souvenirs ou d'ennemis ou du labeur d'une vie de paysan ; mais depuis le Yortland, ils couraient tous dans la même direction. Unis par un même but, ils s'étaient mis à ressembler à un équipage. Et Frey à un capitaine.

Mince, il commençait à aimer ces gens. Et cette idée l'effrayait un peu. Parce que s'ils se retrouvaient au bout d'une corde, ce serait à cause de lui. Sa faute. Il les avait tous entraînés là-dedans en acceptant l'offre trop belle pour être vraie de 50 000 ducats de Quail. Il avait fait ce pari désespéré et fermé les yeux en voulant recevoir une carte gagnante : mais il avait tiré l'As de Crânes.

Jez, Crake, Malvery, Silo... même Harkins et Pinn. Ils n'étaient plus simplement des employés mal payés. Leurs vies dépendaient de ses décisions. Il ne savait pas s'il pouvait assumer cela. Mais il était certain de ne pas avoir le choix.

— Pas de mines dans les parages, déclara Crake.

— Je crois que nous sommes passés, cap'taine, dit Jez en s'affaissant dans son siège. Vous pouvez commencer à monter quand vous voulez.

— Bien, dit Frey. C'était le Cimetière de Rook. J'espère que vous avez tous apprécié la balade.

Ils parvinrent à sourire faiblement. Il coupa les propulseurs et envoya de l'aérium dans les cuves à ballast pour permettre à la Ketty Jay de s'élever progressivement. Le brouillard s'éclaircit et le flanc des montagnes disparut.

— Je n'aurais jamais cru que la lumière du jour me manquerait autant, dit Frey. Y'a intérêt à ce qu'il y ait du soleil là-haut.

Il ne risquait pas de faire soleil, si loin dans les Crocheuses, avec les nuages et la cendre qui dérivait dans l'azur au-dessus d'eux. Mais la brume les oppressait. Il avait envie d'y voir de nouveau.

La Ketty Jay sortit du brouillard blanc et le ciel explosa tout autour d'eux. La secousse retourna l'appareil sur un côté et les membres d'équipage tombèrent de leur siège. Frey remonta sur son fauteuil, à moitié aveuglé par les éclairs de lumière, ne pensant qu'à s'échapper.

Tire-toi de là, tire-toi de là, tire...

Mais le choc avait retourné la Ketty Jay et il pouvait à présent voir leur assaillant à travers la vitre du cockpit. Sa proue noire se dressait devant eux, une gigantesque batterie de canons pointée sur son petit aéronef.

L'Accès de Délire.

Frey se précipita sur le tableau de bord. Le premier tir n'avait été qu'un coup de semonce. L'escorte adverse les avait entourés, attendant le moindre signe de fuite de leur part. Mais Frey ne fuirait pas. C'était sans espoir. Ils seraient réduits en morceaux avant d'avoir eu le temps d'enclencher les propulseurs.

Pas comme ça. J'y étais presque.

Le mât de l'électrohéliographe de l'Accès de Délire clignotait. Jez, qui s'était remise debout et qui se tenait derrière le siège du pilote, plissa les yeux en le regardant.

— Qu'est-ce que ça dit ? demanda le capitaine.

— « J't'ai eu », répondit Jez.

Frey grogna.

— Merde.

Il en manque un – Frey passe à la question – Bonne nuit, Bess

Je savais que j'aurais dû partir quand j'en avais l'occasion, se dit Crake alors que les hommes de l'Accès de Délire envahissaient la Ketty Jay par la rampe de chargement. Six d'entre eux surveillaient les prisonniers pendant que les autres se dispersaient dans la soute, vérifiant les recoins et se déplaçant avec une précision militaire. Leurs yeux méfiants examinaient Bess, qui se dressait immobile sur un côté.

— Tu dis à cette chose que si elle bouge, vous serez tous tués, gronda un des hommes armés.

— Elle ne bougera pas, dit Crake d'une petite voix. Je l'ai endormie.

Il y avait été obligé. Il ne pouvait pas faire confiance à Bess pour bien se tenir alors que leurs vies étaient menacées.

L'homme armé poussa le démoniste du bout de son revolver. Le golem ne réagit pas.

— Il vaudrait mieux pas. Ou tu seras le premier à partir.

L'équipage de la Ketty Jay se trouvait au sommet de la rampe et n'offrait pas de résistance. À l'exception de Jez. Seul le capitaine savait où elle se trouvait. Crake l'avait vue parler de toute urgence au capitaine lorsqu'ils avaient été escortés à l'écart des montagnes. Plus tard, quand on leur avait ordonné d'atterrir sur le vaste désert des Sombrises, elle avait disparu. Lorsque Malvery demanda où elle se trouvait, Frey répondit :

— Elle a un plan.

— Oh, dit Malvery. Quel genre de plan ?

— Le genre qui ne marchera pas.

Le docteur se racla la gorge.

— Ça coûte rien d'essayer, j'imagine.

— C'est ce que je me suis dit.

On les fouilla. Aucun d'entre eux ne portait d'armes, mais le cœur de Crake se serra un peu plus lorsqu'un homme prit le passe-partout dans la poche intérieure de son manteau et le tint devant son visage.

— C'est quoi ça ? demanda-t-il.

— Les clés de ma maison, mentit le démoniste.

L'homme grogna et jeta l'objet. Il glissa sur le sol de la soute jusqu'à un coin sombre. Avec lui s'envolèrent tous les espoirs de Crake

de s'échapper de la prison de l'Accès de Délire et de sauver leur peau.

Une fois que les envahisseurs estimèrent les avoir privés de tous les objets dangereux, Frey et son équipage furent emmenés au bas de la rampe sous la menace des armes. Crake transpirait et son estomac gargouillait. L'avenir se refermait devant lui et le menait vers la potence. Il ne voyait pas comment se sortir de là. Ils étaient entourés par une puissance de feu supérieure et complètement à la merci de Dracken. Cette fois, il n'y aurait pas de sauvetage miraculeux.

Pinn siffla en descendant la rampe, totalement inconscient du sérieux de la situation. Même à présent, il croyait tant en son propre mythe héroïque qu'il pensait qu'il allait pouvoir s'enfuir à la dernière seconde. Crake le détestait pour cette bienheureuse ignorance.

Dehors, le monde était aussi morne que leur avenir. Les marais de cendre à l'est des Crocheuses étaient désolés, sombres et plats dans toutes les directions. Les montagnes proches restaient invisibles sous les bords du grand plateau. Jusqu'à l'horizon, tout n'était qu'une étendue grise, une terre morte étouffée par le manteau de poussière et de cendres qui dérivait de l'ouest. Un vent froid soulevait des ruisselets de poudre du sol et les dispersait au loin. Le ciel avait la couleur de l'ardoise. Le disque solaire était si faible qu'on pouvait le regarder sans gêne.

L'Accès de Délire se tenait dans les airs sur leur gauche, son immense quille proche et impressionnante, comme si l'aéronef risquait de plonger et de les écraser à tout instant. La petite navette servant à transporter les passagers au sol se trouvait plus près. L'Accès de Délire était trop grand pour pouvoir se poser ailleurs que sur des docks construits spécialement.

Leurs ravisseurs les firent stopper au bas de la rampe. Devant, à une faible distance, ils découvrirent une silhouette mince, portant du noir des pieds à la tête. Crake la reconnut d'après la description de Frey : la peau affreusement blanche, les cheveux blonds albinos courts et formant des touffes, et ce regard noir et redoutable. Elle leur jeta un regard glacial tandis qu'un de ses hommes s'avançait vers elle et lui chuchotait quelques mots à l'oreille. Elle lui donna un ordre bref et il remonta dans les entrailles de la Ketty Jay. Puis elle s'approcha de Frey. De la répugnance mutuelle couvait dans leurs yeux.

— Le code d'allumage, s'il te plaît, dit-elle.

— Tu sais que ça ne va pas se faire, dit-il. Tu nous tiens. Pourquoi veux-tu la Ketty Jay ?

— Valeur sentimentale. Le code ?

— Elle ne vaut rien par rapport à la récompense que tu vas toucher en nous ramenant. Laisse-la ici.

— Elle représente tout pour toi. Et la presse va vouloir des ferrotypes de l'aéronef qui a descendu l'As de Crânes. Peut-être que je

l'offrirai à l'archiduc. Cela pourra l'inciter à oublier certaines rumeurs sur mes autres activités à l'avenir.

— C'est inutile. Tu ne...

Dracken sortit un revolver d'un geste vif et appuya le canon contre sa poitrine pour le faire taire.

— Ce n'était pas une demande. Donne-moi le code.

Frey était secoué ; Crake s'en rendait compte. Mais le capitaine montra les dents en un geste qui s'apparentait à un sourire et dit :

— Tue-moi si tu veux. Tu épargneras simplement au bourreau de le faire.

Dracken et Frey se regardèrent fixement, testant leur volonté. Le doigt de la jeune femme se contracta sur la détente. Elle était fortement tentée. Puis elle détourna le pistolet et recula d'un pas.

— Non, dit-elle. Il faut que tu restes en vie. Le duc Grephen va vouloir que tu signes une confession. Et quelqu'un d'autre pourrait avoir plus envie de parler que toi. J'ai cru comprendre qu'il y avait une femme à bord de la Ketty Jay, qui la pilotait la nuit où tu m'as volé mes cartes. Je ne la vois pas. Où est-elle, Frey ? Elle ne connaît pas les codes ? (Le capitaine ne répondit pas. Dracken repéra un de ses hommes qui sortait de la Ketty Jay et venait vers elle.) Allons voir, dit-elle, puis, en s'adressant au membre de l'équipage, un robuste gaillard barbu avec une oreille d'acier à la place de celle qu'on lui avait coupée : Il reste quelqu'un à l'intérieur ?

— Une femme, dit-il. À l'infirmerie. Morte, mais je ne sais pas de quoi.

Trinica regarda Frey un instant.

— Tu es sûr qu'elle est morte ?

— Oui, cap'taine. Elle n'a pas de pouls et ne respire pas. J'ai écouté sa poitrine et son cœur ne bat plus. J'en ai vu beaucoup, des cadavres, et celle-ci est morte.

— Elle s'est cogné la tête, dit Frey. Quand vous nous avez tirés dessus. (Il montra Malvery.) Le doc a essayé de l'aider, mais il n'a pas pu faire grand-chose. Il y avait trop de dommages internes.

Malvery comprit et acquiesça d'un air grave.

— C'est terrible. Une belle jeune femme comme elle, murmura-t-il.

Crake sentit un frisson le parcourir. Il se rappela la nuit sur les îles Feldspar, lorsqu'ils étaient allés au bal de Gallian Thade aux Hauts de Boisrousse. La nuit où Jez était vraiment tombée et s'était cogné la tête. Fredger Cordwain, l'homme de l'Agence des Entraveurs, avait lui aussi pris son pouls. Il était également certain qu'elle était morte. Sur le coup, Crake s'était dit qu'il avait dû se tromper dans le feu de l'action, mais à présent, il se posait des questions.

Comment avait-elle réussi à les tromper tous les deux ?

— Vous voulez qu'on se débarrasse d'elle ? demanda l'homme

d'équipage à Dracken.

— Non, répondit-elle. Laissez-la où elle est. Il faudra montrer son corps au duc. Comment s'en sortent-ils avec le golem ?

— Ils arrivent, cap'taine, dit-il en montrant la demi-douzaine d'hommes qui portaient la forme inerte de Bess sur la rampe.

— Qu'allez-vous faire d'elle ? bredouilla Crake, bouleversé, avant que son bon sens puisse l'en empêcher.

Les yeux noirs de Dracken se rivèrent sur lui. Le démoniste eut la brusque et effrayante impression d'avoir agi de façon stupide en attirant son attention.

— Cette chose est à vous ? demanda-t-elle. Vous êtes le démoniste ?

Crake avala et sentit un goût de cendre dans son arrière-gorge. Dracken se dirigea nonchalamment vers lui en parcourant la file des prisonniers du regard.

— Ce que vous avez fait à Rabban était très intelligent, murmura-t-elle. Et également surprenant. J'aurais cru qu'un démoniste aurait abandonné son golem pour en faire un nouveau, au lieu de quoi vous êtes allé le sortir de ma soute pour le sauver, dit-elle en l'observant avec une intensité qui le mit mal à l'aise. C'est très intéressant. (Crake n'ouvrit pas la bouche. Il lui semblait que tout ce qu'il pourrait dire ne servirait qu'à l'enfoncer.)

» Bien que ce soit intéressant, je ne suis pas assez idiote pour me laisser prendre deux fois, dit-elle. Et je ne veux pas courir le risque que cette chose se réveille pendant le trajet de retour. Alors votre golem reste ici.

Crake sentit une vague de faiblesse déferler sur lui. L'horreur de la situation le fit presque chanceler. Il jeta des regards paniqués autour de lui et vit l'étendue grise, infinie et dépourvue de routes qui l'entourait. Il n'y avait aucune trace de vie nulle part. Aucune civilisation. Rien d'autre que les minuscules traînées des aéronefs qui filaient vers la côte, cruellement distants.

L'abandonner ici reviendrait à la perdre à jamais.

— J'ai une idée, dit Dracken en s'adressant à Frey. Il semble que la seule autre personne à connaître le code d'allumage soit morte et je préférerais ne pas te tuer avant que tu aies avoué. Mais un démoniste... ben, cela pourrait être problématique. Les démonistes maîtrisent toutes sortes... d'arts. Il serait sans doute plus facile de s'en débarrasser tout de suite.

Crake comprit ce qui allait suivre. Elle leva son pistolet et le pointa sur son menton pour ce qui devenait une situation malheureusement familière.

— À moins que tu aies quelque chose à nous dire, Frey ? dit-elle.

Le visage du capitaine était de marbre. Crake avait déjà vu cette

expression impassible, lorsque Lawsen Macarde l'avait placé dans la même position. Sauf que cette fois, il ne faisait pas de doute que l'arme de Trinica était chargée.

Un calme étrange s'empara de lui. Allez, qu'on en finisse.

— Tu as jusqu'à trois, dit Trinica. Un.

Il était fatigué. Fatigué de lutter contre la peine et la honte. Fatigué de vivre sous le poids d'une erreur arrogante, d'avoir cru pouvoir invoquer un de ces monstres de l'éther et d'en sortir indemne. Fatigué d'essayer de comprendre cet affreux revers de fortune qui avait emmené sa nièce dans son sanctuaire cette nuit entre toutes.

Qu'elle reste là, dans la cendre et la poussière. S'il ne la réveillait pas, personne ne le ferait jamais. Qu'elle dorme et peut-être qu'elle rêverait de meilleures choses.

— Deux.

Il ferma les yeux et à sa légère surprise, une larme perla. Il la sentit couler sur son visage, sur la bosse de sa pommette pour aller se perdre dans sa barbe.

Il avait travaillé si dur pour devenir meilleur. Cela s'était achevé dans l'ignominie, la disgrâce et l'échec. Que valait un monde qui traitait ses habitants de la sorte ?

— Tr..., commença Trinica.

— Stop ! interrompit Frey.

Crake n'ouvrit pas les yeux. En équilibre entre la vie et la mort, il n'osait pas risquer de faire pencher la balance d'un simple mouvement.

— Sept cent soixante-sept, un un, huit huit, entendit-il dire son capitaine.

Il y eut une longue pause. Chaque battement de son cœur faisait trembler son corps. Il n'avait même plus d'espoir. Il ne savait même plus s'il voulait rester dans le monde des vivants.

Mais le choix ne lui appartenait pas. Il sentit le métal froid du canon du revolver quitter son front. Il ouvrit les yeux en cillant. Dracken avait reculé et le regardait comme une enfant qui viendrait d'épargner un insecte. Puis elle se tourna vers Frey et haussa un sourcil. Le capitaine, en colère, détourna le regard.

Crake avait l'impression d'être hors de son corps, enveloppé dans un engourdissement onirique. Il regarda l'équipage de Dracken sortir Bess de la Ketty Jay. Puis, en affichant leur joie, ils la remirent sur ses pieds. Une statue de métal bossue, un monument à leur victoire. Il entendit Dracken dire à l'homme à l'oreille d'acier d'ordonner à deux hommes de piloter la Ketty Jay et de les suivre. Frey ne croisa le regard de personne : Dracken l'avait détruit et il brûlait d'une haine et d'une fureur dont Crake n'avait jamais été le témoin auparavant.

Mais tout cela lui semblait lointain et sans importance. Il était

toujours vivant, d'une certaine manière, même s'il n'était pas sûr d'être encore complètement revenu du bord du précipice.

On lui tapa sur l'épaule. Malvery. On les pressait vers la navette de passagers. De là, on les emmènerait dans la prison de l'Accès de Délire. Crake envoya un message mental à ses pieds pour qu'ils bougent. Hébété, il avança avec le groupe, ses bottes soulevant de petits nuages gris. On leur fit monter quelques marches et entrer dans le ventre de la navette où ils s'assirent, entourés de gardes armés.

Crake regarda, à travers la porte de l'appareil, la silhouette solitaire de Bess. Les hommes d'équipage l'avaient quittée et s'occupaient à d'autres tâches. Les moteurs de la navette chauffaient et envoyaient des voiles de poussière qui la recouvraient.

Qu'elle dorme, se dit-il. Bonne nuit, Bess.

Puis la porte se referma et il la perdit de vue.

Une audience avec Dracken – Reparler du passé – La vérité toute crue

— Toi, tu sors.

Frey leva les yeux et vit un homme costaud et chauve, à la barbe noire et brossailleuse, de l'autre côté des barreaux.

— Moi ?

— T'es bien le cap'taine ?

Il jeta un coup d'œil à son équipage en essayant de décider s'il gagnerait à protester. On les avait mis tous les six dans la même cellule de la prison de l'Accès de Délire. Il y avait cinq cellules en tout, chacune pouvant accueillir dix hommes. Les murs étaient en métal et l'éclairage faible. Une odeur d'huile flottait dans l'air et le bruit des machines cliquetantes et des moteurs distants résonnait dans les espaces vides.

Silo lui rendit un regard impénétrable. Malvery haussa les épaules.

— Je suis le capitaine, finit-il par dire.

— Le cap'taine Dracken veut te voir, l'informa le chauve.

Le geôlier déverrouilla la porte, puis l'ouvrit en agitant un fusil pour prévenir toute tentative de fuite. Frey sortit et le battant se referma derrière lui.

— Hé, dit Malvery. Puisque vous allez lui parler, demandez-lui si on ne peut pas avoir du rhum, d'accord ?

Pinn éclata d'un rire explosif. Crake ne bougea pas de l'endroit où il était assis dans un coin, noyé sous son propre chagrin. Harkins s'était endormi, épuisé d'avoir peur de tout. Silo restait silencieux.

Et Jez ? Que faisait Jez en ce moment ? Frey l'avait retourné plusieurs fois dans sa tête, mais il n'arrivait toujours pas à comprendre comment elle était parvenue à simuler sa propre mort de façon assez convaincante pour tromper l'homme de Trinica. Elle avait refusé de révéler la façon dont elle allait s'y prendre lorsqu'elle lui avait parlé de son plan. Elle avait simplement dit : « Faites-moi confiance. »

Il commençait pourtant à se demander si elle n'était pas vraiment morte.

Le chauve le prit par le bras et pressa un pistolet contre ses flancs avant de le faire sortir de la prison et emprunter les coursives de l'Accès de Délire. Ils croisèrent d'autres membres d'équipage en chemin. Certains ricanèrent avec un air triomphant devant Frey ;

d'autres lui jetèrent des regards totalement haineux. Ils n'avaient pas oublié leur humiliation à Rabban, ni la mort d'une dizaine des leurs.

Lorsqu'ils arrivèrent devant la porte du capitaine, le chauve lui ordonna de s'arrêter. Frey s'attendait qu'il frappe, mais il n'en fit rien. Il semblait se demander quoi faire.

— On entre ou pas ? demanda le capitaine.

— Écoute, répondit l'homme d'équipage en lui jetant un regard menaçant. Fais attention à ce que tu vas dire là-dedans. Le cap'taine... a une de ses sautes d'humeur.

Frey leva un sourcil.

— Merci de t'inquiéter, dit-il d'un ton sarcastique. Que va-t-elle faire, me tuer ?

— C'est pas pour toi que je m'en fais, expliqua-t-il avant de frapper à la porte et que Trinica leur crie d'entrer.

Sa cabine était bien rangée et propre, mais le bois sombre des bibliothèques et le cuivre des faibles lampes électriques dégageaient une impression lugubre et étouffante. À l'autre bout de la pièce, Trinica était assise derrière son bureau sur lequel un grand journal de bord était ouvert près d'un ensemble d'écriture soigneusement disposé et de l'instrument en cuivre ressemblant à un compas dont ils se servaient pour naviguer dans le champ de mines de Chutes Libres. Elle regardait par la fenêtre inclinée. Dehors, la nuit était tombée.

Elle ne détourna pas les yeux vers Frey lorsqu'on le fit entrer. Le chauve le plaça au centre de la pièce. Au bout de quelques instants, sans se détourner de la fenêtre, elle dit :

— Merci, Harmund. Tu peux y aller.

— À vos ordres, dit le grand homme avant de partir.

Frey resta un moment au milieu de la salle, sans savoir que faire, mais elle ne lui adressa pas la parole. Il se dit qu'il n'avait aucune raison de se sentir gêné devant elle. Il alla jusqu'à un fauteuil près d'une bibliothèque et s'y assit. Il avait tout son temps.

Ses yeux tombèrent sur le compas sur le bureau. Sa vue lui inspira une brève vague d'amertume. Cela aurait dû être sa preuve. Cet instrument et les cartes qui l'accompagnaient auraient dû lui permettre d'obtenir sa liberté. Il en était si proche.

Il refoula cette sensation. Trinica l'avait très certainement placé là pour lui inspirer une telle réaction. Se répandre en injures contre l'injustice des circonstances ne lui servirait à rien. De plus, pour la première fois depuis bien longtemps, tout cela lui semblait un peu puéril.

— Tu vas être pendu, tu sais, finit-elle par dire sans quitter la fenêtre des yeux.

— J'en suis conscient, Trinica, répondit Frey avec dédain.

Alors elle le regarda. Du reproche plein les yeux. Et même de la

douleur. Il se prit à regretter son ton.

— Je me suis dit que nous devons parler, expliqua-t-elle. Avant que ce soit fini.

Frey était décontenancé par son comportement. Ce n'était pas le commandant acerbe qu'il avait rencontré dans l'Antre de Sharka ; il ne reconnaissait pas non plus celle qu'il avait aimée pendant des années. Sa voix était douce et dépourvue de la moindre force. Elle paraissait complètement épuisée, baignée de mélancolie.

S'attendant tout de même à une ruse, il décida de ne pas entrer dans son jeu. Il ne lui offrirait aucune sympathie. Il serait dur et amer.

— Alors parle, dit-il.

Il y eut une pause. Elle semblait chercher une façon de commencer.

— Cela fait dix ans, dit-elle. Il s'en est beaucoup passé depuis ce temps. Mais pas mal de choses sont restées... irrésolues.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? répondit Frey. Le passé est le passé. Il est derrière nous.

— Non, dit-elle. Il ne disparaît jamais. (Elle se détourna de la fenêtre et le regarda en face, depuis son bureau.) Je regrette de ne pas avoir ton talent, Darian. J'aimerais pouvoir quitter quelque chose ou quelqu'un et faire comme s'il n'avait jamais existé. Enfermer un morceau de ma vie dans une malle que je n'ouvrirais plus jamais.

— C'est un don, répondit-il.

Il n'allait pas s'expliquer.

— Pourquoi m'as-tu quittée ? demanda-t-elle.

La question le prit par surprise. Elle possédait un côté implorant. Il ne s'attendait pas à cela lorsqu'on l'avait amené dans cette pièce. La femme face à lui était vulnérable, dénuée de force, incapable de se défendre. Elle commençait à le dégoûter. Où était celle qu'il avait aimée, ou même celle qu'il avait détestée ? Un tel désespoir était pitoyable.

Pourquoi l'avait-il quittée ? Le souvenir paraissait lointain à présent : il avait du mal à se rappeler ce qu'il ressentait alors. Ses sentiments étaient entachés par dix années de mépris. Il se souvenait pourtant de certaines choses. Des pensées plus que des émotions. Les dialogues intérieurs qu'il avait avec lui-même durant les longs mois où, seul, il pilotait des transporteurs pour l'entreprise de son père.

Dans les premiers mois, il avait cru qu'ils resteraient toujours ensemble. Il s'était dit qu'il avait trouvé la femme de sa vie. Il ne parvenait pas à imaginer pouvoir trouver quelqu'un de plus merveilleux qu'elle, et il n'avait pas envie d'essayer.

Mais c'était une chose de rêver éveillé à de telles idées et une autre de se retrouver à devoir les mettre en pratique. Lorsqu'elle se mit à parler d'engagement avec une franchise qu'il avait autrefois trouvée charmante, il commença à l'idolâtrer un peu moins. Sa patience

commença à avoir des limites. Il ne parvenait plus à céder à tous ses caprices. Son sourire était feint lorsqu'elle jouait à des jeux de fillette avec lui. Les blagues qu'elle racontait semblaient toujours durer trop longtemps. Il se prit à regretter qu'elle ne soit pas plus sensée.

À dix-neuf ans, il était encore jeune. Il n'avait pas fait le rapport entre ses brusques changements d'humeur, son irritabilité et la menace imminente du mariage. Il s'était dit qu'il voulait l'épouser. Il serait idiot de ne pas le faire, après tout. N'avait-il pas décidé qu'elle était celle qu'il lui fallait ?

Mais plus il lui parlait d'un ton brusque, plus elle devenait exigeante. Lassée d'attendre – ou peut-être apeurée à l'idée d'attendre trop longtemps –, elle lui demanda s'il voulait l'épouser. Il accepta, et lui en voulut en secret après coup. Comment pouvait-elle le mettre dans cette situation ? Choisir entre l'épouser, ce qu'il ne voulait pas, ou la détruire, ce qu'il désirait encore moins ? Il n'avait pas d'autre option qu'accepter sur le coup et trouver une issue plus tard.

Et pourtant Trinica semblait parfaitement ignorante de cela. Même si ses sautes d'humeur à lui devenaient de plus en plus fréquentes, elles ne paraissaient plus la déranger. Elle était certaine qu'il lui appartenait et la voir célébrer sa victoire si tôt le mettait en fureur.

Lorsque la date du mariage fut annoncée, Frey ne pensait plus qu'à s'échapper. Il dormait peu et mal. La désapprobation flagrante de son père l'encouragea à se dire que le mariage était une mauvaise idée. Frey, un garçon de basse extraction, à peine éduqué, élevé dans un orphelinat, n'était pas un bon parti pour la fille, belle et suprêmement intelligente, d'un éminent aristocrate. Ces barrières sociales, qui avaient paru risibles lors des premiers émois de l'amour, devenaient désormais des montagnes dans l'esprit de Frey.

Il avait envie de devenir pilote pour la Marine de la Coalition, de gouverner de vastes frégates vers le nord pour se battre contre les Manes, ou vers le sud pour écraser les Sammards. Il voulait être l'un des premiers à atterrir en Nouvelle Vardia ou à Jagos après l'apaisement de la ceinture des Grandes Tempêtes. Il voulait voler librement dans un ciel sans limites.

Lorsqu'il regardait Trinica et la voyait arborer son sourire parfait, il se retrouvait face à la mort de ses rêves.

C'est alors qu'elle tomba enceinte. Le mariage fut avancé à la hâte et l'opposition de son père se transforma en un soutien inconditionnel de leur entreprise, accompagné de menaces voilées à Frey en cas d'hésitation de sa part. Le jeune homme se mit à souffrir de crises de panique, la nuit.

Il se rappela la sensation d'étau qui lui enserrait la poitrine et pesait sur lui un peu plus chaque jour qui le rapprochait du mariage. Il avait constamment l'impression de ne pas avoir assez d'air dans le

corps. Le rire de ses amis qui le congratulaient se transforma en une cacophonie pénible digne de canards furieux. Où qu'il aille, il se sentait harcelé et stressé. La moindre requête pouvait l'énerver.

Il se souvenait de s'être demandé comment serait sa vie s'il restait ainsi à jamais.

À ce stade, il était absolument certain qu'il ne voulait pas l'épouser. Mais cela ne signifiait pas qu'il ne désirait plus être avec elle. Malgré toute l'irritation et la colère rentrée, il continuait à adorer cette femme. C'était son premier amour, celle qui l'avait tiré de son enfance froide et terne pour l'emmener dans un monde intense où les émotions étaient irrépressibles et profondément irrationnelles. Il voulait juste que les choses redeviennent comme avant qu'ils commencent à parler de mariage.

Mais il était terrifié à l'idée de faire le mauvais choix. Et si elle était bien la femme de sa vie ? Serait-il condamné à une existence de douleur ? Rencontrerait-il quelqu'un comme elle un jour ?

Il était paralysé, pris au piège, emporté contre son gré dans l'avenir comme l'ancre d'un navire raclant les fonds marins. Au final, il n'avait qu'une seule issue, la fuite. Il ne put se résoudre à prendre cette décision qu'à la dernière minute. Il espérait tellement une quelconque intervention qui l'empêcherait de faire du mal à la jeune fille.

Mais il n'y en eut pas, et il s'enfuit. Il prit la Ketty Jay, à bord de laquelle se trouvait tout ce qu'il avait au monde, et il la quitta. Il la laissa, enceinte, devant des milliers de témoins attendant un marié qui ne viendrait jamais.

Puis cela devint pire encore.

— Darian ? dit Trinica. (Frey s'aperçut qu'il s'était laissé emporter dans une rêverie et s'était tu.) Je t'ai posé une question.

Une brusque vague de colère le submergea. De quel droit lui demandait-elle de s'expliquer ? Après ce qu'elle avait fait ? Son amour pour elle était ce qu'il avait de plus précieux et elle l'avait détruit à cause de son insécurité et de son besoin de l'attacher. Elle l'avait rendu lâche. Il savait, au plus profond de lui, qu'il ne pourrait jamais le dire. Alors, détectant sa faiblesse, il préféra l'attaquer.

— Tu crois vraiment que j'ai envie qu'on ressasse le passé pour que tu te sentes mieux ? siffla-t-il. Tu ne crois pas que je me fiche que tu aies compris ou pas ? Voilà ce que je te propose : si tu me laisses partir, je parlerai longuement et calmement avec toi de toutes les choses affreuses que j'ai faites et de la personne horrible que je suis. Mais au cas où ça t'aurait échappé, je vais être pendu et c'est toi qui m'emmènes à la potence. Alors, tu peux te carrer tes questions au cul, Trinica. Tu pourras continuer à te demander ce qui a mal tourné jusqu'à ta mort.

Elle eut l'air surprise et blessée. Elle ne s'attendait pas à une telle

cruauté. Frey crut que la salope à peau blanche qui avait remplacé sa bien-aimée pourrait éventuellement pleurer. Il s'était attendu à la voir en colère, mais elle ressemblait plutôt à une petite fille qu'on avait giflée injustement pour quelque chose qu'elle n'avait pas fait. Une profonde tristesse s'était abattue sur elle.

— Comment peux-tu me haïr ainsi ? demanda-t-elle d'une voix basse et enrouée. Comment peux-tu me prendre de haut après ce que tu m'as fait ?

— Les cœurs brisés guérissent, Trinica, cracha Frey. Toi, tu as tué notre enfant.

Elle plissa les yeux en réaction à ce coup, mais l'apparition de larmes n'était plus d'actualité. Elle détourna le regard et le dirigea de nouveau vers la fenêtre.

— Tu nous as abandonnés, répondit-elle d'une voix froide. C'est facile d'être en colère, à présent. Mais tu nous as abandonnés. Si ton enfant avait vécu, tu n'aurais jamais su qu'il existait.

— C'est faux. Je suis revenu pour toi, Trinica. Pour vous deux.

Il la vit se raidir et se maudire. Il n'aurait pas dû l'avouer, pas dû laisser les mots passer librement le barrage de ses lèvres. Cela l'affaiblissait. Il avait attendu des années avant de lui jeter sa haine à la figure, de la confronter à ce qu'elle avait fait, mais tout se passait bien mieux dans les répétitions qui avaient eu lieu dans sa tête. Il voulait la détruire en faisant preuve d'une indifférence glaciale à sa souffrance. Il voulait se venger. Mais sa propre colère l'entravait.

Elle attendait qu'il poursuive. Il n'avait plus le choix, à présent. La porte avait été ouverte.

— J'ai erré d'un endroit à l'autre pendant un mois. En réfléchissant. Un peu de temps loin de toi, de tes foutues exigences et de ton maudit père. (Il s'arrêta. Il devenait déjà maussade et immature. Il inspira, puis reprit en essayant de ne pas laisser la colère le submerger.) Et j'ai fini par conclure que j'avais fait une erreur. (Il envisagea de tenter de mieux lui expliquer, mais cela lui était impossible.) Du coup, je suis revenu. Je suis allé voir un ami en ville, pour recevoir des conseils, je pense. C'est alors que j'ai entendu que tu avais pris toutes ces pilules pour essayer de te tuer. Et que le bébé... que le bébé n'avait pas...

Il porta son poing contre sa bouche, honteux de la façon dont sa gorge s'était serrée et dont ses paroles y étaient restées bloquées. Il laissa passer l'instant, puis se détendit et s'appuya contre le dossier de son siège. Il en avait assez dit. Cela ne lui procurait aucune satisfaction. Il ne pouvait pas lui faire du mal sans souffrir lui-même.

— J'étais stupide, dit doucement Trinica. Assez idiote pour croire que tu étais l'alpha et l'oméga du monde. Je pensais que je ne pourrais plus jamais être heureuse.

Frey se redressa, les coudes sur les genoux et les doigts emmêlés dans sa frange. Il prit la parole d'une voix cassante.

— Je t'ai fuie, Trinica. Mais je n'ai jamais songé à quitter ce monde. Ni à emmener notre enfant avec moi.

— Oh, tu as cherché à quitter ce monde, Darian, répliqua-t-elle. Tu as juste agi d'une façon un peu détournée. Tu as passé trois ans à vouloir te supprimer en buvant et en te mettant en danger. Au final, tu as emmené tout ton équipage avec toi.

Il ne put rassembler l'énergie pour répondre. Le ton épuisé et banal avec lequel elle avait proféré ses accusations avait sapé en lui toute volonté de répliquer. Et elle avait raison. Évidemment qu'elle avait raison.

— Nous sommes tous les deux des lâches, murmura-t-il. Nous nous méritons.

— Peut-être, dit Trinica. Ou peut-être qu'aucun d'entre nous ne méritait ce qu'il a eu.

Tout ce qui animait Frey avait disparu. Un gouffre de tristesse noire menaçait de l'aspirer. Il avait imaginé des milliers de variantes à cette confrontation, mais elles s'achevaient toutes de la même manière : il démolissait Trinica en l'obligeant à contempler l'horreur qu'elle lui avait fait subir. Il s'apercevait désormais qu'il ne pouvait rien lui dire auquel elle n'avait pas déjà pensé, rien qu'il puisse utiliser pour la punir dont elle ne s'était servie elle-même pour se châtier plus efficacement qu'il aurait pu le faire.

En réalité, la position de Frey était si fragile qu'elle s'effondrait face à la réalité d'un point de vue opposé. En nourrissant ses griefs de son côté, il parvenait à être écoeuré par la façon dont elle l'avait traité. Mais l'argument ne tenait pas. Il ne pouvait pas faire semblant d'être le seul à avoir souffert. Ils s'étaient détruits mutuellement.

Bon sang, il n'avait pas voulu parler. Et c'était pourtant ce qu'ils étaient en train de faire. Elle parvenait toujours à ses fins.

— Comment es-tu devenue ainsi, Trinica ? dit-il en levant la tête et en la désignant depuis l'autre côté du sombre bureau. Tes cheveux, ta peau... (Il hésita.) Tu étais belle.

— J'en ai fini avec la beauté, répondit-elle.

Il y eut une longue pause durant laquelle aucun des deux ne parla. Puis Trinica tourna sur son siège pour lui faire face.

— Tu n'as pas été le seul à te détourner de moi après ma tentative de suicide, dit-elle. Mes parents étaient déshonorés. Comme si cela ne suffisait pas d'avoir une fille qui allait devenir mère sans être mariée, elle avait en plus tué leur petit enfant. Ils arrivaient à peine à me regarder. Mon père voulait m'envoyer dans un sanatorium.

» Pour finir, j'ai volé de l'argent et pris un aéronef. Je ne savais pas où j'allais, mais je devais m'enfuir. Je crois que je me disais que je

pourrais devenir pilote.

» J'ai été capturée par des pirates deux semaines plus tard. Ils avaient dû me voir au port et m'ont suivie ensuite. Ils m'ont obligée à atterrir et sont montés à bord avant de me prendre mon appareil pour l'ajouter à leur petite flotte. Je croyais qu'ils allaient me tuer, mais ce ne fut pas le cas. Ils m'ont simplement gardée.

Frey ne put contenir un élanement de douleur. La jeune femme élégante et délicate qu'il avait abandonnée n'était pas équipée pour survivre dans l'affreux monde des pirates et des contrebandiers. Toute sa vie, elle avait été protégée. Il savait ce qui arrivait aux personnes comme elle.

— Pour eux, je n'étais rien de plus qu'un animal, reprit-elle d'une voix morte, dénuée d'inflexions. Un animal de compagnie dont ils se servaient à l'envi. Voilà ce que la beauté m'a rapporté.

» Il m'a fallu presque deux ans pour rassembler le courage de planter un sabre dans le cou du capitaine. Puis j'ai cessé d'être une victime. Je me suis engagée comme pilote dans un autre équipage et j'ai appris la navigation en même temps. Je voulais me rendre indispensable. Je ne voulais plus jamais dépendre de quelqu'un. (Elle reporta son attention sur la fenêtre, pour éviter de le regarder.) Je vais t'épargner les détails, Darian. Disons juste que j'ai appris ce que doit faire une femme pour survivre au milieu d'assassins.

Ce qu'elle omettait en disait plus long que n'importe quelle description. Frey n'avait pas besoin qu'on lui raconte les viols et les tabassages. Sa faiblesse physique l'avait obligée à se servir de la sexualité pour dresser les hommes les uns contre les autres et à séduire un compagnon robuste pour la protéger. La riche fille qui n'avait jamais connu la pauvreté était obligée de faire la pute pour survivre.

Mais pendant tout ce temps, elle s'était endurcie jusqu'à devenir la femme qu'il avait en face de lui. Elle aurait pu rentrer chez elle à tout moment, retrouver la sécurité de sa famille. Ils l'auraient reprise, il en était certain. Mais elle ne l'avait jamais fait. Elle s'était séparée de toute sa douceur pour pouvoir vivre parmi les rebuts du genre humain.

Il n'avait pas pitié d'elle. Il n'y parvenait pas. Il pleurerait simplement la perte de la jeune femme qu'il avait connue dix ans plus tôt. Lui seul avait créé cette parodie de son ancienne bien-aimée. Il l'avait fabriquée et sa simple existence le damnait.

— Lorsque je suis arrivé sur l'Accès de Délire, j'avais fait du chemin dans le milieu. J'étais réputée et respectée. Je savais que l'équipage était inquiet et que le capitaine était un ivrogne syphilitique. Il m'a fallu un an pour gagner leur confiance et les mettre de mon côté. Je savais qu'il prévoyait une attaque contre un avant-poste près d'Anduss et que ce serait un désastre. Alors, j'ai attendu.

Après coup, j'ai soulevé les survivants contre lui. Nous l'avons jeté par-dessus bord à deux kloms d'altitude.

Elle tourna le regard vers lui. Ses yeux noirs paraissaient plus sombres sous la pâle lueur des lampes électriques.

— Puis tu t'es transformée en goule, termina-t-il.

— Tu sais comment sont les hommes, dit-elle. Ils n'aiment pas mêler désir et respect. S'ils voient une belle femme qui a du pouvoir, ils la déprécient. Cela les fait se sentir mieux. (Elle détourna les yeux et son visage passa dans l'ombre.) Et ma beauté ne m'a jamais apporté que des ennuis.

— Cela t'a permis de rester en vie, fit-il remarquer.

— Ce n'était pas une vie, répliqua-t-elle.

Il n'avait rien à lui répondre.

— Voilà l'histoire, dit-elle. C'est comme ça que l'on devient capitaine. Avec de la patience. En étant impitoyable. En faisant des sacrifices. Tu es trop égoïste pour que ton équipage te respecte, Darian. Tu m'as surprise une fois, mais ça ne se reproduira pas.

On frappa à la porte. L'irritation de Trinica se lut sur son visage.

— J'ai ordonné qu'on ne me dérange pas ! lança-t-elle.

— C'est urgent, cap'taine ! dit une voix de l'autre côté. La Ketty Jay a disparu !

— Quoi ? cria-t-elle en se relevant d'un bond.

Elle ouvrit la porte de la cabine. Dehors, il y avait un membre de l'équipage que Frey ne pouvait pas bien voir de là où il était.

— Elle nous suivait avec ses lumières allumées, dit l'homme à bout de souffle, et tout d'un coup, elles se sont éteintes. Le temps que nous mettions un projecteur sur elle, elle n'était plus là. Elle a pu aller n'importe où, dans le noir. Elle a disparu, cap'taine. Personne ne sait où.

Trinica tourna la tête et jeta à Frey un regard mauvais.

Il sourit.

— Surprise !

Délibérations – De retour dans le blizzard – Les Manes – Une prouesse de navigation

Jez, assise dans le siège du pilote de la Ketty Jay, volait dans la nuit.

L'aéronef était sombre, à l'intérieur comme à l'extérieur. La lumière de la lune donnait à son visage des contours argentés et froids. Elle frappait aussi les deux cadavres sur le sol du cockpit et faisait scintiller leur sang. Les hommes de Dracken. Le tuyau de fer qui avait défoncé leur crâne reposait entre eux.

Jez serrait la mâchoire. Des cartes de navigation étaient étalées sur le tableau de bord devant elle. Elle regardait, à travers la vitre, le monde en dessous, les yeux figés. La Ketty Jay planait dans les ténèbres, loin au-dessus des montagnes nuageuses, petite tache dans le ciel immense.

Elle discernait les lumières d'autres appareils, visibles au loin. Une flottille de chasseurs entourait un cargo long et rectangulaire. Une ligne de points brillants indiquait qu'il s'agissait d'une corvette de la Marine qui volait à l'horizon. Et entre les deux se trouvaient les vaisseaux invisibles, comme la Ketty Jay, qui avaient des raisons de rester cachés et qui voulaient se déplacer sans être vus. Des ombres furtives au clair de lune. Un pilote ne les verrait que si elles étaient très proches, mais Jez les distinguait tous.

Même des heures après, le choc des meurtres la faisait encore trembler. Si elle avait eu un pistolet à portée de main, elle aurait pu s'en servir pour menacer les hommes, puis les attacher et les faire prisonniers. Mais c'étaient eux qui avaient les armes et elle n'avait qu'un bout de tuyau. Elle s'était faufilée dans le cockpit et avait assommé le navigateur avant qu'il s'aperçoive de sa présence. Le pilote s'était tourné sur son siège juste à temps pour recevoir le deuxième coup sur le front.

Elle s'était dit qu'elle ne ferait que les assommer ; mais comme avec Fredger Cordwain, l'homme des Entraveurs, il lui avait suffi d'un coup pour les tuer. Elle était bien plus forte que sa mince ossature le suggérait. C'était encore une autre conséquence de la transformation, avec sa vue perçante, sa capacité à guérir des blessures par balle en quelques heures et les effrayantes hallucinations.

Ainsi que les voix. Les voix dissonantes, l'équipage de cet horrible

appareil, qui la menaçaient dans le brouillard infini du Fléau. Elle les entendait en ce moment même, leurs cris étouffés portés par le vent qui soufflait contre la coque de la Ketty Jay. Elles l'appelaient. L'incitaient à rentrer chez elle.

Pourquoi pas ? Pourquoi ne pas les rejoindre ? Orienter ce zinc vers le nord et en finir avec tout ça.

Elle en avait assez de cette vie. Elle avait passé les trois dernières années à aller d'un équipage à l'autre, sans jamais s'enraciner. Elle restait à distance des hommes et des femmes avec lesquels elle travaillait parce qu'elle savait que, tôt ou tard, ils la découvriraient et la ficheraient dehors. Cela avait été pareil avec l'équipage de la Ketty Jay. Finalement, elle devait toujours s'enfuir. Et ce moment était revenu.

Pourquoi rester dans un monde qui ne veut pas de toi ?

Il devenait de plus en plus difficile de résister à l'appel du Fléau. Chaque jour savait un peu plus sa détermination. Était-ce seulement de l'entêtement qui la faisait rester parmi des gens qui la tueraient s'ils savaient ce qu'elle était ? Était-ce simplement la peur qui l'empêchait d'aller au nord, là où ils regrettaient son absence et où se trouvait sa place ? Comme les cris lointains d'une meute de loups, leurs hurlements l'émouvaient et elle mourait d'envie d'aller les rejoindre.

Qu'est-ce qui t'en empêche, Jez ? Qu'est-ce qui t'en empêche ?

Quoi, en effet ? Où pourrait-elle aller ? Imaginait-elle pouvoir réussir un sauvetage osé avec la Ketty Jay ? Non, ce serait suicidaire. Elle ne savait même pas la piloter correctement. Il lui faudrait du temps avant de s'habituer aux nombreuses bizarreries d'un aéronef aussi rafistolé que celui-ci. Et même si elle sauvait Frey et les autres, que ferait-elle ensuite ? Comment expliquerait-elle avoir réussi à convaincre l'homme de Dracken qu'elle était morte ?

C'était exactement comme les fois précédentes, avec les autres équipages. Les petites choses s'additionnaient : sa vue incroyablement perçante ; le fait qu'elle ne dormait ni ne mangeait jamais ; la façon dont les animaux réagissaient à son contact ; sa guérison miraculeuse après la balle reçue à Balafreau, le fait que les vapeurs du Cimetière de Rook ne l'avaient pas affectée.

Et désormais s'y ajoutait cette nouvelle capacité à imiter un cadavre de manière convaincante. La première fois, seul Crake en avait été témoin, et il n'avait rien dit. Il avait peut-être mis cela sur le compte d'une erreur de l'homme des Entraveurs. Mais une deuxième fois ?

Les regards soupçonneux allaient commencer à fleurir. Elle percevrait ce ton prudent et méfiant dans leurs voix. Même à bord de la Ketty Jay, où l'on ne posait pas de questions sur le passé, on lui demanderait des comptes. Ils acceptaient un démoniste, mais

l'accepteraient-ils, elle ? Combien de temps s'écoulerait-il avant que Malvery insiste pour l'examiner afin de résoudre le mystère ? Combien de temps avant qu'il la découvre ?

Si Fredger Cordwain avait cru qu'elle n'avait pas de pouls, c'était parce qu'elle n'avait pas de pouls.

Si l'homme de Dracken l'avait crue morte, c'était parce qu'elle était morte.

C'était arrivé trois ans plus tôt.

Jez découvrit l'attaque en entendant l'explosion, un grondement étouffé et sourd qui avait fait trembler le sol et renversé sa soupe en lui brûlant les doigts. Une deuxième explosion la poussa à prendre son épais manteau de fourrure et de cuir. Elle tira la capuche, mit le masque et les lunettes et s'extirpa de la chaleur de l'auberge en montant l'escalier pour sortir dans le blizzard.

Elle émergea dans la rue principale de la petite ville isolée du Yortland où elle vivait depuis un mois. Les habitations des deux côtés étaient des dômes bas, dont la plus grande partie était construite dans le sol, à peine visible. La lumière traversant leurs fenêtres et la fumée sortant de leurs cheminées se frayaient un chemin dans la neige tourbillonnante.

D'autres étaient déjà dehors : des gens du Yortland ainsi que des scientifiques vardiens basés dans la ville pour travailler sur des fouilles à proximité. Tous les yeux étaient tournés vers le champignon de feu brillant qui s'élevait à l'autre bout de la ville. Sur l'aire d'atterrissage.

Elle pensa d'abord qu'un horrible accident avait eu lieu, une rupture tragique des conduits de carburant. Avant même de se demander combien de personnes y avaient perdu la vie, elle sentit son estomac se retourner à l'idée de rester bloquée ici. L'aéronef était leur seul lien avec le reste du monde. Ici, à la pointe nord du Yortland, les zones de civilisation étaient rares et dispersées. Il n'y avait pas d'autre ville dans un rayon d'une centaine de kloms.

Elle sentit une main gantée se poser sur son avant-bras et elle se retourna. Elle savait que c'était Riss, le pilote de l'expédition, même si son visage était caché sous une capuche bordée de fourrure, un masque et des lunettes. Personne d'autre ne lui touchait le bras ainsi.

— Tu vas bien ? cria-t-il par-dessus le sifflement du vent, sa voix étouffée.

— Bien sûr que je vais bien. L'explosion a eu lieu là-bas.

Quelqu'un montra alors une forme sombre qui venait vers eux à travers le chaos gris du ciel et des cris de panique s'élevèrent. Jez sentit ses forces l'abandonner lorsqu'elle découvrit qu'elle était immense, avec des bords irréguliers, et noire. Le bourdonnement de ses moteurs était noyé par le hurlement perçant et lugubre qui provenait de ses ponts. C'était une masse d'acier sale, faite d'huile et

de fumée, de pointes, de rivets et de fanions noirs déchirés. Un cuirassé venu du Fléau et ayant traversé la mer Polaire jusqu'aux rives du Yortland.

La destruction de l'appareil sur l'aire d'atterrissage n'était pas un accident. Les assaillants voulaient s'assurer que personne ne pourrait s'échapper.

Les Manes étaient là, à la recherche de nouvelles victimes.

Des cordes tombèrent en fendant l'air tandis que le cuirassé se rapprochait. Son immense coque grossit jusqu'à ce que sa quille ne soit plus qu'à quelques mètres des toits. Quand les Manes se mirent à descendre en glissant au sol, les gens se dispersaient déjà, terrorisés. Ils en avaient tous entendu parler. L'arrivée du cuirassé, sa seule présence imposante, les paniquaient autant que des chèvres.

Jez paniqua elle aussi et voulut quitter la rue, ne songeant qu'à s'échapper. Riss lui attrapa le bras, cette fois avec plus de force, et la tira dans l'embrasure d'une porte. Il lui fit descendre quelques marches pour entrer dans une salle souterraine et circulaire emplies de caisses d'équipement scientifique et de boîtes d'habits et de nourriture. Il y faisait froid, mais pas autant que dehors. Le bruit de leurs bottes résonnait contre les murs de pierre grise.

Dès qu'il la lâcha, elle alla se blottir dans un coin en gémissant. Elle s'était toujours enorgueillie de sa pondération, mais la vue du cuirassé était trop pour elle. L'appareil suintait l'horreur, une sensation animale d'immoralité qui faisait appel aux plus bas instincts. Quoi que soient les Manes, l'intuition de la jeune femme hurlait à leur simple présence.

Riss s'en sortait mieux. Il avait visiblement très peur, mais gardait une idée en tête. Il prit deux sacs à dos et y fourra de la nourriture séchée et des couvertures.

— Il ne faut pas rester ici, dit-il pour répondre à la question qu'elle n'avait pas formulée. Ils vont fouiller toute la ville. C'est ce qu'ils font d'habitude.

— Nous... je ne vais pas... je ne sortirai pas ! dit Jez entre des lèvres tremblantes.

Elle entendait les cris et les coups de feu sporadiques à l'extérieur.

Il referma les sacs, s'approcha d'elle et lui en donna un. Elle voyait ses yeux à travers le verre des lunettes. Il lui jeta un regard sévère.

— Écoute, dit-il. Lorsque les Manes attaquent une ville, ils ne laissent pas de survivants. Ceux qui ne sont pas faits prisonniers sont tués. Tu comprends ? Nous ne leur échapperons pas en restant ici.

— Où pouvons-nous aller ?

— Les fouilles. Les grottes de glace. Nous pourrions y survivre une nuit. Si nous sortons de la ville, nous pourrions attendre qu'ils soient partis.

Jez se calma un peu quand elle comprit ce qu'il lui expliquait. Le professeur Malstrom, leur employeur, était obsédé par la recherche d'une race perdue qu'il surnommait « les Azryx » et qu'il tenait pour posséder une technologie puissante et mystérieuse. En se basant sur de minces preuves et des écrits cryptiques, il avait pressenti qu'ils s'étaient éteints brusquement, des milliers d'années auparavant, et que leur civilisation avait été envahie par les glaces. Il avait persuadé l'université de subventionner plusieurs fouilles au cours de l'année passée, dans l'espoir de découvrir des reliques de ce peuple antique. Jusqu'ici, il n'avait rien trouvé. Mais les fouilles leur offriraient l'abri dont ils avaient besoin et les Manes n'iraient pas les chercher là-bas.

— Oui ! dit-elle. Oui, on peut se cacher dans les grottes !

Elle se raccrocha au bon sens dont il faisait preuve, réconfortée par la force et la certitude qui perçaient dans sa voix. Riss en pinçait pour elle depuis qu'ils travaillaient ensemble, respectivement en tant que pilote et navigatrice dans l'expédition du professeur Malstrom. Elle l'appréciait en tant qu'ami, mais ne ressentait rien de plus pour lui.

Il avait toujours été protecteur avec elle. Une attitude qui l'agaçait et qu'elle prenait pour de la possessivité. Mais à présent, elle se rendait compte avec honte qu'elle voulait un protecteur. Elle s'était effondrée face à l'horreur qui était descendue sur eux et pas lui. Elle s'accrocha à lui avec gratitude lorsqu'il la releva et l'aida à enfiler son sac.

La rue était étrangement déserte lorsqu'ils sortirent de leur cachette. Le cuirassé était parti et le blizzard s'épaississait en réduisant la visibilité à quinze mètres. Le froid s'infiltra aussitôt en eux, malgré leurs couches de vêtements. Dans la mêlée confuse des flocons de neige, on entendait, au loin, des cris et des détonations. Des hurlements perçants et inhumains résonnaient à leur suite.

Ils restèrent près des bâtiments. Jez s'accrochait à Riss qui la guidait vers la lisière de la ville, où une piste rudimentaire reliait les montagnes au glacier. Le site des fouilles se trouvait là-haut.

Ils n'avaient guère avancé lorsqu'ils entendirent le vrombissement d'un moteur et l'éclat d'une lumière devant eux. Des coups de feu éclatèrent, étonnamment près. Riss tira Jez entre deux habitations yortes en forme de dômes et ils se cachèrent derrière une benne à sable tandis qu'un tracteur des neiges passait à toute vitesse dans la rue. Ces véhicules métalliques en forme de boîte servaient généralement à transporter des provisions et du personnel jusqu'au glacier, mais quelqu'un tentait de s'échapper avec. Les Manes ne l'entendaient pas de cette oreille ; ils étaient quatre, agglutinés dessus, tentant d'ouvrir les portes ou de briser les vitres pour entrer. Jez les aperçut dans le faisceau des lampadaires lorsqu'ils passèrent – des approximations d'hommes et de femmes, sauvages et morbides – puis

le tracteur qui roulait trop vite chassa sur le sol gelé. Il pivota un instant sur un côté avant que ses chenilles se bloquent et l'envoient contre le mur d'un bâtiment.

Les Manes abandonnèrent le tracteur tandis que plusieurs Yorts, armés de fusils, reculaient dans la rue et tiraient dans le blizzard vers d'autres silhouettes sombres qui s'élançaient aux limites de la visibilité. Les Manes rôdaient à quatre pattes sur les toits ou avançaient très près du sol. Ils voltigeaient et vacillaient, se déplaçant par saccades. Ils sautaient d'un endroit à l'autre sans paraître parcourir la distance qui les séparait de leur destination.

Jez recula en voyant les Manes se séparer pour encercler leurs victimes. Elle avait envie de s'enfuir, de sortir de sa cachette et de courir, mais Riss la tenait bien.

Les Yorts portaient de la fourrure et des masques. Les Manes, des haillons plus adaptés à une journée printanière en Vardia. Le froid, qui aurait tué un humain sans protection en quelques minutes, ne leur faisait rien.

Elle se détourna et se blottit dans les bras de Riss à l'instant où les Manes bondirent. Elle ferma les yeux, mais entendit tout de même les cris des hommes et les hurlements triomphants des créatures. Heureusement, ils ne durèrent que quelques secondes.

Puis le silence retomba. Riss se déplaça aussitôt et alla jeter un coup d'œil. Les bruits de l'attaque flottaient encore dans le blizzard, mais les Manes s'étaient déplacés.

— Reste là, dit-il. Je reviens vite.

Jez obéit, réticente à l'idée de quitter la sécurité relative de la benne à sable. Les pas de son ami crissaient dans la rue et s'éloignaient. Pendant un moment, elle n'entendit que des coups de feu lointains et des ordres aboyés, portés par le vent. Puis le bruit des pas s'éleva de nouveau. Elle leva les yeux et vit Riss avec un sabre à la main. Plusieurs hommes morts étaient éparpillés dans la rue, leur sang contrastant avec la neige. Trois, au moins, manquaient. Ils n'étaient pas morts, mais prisonniers. Pris par les Manes pour servir d'équipiers à bord de leur horrible appareil.

Riss s'accroupit devant elle.

— L'homme qui conduisait le tracteur est mort, dit-il avant de lever le sabre. Mais j'ai ça.

— Et un pistolet ? On n'aurait pas besoin d'un pistolet ?

Il remua les doigts à l'intérieur de son gant épais. Contrairement aux vêtements yorts, l'équipement des scientifiques n'avait pas été prévu pour permettre une grande mobilité ; il servait avant tout à tenir chaud. Les gants l'empêchaient de passer son index dans le pontet, mais sans eux, sa peau gèlerait et resterait collée au métal.

Ils s'éloignèrent de la rue en passant dans les espaces étroits

séparant les habitations. La neige s'y était entassée et ils avancèrent avec difficulté. Mais, en tout cas, les bâtiments les cachaient. Jez suivait Riss qui lui ouvrait la route. Ses oreilles lui renvoyaient sa propre respiration, contenue par son casque. Sa capuche bordée de fourrure bouchait sa vision périphérique, l'obligeant à se retourner pour regarder derrière tous les quelques pas. Elle avait peur qu'on se glisse derrière elle en suivant leurs traces dans la neige.

Quelque chose se glissa jusqu'à eux ; mais l'attaque arriva par le haut.

Jez vit à peine le mouvement confus dans le tourbillon déroutant du blizzard. Riss cria avant d'être projeté sur le côté et de s'écraser contre le mur d'un bâtiment. À sa place, juste devant elle, se dressait à présent un Mane. Ce fut la première et la dernière fois qu'elle en vit un d'aussi près et la peur la figea.

D'après les légendes, ils avaient été autrefois humains ; leur silhouette et leur visage accrédaient cette thèse. Mais ils avaient été transformés en quelque chose d'autre, quelque chose qui portait avec gêne une enveloppe humaine, telle une peau renfermant ce qui était caché en dessous.

La créature qui lui faisait face était maigre et portait une chemise et un pantalon en loques, mais pas de chaussures. Des cheveux noirs tombaient sur son front pâle et ridé. Ses traits étaient déformés. Ses lèvres s'incurvaient pour dévoiler des dents aiguës et pointues. Elle regardait Jez de ses yeux jaunes auxquels le pus sanguinolent donnait des reflets rouges. Elle avait les ongles longs, sales et craquelés et se tenait près du sol, accroupie comme un prédateur.

Ce n'est pas ce que vit Jez, mais bien ce qu'elle sentit, qui la paralysa : le fait de savoir intuitivement qu'elle se trouvait en présence d'un être d'un autre monde, qui avait brisé toutes les lois et anéanti toutes les certitudes scientifiques accumulées pendant un millier de générations. Son corps eut cette intime conviction, et se rebella.

Puis la créature bondit sur elle et la poussa dans un banc de neige.

Elle se souvenait peu de ce qui lui arriva par la suite. Le Mane la maintenait immobile par les épaules et riva ses yeux sur les siens. Elle ne pouvait détourner le regard, telle une souris hypnotisée par un serpent. Elle sentait la puanteur de la créature, une odeur de mort semblable à celle d'un tas de feuilles moisies. Sa respiration se mua en un halètement superficiel.

Elle se sentait écrasée par le poids de la volonté du monstre, oppressée par la force de son regard. Lorsqu'elle comprit ce qu'on lui faisait, il était trop tard pour résister. Elle lutta pour s'opposer en pensée à son envahisseur, mais elle ne parvint pas à se concentrer. Elle se perdait.

Elle s'aperçut d'un changement autour d'elle. Le blizzard disparut,

devint fantomatique et faible. Le monde était à la fois plus sombre et plus précis. Elle voyait des détails là où il n'y en avait pas auparavant : le puzzle délicat des rides sur le visage du Mane ; l'affreuse complexité de ses iris plumetés.

Un chuchotement s'éleva dans l'air, un sifflement incessant de mots prononcés tout bas. Du mouvement tout autour d'elle. Elle reconnut la façon de se déplacer des Manes qui arpentaient la ville. Elle les sentait. Elle partageait leurs émotions. Et en plongeant de plus en plus profond dans la transe, elle sentit la chaleur de ce lien. La sensation de faire partie d'un plus grand tout, quelque chose qu'elle n'avait jamais connu, l'enveloppa. C'était à la fois beau, toxique, sucré et épouvantable.

Elle était prête à se rendre lorsqu'elle fut aspirée dans la réalité.

Il lui fallut quelques instants pour que ses sens s'habituent au changement. Un homme sans visage portant un manteau de fourrure et de cuir la remettait debout. Sa première réaction fut de s'éloigner, mais il la retint fermement et lui dit quelques mots. Comme elle ne répondait pas, il répéta et cette fois, elle comprit.

— ... vas bien ? Jez ? Jez ?

Elle acquiesça vivement pour le faire taire. Ses questions pressantes lui faisaient peur. Le Mane gigotait et hurlait par terre. Un sabre était planté à la base de son cou, juste au-dessus de la clavicule, et avait coupé sa tête à moitié. Il y avait peu de sang, juste une blessure propre qui dévoilait l'os.

Mais ce n'était pas fini. En se déplaçant par mouvements saccadés et spasmodiques, la créature s'accroupit puis tenta de se lever. Riss jura et d'un coup de pied au visage l'étendit pour le compte. Il reprit son sabre et la décapita.

Riss se détourna du cadavre du Mane et leva les yeux vers elle. Il tendit une main : viens avec moi.

Quelque chose se brisa en elle. L'horreur et le choc de l'attaque l'atteignirent enfin. Elle perdit la tête et s'enfuit.

Elle courut, dans les ruelles entre les maisons, au milieu du blizzard. Les vents la poussaient et la cinglaient. De la neige collait à ses lunettes. Elle entendait Riss qui l'appelait, mais elle ne l'écoutait pas. À un certain moment, elle s'aperçut qu'elle ne voyait plus de maisons, mais simplement de la neige dépourvue de trace et à l'infini. Elle continua à courir, portée par la terreur de ce qui se trouvait derrière elle.

Elle ne s'arrêta que lorsque l'épuisement la fit tomber à genoux. Elle était complètement perdue et toute trace de son passage avait été effacée par le déchaînement de la neige. Elle n'osait pas revenir en arrière et ne pouvait avancer. Le froid, qu'elle avait à peine remarqué durant sa fuite, la rattrapait brutalement. Elle se mit à trembler

violemment. La fatigue la surprit, aussi insidieuse et imparable que le pouvoir des Manes.

Elle se recroquevilla en position foetale et là, enterrée dans la neige, elle mourut.

Chaque jour depuis lors, Jez se demandait ce qui aurait pu se passer si les choses s'étaient déroulées différemment. Si Riss ne l'avait pas sauvée. Si elle avait succombé au Mane.

Aurait-ce été un mal, finalement ? Pendant le bref instant où elle avait touché le monde des Manes, elle avait senti quelque chose de merveilleux. Une intégration, une camaraderie qui dépassaient tout ce que son existence humaine lui avait offert.

Elle n'avait jamais donné la vie, jamais été amoureuse. Elle avait toujours rêvé d'avoir des amis qu'elle aurait pu qualifier d'âmes sœurs, mais cela n'était pas arrivé. Elle ne s'intéressait pas assez à eux et vice versa. Tout compte fait, elle s'était toujours considérée comme quelqu'un de détaché.

Et lorsqu'elle sentait l'appel des Manes, l'invitation primitive de la meute qui regrettait l'absence d'une des leurs, elle avait de plus en plus de mal à résister.

Oui, ils tuaient ; mais elle l'avait fait aussi, désormais. Oui, ils étaient effroyables, mais un extérieur redoutable n'indiquait pas forcément ce qui se trouvait en dessous. Il suffisait de connaître le secret de Bess pour comprendre cela.

Le processus aurait-il été aussi effrayant si elle avait été invitée au lieu d'y être forcée ? Aurait-elle pu y aller de son plein gré, simplement pour savoir ce qui se trouvait derrière cet impénétrable mur de brouillard au nord ? Y avait-il des terres incroyables cachées derrière le Fléau, des palais de glace scintillants, comme le laissaient entendre les romans à quat' sous les plus sensationnels ? Était-ce un endroit sauvage, comme Kurg et sa population de monstres inhumains ? Ou y avait-il une civilisation étrange et avancée, là-bas, comme Peleshar, la terre lointaine et hostile au sud-ouest ?

Quoi que lui ait fait le Mane ce jour-là, il n'avait pas terminé, interrompu par un sabre dans le cou. Elle n'était ni pleinement humaine, ni complètement Mane, mais se trouvait entre les deux. Et pourtant, les créatures l'accueillaient tout de même, ils l'attiraient sans relâche, alors que les humains la tueraient s'ils savaient qu'elle se déplaçait parmi eux sans que son cœur batte.

Elle n'avait jamais su ce qu'il était advenu de Riss. Le lendemain de sa mort, au matin, elle s'était réveillée et s'était extirpée de la neige qui l'avait ensevelie. Le soleil brillait dans un ciel d'un bleu pur et faisait miroiter des monticules blancs et lointains : les toits de la ville. Dans sa panique, elle avait parcouru une longue distance, mais dans la direction opposée à l'abri qu'auraient pu lui offrir les grottes près du

glacier.

Les corps étaient cachés sous la neige, à présent. Que Riss soit parmi eux ou qu'il ait été enlevé ne faisait pas grande différence. Il avait disparu.

Hébétée, elle rechercha des survivants et n'en trouva pas. Elle se tint face à l'épave de l'aéronef dont elle était la navigatrice depuis un an et ne ressentit rien. Puis elle trouva un tracteur à neige et se mit à creuser pour l'excaver.

Il lui fallut plusieurs jours pour tomber sur un autre village en suivant les cartes qu'elle avait sauvées. Comme elle était en parfaite santé, elle ne se demanda pas comment elle était parvenue à survivre. Elle se disait que son tombeau de neige l'avait gardée au chaud. Ce ne fut que lorsqu'elle se retrouva au milieu de l'immensité désertique qu'elle remarqua que son cœur s'était arrêté. Elle commença alors à avoir peur.

Quand elle atteignit le village, elle avait une histoire et un plan.

Continue à te déplacer. Garde ton secret. Survis, pour autant que l'on puisse te qualifier de vivante.

Mais depuis ce jour, elle avait passé trois longues années solitaires.

Elle passa au-dessus de la partie sud des Crocheuses, leurs cheminées à magma envoyant des virgules brillantes dans le noir. Le plateau de l'Est s'élevait devant elle et elle fit descendre la Ketty Jay dans les nuages noirs et sales. Les moteurs étaient assez robustes pour supporter un peu de cendre. Lorsqu'elle eut traversé, elle fit plonger l'appareil jusqu'à douze mètres du sol et survola les plaines des Sombrises. Elle jeta un coup d'œil aux cartes qu'elle suivait et qui avaient été conservées avec soin par le navigateur de Dracken depuis que ses hommes avaient pris le contrôle de l'aéronef.

« Faites-moi confiance », avait-elle dit à Frey lorsqu'il lui avait demandé comme elle comptait convaincre les hommes de Dracken de sa mort. Le genre de confiance dont il avait fait preuve en lui donnant le code d'allumage de son précieux appareil, la seule chose qu'il semble aimer. Malgré la peur qu'elle lui vole et disparaisse avec, il lui avait fait confiance.

Tout comme il croyait qu'elle allait revenir et le sauver. Elle ne le laisserait pas tomber.

Elle savait pertinemment qu'elle risquait sa propre vie et que, même si elle réussissait, cela ne lui vaudrait que du mépris. Ils ne deviendraient pas ses amis. Elle n'avait jamais appartenu à cet équipage. S'ils apprenaient comment elle se transformait lentement, mais sûrement, en Mane, ils seraient obligés de la tuer. Elle ne pouvait leur en vouloir pour ça.

Pourtant, elle allait tout de même essayer. Elle irait peut-être ensuite vers le nord, rejoindre les Manes ; mais elle ferait d'abord une

tentative pour sauver les autres.

Il restait une dernière chose à faire avant de se lancer. Même quand elle était allongée dans l'infirmierie, sous l'apparence d'un cadavre, elle était complètement réveillée. Et elle avait entendu parler les hommes de Dracken. On n'avait pas emmené tout l'équipage de la Ketty Jay à bord de l'Accès de Délire.

Elle ralentit l'appareil jusqu'à ce qu'il fasse du surplace et consulta encore les cartes. Elle voulait réussir cela du premier coup. Un petit défi qu'elle s'était lancé à elle-même. Elle ajusta le cap de l'aéronef, le fit avancer d'un demi-klom, puis s'arrêta de nouveau. Lorsqu'elle fut satisfaite, elle alluma les lumières sous le ventre de l'appareil. Le désert de cendre et de poussière en dessous se retrouva inondé sous une lumière éblouissante. Elle sourit.

Bon sang, Jez. Tu es douée.

Là, à l'endroit exact où ils l'avaient laissée, se trouvait Bess.

L'histoire de Malvery – Pire qu'une crampe – Frey monte sur l'échafaud

Mortengrace, le foyer ancestral du duc Grephen de Lappin, se détachait dans sa blancheur au milieu des arbres comme un os déterré. Il se trouvait parmi les plis des collines côtières couvertes d'une dense forêt sur la partie ouest du bois de Varden, surplombant les eaux bleues et étincelantes du gouffre Ordique, au sud. De hauts murs l'entouraient et il abritait une aire d'atterrissage pour les aéronefs, des jardins luxuriants et la grande demeure où résidaient le duc et sa famille. La demi-douzaine de dépendances comprenait un atelier de mécanicien, une caserne pour la milice à demeure et une geôle. On utilisait peu cette dernière en ces temps de paix, mais depuis l'avant-veille, le jour où Trinica Dracken avait livré six des hommes les plus recherchés de Vardia, elle servait de nouveau.

Crake était assis dans sa cellule, avec Malvery et Silo, et il attendait. Il ne lui restait plus que ça à faire : attendre d'être pendu.

L'endroit était petit et propre, avec des murs de pierre recouverts de plâtre blanc. Il y avait des bancs durs, si l'on voulait dormir, et une fenêtre à barreaux, en hauteur, laissait entrer l'odeur salée de la mer. La température était douce sur la côte sud de Lappin, même en plein hiver. Une lourde porte de bois à l'armature de fer les empêchait de s'échapper. Elle était munie d'une trappe qui, au niveau du sol, permettait de leur faire passer des assiettes de nourriture et d'une fente par laquelle leur geôlier les surveillait.

Il était du genre bavard et ne rechignait pas à les tenir au courant des détails de leur mort imminente. Grâce à lui, ils apprirent que le duc Grephen assistait à une conférence importante et qu'il reviendrait dès qu'il pourrait s'échapper et qu'il aurait trouvé un juge.

— Pour que la sentence soit exécutée de manière juste et légale, avait dit le geôlier en souriant. (Il mettait l'accent sur le mot « exécutée » au cas où ils ne se seraient pas rendu compte de son utilisation fort à propos de ce verbe.) Mais ne vous en faites pas. Rien ne presse, parce que personne ne sait que vous êtes là. Personne ne va venir à votre rescousse.

En plus du geôlier, il y avait deux gardes, en renfort, que les prisonniers entendaient rarement parler.

— Juste au cas où vous tenteriez des bêtises, avait dit le gardien

avec un regard lourd de sous-entendus à Crake.

On les avait visiblement prévenus qu'un démoniste se trouvait parmi les prisonniers. Sa dent en or ne servirait à rien : il ne pouvait pas s'occuper de trois hommes à la fois. Son passe-partout était quelque part sur le sol de la soute de la Ketty Jay, tout aussi inutile.

Aucune échappatoire.

Un sentiment de vide immense l'avait englouti. Il lui était tombé dessus dès qu'ils avaient décollé des Sombries pour être emmenés à bord de l'Accès de Délire. Savoir que la Ketty Jay s'était envolée n'avait en rien contribué à le soulager. Bess avait disparu.

Il pensa au petit sifflet caché dans ses quartiers, à bord du vaisseau. Seul cet objet, utilisé par le démoniste qui l'avait enchanté, était capable de la réveiller. Il ne pourrait plus jamais s'en servir à présent. Cela valait peut-être mieux.

Il n'aurait jamais dû essayer de la sauver. En tentant d'expier un crime, il en avait commis un plus grand encore. Et à présent, elle était abandonnée, ni morte ni vivante, pour l'éternité.

Dormait-elle ? Était-elle consciente ? Était-elle emprisonnée dans une carapace de métal dans le désert sans fin des plaines de cendre, incapable de bouger ou de crier ? Que restait-il de la magnifique enfant qu'il avait tuée ? C'était si difficile à dire. Elle ressemblait plus à un chien fidèle qu'à une petite fille à présent, confuse et embrouillée par son transfert maladroit, encline à des accès de colère, d'insécurité et de violence animale.

Il aurait dû la laisser mourir, mais il n'aurait pas réussi à vivre avec la culpabilité. Alors il l'avait transformée en monstre. Et ce faisant, il en était devenu un lui aussi.

Un hurlement lointain fit lever les yeux de Crake, Silo et Malvery en même temps. C'était la voix de Frey qui provenait de la chambre de torture, située juste au-delà de la cellule qu'il partageait avec Pinn et Harkins.

— Ils ont recommencé, dit Malvery. Pauvre bougre.

Crake s'agita.

— Pourquoi résiste-t-il ? Qu'importe s'il signe la confession. Qu'il le fasse ou pas, nous allons mourir de toute façon.

Sous sa moustache ressemblant à celle d'un morse, Malvery sourit.

— Il s'amuse peut-être simplement à les faire chier.

La remarque fit sourire Silo, mais Crake ne trouva pas ça drôle. Il sentit l'énorme bras de Malvery le prendre par l'épaule.

— Haut les cœurs, hein ? Tu tires une tête de six pieds de long depuis que Dracken nous a attrapés.

Le démoniste lui jeta un regard étonné.

— Tu sais, j'ai vécu toute mon existence dans l'illusion que la peur de la mort était un élément commun, quasi universel, à l'humanité.

Mais récemment, j'en suis venu à me dire que j'étais le seul membre de cet équipage qui s'en souciait ne serait-ce qu'un peu.

— Oh, j'n'en suis pas sûr. Je parie que dans l'autre cellule, ils ont de la merde d'Harkins jusqu'à la taille, à l'heure qu'il est, tellement il a peur, dit Malvery avec un clin d'œil. Et de toute façon, un rien l'effraie. La seule raison pour laquelle il est encore pilote, c'est qu'il a plus peur de ne plus être pilote que de se faire descendre.

— Mais... enfin, tu n'as pas de regrets ? Des projets qui n'ont pas abouti ? Des choses comme ça ?

Crake était exaspéré. Il n'avait jamais compris comment les vagabonds de la Ketty Jay pouvaient vivre ainsi, au jour le jour, sans se soucier ni du passé, ni de l'avenir.

— Des regrets ? Évidemment que j'en ai. Plus que tu pourrais le croire, mon vieux, dit Malvery. Je t'ai déjà dit que j'avais été docteur à Thesk, non ? Ben j'étais bon, et je suis devenu riche. Je me suis laissé griser par le succès et je me suis mis à téter le goulot.

» Un jour, un messenger du cabinet est arrivé chez moi. On venait d'emmener un de mes amis, gravement malade. Une appendicite. Il était tôt le matin et je n'avais pas dormi, car j'avais passé la nuit à boire.

Crake remarqua que la voix de Malvery s'était départie de son ton léger. Il s'aperçut brusquement qu'il était pris dans une confession. Mais le docteur poursuivit en s'efforçant de paraître désinvolte.

— Bon, je savais que j'étais bourré et que c'était mon ami, mais je me prenais pour le meilleur chirurgien capable d'effectuer ce boulot, ivre ou pas. Je m'étais tellement habitué à être bon que je ne pensais pas mal agir. Je n'aurais laissé personne d'autre s'en charger. Un jeune docteur essaya de m'arrêter, mais je ne l'ai pas écouté. Je regrette maintenant qu'il n'ait pas insisté.

Malvery s'arrêta soudain. Il poussa un long soupir, comme pour expulser quelque chose de profondément enfoui dans ses poumons. Lorsqu'il reprit la parole, ce fut avec de la résignation dans la voix. Ce qui était arrivé était arrivé et on ne pouvait rien y changer.

— Cela aurait dû être facile, mais je suis devenu négligent. Mon scalpel a dérapé et j'ai coupé une artère. Il s'est vidé de son sang sous mes yeux alors que j'essayais de le soigner.

Même obsédé par son propre malheur, Crake ressentit un élan de sympathie pour le géant. Il savait exactement ce qu'il ressentait. Peut-être était-ce pour cela qu'ils s'étaient aussitôt appréciés la première fois qu'ils s'étaient vus. Chacun avait l'intuition que l'autre était lui aussi une victime tragique de sa propre arrogance.

Malvery s'éclaircit la voix.

— Après ça, j'ai tout perdu, dit-il. Ma licence, ma femme. Je dépensais de l'argent. Je m'en foutais. Et j'ai bu. J'ai bu, encore et

encore, alors que mes réserves d'argent diminuaient et un jour il ne me restait rien. Je pense que c'est à ce moment-là que le cap'taine m'a trouvé.

— Frey ?

Le docteur repoussa ses lunettes rondes et vertes sur son nez large.

— Ouais. Nous nous sommes rencontrés dans un port, je ne me rappelle plus lequel. Il m'a payé des verres. M'a dit qu'il pouvait avoir besoin d'un médecin. Je lui ai répondu que je ne valais plus grand-chose comme médecin et il a dit qu'il s'en foutait, parce que de toute façon, il n'allait pas me payer grand-chose, raconta-t-il avant de s'esclaffer brusquement. C'est tout lui, ça, non ?

Crake sourit.

— Oui, ça lui ressemble.

— Depuis que j'ai tué mon ami, je n'ai plus jamais tenu de scalpel. Je ne crois pas que je pourrais. Mes instruments sont prêts dans l'infirmerie, mais je ne les utiliserai jamais. Je suis bon pour faire des pansements et quelques points, mais je n'aurais jamais assez confiance en moi pour ouvrir un patient. Plus jamais. En vérité, je suis à peine un docteur. Mais ça me va. Parce que j'ai trouvé un foyer dans la Ketty Jay et j'en suis redevable au cap'taine. (Il s'arrêta tandis que Frey criait à l'autre bout du couloir. Un accès de colère traversa son visage et disparut un instant plus tard.) C'est un homme bon, malgré ses défauts. Il a toujours été un ami fidèle.

Crake se souvint alors que Trinica lui avait collé un pistolet contre le visage et que Frey avait donné les codes de son cher appareil plutôt que de voir mourir le démoniste.

— Oui, dit-il. Pour moi aussi.

Crake joignit les mains derrière la tête et s'appuya contre le mur de la cellule. Silo, Harkins et aussi Malvery : Frey avait le don pour ramasser des réfugiés. Certes, ils lui servaient tous d'une certaine manière, mais ils lui étaient également reconnaissants et fidèles, une dette que Crake n'avait remarquée que récemment. Peut-être que les intentions de Frey n'étaient qu'intéressées – il y avait des chances qu'il aime simplement les équipages bon marché –, mais au moins la moitié de ses hommes le considérait comme une sorte de sauveur. Peut-être qu'il n'avait pas besoin d'eux, mais ils avaient besoin de lui. Sans leur capitaine, Silo aurait fini lynché ou serait retourné en esclavage en Samarla, Harkins aurait été obligé d'affronter la vie sans pouvoir voler et Malvery serait resté un alcoolique indigent.

Qu'en était-il des autres ? Lui-même avait déniché un endroit où se cacher tout en gardant de l'avance sur les Entraveurs. Pinn avait trouvé un endroit où on le supportait et où il pourrait éviter indéfiniment la réalité de sa bien-aimée dans sa poursuite illusoire de la richesse et de la célébrité. Et Jez ? Eh bien, peut-être que Jez

cherchait simplement un lieu où on ne lui poserait pas de questions.

Qu'on le veuille ou non, Frey leur avait donné à tous ce dont ils avaient besoin. Il leur avait offert la Ketty Jay.

— « Nous fuyons tous quelque chose » , dit Crake avec ironie.

Malvery avait fait le même constat quelques semaines auparavant, avant qu'ils descendent l'As de Crânes et que tout ceci ne commence. Le docteur éclata de rire en reconnaissant la citation.

Crake leva les yeux vers le plafond de la cellule.

— Je mérite d'être ici, dit-il.

Malvery haussa les épaules.

— Alors moi aussi.

— Y'a pas à mériter ou quoi, dit Silo, sa voix basse sortant du plus profond de sa poitrine. Y'a que ce qui existe, ou pas, et ce qu'on en fait. Le regret, c'est juste une façon de se supporter, de ne pas s'amender. On peut gaspiller toute une vie avec les regrets.

— De sages paroles, dit Malvery en faisant un salut au Murthien. De sages paroles.

Au loin, le capitaine hurla de nouveau.

Au cours de sa vie, Frey s'était fait tirer dessus deux fois, tabasser à de nombreuses reprises par des membres des deux sexes, mordre par des chiens, et une baïonnette dakkadienne lui avait percé les entrailles, mais jusqu'à aujourd'hui il avait toujours cru que la pire douleur du monde provenait des crampes.

Il n'y avait rien de plus affreux pour lui que de se réveiller au milieu de la nuit avec cette sensation révélatrice de raideur qui remontait comme une lame le long de ses mollets. Cela arrivait habituellement après une soirée à boire du rhum ou lorsqu'il avait pris trop de gouttes d'éclat, mais sur la couchette étroite dans ses quartiers, il s'allongeait souvent dans de mauvaises positions et se coupait la circulation dans une jambe ou dans l'autre, même lorsqu'il était complètement sobre.

Les pires instants étaient les quelques secondes avant que la douleur arrive. Il avait toujours le temps d'essayer de bouger et d'éviter que la souffrance l'atteigne. Cela ne marchait jamais. La crise inévitable qui suivait le laissait pantelant, en train de se tordre sur sa couchette en se tenant la jambe. Cela s'achevait invariablement de la même façon : il frappait les bagages dans le hamac au-dessus et un amas de valises et de linge sale lui tombait dessus.

Au bout du compte, après le chaos de la douleur déconcertante et imméritée, le soulagement qui suivait était si doux que le traumatisme qui précédait valait presque la peine d'être subi. Il restait allongé à demi enterré sous les bagages, haletant, et remerciant quiconque l'écoutait d'être encore en vie.

Frey savait depuis longtemps que la brusque contraction des

muscles de son mollet pouvait lui procurer une douleur intense. Aujourd'hui, ses tortionnaires lui avaient fait connaître les joies de l'électrocution. Ce n'était plus seulement sa jambe qui se paralysait, mais son corps tout entier.

S'il survivait à cela, décida le capitaine, il devrait revoir sa définition de la douleur.

Souffrance aveugle, atroce ; son dos se cambrant involontairement ; muscles si contractés qu'ils risquaient de lui briser les os ; dents si serrées et mâchoire crispée en une grimace.

Et la douleur disparue. Le plaisir était tel qu'il avait envie de fondre en larmes. Il s'affaissa sur la chaise autant que ses entraves le lui permettaient, de la sueur coulant de son front, la poitrine se soulevant.

— Tu as envie d'avoir mal ? C'est ça ? demanda son tortionnaire.

Frey leva la tête avec difficulté. L'homme le regardait avec sérieux, ses grands yeux gris emplis de sympathie et de compréhension. C'était un type charmant, à la mâchoire carrée et soigné, qui portait un uniforme bleu clair et bien repassé, arborant les couleurs ducales de Lappin.

— Tu devrais essayer, dit Frey en s'efforçant d'afficher un sourire féroce. Ça donne un sacré coup de fouet.

Le garde qui se trouvait près de la porte – un homme solidement charpenté portant le même uniforme que son collègue – s'amusa de cette remarque avant de se rendre compte qu'il n'était pas censé sourire. Le tortionnaire exprima sa désapprobation et secoua la tête. Il s'approcha de la machine à côté de la chaise de Frey, un engin de métal à l'aspect menaçant, aussi grand qu'un meuble et dont la façade était couverte de boutons de réglage et de jauges en demi-cercles.

— Visiblement, le coup de fouet n'est pas assez fort, dit-il en tournant un des boutons de quelques graduations.

Frey s'arc-bouta. Ce qui ne servit à rien.

On aurait dit que la douleur n'allait jamais s'arrêter, jusqu'à ce qu'elle le fasse. La pièce redevint nette. Il avait toujours imaginé les salles de torture comme des endroits humides et ressemblant à des cachots, mais celle-ci était propre et froide. Elle ressemblait plus à un cabinet de médecin qu'à une cellule. Les lumières électriques étaient brillantes et crues. Il y avait toutes sortes d'instruments sur des plateaux ou des meubles, près de casiers remplis de bouteilles et de médicaments. Seule la porte métallique, avec sa fente de visionnage, dévoilait la vraie nature de l'endroit.

Les aveux étaient posés sur une petite table devant lui, un stylo à côté d'eux. Le tortionnaire les lui avait obligeamment lus, la veille, avant de commencer. C'était plus ou moins ce à quoi il s'attendait : « Moi, Frey, avoue tout ce bordel. J'ai conspiré avec mon équipage pour

tuer le fils de l'archiduc parce que nous sommes de méchants rapaces, puis nous nous sommes bien marrés ensuite. C'était mon idée et celle de personne d'autre, surtout pas celle du duc Grephen ou de Gallian Thade, qui sont tous les deux dénués de défauts, restent de fidèles sujets de notre chef vénéré et dont les selles sentent la rose et l'amande, etc. »

Le tortionnaire prit le stylo et le lui tendit.

— Finissons-en, Darian. Pourquoi lutter ? Tu sais que tu ne pourras pas t'en sortir. À quoi bon faire des dernières heures de ta vie un enfer ?

Frey cilla à cause de la sueur qui lui coulait dans les yeux et regarda d'un air morne le stylo. Pourquoi ne signait-il pas ? Ce n'était qu'une formalité. Dès que Grephen arriverait avec un juge, ils seraient forcément jugés et pendus, mais peut-être pas dans cet ordre.

Mais il refusait. Il ne signerait pas cette feuille afin de ne pas leur faciliter la vie. Parce qu'il se battrait pour chaque instant qu'il lui restait et ferait durer la moindre étincelle de vie qu'il possédait encore.

Se confesser reviendrait à abandonner. Il ne résistait pas dans l'espoir de parvenir à quoi que ce soit ; il résistait simplement pour résister. Peu importait la futilité de tout cela. Il s'en voulait d'être arrivé si près, d'avoir presque extirpé son équipage de la situation où il l'avait placé. Cela le mettait dans une colère noire.

Alors il savourait les petites victoires qui lui restaient. Quelle que soit la manière dont elle y était parvenue, Jez s'était échappée en emportant la Ketty Jay. Le fait que Grephen ne revienne pas immédiatement pour disposer de ses prisonniers laissait entendre que Trinica Dracken avait oublié de lui mentionner qu'elle avait perdu la Ketty Jay en chemin. Involontairement, Dracken leur avait fait gagner du temps.

Il l'avait donc embarrassée pour la deuxième fois. Et cela le consolait. Il n'avait pas manqué de remarquer que Trinica gardait son compas et ses cartes près d'elle à tout moment désormais. Elle les avait dans la navette qui les avait amenés de l'Accès de Délire jusqu'à l'aire d'atterrissage de Mortengrace. Elle avait peur qu'on les lui vole de nouveau et ne voulait pas les laisser dans sa cabine.

De petites victoires, certes, mais des victoires tout de même.

Il n'espérait pas le retour de Jez. C'était non seulement stupide, mais elle n'avait aucune raison de le faire. Ils n'étaient qu'un équipage comme tous ceux auxquels elle avait appartenu auparavant. Malgré son efficacité dans le travail, elle semblait constamment se tenir à l'écart, en restant dans sa cabine la plupart du temps. Il n'avait pas l'impression qu'elle les aimait particulièrement et ne s'attendait pas qu'elle fasse preuve de beaucoup de loyauté. Après tout, il avait fait

d'elle un hors-la-loi alors qu'elle venait tout juste de les rejoindre.

Mais la Ketty Jay avait survécu, et avec un nouveau capitaine à la barre. Ça allait à Frey. S'il ne pouvait pas l'avoir, il était heureux qu'elle soit à quelqu'un d'autre et il avait toujours apprécié sa petite navigatrice. Il se demandait toujours comment Jez avait fait et se consolait du fait qu'il n'aurait pas à se poser la question encore longtemps.

J'imagine que Slag s'en est sorti aussi, se dit-il. Je me demande comment il va s'entendre avec son nouveau capitaine.

— Signe ! le pressa son persécuteur en lui fourrant le stylo dans la main.

Frey le prit.

— Donne-moi la feuille, dit-il.

Les yeux du tortionnaire s'illuminèrent aussitôt. Il rapprocha la table pour que le capitaine puisse écrire dessus. Les menottes de cuir qu'il portait étaient attachées à des sangles qui lui offraient quelques centimètres de liberté. L'homme pensait sans doute qu'on ne pouvait pas souffrir convenablement sans avoir un peu d'espace pour se tordre de douleur.

— Un peu plus près. Je ne l'atteins pas, dit Frey. (Le tortionnaire s'exécuta.) Tu peux tenir la feuille ? Ce n'est pas facile d'une seule main.

L'homme lui adressa un sourire encourageant en tenant la feuille pour qu'il puisse signer. Son rictus s'effaça lorsque Frey planta le stylo dans la partie charnue entre son pouce et son index.

Un troisième fonctionnaire en uniforme entra en trombe dans la pièce et resta hébété par la vue qui s'offrait à lui. Le tortionnaire arpentait la salle en hurlant et en se tenant la main blessée d'où dépassait encore le stylo. Le garde à la porte n'en pouvait plus de rire. Frey avait roulé les aveux en boule et il essayait de les mettre dans sa bouche pour les manger, mais sans y parvenir. Il s'arrêta, un air coupable sur le visage, lorsque les yeux du nouveau venu tombèrent sur lui, puis il laissa choir la feuille.

— Qu'est-ce que tu veux ? hurla le tortionnaire lorsqu'il eut repris son souffle.

— Tu peux arrêter maintenant, dit le nouveau.

— Mais il n'a pas avoué !

— Nous allons écrire d'autres aveux et signer pour lui. Le duc est revenu avec un juge. Il veut en terminer.

— Tu peux me donner une heure ? supplia le tortionnaire en voyant sa chance de se venger s'évanouir.

— Je dois l'emmener immédiatement, insista le nouveau. Détache-le de cette chaise. Il vient avec moi.

Le ciel était bleu. Pur, sans nuage, parfait. Frey plissa les yeux face

au soleil et sentit l'astre lui réchauffer le visage. C'est incroyable, se dit-il, que la côte nord du continent soit prise dans les glaces et qu'il fasse tout de même beau ici au sud. La Vardia était si grande, sa frontière nord perçait le cercle arctique et sa limite sud atteignait presque l'équateur. Il avait toujours cru que l'hiver était la saison la plus sinistre ; mais comme pour tout, supposait-il, cela dépendait du point de vue.

Le lieu choisi pour son exécution se trouvait derrière la caserne, une cour où la milice pratiquait ses exercices. Un général pouvait surveiller les opérations depuis la petite plate-forme qui se trouvait en son centre. Le drapeau ducal flottait d'un réverbère en fer forgé qui se dressait au milieu. Des bras décoratifs portaient de ce lampadaire. On y accrochait des fanions, mais aujourd'hui, on les avait enlevés et une corde lancée par-dessus un des bras formait une potence rudimentaire. Le bout de la corde entourait le cou de Frey. Un bourreau – un ogre immense et en sueur qui portait une chemise mince et cintrée sur son ventre énorme – attendait de tirer dessus pour la tendre.

Une petite foule s'amassait devant lui. Il y avait une vingtaine de miliciens, un juge, le duc et deux témoins : Gallian Thade et Trinica Dracken. Sur un des côtés se trouvait un chariot à barreaux. Le reste de l'équipage était enfermé à l'intérieur de cette cage sur roues. Ils étaient inhabituellement moroses. Le sérieux de la situation avait fini par les atteindre. Même Pinn comprenait désormais. Ils allaient regarder leur capitaine mourir. Personne n'avait envie de plaisanter.

Il s'était toujours demandé de quelle manière il affronterait la mort. Pas le choc rapide et mouvementé d'un duel au pistolet, mais la fin lente, réfléchie et prolongée d'une exécution. Il n'aurait jamais imaginé être si serein. Le vent fit remuer une mèche de cheveux sur son front ; le soleil brillait sur ses joues. Il avait envie de sourire.

Le Darian qu'ils étaient sur le point de tuer n'était pas celui qu'ils avaient piégé afin qu'il paie pour leurs crimes. Cet homme-là était un raté, quelqu'un qui allait de crise en désastre selon les caprices du destin. Il s'estimait fier d'être meilleur que les ordures des bas-fonds du milieu pirate et ne voulait rien de plus.

Au moins, il les avait surpris. Il s'était retourné et s'était battu alors qu'ils s'attendaient qu'il fuie. Il s'était évadé et s'était montré plus malin qu'eux à plusieurs reprises. Il avait transformé une bande de fainéants perturbés en quelque chose qui ressemblait à un équipage. On raconterait comment ils avaient échappé à la célèbre Trinica Dracken dans un hangar de Rabban. La rumeur se propagerait. Dans toute la Vardia, les flibustiers entendraient parler de Darian Frey et de son appareil, la Ketty Jay. Il avait presque dévoilé une conspiration osée contre la famille régnante du pays, impliquant un duc de Vardia, le légendaire capitaine pirate Orkmund et le puissant culte des

Éveilleurs.

Seul un revers de fortune de dernière minute l'en avait empêché. Trinica avait fait préalablement des copies des cartes qu'il avait volées. Sans le compas, elle était incapable de traverser les champs de mines qui protégeaient Chutes Libres, mais elle pouvait attendre à l'endroit où elle savait qu'il émergerait.

Une petite bévue. Mais il les avait tout de même engagés dans une sacrée poursuite. Ils l'avaient peut-être attrapé, mais il avait néanmoins l'impression d'avoir gagné.

Il regarda les visages derrière les barreaux : Malvery, Crake, Silo, Harkins... même Pinn. Il était surpris de s'apercevoir qu'il était triste de les quitter. Il ne voulait pas que tout s'arrête là. Il commençait tout juste à s'amuser.

Frey avait cessé d'écouter la liste des crimes et des accusations que lisait le juge. Les préliminaires n'avaient aucune importance. Il ne pensait qu'à ce qui allait arriver. La mort était inévitable. Il l'acceptait et restait calme. Ses mains étaient attachées devant lui et une vingtaine de gardes étaient prêts à le truffer de plomb s'il tentait de s'échapper.

Mais il lui restait une carte à jouer. Le monde se souviendrait de lui, c'était sûr. Peut-être qu'ils n'apprendraient jamais la vérité, mais ils connaîtraient son nom.

Le juge, une vieille relique à la vue mauvaise et qui tombait déjà en poussière, acheva ses divagations et leva les yeux en ajustant ses lunettes.

— La peine de mort a été prononcée, dit-il d'une voix monotone. La tradition permet au prisonnier de faire une dernière requête. Le prisonnier en a-t-il une ?

— Oui, dit Frey. Pour être honnête, je trouve un peu insultant que le duc n'ait même pas pu me fournir une potence décente pour ma pendaison. Je demande une autre méthode d'exécution.

Le visage cireux du duc Grephen s'empourpra de colère. Les yeux noirs de Trinica observèrent le prisonnier avec curiosité.

— J'aimerais être décapité avec mon propre sabre, dit Frey.

Le juge regarda le duc. Grephen écarta une mèche de cheveux blonds et raides de son front et souffla.

— Je n'y vois pas d'objection, dit le juge avec méfiance, au cas où le duc y trouverait à redire.

— Allez chercher son sabre ! cria Grephen.

Un des gardes s'empressa d'obéir.

Frey regarda le duc calmement. Même dans son uniforme, il ressemblait à un enfant gâté. Ses yeux profondément enfoncés dans leurs orbites luisaient d'une rancune puérile. Le capitaine présumait qu'il s'agissait d'un homme froid et dépourvu d'humour. Il avait tué

des dizaines de personnes à bord de l'As de Crânes, rien que pour atteindre le fils de l'archiduc et afin de faire porter le chapeau à quelqu'un d'autre. Frey ne pensait pas que cela le touchait le moins du monde. Le peu de chaleur qu'il possédait était réservé à la Grandâme.

Près de lui se trouvait Gallian Thade, avec son visage anguleux, son nez crochu et sa barbe noire pointue. Alors que le duc était mou et grassouillet, lui était tout en arêtes affûtées. Thade le regardait avec suffisance. Il attendait depuis longtemps que l'homme qui avait défloré sa fille reçoive son châtiment.

Et il y avait Trinica. Il ne parvenait pas à deviner ses pensées. Son visage d'un blanc spectral ne révélait rien. Se réjouissait-elle de le voir mourir ? Parviendrait-elle enfin à fermer le chapitre de sa vie qui avait commencé avec lui ? Ou se rappelait-elle les moments plus tendres de leur passé, en se demandant si elle avait bien agi en l'amenant ici ?

Grephen avait détruit l'As de Crânes ; Thade avait désigné Frey comme bouc émissaire ; Trinica l'avait attrapé.

À ses yeux, tous méritaient de mourir. Mais il n'aurait le temps d'en tuer qu'un. Et il avait déjà choisi sa cible.

Le garde revint de la caserne avec son sabre. Grephen le prit et l'examina avant de le donner au bourreau. Celui-ci passa le pouce avec admiration sur la lame, puis siffla entre ses dents lorsqu'il se coupa le bout du doigt.

— Tu peux m'enlever ça ? demanda Frey en bougeant les épaules pour désigner la corde.

Le bourreau cala le sabre dans sa ceinture et ôta la corde d'une main tout en se suçant le pouce de l'autre.

— Agenouille-toi, mon vieux, dit-il.

Frey obtempéra sur la plate-forme de bois, au pied du réverbère. Il remua ses poignets retenus par une corde et fit tourner son cou.

Il regarda la cage où son équipage était emprisonné. Dès qu'il serait mort, ses hommes le suivraient. Pinn avait l'air hébété. Le regard de Crake était tragique. Silo restait impénétrable tandis qu'Harkins, blotti dans un coin, détournait les yeux. Malvery lui adressa un sourire contrit et leva un pouce. Frey acquiesça en silence, le remerciant de son soutien.

— La peine de mort par décapitation, dit le juge, sera exécutée sous le regard de ces éminents témoins.

Le bourreau sortit le sabre et visa en appliquant la lame contre la nuque de Frey.

— T'inquiète pas, hein ? dit-il. Il me suffira d'un coup.

Frey inspira. Un coup. Il imagina la lame qui retombait. Il se vit baisser une épaule, rouler et lever les mains vers l'épée dans laquelle était emprisonné un démon pour qu'elle coupe ses liens. Il la vit bondir des mains du bourreau pour qu'il s'en empare. Il imagina la

surprise sur le visage de Grephen tandis qu'il la lançait depuis le podium. Il vit sa pointe s'enfoncer dans le ventre gras du duc.

L'épée savait toujours ce qu'il voulait. Il périrait sans doute sous une pluie de balles, mais l'homme à l'origine de ses malheurs disparaîtrait avec lui. Et la Vardia tout entière saurait comment le duc Grephen était mort des mains d'un petit flibustier insignifiant qui s'était, dans ses derniers instants, montré plus malin que lui.

— Tue-le, dit Grephen.

Le bourreau leva le sabre. Frey ferma les yeux.

Prêt...

La lame trembla et il crut entendre les harmonies du démon bloqué à l'intérieur.

Prêt...

Puis une voix forte cria :

— STOP!

Les doutes de Kedmund Drave – Frey donne sa version – Le problème épineux des preuves – Mort dans la cour

La voix qui venait d'interrompre l'exécution appartenait à Kedmund Drave, le plus redoutable des Chevaliers séculaires. Frey l'avait vu pour la dernière fois allongé sur l'aire d'atterrissage à La Crique de Tarlock, après lui avoir vidé son fusil dans la poitrine. Son armure moulée et pourpre ne portait pas de trace de cette rencontre lorsqu'il traversa la cour vers le duc Grephen, son épaisse cape noire flottant autour de lui.

À ses côtés se trouvaient Samandra Bree et Colden Grudge. Frey les reconnut d'après leurs ferrotypes. Samandra portait la tenue qui l'avait rendue célèbre : des bottes et un manteau usé, un pantalon large et un tricorne posé sur la tête. Grudge, en comparaison, ressemblait plus à un singe. Cheveux hirsutes et barbe de trois jours, il n'était qu'une masse imposante à l'armure sale que les plis d'une cape à capuche couvraient à peine. Son canon automatique cliquetait contre son dos. Peu d'hommes auraient pu porter une arme aussi grande et encore moins tirer avec.

— Que se passe-t-il ici ? demanda Drave en avançant à grands pas vers le duc.

Ils auraient difficilement pu être plus différents : l'aristocrate doux et gâté dans son uniforme bien repassé et la silhouette d'acier du Chevalier, les cheveux gris tondus à ras, le cou et les joues couverts d'horribles cicatrices.

Grephen se calma, surmonta l'intimidation physique et tenta d'asseoir son autorité ducale.

— Ces hommes sont des pirates, dit-il. Ils ont été condamnés à mort. J'ignorais qu'il existait une loi empêchant un duc de s'occuper des pirates dans son propre duché. Comme vous pouvez le voir, il y a ici un juge pour garantir que tout ceci est légal.

Drave dévisagea le vieil homme de loi qui commençait à devenir nerveux.

— Je vois, dit-il doucement. J'imagine que le procès a été exhaustif et juste.

Grephen se hérissa.

— Rappelez-vous à qui vous vous adressez, messire. Vous agissez

peut-être au nom de l'archiduc, mais même lui sait respecter ses ducs.

— Je ne suis pas ici pour des histoires de respect, lança Drave d'un ton hargneux avant de se tourner vers le juge. Je suppose qu'il y a eu un procès.

Le juge jeta un regard en coin à Grephen et sa gorge se serra.

— On m'a fait venir ici pour surveiller l'exécution. Le duc m'a assuré que leur culpabilité ne faisait aucun doute.

— Vous avez obtenu des aveux, alors ? demanda Drave à Grephen.

Frey sourit. Ils n'avaient pas eu le temps de rédiger et de signer une autre confession après qu'il a détruit la dernière.

— Ils ont été capturés la main dans le sac en plein acte de piraterie, déclara Grephen, rouge de colère. Il n'y avait nul besoin d'aveux ou de procès. J'ai exercé mon autorité ducale, comme j'en ai le droit. De toute façon, ils ont avoué.

— Que dalle ! cria Malvery de sa cage. Il ment !

— Toi, ta gueule ! tonna Colden Grudge en pointant un doigt charnu vers le docteur.

— Nous sommes innocents ! rajouta gaiement Pinn.

Pendant un moment, sa foi en une intervention de dernière minute avait vacillé ; mais à présent qu'elle avait lieu, le monde tournait de nouveau rond pour le jeune pilote.

Drave tourna les yeux vers Trinica.

— Trinica Dracken. Tu as capturé ces hommes ?

— Oui.

— Tu sais pour quels crimes ils sont recherchés ?

— Oui.

— Et c'est le duc qui t'a engagée pour les attraper ?

— Oui.

— Alors il doit savoir pour quels crimes ils sont recherchés.

Trinica regarda Grephen de ses yeux noirs dépourvus d'émotion.

— Je pense, dit-elle.

Drave se tourna vers Grephen.

— Et donc, duc Grephen, pourquoi avez-vous cru bon d'exécuter ces prisonniers vous-même au lieu de les livrer à l'archiduc pour un procès public ? Après tout, ce n'est pas votre fils qui a été tué.

Grephen s'était mis à transpirer, ses cheveux souples s'étaient raidis. Il regarda Gallian Thade, mais celui-ci ne pouvait pas l'aider.

— Je peux répondre à cette question, cria Frey.

Il était toujours agenouillé sur la plate-forme, le bourreau debout près de lui, son sabre à la main.

— Ferme-la, criminel ! cria Grephen.

Drave plissa les yeux en regardant pour la première fois l'homme qui avait failli le tuer quelques semaines plus tôt. Frey se demanda si la méchanceté dans ses yeux lui vaudrait de mourir ou si le Chevalier

allait lui donner la chance dont il avait besoin. Pendant un long moment, Drave ne dit rien, puis il leva une main.

— Laissez-le parler. J'aimerais entendre ce qu'il a à dire.

Frey embrassa la cour du regard. Tous les yeux étaient posés sur lui à présent. Les gardes dans leur uniforme bleu clair s'observèrent avec nervosité. Grephen paraissait malade de peur. Ils croyaient qu'il ne s'agirait que d'une simple exécution ; ils se rendaient compte à présent que c'était plus complexe.

— Je peux me lever ? demanda Frey. Je commence à avoir mal aux genoux dans cette position.

Drave lui fit signe de se mettre debout. Le bourreau recula d'un pas.

— Dépêche-toi, dit le Chevalier. Et que ce soit convaincant. Je vais aller au fond des choses, mais je ne vais pas te mentir, Darian Frey : j'aimerais te voir mort, comme tout le monde.

Frey se leva. Il était encore possédé par cette étrange sensation de calme qui s'était emparée de lui au moment où il pensait qu'il allait mourir. C'était comme si son corps n'arrivait pas à croire qu'il puisse bénéficier d'un sursis.

— Alors, je vais faire simple, dit-il. Le duc Grephen compte renverser l'archiduc. Il est financé par les Éveilleurs qui veulent que l'archiduc soit destitué à cause des mesures politiques qu'il prend avec sa femme pour limiter leur pouvoir. Ils savent que Grephen est dévot et qu'il agira en leur faveur, une fois au pouvoir.

— Ce sont des mensonges ! cria le duc, mais Frey poursuivit tout de même.

— Les Éveilleurs n'ont pas d'armée, et Grephen ne commande pas assez de troupes pour défier la Marine de la Coalition. Ils ont donc levé une armée de pirates et de flibustiers, payés avec l'or des Éveilleurs. Elle est cachée au port de Chutes Libres, attendant le signal d'attaquer Thesk et de détrôner l'archiduc. Pour autant que je sache, ce signal ne va pas tarder.

— Et qu'est-ce que cela a à voir avec la destruction de l'As de Crânes et la mort de Hengar ? demanda Drave.

— La mort de Hengar était un préliminaire. Ils voulaient s'assurer que les dissidents n'aient plus personne à soutenir. Il aurait été le seul survivant de la famille Arken à pouvoir hériter du titre de son père après la mort de celui-ci. Sa liaison secrète avec une Samarlienne leur a donné l'occasion de se débarrasser de lui en faisant croire à un accident. Hengar était celui qui jouissait de la popularité ; en le tuant et en propageant l'information sur sa liaison, ils faisaient passer la famille de l'archiduc pour malhonnête et immorale. Ainsi, après le coup d'État, ils auraient pu prétendre qu'il s'agissait d'une révolution destinée à déposer un régime corrompu, exactement comme les ducs

lorsqu'ils ont renversé la monarchie.

— C'est de la pure invention ! cria Grephen. Je ne vais pas rester là à écouter un pirate et un meurtrier me calomnier.

— Je peux le prouver, dit Frey. Je suis allé à Chutes Libres et j'ai vu l'armée qui attend là-bas. Je sais comment s'y rendre. (Il planta son regard dans celui de Kedmund Drave.) Je peux vous y emmener.

Drave ne détourna pas les yeux.

— En échange de la grâce, j'imagine.

— Une grâce ? hurla le duc, mais personne ne releva.

— Pour mon équipage et moi, dit Frey. L'As de Crânes était piégé avec des explosifs. N'importe quel mécanicien pourrait vous dire qu'il est quasiment impossible de détruire un aéronef de cette taille avec les canons installés sur mon appareil. Nous avons été piégés pour porter le chapeau et que personne ne suspecte que cela faisait partie d'un plan plus vaste. Ils espéraient que nous serions tués avant de découvrir ce qui se tramait et que nous ne pourrions donc le raconter à personne. (Il leva ses mains attachées et pointa un doigt vers l'autre côté de la cour.) C'est Gallian Thade qui nous a piégés. Il est impliqué lui aussi.

Thade ne dit rien, mais jeta un regard assassin.

— Vous allez le croire sur parole lorsqu'il vous explique quelle sorte d'armes il a à son bord ? bafouilla Grephen.

— Je sais de quel type d'armes est pourvu son appareil, dit Drave. Nous l'avons en notre possession.

Le cœur de Frey manqua un battement. Cela ne pouvait signifier qu'une chose : Jez. Elle était allée trouver les Chevaliers séculaires et leur avait expliqué ce qu'il se passait. Une réelle lueur d'espoir s'alluma en lui.

— Il joue la montre ! l'accusa Grephen. Il vous fait marcher. Vous n'envisagez pas vraiment de le laisser vous guider partout en Vardia à la recherche d'un port pirate mythique ?

Drave regarda Frey.

— C'est ça que tu fais ? Tu joues la montre ?

— Si vous me permettez..., dit Frey.

Il fourra les mains dans son pantalon et se tripota l'entrejambe. Plusieurs gardes levèrent leurs armes vers lui. Samandra Bree haussa un sourcil.

Au bout d'un moment, il sortit une feuille de papier pliée très serré et la tendit sur le podium. Drave l'observa, puis adressa un hochement de tête à Samandra.

— Moi ? protesta-t-elle avant de rouler des yeux et gémir. Très bien !

Elle prit délicatement le papier des mains de Frey, en le touchant le moins possible.

— Il était là-dedans depuis des jours, hein ?

— Depuis que Dracken nous a capturés, dit le capitaine en lui faisant un clin d'œil. Heureusement qu'ils ne nous ont pas fouillés de près.

Samandra plissa son joli nez.

— Beurk.

Elle donna la feuille à Drave, qui la déplia, sans se soucier, visiblement, de sa moiteur ni de son odeur.

— C'est une page du registre du capitaine de port de Chutes Libres. Il y a son nom et son titre inscrit dans le coin, en bas, lui expliqua Frey.

— Je vois ça, dit Drave avant de retourner la feuille. Mais je ne vois nulle mention de la Ketty Jay.

— Nous ne nous appelions pas la Ketty Jay, à ce moment-là. Cela aurait été un peu idiot avec la moitié de la Vardia qui voulait nous capturer ou nous tuer.

— Comme c'est pratique ! pavoisa Grephen.

— Je ne vous le montre pas pour prouver que j'y étais. Le fait que vous le teniez dans vos mains est bien une preuve que j'y étais, répondit Frey. Le nom qui devrait attirer votre attention est le Moment de Silence. Si vous regardez son dossier, vous découvrirez qu'il s'agit d'un aéronef appartenant aux Éveilleurs. La signature correspond à celle du capitaine. C'était l'appareil qui a amené l'or des Éveilleurs à Chutes Libres pour financer l'armée.

Grephen commençait à avoir du mal à respirer.

— Ce... ce morceau de papier ne prouve rien ! Il est falsifié !

Beaucoup d'histoires circulaient à propos de Kedmund Drave. Comme tous les Chevaliers séculaires, il possédait sa propre légende. Un des récits les moins déplaisants prétendait qu'il pouvait dire si un homme mentait rien qu'en observant ses yeux. C'était ce qu'il faisait à présent : il avait plongé son regard pénétrant dans les pupilles du duc.

Grephen recula d'un pas.

— Vous allez croire un condamné plutôt qu'un duc ?

— Un duc qui ne m'a toujours pas expliqué pourquoi il voulait exécuter ces prisonniers en sachant pertinemment qu'ils auraient dû être emmenés devant l'archiduc pour être jugés.

— C'est ridicule ! cria Grephen en battant des bras. Je n'ai pas à vous répondre ! Je n'ai à répondre à personne d'autre qu'à l'archiduc dans mon propre duché.

— Nous agissons en son nom, dit Drave. Et vous allez me répondre !

— Allez, Grephen ! dit Frey en se moquant. Dites-lui pourquoi vous voulez ma mort ! Parlez-lui d'Orkmund et de tous ses amis pirates !

— Et toi ! hurla Grephen en menaçant le prisonnier d'un doigt

tremblant. J'en ai assez de toi. (Il regarda le bourreau, toujours debout sur le podium, le sabre de Frey à la main, et ordonna :) Tue-le !

Deux fusils à levier surgirent de sous le long manteau de Samandra Bree et visèrent le bourreau.

— Si tu lèves ce sabre, tu y passeras le premier, dit-elle.

L'homme ne bougea pas et son regard alla du duc aux deux canons pointés sur lui. Frey n'avait aucun doute sur ce qui se montrerait le plus convaincant.

Les gardes du duc s'agitaient, mal à l'aise, à présent. Ils lui étaient fidèles et n'appréciaient pas de le voir malmené. Colden Grudge, percevant la tension, écarta sa cape pour pouvoir accéder facilement aux haches à doubles lames accrochées à sa ceinture.

— Votre Grâce, je crois que vous feriez mieux de venir avec moi, dit Drave, jusqu'à ce que nous puissions vérifier votre innocence.

— Vous m'arrêtez ? dit Grephen d'une voix entrecoupée.

Il regarda à droite et à gauche, les yeux saillants, comme un animal acculé cherchant une échappatoire. Le vieux juge avait déjà battu en retraite et s'était écarté du duc.

— Votre Grâce ! lança Thade en lisant la panique sur le visage de son camarade. Calmez-vous !

— Je requiers le plaisir de votre présence de la part de l'archiduc, insista fermement Drave. Vous ne serez pas enfermé. Nous devons simplement nous assurer que vous ne vous enfuyez pas. Si ces accusations sont fausses, vous n'avez pas à vous inquiéter.

— Pas à m'inquiéter ? cria-t-il. Je suis un duc ! Ventre-saint-gris ! je suis un duc de Vardia ! Vous ne pouvez pas me traiter de la sorte chez moi ! (Il hésita, le souffle coupé, comme choqué par l'énormité de ce qu'il s'apprêtait à faire. Puis il se tourna vers le capitaine de la garde et hurla :) Emparez-vous d'eux. Arrêtez ces Chevaliers !

Le chaos s'empara de la cour. La milice déferla sur les Chevaliers. Les fusils de Samandra Bree crachèrent et deux hommes tombèrent en arrière dans un nuage de sang. Colden Grudge frappa avec ses haches et coupa des membres et des doigts. Kedmund Drave se déplaça plus vite que l'on aurait pu l'imaginer pour quelqu'un de sa carrure et portant une telle armure. Il échappa à deux hommes qui tentaient de le saisir avant de faire parler ses pistolets. En quelques secondes, l'espace devant la potence improvisée de Frey devint un champ de bataille où les miliciens essayaient d'écraser les Chevaliers séculaires et où ces derniers ripostaient en n'hésitant pas à tuer.

Le bourreau resta bouche bée. Frey se tourna vers lui et tendit les mains dans sa direction.

— Coupe les cordes ! dit-il en s'adressant davantage au sabre qu'à l'homme qui le tenait.

La lame bougea de sa propre initiative et fendit l'air pour trancher

les liens entre les poignets de Frey. Aussitôt les mains du capitaine libérées, l'arme s'envola des paumes du bourreau pour aller dans les siennes. Une seconde plus tard, Frey pointait le bout de sa lame contre la gorge de l'exécuteur désorienté, les yeux écarquillés par l'incompréhension. Le pirate lui décocha un bon coup de pied entre les jambes. Ses globes oculaires saillirent de leurs orbites et il s'effondra doucement jusqu'au sol.

Pinn applaudissait depuis la cage. Crake désigna quelque chose à Frey et hurla :

— Dracken s'enfuit !

Le capitaine leva les yeux. La mêlée dans la cour était devenue encore plus féroce. Les Chevaliers étaient surpassés par le nombre, mais ils n'abandonnaient pas. Plusieurs corps ensanglantés étaient étendus par terre. La milice avait cessé d'essayer de les capturer et se battait à présent pour les tuer, mais leurs fusils étaient difficiles à manier dans un espace aussi réduit. Certains avaient opté pour les pistolets et les couteaux. Les Chevaliers esquivait les balles et les lames avec une sauvagerie experte et leurs adversaires ne parvenaient pas à les atteindre.

Derrière ces affrontements, Frey voyait Trinica Dracken. Elle fuyait vers les portes qui menaient dans la caserne, à l'extérieur de la cour. Le duc Grephen s'écartait du groupe d'hommes qui combattait les Chevaliers. Il semblait hébété, effaré par le carnage qu'il avait déclenché. Par mégarde, il s'approcha trop près de la cage où l'équipage de la Ketty Jay était emprisonné et Malvery tendit ses bras épais et l'attrapa pour le ramener contre les barreaux.

— Je tiens celui-là, cap'taine ! hurla le docteur tandis que Frey sautait de la plate-forme pour se lancer à la poursuite de Trinica.

Il fonça dans la cour alors qu'elle disparaissait derrière une porte. Du coin de l'œil, il vit Gallian Thade qui se précipitait vers cette même ouverture. L'aristocrate s'était visiblement dit que l'idée de Trinica était la bonne et il avait abandonné son duc, bien décidé à s'échapper.

Les deux hommes traversaient la cour en sprintant et il sembla, pendant un instant, qu'ils allaient atteindre leur destination en même temps. Mais Frey vit alors Kedmund Drave lever son pistolet et tirer à travers la foule de corps qui l'entourait. Thade trébucha dans sa course et son élan le fit tomber. Son visage se relâcha et il s'écrasa au sol dans un nuage de poussière, sa belle veste trouée et tachée de sang.

Frey continua à courir, craignant qu'une balle atteigne son dos à tout moment. Mais Drave était trop occupé à tenter de se garder en vie pour perdre une seconde de plus à s'occuper de quelqu'un d'autre. Pinn et Malvery applaudirent alors que Frey passa la porte ouverte, sortit de la cour et entra dans les froids couloirs de pierre de la caserne.

Trinica venait juste de disparaître au bout du corridor et il la prit en chasse. Son compas et ses cartes étaient les seules preuves qui lui permettraient de négocier ; si elle s'échappait avec, son équipage et lui seraient pendus pour leur crime. En tournant au bout du couloir, il aperçut de nouveau sa silhouette noire et ses cheveux blancs mal coupés. Elle entendit ses pas et se retourna. Dans ses yeux, il ne lut rien, pas même de la surprise. Elle prit un nouveau virage et disparut.

Frey courait, balançant les bras, son sabre fendant l'air. La caserne était déserte et l'écho de ses pas résonnait contre les murs. Il obliqua au même endroit que Trinica.

Elle était là, à quelques mètres, son pistolet pointé sur lui. Frey eut un instant d'affreuse surprise et elle lui tira dessus.

Les coups de feu furent assourdissants. Il n'eut même pas le temps de s'arrêter complètement avant qu'elle presse la détente deux fois, quasiment à bout portant. L'élan de Frey fut brusquement coupé. Il chancela sur les talons et tomba à la renverse.

Trinica se désintéressa de lui avant qu'il touche le sol. Elle rangea son pistolet dans son étui et se remit à courir, n'ayant guère envie de gâcher la moindre seconde avec du sentimentalisme.

Frey entendit les pas de Dracken s'évanouir dans le couloir. Sa poitrine se souleva. Son corps et son esprit sortirent peu à peu de leur état de choc.

Il s'appuya sur ses coudes et se toucha le torse, incrédule.

Il n'y avait pas de trous dans sa chemise. Il n'était pas blessé. Il se leva et regarda autour de lui comme s'il allait y trouver une réponse.

Je ne suis pas mort, se dit-il avec stupeur. Pourquoi ne suis-je pas mort ?

Une seule idée s'imposa à son esprit. Il baissa les yeux sur la main qui tenait encore son sabre.

La lame hantée par un démon avait détourné les balles.

— Je ne savais pas qu'elle pouvait faire ça, murmura-t-il en la regardant, émerveillé. (Elle n'était même pas abîmée.) Crake, vous êtes un foutu génie.

Mais il n'avait pas le temps de s'extasier. L'urgence était telle qu'il ne pouvait profiter de sa chance.

Le couloir se terminait sur un embranchement en T qui l'obligea à s'arrêter. Il regarda des deux côtés. Une porte était entrouverte un peu plus loin dans le corridor de gauche. Il s'en approcha doucement. Ce faisant, il entendit quelqu'un farfouiller, puis le cliquetis de la serrure d'un coffre. La porte s'ouvrit et Trinica surgit. Le bras de Frey se leva pour venir coller la pointe du sabre contre la gorge de la femme. Elle se figea. Dans une main, elle avait son pistolet ; dans l'autre, la valise qu'il l'avait vue porter dans la navette qui les avait amenés jusqu'ici depuis l'Accès de Délire. Le bagage qui contenait les cartes et le

compas qui lui permettraient de retourner à Chutes Libres.

— Ah non, Trinica, dit-il comme s'il la grondait. Tu ne vas nulle part. Lâche ton arme.

Elle le regarda de ses yeux noirs dépourvus d'expression et ne dit rien.

— Tu crois que je n'en serais pas capable ? demanda-t-il. Essaie, pour voir. Après ce que tu viens de faire, je serais ravi de me débarrasser de toi.

Trinica lâcha son pistolet. Frey donna un coup de pied pour l'éloigner.

— Donne-moi la valise, lui dit-il.

Elle s'exécuta. Elle ne semblait pas surprise qu'il soit encore en vie et ne posa pas de question.

— Ils vont me tuer, Darian, dit-elle. Lorsque le plan de Grephen sera dévoilé, ils me pendront comme une conjurée.

— Sans doute, dit Frey.

Il était encore assez en colère pour n'en avoir que faire. Qu'elle lui ait tiré dessus l'avait durement affecté. D'une certaine manière, il s'était toujours dit qu'elle n'en serait pas capable. Le regarder mourir était une chose, mais cela atteignait d'autres sommets d'insensibilité. Il se sentait profondément trahi. À cet instant, leur passé aurait dû compter. On ne devrait pas être capable de tuer quelqu'un qu'on avait aimé.

Trinica le regarda fixement pendant un long moment.

— Et maintenant ? Tu vas me ramener à eux ?

Frey ne répondit pas. Il n'avait pas pensé à ce qu'il ferait une fois qu'il aurait récupéré les cartes. Il n'avait pas réfléchi au sort de Trinica.

— Tu sais qu'il n'y a aucune garantie qu'ils t'accordent ta grâce, hein ? dit-elle. Tu sais qu'ils pourraient simplement te forcer à coopérer. Ils pourront revenir sur leur parole lorsque tu auras fait ce que tu as promis. Parce que quel que soit le point de vue d'où l'on se place, tu as tiré sur l'As de Crânes. Tu étais en train de l'attaquer lorsqu'il a explosé. Tu crois que l'archiduc sera enclin à pardonner l'homme qui a tué son fils unique ? (Le coin de sa bouche se plissa en un sourire.) Tu es un traître et un pirate, tout comme moi.

Frey avait envie de nier cette similarité. Il voulait lui dire qu'ils étaient différents. Mais il savait qu'elle avait raison. Elle avait mis le doigt sur ses plus grandes peurs. Son plan tout entier reposait sur le fait de passer un marché avec les autorités et il savait comment elles pouvaient se comporter. Avec elles, il n'y aurait ni équité ni justice. Elles avaient le pouvoir de dénoncer n'importe quel accord, si cela leur plaisait.

— Viens avec moi, Darian, dit Trinica.

Cela le choqua.

— Avec toi ? ricana-t-il machinalement.

— Je te laisserai au prochain port où tu seras en sécurité. Tu pourras repartir de là. Nous conclurons une trêve, entre capitaines ; je m'assurerai qu'il ne te soit fait aucun mal.

Frey hésita et son sourire s'évanouit. Il la croyait. L'honneur qui existait chez les pirates n'avait pas cours dans l'aristocratie. Et pourtant, le fait que cette invitation lui donne un coup au cœur le mettait en colère. Il avait beau l'avoir détestée toutes ces années, son corps n'arrivait pas à oublier l'amour qu'ils avaient autrefois partagé. La moindre allusion à une réconciliation ou à une alliance allumait, au fond de lui, une étincelle qui le dégoûtait. En réaction, il décida d'être encore plus ferme.

Qu'elles aillent se faire foutre, elle et sa trêve.

Elle n'était plus celle qu'il avait aimée. Cette femme n'existait plus. Mais c'était son fantôme qui le hantait.

— Pourquoi prendre le risque, Darian ? dit-elle. Si tu y retournes, ils te pendront.

— Si je ne reviens pas, ils pendront mon équipage.

— Depuis quand tu t'en soucies ?

Il ne connaissait pas la réponse à cette question. Ça n'avait pas vraiment d'importance. C'était venu petit à petit : de quelques éclats de rire arrosés, des sourires victorieux, des fusillades, des disputes et de petites piques sarcastiques. Ce sentiment avait grandi en lui à la dérobée et lorsqu'il s'en était rendu compte, il était déjà submergé.

Peut-être avait-il basculé lorsqu'il avait choisi de faire confiance à Jez en lui donnant le code d'allumage ? Ou lorsqu'il avait avoué ce même code à Trinica pour sauver la vie de Crake ? Peut-être ressentait-il le besoin de récompenser la loyauté de Jez : elle était revenue et il l'admirait d'avoir agi ainsi.

Il ne savait pas depuis quand ils comptaient autant. Il savait juste que c'était le cas. Il n'abandonnerait pas son équipage, en dépit des risques.

Trinica lut la décision dans ses yeux. Un léger respect transpira dans sa voix.

— Eh ben, dit-elle, voilà un homme !

Mais Frey n'était pas d'humeur à recevoir des compliments. Il appuya un peu plus la pointe de son sabre contre son menton et lui fit relever la tête. Une goutte de sang rouge et brillant apparut sur sa peau blanche.

— Donne-moi une raison de ne pas te tuer.

— Je n'en ai pas, dit Trinica. C'est ta chance, Darian. De toute façon, si tu me ramènes, je vais mourir. Et je te promets que je ne m'en irai pas tranquillement. Tu ferais mieux de me tuer tout de suite.

Je préfère que ce soit toi qu'eux.

Aucune peur ne perçait dans sa voix. Seul Frey était effrayé. Il était sûr qu'elle pensait ce qu'elle venait de dire. Elle se jetterait sur sa lame plutôt que de le laisser la livrer. Elle n'attendait pas seulement la mort, elle la désirait. À cet instant, il comprit comment elle était devenue l'un des capitaines pirates les plus craints de Vardia. Tout en elle était mort avec leur bébé. Comment pouvait-il tuer une morte-vivante ?

Il considéra la femme qu'il avait autrefois aimée et qui, le menton levé, le regardait froidement. Il savait qu'il n'en serait jamais capable. Parce qu'il avait une dette envers elle. C'était lui qui l'avait transformée en une telle créature en la quittant de façon si cruelle. Peut-être qu'il n'était pas entièrement responsable de la mort de son enfant, mais c'était en partie sa faute. Il lui avait inspiré son geste. Et, aussi amer soit-il, il ne pouvait plus se mentir.

Trinica avait assez souffert. Cela se lisait sur elle.

Il baissa le sabre.

— Tu seras pourchassée, à présent, dit-il. Tu ne seras plus un corsaire. Mais un vrai pirate. La Marine ne va plus te lâcher.

Trinica recula d'un pas, en portant une de ses mains fines à sa gorge pour couvrir la coupure. Elle le regarda avec une drôle de tendresse peinée.

Il ne pouvait pas le supporter.

— Tire-toi de là, lui dit-il.

— Tu n'es pas comme je le croyais, Darian, dit-elle d'un ton empreint d'une certaine douceur qui lui rappela la voix qui l'avait fait fondre des années plus tôt.

Il n'osa pas la laisser recommencer.

— Au revoir, Trinica, dit-il.

Puis elle se retourna et partit en courant dans le couloir. Il la regarda jusqu'à ce qu'elle disparaisse.

Lorsque Frey retourna dans la cour, l'affrontement était terminé. Six hommes de la milice s'étaient rendus et les autres étaient soit morts, soit démembrés sur le sol, leur sang transformant la poussière en un paillis rouge. Chez les Chevaliers séculaires, Colden Grudge avait récolté une blessure au front. Il tenait le duc et les miliciens survivants en joue avec son canon automatique. Il n'avait pas pu s'en servir plus tôt à cause du petit périmètre où avaient eu lieu les combats, mais il paraissait n'attendre qu'une chose : qu'on lui fournisse une excuse pour le faire.

Kedmund Drave leva les yeux vers Frey lorsqu'il arriva, alerté par les cris enthousiastes provenant de la cage où son équipage était emprisonné. Le capitaine avait caché les cartes et le compas qu'il avait pris à Trinica et son sabre était calé à sa ceinture. Il marchait à une

allure réduite, fatigué.

— Je ne m'attendais pas à te revoir, observa Drave.

— Je veux simplement aider la Coalition, répondit Frey. Mon côté patriote.

— Et Dracken ?

— Elle s'est enfuie.

— Tu crois qu'elle va prévenir les autres ? Orkmund et ses hommes ?

— Je me suis assuré qu'elle ne puisse pas y retourner. Mais nous devons agir vite. Ils n'attaqueront pas tant que personne ne leur donnera le signal, mais tôt ou tard ils finiront par avoir vent de ce qu'il s'est passé ici.

— Dis-nous où ils sont. Nous nous occuperons d'eux.

Frey éclata d'un rire sardonique.

— Non. Je vais vous dire ce qu'on va faire. Vous allez préparer une force d'assaut d'aéronefs de la Marine. Je les guiderai jusqu'à Chutes Libres. Sans moi, vous ne saurez pas où aller.

Drave l'observa attentivement, à la recherche de signes de tromperie. Frey n'était pas intimidé. Hébété par sa récente torture et le choc de sa mort imminente, il avait retrouvé un calme impénétrable.

— J'aurais besoin de mon appareil et de mon équipage, dit Frey. Et de ma navigatrice également. Comment vous a-t-elle trouvés, au fait ?

À cet instant, Samandra Bree les avait rejoints. Elle releva son tricorne et fit un sourire désarmant.

— Elle nous a dit qu'elle avait fait la connaissance d'un type très important, le maréchal de l'air Barnery Vexford, au cours d'une fête aux Hauts de Boisrousse. Visiblement, elle a dû lui faire des choses écœurantes pour obtenir une audience avec les représentants de l'archiduc dans un délai aussi court. C'est un vieux dégueulasse. (Elle lui donna une tape sur l'épaule.) Vous avez un équipage remarquablement fidèle, capitaine.

Frey ne pouvait qu'imaginer jusqu'où était allée la loyauté de Jez.

— Lorsqu'ils ont su que vous étiez ici, ils nous ont envoyés, dit Drave. (Il regarda les morts étendus par terre tout autour de lui.) À en juger par la réaction du duc, je dirais que l'histoire de la navigatrice et la tienne comportent une part de vérité.

— Je veux ma grâce, dit Frey. Par écrit.

— Tu l'auras, dit Drave. Lorsque tu nous auras menés jusqu'à Chutes Libres. Pas avant. (Frey ouvrit la bouche pour protester, mais le Chevalier leva une main gantée de métal.) Les grâces peuvent être révoquées. Peu importe que tu aies un bout de papier ou non. Si tu me dis la vérité et que tu fais ce que tu as dit, alors tu obtiendras ce que tu veux. Mais si tu me doubles, tu n'auras nulle part où te cacher.

Frey ne baissa pas les yeux. Les menaces ne pouvaient plus le troubler, à présent.

— J'imagine donc qu'on va devoir se faire confiance, hein ? Alors sortez mes hommes de cette cage.

Le retour au Cimetière de Rook – Jez rentre
au bercail – Les démons entre Harkins et Pinn
– Frey prend un risque

— Y'a un tournant devant, cap'taine. Avancez tout droit jusqu'à ce que vous le voyiez.

Frey murmura qu'il avait bien compris et Jez retourna à ses cartes. La Ketty Jay planait dans la brume du Cimetière de Rook.

Derrière Frey, Crake surveillait le compas de Dracken et les prévenait lorsqu'il y avait une mine flottante mortelle cachée dans l'obscurité. Sa voix était étouffée par le masque qu'il portait. Frey en avait un lui aussi.

Pas Jez. Elle avait cessé de faire semblant d'en avoir besoin.

Le cockpit était sombre et sentait le renfermé et les bruits renvoyaient d'étranges échos. De l'humidité collait à la vitre et le doux vrombissement des propulseurs de la Ketty Jay emplissait le silence. Jez était assise dans son siège au poste de navigation, et leur indiquait le parcours aussi efficacement qu'à l'habitude. Elle entraînait d'un air absent une séquence sur l'électrohéliographe de la main gauche pour prévenir ceux qui les suivaient de l'emplacement des mines, encore à moitié préoccupée par les calculs.

Frey retira son masque un instant et cria :

— Comme ça va derrière, doc ?

— Ils sont toujours dans notre sillage ! lui répondit Malvery depuis la coupole où il pouvait distinguer ce qu'il se passait derrière la Ketty Jay.

Lui seul voyait les immenses formes qui dérivait à leur suite comme des fantômes malveillants dans les ténèbres.

— Je parie que vous n'auriez jamais imaginé qu'un jour vous guideriez une flottille d'aéronefs de la Marine, dit Jez avec un sourire en regardant le capitaine.

— En effet, répondit-il en tordant le coin des lèvres avant de remettre son filtre à gaz.

Une explosion sourde retentit lorsqu'un dragueur de mines déclencha un engin afin de dégager la voie pour ceux qui le suivaient. Cela faisait des heures qu'ils progressaient lentement, approchant peu à peu de Chutes Libres, en se débarrassant des menaces jalonnant le trajet. Comme les autres appareils n'avaient pas de compas, il était

trop risqué de faire passer toute la flottille au milieu des mines en file indienne.

Jez se posait des questions : comment le son se propageait-il dans les brouillards étouffants et les gorges acérées et profondes ? Les habitants de Chutes Libres allaient-ils les attendre à leur arrivée ? Mais malgré le danger qui l'entourait et la certitude du conflit à venir, elle était satisfaite.

Les bruits de la Ketty Jay la réconfortaient. Elle connaissait à présent ses cliquetis et ses grincements et ils étaient rassurants. Le siège du navigateur avait épousé ses formes, en moulant ses fesses et son dos, et elle s'y sentait à l'aise. La chaleur lourde et humide du cockpit était devenue confortable, un sanctuaire torride à l'écart du monde hostile qui l'attendait dehors.

C'était une expérience étrange. Il s'était passé tellement de temps depuis que les Manes avaient attaqué le petit village du Yortland qu'elle avait oublié à quoi ressemblait la satisfaction. Elle avait erré et s'était cachée pendant trois ans, craignant d'être découverte à chaque instant. Elle ne s'était jamais installée nulle part, ni autorisée à se soucier de ceux qui l'entouraient.

Mais ici, elle avait enfin l'impression d'être chez elle. Elle avait trouvé un foyer. Elle allait y rester.

Elle ne s'attendait pas que ses retrouvailles avec l'équipage soient si touchantes. Malvery l'avait serrée si fort qu'il lui avait presque écrasé les côtes avant de lui coller un gros baiser piquant sur la joue. Frey avait été tout aussi chaleureux. Pinn lui avait donné une tape sur le bras et Harkins avait bafouillé, radieux. Silo avait hoché la tête avec respect, ce qui se rapprochait le plus, pour lui, d'une explosion de joie. Même Crake avait semblé heureux de la voir, malgré la prudence qui se lisait dans ses yeux, comme s'il se demandait si elle allait refuser de lui serrer la main.

« Merci, avait-il dit simplement.

— J'ai amené Bess, avait-elle répondu en désignant, du pouce, le trou ouvert menant à la soute, derrière elle. Elle est là-dedans. »

Les larmes étaient montées aux yeux du démoniste et son visage s'était plissé en un sourire incontrôlable qui confinait au sanglot ; puis il l'avait prise dans ses bras et serrée fort. Elle avait été tellement surprise qu'elle lui avait rendu son étreinte. De tous, Crake aurait dû être le premier à la rejeter. Il était intelligent et versé dans les arts obscurs. Il avait déjà dû deviner sa vraie nature.

Et pourtant, il l'avait étreinte, comme tous les autres.

Elle avait espéré qu'ils la laisseraient partir, dans le meilleur des cas. Et qu'ils lui seraient si reconnaissants de les avoir sauvés qu'ils ne trahiraient pas son secret auprès des Chevaliers séculaires, malgré le danger qu'ils savaient qu'elle pouvait représenter. L'idée qu'ils

puissent la reprendre était ridicule. Ils pouvaient tolérer à bord un démoniste pratiquant ouvertement son Art, mais comment pourraient-ils supporter une femme dont le cœur ne battait pas et qui n'avait nul besoin de respirer, de dormir ou de manger ? Comment pouvait-on faire confiance à une telle personne ? Comment prévoir ce que ferait quelqu'un privé des vulnérabilités habituelles de l'humanité ?

Elle s'était faite à l'idée qu'ils lui tournent le dos. On ne remerciait pas les monstres. Ils pourraient même essayer de la tuer. Elle s'y était préparée. C'était un risque acceptable.

Mais ils l'avaient accueillie comme une vieille amie.

Elle osait à peine croire ce qui se passait. Ils étaient sans doute simplement soulagés d'avoir échappé à l'exécution et n'avaient pas eu le temps d'y réfléchir. Si c'était le cas, leurs soupçons augmenteraient à mesure que leur bonheur s'évanouirait. Elle ne pourrait pas le supporter. Elle devait savoir s'ils l'acceptaient ou s'ils n'avaient pas encore compris la vérité.

« Je suppose..., avait-elle dit lorsque Crake l'eut relâchée. Je suppose que je vous dois une explication.

— Non, avait dit Pinn, rayonnant. »

Jez avait froncé les sourcils face à cette soudaineté et au pétitement amusé dans ses yeux porcins.

« Non, je veux dire, vous devez vous demander comment j'ai fait. »

Silo avait haussé les épaules.

« Pas vraiment, avait dit Frey.

— Non, avait dit Harkins.

— Franchement, avait ajouté Malvery, j'en ai rien à carrer. »

Elle avait regardé les visages des membres de l'équipage et commencé à comprendre. Peut-être connaissaient-ils exactement sa vraie nature, peut-être pas. Mais cela n'avait pas d'importance, car ils s'en fichaient. Elle était l'une des leurs.

« Et toi ? avait-elle demandé à Crake.

— Je sais déjà comment tu as fait, avait-il dit. Inutile de me l'expliquer. »

Il arborait un sourire chaleureux. Il lui était redevable à jamais d'avoir ramené Bess. Elle avait conquis le cœur des autres en revenant avec la Ketty Jay.

En voyant les visages réjouis rassemblés dans une conspiration de soutien, elle s'était enfin laissé aller à y croire. Un sourire avait illuminé aussi son visage.

« Bon, avait-elle dit. Très bien. »

Harkins plia les doigts sur le manche à balai et tenta de ne pas se vomir sur les genoux. Son estomac était noué et ses halètements superficiels ne le soulageaient guère de l'appréhension qui le tenaillait. Il se tassa dans le cockpit du Prédateur, regardant avec

nervosité partout autour de lui. Il espérait que la brume allait s'évanouir. Mais il avait aussi peur de ce qu'il verrait lorsqu'elle le ferait.

Seul le cocon de métal du Prédateur l'aidait à tenir bon. La sensation de sécurité qu'il lui procurait l'empêchait de paniquer complètement.

Le jour où ils avaient caché le Prédateur dans une grotte éloignée avec le Céleste de Pinn lui paraissait si loin. Le capitaine avait estimé qu'il était trop dangereux de traverser le Cimetière de Rook en convoi. Il avait eu raison : sans masques, les émanations mortelles de la rivière de lave auraient fait s'écraser Harkins et Pinn.

Cependant, il n'avait pas eu beaucoup de bonheur depuis lors. Le Prédateur était le seul endroit où Harkins se sentait en sécurité et il était perdu sans lui. Il avait passé la plus grande partie des jours suivants à pleurer de peur ; il s'était d'abord caché dans la Ketty Jay pour ne pas avoir à s'aventurer dans Chutes Libres, puis avait tremblé dans la prison de Dracken à bord de l'Accès de Délire avant d'attendre la mort dans sa cellule à Mortengrace. Par superstition, il mettait sa malchance sur le compte de sa séparation d'avec son Prédateur. Il n'aurait jamais dû l'abandonner. Il ne le referait plus s'il pouvait l'éviter.

Des formes immenses et anguleuses passèrent à bâbord et à tribord, telles des Léviathan sous-marins. Des chasseurs plus petits planaient entre elles, leurs lumières brillantes s'écrasant contre le brouillard calme. Harkins fit des corrections de trajectoire mineures et eut peur qu'une frégate heurte ses ailes et l'envoie en spirale vers une mort atroce.

Il n'y avait plus de mines après la rivière de lave. Les pirates avaient sans doute imaginé qu'un pilote sans compas pour les détecter serait mort avant d'arriver jusque-là. Harkins s'était dit que passer les mines le soulagerait d'un peu de tension, mais au contraire, celle-ci augmenta. Ils arrivaient sur la fin du voyage. Ils atteindraient bientôt la doline marécageuse sur laquelle reposait Chutes Libres. Le combat allait bientôt commencer.

« Réchappes-en vivant, avait dit Frey. C'est tout ce que tu as à faire. Ne prends pas de risques. On se protégera les uns les autres. »

Le capitaine avait persuadé Kedmund Drave de les laisser prendre les chasseurs de la Ketty Jay. Il avait expliqué qu'il s'agissait de pilotes de valeur et qu'ils avaient besoin de tous les appareils pour la bataille. Harkins et Pinn ne servaient à rien à bord de la Ketty Jay. Comme leurs chasseurs n'arboraient pas les marques de la Marine, ils pourraient semer le trouble parmi les pirates qui seraient incapables de les distinguer de leurs alliés.

Harkins avait fait remarquer que cela fonctionnait dans les deux

sens, mais Frey lui avait assuré que la Marine saurait qui ils étaient et parviendrait à les identifier lors de la bataille à venir. Le pilote n'en était pas si sûr. Il imaginait très bien une frégate de la Marine tirer un obus sur son système d'échappement dans le feu de l'action.

La flottille était amassée en une file hésitante qui suivait la Ketty Jay. Harkins était bloqué à l'intérieur et Pinn un peu plus loin. La brume commençait à diminuer sensiblement. Il parvenait à distinguer les détails des frégates les plus proches, leurs tourelles et leurs quilles blindées.

Il passa un doigt sur sa bague d'oreille en argent. Avoir un démon attaché à son pavillon le rendait encore plus mal à l'aise, mais Crake le lui avait proposé et Frey avait insisté.

— Y'a quelqu'un ? dit-il. C'est... heu... C'est Harkins. Je me demandais juste s'il y a quelqu'un. Parlez si vous êtes là.

— Ferme-la, Harkins, dit la voix de Pinn dans son oreille, le faisant sursauter. Crake a dit de s'en servir seulement lorsqu'on en avait besoin. Elles vont t'épuiser si tu te mets à papoter.

— Oh, je testais, c'est tout. Tu crois que le cap'taine peut nous entendre ?

— Il est trop loin devant. Elles n'ont qu'une petite portée. Maintenant, tais-toi.

Harkins referma la bouche. Son oreille le picotait là où la bague d'oreille touchait sa peau. Il ne comprenait rien à ces histoires de démonisme, mais entendre une voix familière l'aidait à se sentir mieux.

Devant, la flotte commençait à se séparer et à se disperser à mesure que la visibilité augmentait et ils plongèrent sous la brume, dans le ciel dégagé. Le cœur d'Harkins battit contre sa mince cage thoracique lorsque les appareils commencèrent à accélérer autour de lui. Sous eux, une rivière suivait le fond de la gorge. La dernière étape de leur voyage. C'était imminent. Il avait envie de se rouler en boule et de se cacher.

Puis, enfin, la gorge s'arrêta et la rivière plongea par-dessus le mur abrupt de la doline. Ils étaient arrivés à Chutes Libres.

L'endroit n'avait pas changé depuis le départ de la Ketty Jay, assemblage misérable de plates-formes soutenues par des échafaudages et des bâtiments délabrés, marinant dans l'air acide du marais. La grande doline, de plusieurs kloms de large, était sillonnée de nappes de boue métallique. À la jonction de la terre et de l'eau, des habitations pourries poussaient comme des croûtes.

Mais Harkins ne regardait pas la ville. Il avait le regard tourné vers les aéronefs. Les centaines d'aéronefs.

La flotte avait grandi en leur absence. Les aires d'atterrissage étaient pleines de chasseurs et de lourds appareils d'assaut. Des

frégates délabrées flottaient, à l'ancre ; des amas de caravelles et de corvettes restaient accrochés, l'air pensif, au-dessus de la ville ; des navettes et de petits appareils de particuliers vrombissaient en l'air.

Ils devaient être au moins trois cents. Harkins sentit son estomac se serrer et son cœur se soulever. Il se réjouit alors de n'avoir rien mangé ce matin-là.

Un essaim de chasseurs fonçait déjà vers eux lorsqu'il sortit de la gorge. Ils avaient été prévenus en voyant le premier aéronef de la Marine en tête du convoi. Chutes Libres avait une force défensive, semblait-il, qui était prête à partir à tout moment. Mais à l'exception de ces quelques appareils, l'armée pirate avait été prise complètement par surprise.

Les mitrailleuses des frégates de la Marine retentirent dans un flot assourdissant qui fit hurler Harkins dans son cockpit. Leur première salve créa une cicatrice embrasée sur la ville informe.

La cible initiale était l'aire d'atterrissage principale où le plus grand nombre de petits appareils étaient amassés. Elle fut rayée de la carte dans une tornade de feu. Les autres aires d'atterrissage, plus temporaires, qui flottaient sur le marais, furent aussi touchées. Celles qui ne furent pas détruites tout de suite commencèrent à s'incliner à cause des trous dans leurs cuves à aérium et des dizaines d'aéronefs glissèrent dans le marais en dessous.

Deux des plus proches frégates pirates, ancrées à proximité l'une de l'autre, furent désintégrées par des obus explosifs. L'une d'elles s'éventra le long de sa quille dans une éclosion de fumée rouge et tomba au sol en deux morceaux. Il restait assez de cuves à aérium intactes pour que la chute soit lente et horrible, comme celle d'un bateau coulant vers le fond de la mer.

Après l'assaut initial, on fit une pause pour recharger et les chasseurs de la Marine sortirent du sein de la flotte. Harkins vit les fins Déferlants passer comme des flèches, fonçant à la rencontre des chasseurs qui décollaient de Chutes Libres. Il serra les dents. Il n'avait qu'une envie : rester caché derrière les flancs des immenses frégates. Ce n'était pas son combat, après tout : les pirates n'étaient pas ses ennemis.

Mais l'artillerie lourde des appareils flibustiers allait bientôt frapper la flotte et un petit chasseur comme le sien serait réduit en morceaux par les obus.

Pour plus de sécurité, mieux valait attaquer.

Il entendit un cri de triomphe de Pinn dans son oreille et le maudit pour son absurde courage. Il imaginait déjà cet idiot se ruer dans la meute, avide de tuer, sans se soucier du danger. Il était de ceux qui échappaient sans cesse à la mort, simplement parce qu'ils n'en tenaient pas compte. Les intrépides survivaient toujours. Selon

Harkins, c'était l'une des grandes injustices de ce monde.

Mais il ne laisserait pas Pinn se moquer de lui pour avoir pris part à la bataille en dernier. Imaginer son visage joufflu déformé par le rire le mettait en fureur. Il enclencha les propulseurs et sortit de la flottille, poursuivant les Déferlants de la Marine dans les combats.

Les chasseurs pirates formaient un assemblage disparate de divers modèles issus de différents chantiers et représentaient trente ans de technologie aéronautique. Ils avançaient telle une nuée de mouches, sans la moindre discipline ni organisation. Les chasseurs de la Marine avaient une formation plus resserrée qui leur fonçait dessus comme une flèche. Harkins se glissa près de l'arrière de cet escadron.

Les moteurs du Prédateur vrombissaient et il baignait dans le bruit. L'appareil tremblait. À travers la bulle de verre du nez de son chasseur, Harkins voyait la masse indistincte des couleurs affreuses du marais en dessous. Deux Déferlants planaient au bout de chacune de ses ailes. Leurs pilotes portaient deux casques gris identiques de la Marine et toute leur attention était fixée sur l'assaut. La gorge d'Harkins se serra et il se pencha en avant, le doigt prêt à appuyer sur la détente.

Les deux camps se rencontrèrent au moment où les frégates de la Marine envoyaient une autre salve, pilonnant la ville de Chutes Libres et pulvérisant les aéronefs pirates qui avaient été trop lents à réagir à l'attaque surprise. Soudain, des explosions et des mitrailleuses emplirent le monde et Harkins poussa un cri de peur en ouvrant le feu sur l'ennemi.

En approchant, les Déferlants s'éparpillèrent et partirent dans des vrilles et des tonneaux. Harkins zigzagua vers la gauche pour éviter un obus traçant. Il choisit une cible et tira une longue rafale vers elle. Il visa l'endroit vers lequel se dirigeait le Déferlant plutôt que l'appareil lui-même et il devina juste. Le pilote se dirigea droit vers la mortelle pluie de balles. La vitre du cockpit se brisa et le combattant tressauta lorsque les balles l'atteignirent. Son appareil partit dans une longue et lente plongée vers la mort.

Les pirates et les chasseurs de la Marine déferlèrent les uns sur les autres comme des vagues sur les roches, écumant dans toutes les directions en se dispersant. La bataille devint une accumulation d'affrontements individuels.

Harkins lança le Prédateur dans une ascension verticale et fit cracher ses mitrailleuses sous le ventre d'un vieil Éclaireur des ateliers Westingley. L'ennemi tourbillonna, hors de contrôle, et alla s'écraser contre l'arrière d'un autre appareil pirate tandis que Harkins montait en flèche. Quelque chose frôla son aile en passant à moins de un mètre. Grisé par l'adrénaline induite par la peur, il n'y prêta guère attention. Il se remit droit et attendit que la force d'accélération

s'affaiblisse un peu avant de se mettre à la poursuite d'un Écorcheur bringuebalant.

Dans son oreille, Pinn poussa un cri de joie. Harkins lâcha un hurlement d'un autre genre et actionna ses mitrailleuses.

— Il est temps d'y aller, dit Frey lorsque la première salve de tirs lancée en riposte par les frégates pirates atteignit la flotte de la Marine.

Il lâcha de l'aérium et fit descendre la Ketty Jay sous les quilles des aéronefs plus grands, puis enclencha les propulseurs et fonda vers la ville.

Les frégates pirates commençaient à réagir, à présent. Elles larguaient les chaînes qui les tenaient à l'ancre et se mettaient en action, leurs tireurs enfin à leur poste. Frey était resté en arrière pour se cacher le mieux possible parmi les lourds appareils, mais comme Harkins, il savait que rester là une fois que l'artillerie lourde entraît dans la danse serait suicidaire. De plus, il avait fait son travail. Il les avait guidés jusqu'ici. Cela suffisait pour obtenir sa grâce, en supposant qu'ils veuillent vraiment la lui accorder.

Il avait dorénavant un but et se retrouver pris au milieu d'une querelle musclée entre la Marine et la bande de pirates d'Orkmund n'entraît pas dans ses plans.

Chutes Libres était dévastée. Des zones entières avaient été rasées, car les habitations, qui n'avaient pas été construites solidement, se désagrégèrent sous l'effet des secousses provoquées par un seul obus. Sous ses yeux, une des plates-formes à l'opposé de la ville bascula et tomba, l'échafaudage qui la soutenait ayant été soufflé d'un côté. Des bâtiments s'effritèrent et des éboulements de briques emportèrent leurs habitants. Des cadavres furent mutilés et réduits en morceaux lorsque tout un quartier s'effondra dans le marais.

Frey entendit Malvery ouvrir le feu avec le canon automatique et tirer sur un chasseur pirate qui rugissait au-dessus d'eux. Il ne fit pas attention à lui, mit le cap à l'opposé de l'affrontement général et dirigea la Ketty Jay vers la plate-forme qui l'intéressait. Le quartier de la ville où l'architecture était de meilleure qualité n'avait subi, pour le plus grand plaisir de Frey, que des dégâts superficiels.

Cela valait mieux puisqu'il avait prévu d'y atterrir.

— Vous êtes sûr de vouloir faire ça, cap'taine ? demanda Jez d'un ton sceptique en regardant par la vitre. (De grandes parties de la ville avaient été détruites. Des panaches de fumée s'élevaient de leurs ruines.) On ne peut pas prévoir dans combien de temps quelqu'un va lancer un obus et faire exploser cette plate-forme.

Frey n'était pas sûr du tout.

— Ils concentrent leurs tirs sur les frégates pirates, dit-il essentiellement pour se convaincre lui-même. La ville proprement dite

ne représente pas de menace.

Malvery poussa un cri de triomphe dans la coupole. Frey supposa qu'il avait touché un ennemi.

— C'est votre décision, cap'taine, dit-elle. Mais on peut encore se tirer d'ici, si on veut.

— Entendu, Jez, dit-il.

Mais il avait pris sa décision. Il ne pouvait pas faire demi-tour.

Cette fois, au moins, il avait consulté son équipage. Il avait donné les grandes lignes de son plan et leur avait demandé s'ils voulaient y prendre part. Aucun d'eux n'était obligé ; on ne trompait personne. Il n'y avait aucune contrainte.

Certains furent réticents. Ils estimaient qu'il valait mieux réduire les pertes. Ils n'avaient guère envie de prendre des risques. Mais au final, ils acceptèrent tous. Parce qu'ils lui faisaient confiance. Parce qu'il était leur capitaine.

Frey approcha la Ketty Jay de la plate-forme. Jez se pencha sur son épaule et lui montra un point :

— La place est là.

— Malvery ! cria-t-il. Sors de la coupole et prépare-toi !

Jez prit son fusil sous le poste de navigation tandis que Frey posait l'appareil sur la place. Les rares personnes qui se trouvaient dans les parages partirent en courant lorsqu'il atterrit avec lourdeur et violence, trop nerveux pour faire attention. Il heurta le sol et la secousse fit tituber Jez.

Le capitaine resta là un instant. Au-dessus, les obus explosaient et les chasseurs pirates sillonnaient le ciel. Il aurait dû décoller de nouveau. Il n'était pas obligé de faire ça. Peut-être que l'histoire se répétait et qu'il s'agissait d'une main de Rake à quitte ou double qui pouvait lui faire tout gagner ou tout perdre, alors qu'il aurait dû poser ses cartes et partir avec ce qu'il avait.

Tu as un appareil, un équipage et un monde à explorer. Personne ne te donne d'ordres. Pas si mal, non ? Si tu as de la chance, la Coalition va t'accorder la grâce lorsque tout sera terminé. Drave est sans doute un misérable salaud, mais ça n'a pas l'air d'être un menteur. Tu seras libre.

Que Drave tienne parole ou non restait un point discutable. Il n'allait pas rester pour s'en assurer. Dès qu'il aurait accompli ce qu'il était venu faire, il avait prévu de s'enfuir. La Marine serait occupée ici pendant un moment. Ils n'auraient qu'à lui accorder son pardon en son absence.

Mais il devait d'abord s'occuper de la question mineure des 50 000 ducats. Cet argent que Quail le chuchoteur aux yeux de cuivre lui avait promis. Cinquante mille ducats qu'il estimait avoir foutrement bien mérités.

C'était leur chance de devenir riches. D'abandonner cette vie de voyous et de s'octroyer un peu de confort. L'argent serait distribué en parts égales, car chacun avait participé.

Il regarda, à travers le cockpit, la barricade qui entourait la forteresse d'Orkmund. Ils avaient atterri sur la place qui se trouvait juste devant. Quelques jours plus tôt, ils y avaient écouté le discours du grand pirate. Quelque part à l'intérieur de ce bâtiment, il y avait un coffre rouge au fermoir argenté représentant un loup qu'il avait vu pour la première fois lorsqu'on le chargeait à bord du Moment de Silence, lors de sa visite à Amalicia Thade à l'ermitage des Éveilleurs.

Penser à Amalicia le surprit. Il l'avait oubliée aussitôt après avoir quitté l'ermitage. La voir surgir dans son souvenir lui procura un choc, comme s'il avait découvert un bibelot égaré qu'il pensait perdu à jamais.

— On y va ? demanda Jez.

— Oui, dit Frey.

Il se leva de son siège et prit le couloir qui menait aux marches en courant. Le reste de l'équipage l'attendait dans la soute, armé jusqu'aux dents.

Avant que la rampe d'embarquement s'ouvre, il se rappela tardivement que Gallian Thade avait été tué à Mortengrace. Cela signifiait qu'Amalicia pouvait quitter l'ermitage où elle avait été emprisonnée. Libre et riche à ne plus savoir qu'en faire.

Merde, j'aurais dû l'épouser lorsque j'en avais l'occasion, pensa-t-il.

Puis il se rappela que Trinica Dracken était elle aussi la fille d'un homme d'affaires immensément fortuné et qu'il avait été à deux doigts de devenir un de ses héritiers. Il pesta dans sa barbe.

Merde, j'aurais dû l'épouser elle aussi !

Au moment où ils descendirent la rampe de chargement pour se ruer dans Chutes Libres, Frey avait une forte envie de tirer sur quelqu'un.

Chasse au trésor – Harkins récolte des ennuis – De nouveau Orkmund

Sur la place, des pirates et des putes paniqués couraient en se couvrant la tête pour se protéger des grosses secousses et de la menace des gravats qui tombaient. Leurs aéronefs avaient été détruits sur l'aire d'atterrissage et ils n'avaient plus aucune possibilité de s'échapper. Ils n'étaient plus que des témoins sans défense face aux assauts de la Marine sur les frégates pirates et aux chasseurs tourbillonnants qui crachaient des balles. Ils cherchaient un abri en espérant un coup de pouce du destin.

Frey mena son équipage au bas de la rampe de chargement, le sabre frappant contre sa cuisse, ses pistolets à la main. La puanteur des marais les atteignit dès qu'ils sortirent à l'air libre et prirent position autour de la *Ketty Jay*. Il s'attendait à une certaine résistance de la part des locaux, mais il s'estima ravi de s'être trompé. Les flibustiers qui traversaient la place n'avaient que faire de l'appareil qui venait de se poser. Tant que ses occupants ne portaient pas les couleurs de la Marine, ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient. Voir Bess descendre la rampe dissuada toute investigation plus approfondie.

Frey jeta un coup d'œil à la flotte de la Marine, visible au loin, à quelques kloms. Ils se dispersaient en position défensive face à la riposte des pirates. La moitié des plus grands aéronefs des flibustiers étaient détruits, mais ceux qui restaient donnaient tout ce qu'ils avaient. Le capitaine vit une frégate de la Marine plonger en sifflant, les flancs en feu.

Peu lui importait que les deux camps se détruisent mutuellement. Il ne les aimait guère. Il lui suffisait qu'un appareil de la Marine survive pour raconter son histoire et l'innocenter.

— Très bien, allons-y ! cria-t-il.

Silo referma la rampe de chargement et ils se précipitèrent vers leur cible tandis que le Murthien couvrait leurs arrières.

Une barricade entourait la forteresse ramassée et grise d'Orkmund. Les tours de garde qui surplombaient la masse de poutrelles et de piques croisées étaient vides, mais les portes restaient fermées. Immenses blocs de métal sur roulettes, elles étaient si lourdes qu'il aurait fallu trois hommes pour les ouvrir et elles étaient sans doute protégées de l'autre côté.

— Bess ! Ouvrez ces portes ! cria Frey.

Le golem passa devant lui à pas lourds. Il plongeait ses gros doigts dans le métal et le plia. La porte poussa des hurlements de protestation lorsqu'un boulon résista à l'intérieur, mais la force de Bess était inexorable et le portail finit par céder.

Frey repéra un ou deux hommes qui s'étaient arrêtés au bord de la place et regardaient la scène. Ils étaient visiblement surpris de voir plusieurs personnes qui ressemblaient à des pirates entrer par effraction dans le quartier général du capitaine de cette armée. Malvery leva son fusil et visa l'un d'entre eux ; Silo mit l'autre en joue.

— Continuez à avancer, les gars. Ce ne sont pas vos oignons.

Ils décidèrent que, finalement, cela ne les regardait pas. Un grand craquement métallique retentit et la porte s'ouvrit en grinçant.

— Bien joué, Bess, dit Frey.

Crake lui donna une tape sur le bras lorsqu'ils entrèrent.

Le QG d'Orkmund n'était pas grand – loin d'atteindre la taille de Mortengrace – mais il était sûr. Les murs épais et tachés de moisissure étaient solides et les fenêtres petites, trop pour être traversées, et bien encastrées.

Une fois à l'intérieur des barricades, ils se retrouvèrent face à un bâtiment ramassé de trois étages d'où partaient deux ailes pour former un carré à trois côtés. L'entrée était située entre les ailes, à l'autre bout de la place.

Frey les emmena jusqu'au mur le plus proche, à la pointe d'une des ailes. Il se plaqua contre la pierre et jeta un coup d'œil au coin. La tension le faisait transpirer. Il s'attendait à tout moment à se faire tirer dessus par un ennemi invisible ou à être anéanti par un obus tombant du ciel. Mais la forteresse était calme et les bruits de destruction s'étaient temporairement éloignés.

— Je ne vois personne, capitaine, dit Malvery derrière son épaule.

Frey n'aimait pas l'idée de se précipiter vers l'entrée. Il y avait trop de fenêtres qui donnaient sur l'avant de chaque côté. Un tireur pourrait facilement éliminer les assaillants.

— Nous allons nous fabriquer notre propre entrée, dit-il en se tournant vers Bess dont les yeux luisaient derrière la grille qui lui servait de visage. Tu peux passer à travers ce mur ?

Bess en était capable.

De l'autre côté, il y avait un pirate près de la porte. La vision de la silhouette imposante qui traversa la cloison dans un nuage de poussière et de débris lui fit une peur bleue. Comme chaque fois qu'il était effrayé, il réagit d'abord en tirant. Bess se fraya un chemin parmi les décombres tandis que les balles ricochaient sur son torse blindé. Elle empoigna un morceau de pierre du mur et le lança sur son agresseur. Le projectile le heurta au front, assez fort pour lui arracher

la tête. Les restes du pirate titubèrent quelques instants avant de s'effondrer.

— Un sacré bon jet ! s'écria Malvery en passant à travers le trou.

Frey entra à sa suite.

— Notre trésor est quelque part dans ce bâtiment, dit-il. Allons le chercher.

Pinn s'exclama et poussa des cris de singe surexcité en esquivant les traînées de balles traçantes. Le Céleste hurlait à l'unisson, obéissant à la moindre de ses commandes, virant et basculant dans le chaos du ciel bondé. Le pilote combattait comme il n'avait jamais combattu et le Céleste n'avait jamais été aussi bien préparé, ses cuves emplies de prothane et d'aérium des meilleures qualités grâce à la Marine de la Coalition. Ensemble, rien ne pouvait les toucher.

C'était presque trop facile. Les pirates ne le voyaient jamais arriver. Ils ne quittaient pas des yeux les Déferlants de la Marine et considéraient le Céleste de Pinn comme un des leurs. Ils ne s'attendaient pas du tout qu'un camarade pirate se retourne contre eux. Il n'avait généralement pas besoin de plus que ces quelques secondes de trouble.

Il jeta un coup d'œil sur le ferrotipe de Lisinda accroché à une chaîne sur le tableau de bord et eut un sourire féroce.

— Si tu me voyais ! cria-t-il. Ma chérie, si tu pouvais me voir !

Voilà à quoi aurait ressemblé sa vie quotidienne, si les Sammards ne l'avaient pas arraché à la Seconde Guerre de l'Aérium juste au moment où il allait s'y engager. C'était ça, la vie.

Ses mitrailleuses crépitèrent lorsqu'il dessina une ligne de trous sur les flancs d'une corvette pirate. Il s'échappa avant que quiconque ait pu voir ce qu'il avait fait. La corvette – un appareil d'assaut de taille moyenne équipé de deux paires d'ailes et d'une batterie de mitrailleuses redoutables – était trop occupée avec les Déferlants pour lui prêter attention.

— Pinn ! cria Harkins dans son oreille d'une voix assez aiguë pour le faire tressaillir. Où es-tu, Pinn ? J'en ai trois sur le dos !

Pinn balaya la mêlée frénétiquement, mais ne trouva pas de trace d'Harkins parmi l'enchevêtrement de chasseurs en piqué qui l'entouraient. Il se rappela tardivement que Frey leur avait demandé de veiller l'un sur l'autre. L'objectif était de survivre, pas de tuer le plus d'ennemis possible.

— Je ne te vois pas !

— Pinn ! Aide-moi, bordel ! cria Harkins.

— Je ne peux pas t'aider si je ne te vois pas ! répondit Pinn en hurlant. (Puis, chose rare et remarquable, il eut une idée.) Monte ! Sors de la mêlée ! Je te retrouverai là-haut !

Il fit monter le Céleste à la verticale et se libéra du noyau principal

des combats. Plus haut ils seraient, moins il y aurait d'appareils pour leur compliquer la vie.

— Pinn ! Ils sont juste derrière moi !

— J'arrive, espèce de criard peureux ! Tiens bon !

Il vit arriver des balles traçantes à bâbord et fit basculer le Céleste un instant avant qu'une salve de tirs de mitrailleuse endommage le ventre de son appareil. Un bref coup d'œil lui indiqua qu'elle provenait d'un Déferlant.

— Je suis de votre camp ! cria-t-il.

Il sentit une étrange fatigue s'emparer de lui et il se rappela la bague d'oreille démoniaque. Chaque cri qu'il poussait, chaque commentaire qu'il émettait lui aspiraient un peu d'énergie et il commençait à s'en apercevoir. Il manqua de pester, mais au dernier moment, il se souvint qu'il ferait mieux de se taire.

Le Déferlant avait compris son erreur et s'en allait à la recherche d'une autre cible. Pinn tourna la tête dans son siège pour chercher Harkins et il le découvrit distant de un klom environ, volant vers le haut quasiment à la verticale. Trois appareils le pourchassaient et tiraient des balles traçantes.

Pinn enclencha les propulseurs à fond et le Céleste répondit. Il fila dans le ciel gris, la bataille sous lui et la brume au-dessus, les yeux rivés sur le quatuor qui montait régulièrement. Harkins zigzaguait et vrillait autant que possible, mais le nombre de balles était tel qu'il ne pourrait pas leur échapper assez longtemps pour réussir à se mettre à l'abri.

Une sensation nouvelle s'empara de Pinn. De l'inquiétude. Malgré tout le mépris qu'il vouait à Harkins, il ne voulait pas le voir disparaître. C'était la seule personne de tout l'équipage qu'il pouvait malmenier.

T'as pas intérêt à te faire descendre, espèce de sale peureux.

De la fumée s'échappa alors de l'aile du Prédateur.

— Je suis touché ! Je suis touché ! hurla Harkins.

Pinn appuya, du pouce, sur la détente et ses mitrailleuses crépitèrent, pour frapper le poursuivant le plus proche de son équipier. L'appareil explosa et des débris partirent dans tous les sens. Les autres étaient trop près pour les éviter : un morceau d'aile tourbillonnant fendit l'air et heurta le cockpit d'un autre pirate, le détruisant. Le troisième aéronef se lança aussitôt dans des manœuvres d'esquive, à la recherche de l'auteur de l'attaque surprise, puis il décida qu'il ne valait pas la peine d'être poursuivi et replongea vers la masse principale des combats.

Pinn poussa un cri de joie et frappa l'intérieur de son cockpit, puis il prit le ferrotipe de Lisinda et l'embrassa.

— Harkins ! lança-t-il. Beaucoup de dégâts ?

Son équipier remonta à son niveau et tenta de tourner. Il tremblait un peu, mais il n'y avait plus de fumée.

— J'ai... heu... perdu un de mes propulseurs... obligé de l'éteindre. Alors, c'est pas vraiment génial.

Pinn jeta un regard plein de regrets au combat qui se déroulait sous eux.

— C'est fini pour nous. Tu ne tiendrais pas un autre accrochage. Allons aider le cap'taine.

Il exécuta le même virage que Harkins et se plaça derrière lui.

— Eh, Pinn ? Eh ?

— Quoi ?

Une pause.

— Heu... merci.

Pinn sourit tout seul.

— Je t'avais pas dit de la fermer ?

— Où est le trésor ? demanda Malvery.

La réponse du pirate, prononcée avec le canon d'un fusil dans la bouche, se révéla incompréhensible.

— Enlève l'arme, peut-être ? suggéra Crake.

Malvery recula légèrement le fusil. Le pirate, encore sous le choc d'avoir été pris au collet par le gros docteur, se pencha et eut un haut-le-cœur. Une fois qu'il se fut repris, il jeta un regard de défi menaçant.

— Le trésor. Où ? redemanda le médecin.

Le pirate lui proposa alors d'improbables endroits anatomiques où il pouvait se carrer son butin. Malvery lui brisa le nez avec la crosse du fusil, puis regarda ses compagnons et haussa les épaules.

— C'est comme ça, quand j'ai plus d'idées, dit-il.

Silo et Jez surveillaient les deux extrémités du couloir. La forteresse était en grande partie désertée, les pirates ayant visiblement fui, mais Frey ne prenait pas de risques. Le bruit des armes à l'extérieur se rapprochait dangereusement, résonnant dans les espaces vides et se répercutant contre les murs nus. De la poussière tomba du plafond et de nouvelles fissures se créèrent.

— Nous n'avons pas le temps pour ça, marmonna-t-il.

Il attrapa le pirate qui tenait son nez ensanglanté et désigna Crake.

— Je te présente mon ami Grayther Crake. Il a un sourire remarquable. Tu veux bien lui montrer, Crake ?

Le démoniste sourit. Le pirate le regarda fixement un instant. Sa main striée de sang s'écarta de son visage, la douleur dans son nez disparut et il avança le cou, admiratif.

— Eh bien, dit-il. C'est une jolie dent.

Trente secondes plus tard, ils étaient en chemin, désormais en possession d'une destination. Malvery avait insisté pour frapper le pirate une fois de plus pour la blague sur le trésor, puis ils l'avaient

ensuite laissé partir, délesté de ses pistolets et de plusieurs molaires.

Ils se hâtèrent dans les couloirs, surexcités à l'idée d'affronter de la résistance à tout instant, mais ils n'en rencontrèrent pas beaucoup. Un homme ne fit absolument pas attention à eux, courant sans doute vers la sortie. Un autre tira à l'aveuglette sur Bess et fut descendu pour la peine.

Une secousse particulièrement violente ébranla le bâtiment et fit tomber du plafond des morceaux aussi grands que des assiettes. Frey trébucha et tomba à genoux et Silo le rattrapa par le bras. Alors qu'il le relevait, il croisa le regard du Murthien. Ils étaient d'accord. Ils devaient partir sur-le-champ, tant qu'il leur restait la Ketty Jay et leur vie.

Juste cette dernière chose, se dit Frey, tremblant. Notre chance va tenir.

Silo lut dans ses yeux qu'il était résolu et hocha la tête discrètement avant de presser, d'une main aux longs doigts, l'épaule du capitaine pour le rassurer.

Frey se sentit soudain reconnaissant de la présence constante du mécanicien dans sa vie. Même s'il ne le remarquait que rarement, il était toujours là, une force silencieuse qui travaillait de façon invisible dans les coulisses pour faire fonctionner la Ketty Jay. Le capitaine se rendit compte de l'importance que Silo avait eue pour lui toutes ces années, cet ami qui ne demandait rien, mais offrait son soutien absolu chaque fois qu'il le fallait. Silo lui avait sauvé la vie après l'embuscade dans le territoire des Sammards et était resté avec lui dans la période difficile qui avait suivi. Frey n'avait jamais voulu de confident ; il avait besoin de quelqu'un qui lui donnait l'impression qu'il ne le trahirait jamais, quelles que soient les circonstances. Et ce quelqu'un, c'était Silo.

Poussé par une envie absurde et irrépressible, il prit son mécanicien dans les bras. Silo se raidit de surprise.

— Pourriture et damnation, cap'taine, c'est pas vraiment le moment ! cria Malvery.

Frey recula, le visage rouge.

— Très bien, dit-il. Tu as raison.

Quelques virages supplémentaires les menèrent à la chambre forte qui se trouvait exactement là où le pirate l'avait dit. Malheureusement, c'était aussi là qu'étaient la plupart de ses amis.

La porte de la chambre forte était ouverte lorsqu'ils arrivèrent et une dizaine de pirates en sortaient des coffres remplis de richesses. Orkmund lui-même était présent, dirigeant ses hommes. Son physique – musculeux et tatoué, le crâne chauve et un visage de boxeur – impressionnait davantage de près que vu de loin.

Frey aurait voulu les prendre par surprise, mais avec Bess, c'était

impossible. Avant même qu'ils aient dépassé le dernier coin du couloir, les pirates furent alertés. Seule l'étrangeté des cliquetis métalliques et des craquements du cuir les avait retenus de sortir leurs armes.

Mais à présent, le golem apparaissait devant eux, Frey et son équipage dans son sillage. Certains hommes pâlirent et reculèrent en lâchant leur côté du coffre. D'autres laissèrent tomber leurs fardeaux et dégainèrent des armes. Mais l'équipage de la *Ketty Jay* avait déjà sorti les siennes et au premier signe de violence, ils se mirent à tirer.

La première salve abattit la moitié des hommes d'Orkmund, dont la plupart n'avaient pas encore tout à fait extirpé leur pistolet de leur étui. Les hommes de Frey plongèrent derrière l'angle du mur pour éviter le tir de riposte visant principalement Bess, qui courut dans le couloir en hurlant. Ceux qui n'avaient pas péri sous la première salve reculèrent devant le géant métallique, trébuchèrent sur les coffres et se relevèrent pour s'enfuir. Frey entendit Orkmund leur crier des paroles incohérentes, leur ordonnant de rester et de se battre ; puis une terrible explosion retentit au-dessus et fut suivie par le bruit désastreux de pierres qui tombent.

De la poussière emplit le couloir et engloutit l'équipage de Frey là où il se cachait. Il toussa dans son poing et regarda derrière l'angle du mur. Il fallut quelques secondes à la brume pour se disperser et il vit alors Bess, sale, mais indemne. Une partie du plafond s'était effondrée et avait enterré tous les coffres, sauf un. Il n'y avait plus aucune trace d'Orkmund et de ses hommes. Soit ils avaient fui, soit ils étaient ensevelis. Frey n'en avait que faire.

Seul lui importait le coffre laqué de rouge qui se trouvait aux pieds de Bess. Un coffre pourvu d'une branche et d'une feuille gravées sur le couvercle et un fermoir en forme de tête de loup. Il courut jusqu'à lui et tira sur le rabat. Fermé. Il recula, et explosa la serrure d'un tir de pistolet.

Il ne ferait pas d'erreur. Il devait être sûr.

Les autres se rassemblèrent autour de lui lorsqu'il s'agenouilla et souleva le couvercle. À l'intérieur se trouvait une masse dorée de ducats. Des milliers et des milliers de pièces. Même dans la brume poussiéreuse, il avait l'impression qu'elles luisaient.

Bess se pencha par-dessus son épaule pour regarder. Elle roucoula en voyant la richesse que le coffre contenait.

Frey avait du mal à respirer. Il l'avait enfin. Ils l'avaient enfin. Après toutes ces années à lutter, ils étaient riches.

Il recula et regarda les visages heureux de son équipage, figés par la vue de plus d'argent que dans leurs rêves les plus fous.

— Bess, ramasse ça, dit-il. On dégage.

Obus – Le duel – L’heure de Malvery – Surgi du brouillard

Frey n’entendit pas l’explosion.

Il fallut quelques secondes à ses sens engourdis pour se reprendre, mais même alors, il ne se souvint que de l’impression de se faire écraser par une immense force venue du dessus, comme un insecte sur lequel aurait marché une botte invisible. Ensuite lui vinrent un goût de sable dans la bouche, la sensation d’avoir les yeux qui piquent et la plainte aiguë dans les oreilles, comme le gémissement d’une turbine.

Il regarda autour de lui. Tout était étouffé et nuageux. La pierre pulvérisée rendait l’atmosphère grise. Il était à quatre pattes. Devant lui, ce qui était auparavant un couloir n’était plus qu’un mur de pierre brisée.

Un obus, pensa-t-il, hébété. La forteresse d’Orkmund a dû recevoir une frappe directe.

On le tira brusquement pour le remettre debout. Il leva les yeux, étourdi, et découvrit Silo qui lui tenait le bras. Le Murthien s’adressait à lui, mais il ne l’entendait pas. Silo le releva et parla d’une voix exagérément forte et en détachant les mots, mais Frey avait toujours l’impression que cela venait de très loin à travers le coton qui lui bouchait les oreilles.

— Cap’taine ? Vous m’entendez ?

— Pas bien, répondit-il d’une voix qui lui résonnait d’une façon étrange dans la tête.

— Vous êtes blessé ?

Frey vérifia qu’il avait encore tous ses membres.

— Je ne crois pas.

Un faible cri s’éleva. Silo regarda vers les gravats qui emplissaient le couloir. Frey l’imita.

— Hé !

C’était Malvery. Si ce n’avait pas été lui, il ne l’aurait sans doute pas entendu, mais les beuglements du docteur auraient pu réveiller les morts.

— Doc ! cria Frey. Tu vas bien ?

— Cap’taine ! On va bien. Quelques coupures et des bleus. Silo est avec vous ?

— Il va bien.

— D'accord.

La conversation s'arrêta. La poussière retombait et Frey pouvait à présent voir les parties du plafond et du mur qui s'étaient effondrées dans le couloir. Le capitaine et Silo étaient restés en arrière pour protéger le groupe qui battait en retraite. Il examina les tonnes de débris devant lui et se dit qu'ils avaient eu de la chance qu'aucun d'entre eux ne se retrouve dessous.

— Attendez là ! cria Malvery. (Frey le regarda un instant à travers un trou dans les décombres.) Bess va creuser jusqu'à vous !

Silo prit Frey par l'épaule et secoua la tête. Il désigna le plafond.

— C'est pas un bon plan, cap'taine.

Frey comprit.

— Silo dit que non ! cria-t-il. Le toit risque de vous tomber dessus.

Malvery réfléchit un moment.

— J'imagine que ça ferait un peu mal, dit-il.

— Retournez à la Ketty Jay. Nous trouverons un autre accès.

— Vous êtes sûrs ?

— Le trésor est avec vous ?

— Intact.

— Amenez-le à bord. Nous vous rejoindrons aussi vite que possible.

— D'acodac.

— Et, Malvery ? S'ils recommencent à nous balancer des obus, tu dis à Jez de décoller et vous partez d'ici.

— Sans vous, cap'taine ?

— Ouais.

— Je préférerais m'étouffer dans ma propre merde, répondit joyeusement le docteur. On se retrouve à bord.

Frey secoua la tête pour faire cesser la vibration. Cela fonctionna à peu près autant qu'il s'y était attendu. Au moins, avec le temps, il entendait de mieux en mieux.

Il ramassa son pistolet là où il était tombé, et désigna, du pouce, la direction d'où ils venaient.

— Par là, j'imagine.

Ils prirent le couloir à la hâte et entrèrent, par une porte, dans une cuisine rudimentaire. Ils virent une fenêtre donnant sur l'extérieur, mais qui, même soufflée par l'explosion, restait trop petite pour qu'on passe à travers. Frey pénétra le premier dans un réfectoire simple doté de bancs et d'une cheminée. Il resta près du mur extérieur, espérant trouver une ouverture, mais aucune pièce n'offrait une issue vers la liberté. Ils finirent par atterrir dans un autre couloir semblable à celui qu'ils avaient quitté.

— Bon sang, ça doit pas être compliqué de sortir d'un bâtiment, se plaignit-il.

C'est à ce moment-là qu'ils tombèrent nez à nez avec Orkmund.

Il avait dû les entendre un instant avant qu'ils tournent au bout du couloir et ce léger avertissement lui donna l'avantage. Il émergea d'une porte, une petite boîte de bijoux à la main, lorsqu'ils arrivèrent. Frey et Silo s'arrêtèrent en dérapant tandis qu'Orkmund lâchait la boîte et dégainait un pistolet. Il les tint sous la menace avant qu'ils puissent complètement sortir leurs armes de leurs fourreaux.

— Lâchez-les ! cria-t-il et ils se figèrent.

Frey tenta de réfléchir, mais le brouillard dans son cerveau l'empêchait d'avoir la moindre idée. Ce n'était pas une guerre : il n'était pas question de faire des prisonniers. S'ils lâchaient leurs armes, il les abattrait. S'ils dégainaient, il les abattrait.

— Lâchez-les ! hurla de nouveau Orkmund sans leur laisser le temps de réfléchir.

Frey observa Silo qui lui rendit son regard. Et à cet instant, le capitaine sut à quoi pensait le Murthien.

Il ne pouvait en descendre qu'un des deux. Et Silo avait décidé que ce serait lui.

— Ne fais pas..., dit Frey, mais trop tard.

Silo leva son pistolet pour tirer. Orkmund réagit et le visa. Le capitaine suivit son homme, une seconde plus tard : mais le chef pirate avait déjà ciblé sa victime.

Trois coups de feu partirent, quasiment simultanément. Orkmund tira le premier et sa balle atteignit Silo à la poitrine. Le coup de ce dernier partit dans le vide. Frey visa en hâte et toucha le pistolet d'Orkmund sur le côté, l'envoyant tourbillonner avec une étincelle et un sifflement métallique.

Silo s'effondra. Orkmund hésita, surpris en s'apercevant qu'il n'avait plus d'arme à la main. Frey visa droit sur sa tête et appuya sur la détente.

Le chien heurta une chambre vide. Il n'avait plus de balles.

Orkmund lui sauta dessus en sortant un sabre de sa ceinture. Frey jeta son pistolet et son épée jaillit de son fourreau pour voler jusque dans sa main, de son propre chef. Les deux sabres se heurtèrent avec un tintement retentissant. Orkmund frappa de nouveau pour continuer son attaque et visa les côtes, puis la hanche de son adversaire. La lame possédée par un démon para les deux coups en devenant floue, à une vitesse que Frey n'aurait jamais pu atteindre tout seul. Orkmund était un épéiste expert ; le capitaine avait une épée experte.

Il n'avait pas le temps de penser à Silo. S'il voulait survivre, il ne le devait pas. Il ne vit que le visage brutal d'Orkmund, déformé par la rage, et les lames qui s'agitaient entre eux. Il recula sous la rafale de coups, écartant les frappes du pirate. Le sabre dans sa main faisait son travail sans qu'il l'aide vraiment, mais il avait du mal à suivre les

assauts d'Orkmund. Il ressentit une morsure douloureuse dans l'épaule lorsque le chef pirate le coupa ; un instant plus tard, il se fit toucher à l'avant-bras.

La souffrance libéra sa colère. Du coin de l'œil, il vit Silo allongé, immobile, par terre. Pris d'une brusque imprudence, il s'élança vers l'avant et passa de la défense à l'attaque. Son sabre perçut le changement et se mit à bouger avec une vigueur nouvelle. Le capitaine sentit l'envie de son arme remonter par son manche. L'ajout de la force du capitaine à celle de la lame obligea Orkmund à reculer. Subitement, c'était Frey qui frappait tandis que son adversaire paraît et bloquait ses coups.

Puis un rugissement bas et effrayant emplît l'espace. Le couloir trembla lorsque les vibrations de l'obus proche l'atteignirent. Orkmund recula en trébuchant tandis que Frey tendait les bras et perdait l'équilibre ; mais ce fut le capitaine qui s'effondra par terre et le pirate qui resta debout. Frey roula sur le dos, para un coup vers le bas visant son cœur et donna un coup de pied dans les jambes du pirate. Orkmund tomba et ils se retrouvèrent alors de nouveau à égalité. Ils se séparèrent d'une roulade et se relevèrent d'un bond, essoufflés, l'un en face de l'autre.

Les yeux d'Orkmund exprimaient de la surprise et une légère stupéfaction.

— Tu sais te battre ! s'écria-t-il.

— Ouais, dit Frey, plein de haine. Je sais me battre.

Il s'élança de nouveau. Emporté par le dégoût envers cet homme, l'envie de réduire son existence à néant. Sa simple vue lui était insupportable : les arêtes brisées de son nez, les motifs tatoués sur son cou, son crâne et ses bras. Cet homme avait appuyé sur la détente pour envoyer une balle dans la poitrine de Silo. Peut-être que le Murthien calme était déjà mort. Peut-être qu'il poussait en ce moment même son dernier souffle. Non content de lui avoir tiré dessus, Orkmund empêchait en plus Frey d'agir pour aider son camarade. Chaque minute était une de plus où son ami pouvait se vider de son sang. Chaque minute pouvait être sa dernière.

Silo avait pris une balle pour lui. Il serait maudit s'il devait avoir à jamais la mort de cet homme sur la conscience. Sans le sabre que lui avait donné Crake, il serait mort sous la sauvagerie de l'assaut d'un épéiste tel qu'Orkmund. Mais en ajoutant sa force à la lame qui se dirigeait toute seule, il devenait redoutable. Le chef pirate paraît et bloquait les coups de Frey, mais ils étaient si brutaux qu'il avait du mal à tenir son arme. L'acier résonnait et ponctuait les explosions lointaines.

Puis les mains de Frey furent tirées en arrière et son sabre se releva de son propre chef, pour préparer un coup puissant. Le capitaine

paniqua et lutta contre les souhaits de sa propre épée : il se retrouvait complètement à découvert. Voyant l'avantage, Orkmund frappa sous la garde de Frey pour l'embrocher. Le sabre du capitaine se tordit alors dans un angle impossible et manqua de lui briser le poignet, puis son possesseur sentit la lame entailler la viande et l'os.

L'arme d'Orkmund cliqueta bruyamment au sol. Le chef pirate recula d'un pas en titubant, hébété, les yeux rivés au moignon sur son avant-bras. Du sang en jaillissait à chaque battement de cœur. Le visage pâle, il regarda Frey, incrédule.

Le capitaine serra les dents et le transperça.

La place devant la forteresse d'Orkmund était devenue un champ de bataille. Des obus pilonnaient le ciel gris et des coups de feu crépitaient et claquaient dans tous les coins. Une lourde frégate pirate passait lentement au-dessus, si bas et près qu'elle en devenait terrifiante, ses canons hurlant tandis qu'elle visait les vaisseaux lointains de la Marine. Le tir de barrage en réponse explosa, assourdissant, sur la place. Des frappes d'artillerie éparses labouraient la ville et détruisaient tout ce qu'elles touchaient. Une rangée de bâtiments sur un côté de la place s'était écroulée vers l'intérieur après avoir reçu un tel obus égaré et il n'en restait plus que des décombres.

La Ketty Jay était au centre de la place, sa rampe de chargement ouverte et gardée par Bess. Son équipage s'était réfugié à l'intérieur de la soute ou derrière les supports hydrauliques et tirait sur tout ce qui s'approchait. Pinn et Harkins volaient en soutien, faisant cracher les mitrailleuses de leurs chasseurs et restant assez haut pour éviter les tirs au jugé venus du sol.

Un groupe de pirates de plus en plus désespérés tirait depuis l'abri offert par les décombres. Les corps de ceux qui avaient déjà essayé de se lancer à l'assaut de l'aéronef, en considérant qu'il s'agissait de leur seul espoir d'échapper à la catastrophe ambiante, étaient dispersés sur la place.

Frey passa les portes de la forteresse d'Orkmund, en portant Silo sur le dos, sans se soucier des tirs qui fendaient l'air. Le sol trembla sous ses pieds ; une grande plainte métallique s'éleva loin en dessous. On aurait dit que la plate-forme sur laquelle ils se trouvaient risquait à tout instant de s'effondrer. Il courut en se penchant pour empêcher le Murthien de glisser. Jez cria en le voyant et l'équipage tira de plus belle, pour faire baisser la tête des pirates tandis que leur capitaine se rapprochait.

Frey était épuisé et seule l'adrénaline lui permettait de courir. Le bruit incessant des explosions, l'effort de porter presque quatre-vingt-dix kilos de poids mort sur le dos et le choc émotionnel des dernières minutes l'avaient placé dans un état de transe légère. Il remarqua à peine un obus qui détruisit un des proches bâtiments en l'aspergeant

d'éclats de pierre et dont le souffle le poussa sur un côté. Il tituba, se reprit et se remit obstinément à courir.

Les balles sifflaient autour de lui. Il ne savait pas si elles lui étaient destinées. Tout ce qu'il voulait, c'était atteindre la Ketty Jay.

Il trébucha sur la rampe et les mains de Malvery et de Jez le firent avancer jusqu'au maigre abri de la soute. Bess recula jusqu'à l'appareil en regardant la place d'un air menaçant, et Crake tira le levier pour lever la rampe. Les pirates hurlèrent de frustration en voyant leur chance de s'enfuir s'amenuiser, mais aucun d'eux n'osa s'en prendre au golem.

Frey ne désirait qu'une chose : s'allonger et dormir. Mais il n'avait pas ce luxe. Il se remotiva. Ce n'était pas encore fini.

Il laissa Malvery ôter Silo de son dos. Son manteau était trempé de sang là où il avait porté le Murthien. Ils le posèrent sur le sol de la soute où le docteur examina sa blessure. Le visage de Malvery était pâle et craintif.

— Soigne-le, dit Frey au docteur.

— Il perd trop de sang, répondit celui-ci.

— Soigne-le, bordel ! dit le capitaine avec hargne.

Puis il emprunta l'escalier qui menait au pont supérieur. Il prit la coursive qui longeait l'épine dorsale de la Ketty Jay, puis la porte qui donnait sur le cockpit. Là, il s'affala sur le siège du pilote et entra le code de démarrage. Jez arriva quelques instants plus tard et se laissa tomber à son poste de navigatrice pendant que Frey emplissait les cuves d'aérium au maximum.

Une autre explosion secoua l'aéronef qui commençait à se soulever de son train d'atterrissage. Frey tressaillit et plongeait sa tête lorsqu'une balle heurta le panneau de verre devant son visage en laissant une petite marque circulaire. La frégate pirate apparut au-dessus d'eux et à tribord, des obus explosant dans l'air autour dans un violent flot de lumière et de bruit. Sa quille s'éventra soudain, détachée par une série de détonations qui coururent sur ses flancs de la proue à la poupe. Frey fit monter son appareil tandis que la frégate s'inclinait sur un côté, vers eux, avec un gémissement ressemblant au cri d'agonie d'une énorme bête de métal.

— Allez, allez ! murmura-t-il dans sa barbe pendant que la coque de la Ketty Jay décollait et s'élevait dans les airs.

Jez regardait, horrifiée, la masse noire et en flammes de la frégate qui emplissait leur champ de vision et menaçait de les écraser en tombant. Le Céleste et le Prédateur passèrent de chaque côté de l'appareil et disparurent comme des éclairs ; ils ne pouvaient pas l'aider pour le moment et devaient s'occuper de leur propre sécurité. Des cris provenant de la place se firent faiblement entendre par-dessus le vacarme de l'artillerie et le bruit des moteurs de la Ketty Jay. Les

hommes et les femmes de Chutes Libres avaient vu leur destin leur tomber dessus.

La Ketty Jay s'était à peine élevée au-dessus des bâtiments les plus proches lorsque Frey accéléra au maximum et que les propulseurs à prothane s'ouvrirent en vrombissant. Il se retrouva collé à son siège pendant l'accélération et son train d'atterrissage érafla le toit d'une auberge et arracha des tuiles lorsqu'ils sortirent de l'ombre de la frégate. Frey serra les dents alors que le gigantesque appareil continuait à descendre vers eux.

Le pont de la frégate passa juste derrière leur poupe avec un hurlement d'air déplacé, accompagné d'une effusion rageuse de fumée et de flammes, et se fracassa sur la place avec la puissance d'un glissement de terrain. La Ketty Jay éloigna Frey et son équipage tandis que la forteresse d'Orkmund disparaissait et que la grande plate-forme montée sur échafaudage se fendait en deux.

Pour une fois, Frey était ravi de ne pas pouvoir voir derrière son appareil. Il ne pouvait qu'imaginer l'épouvantable destruction dans leur sillage. Une douleur lancinante le surprit : elle n'était pas destinée aux morts, mais à Silo, qu'il avait jeté dans les bras de Malvery comme s'il ne s'agissait que d'un bagage. Il s'efforça de rester calme. Il avait des responsabilités envers les autres. Il aurait le temps de se vautrer dans le remords lorsqu'il les aurait mis à l'abri.

Il expulsa de l'aérium pour réduire la montée excessive de la Ketty Jay et la fit contourner le bord de la doline et éviter la flotte de la Marine et le gros des combats. Pinn et Harkins se placèrent derrière lui. À tribord, il voyait toute la bataille. Chutes Libres était en ruine, un dépotoir à demi submergé. L'arrière d'appareils pirates détruits dépassait de l'eau saumâtre et rance et des nappes de carburant en flammes s'en échappaient. Il y avait de la fumée partout. Des éclairs de coups de feu rapprochés et le bruit d'explosions venaient de l'intérieur des aéronefs.

La Marine avait bloqué un itinéraire menant à Chutes Libres, mais il y avait, à l'évidence, d'autres routes pour sortir et les pirates les prirent. On avait abandonné la défense de la ville et les flibustiers battaient en retraite, se mêlant à la brume au-dessus, disparaissant dans des ravines et des gorges. La Marine avait subi des pertes, mais l'attaque surprise avait permis de les réduire au minimum.

Frey fit voler la Ketty Jay derrière la flotte de la Coalition, qui regardait encore vers la ville et pas vers le bord extérieur. Si quelqu'un remarquait les trois appareils insignifiants qui s'échappaient, alors peut-être qu'on les reconnaîtrait et que l'on ne tirerait pas. De toute façon, la Ketty Jay passa sans encombre dans la gorge qui l'éloignait de la doline et des combats. Les pentes rocheuses des Crocheuses se refermèrent sur eux et leur bouchèrent la vue de Chutes Libres. Ils

laissèrent vite la ville derrière eux et tout redevint silencieux.

Malvery et Crake portèrent Silo jusque dans la minuscule infirmerie et le posèrent sur la table d'opération. Le Murthien était inconscient et sa respiration faible et saccadée. Ses yeux s'agitaient sous ses paupières. Une odeur d'essence et de sang flottait dans l'air et le sol bougeait à cause de l'inclinaison prise par la Ketty Jay en vol.

Les mains de Crake étaient couvertes de sang. Il avait l'impression que cela aurait dû le dégoûter, mais il était trop concentré sur l'instant pour se permettre d'être faible. Il se souvint du Silo qui l'avait aidé à rafistoler Bess après la fusillade à Rabban, celui qui avait parlé et plaisanté avec lui sur cette colline herbeuse. Ils n'étaient plus étrangers l'un pour l'autre. Crake ferait tout ce qu'il pourrait.

Malvery déchira la chemise de Silo et dévoila la blessure. Un trou aux bords irréguliers perforait un des gros muscles pectoraux. Du sang épais en jaillissait en de terrifiantes quantités. Il jura dans sa barbe.

— Il a une hémorragie interne, dit Malvery. Je ne peux rien faire.

— Il le faut ! protesta Crake. Ouvre-le. Fais cesser le saignement !

— Je ne peux pas. (Il ajusta ses lunettes rondes et vertes et tira avec anxiété sur le bout de sa moustache blanche.) Je ne peux vraiment pas.

Il ouvrit un tiroir et en sortit une bouteille d'alcool médicinal. Il la déboucha et la porta à ses lèvres avant que Crake s'en empare et la jette avec colère sur la table d'opération.

— Tu es le seul à pouvoir faire ça, Malvery ! lança-t-il. Oublie ce qui est arrivé à ton ami. Tu es chirurgien ! Fais ton foutu boulot !

— Je ne suis plus chirurgien, répondit le docteur en regardant l'homme devant lui sur la table d'opération.

Du sang coulait de la blessure par balle sur la poitrine de Silo en un grotesque clapotis rouge. Crake posa les mains au-dessus de la plaie sans parvenir à quoi que ce soit, puis il se mit à regarder autour de lui à la recherche d'un objet plus adapté pour endiguer le flot.

Il comprenait la douleur de Malvery, mais il n'avait pas le temps de faire preuve de compassion alors que Silo mourait. Si Crake avait été un meilleur démoniste, il aurait pu se servir de l'Art pour guérir le Murthien. Mais sans son équipement, il ne pouvait rien faire. La seule chance de Silo était Malvery et le médecin était paralysé.

— Ventre-saint-gris ! tu vas juste rester là à le regarder ? cria Crake.

— Que veux-tu que je fasse ? beugla Malvery. Un miracle ? Il meurt ! Je ne peux rien y faire !

— Tu peux au moins essayer ! lui répondit Crake en hurlant avec autant de férocité. Ce n'est pas comme la dernière fois. Il mourra de toute façon. Personne ne t'en voudra si tu échoues, je m'en assurerai. Mais je ne voudrais pas être à ta place lorsque le capitaine découvrira

que tu n'as même pas essayé.

À ce moment-là, la Ketty Jay fit une embardée vers bâbord et le déséquilibra ; il dut poser une main sur la table d'opération pour se retenir. La bouteille d'alcool bascula de la table, mais Crake la rattrapa avant qu'elle tombe. Les yeux de Malvery la suivirent.

— Donne-moi la bouteille, dit-il.

Crake se contenta de lui jeter un regard noir.

— Il me faut une lampée pour avoir la main ferme ! insista Malvery.

— Ta main est assez ferme, doc. Fais-le. Mérite ta place.

— Moi ? tonna Malvery. Ça fait à peine quatre mois que tu es à bord, espèce de merdeux arrogant !

— Oui. Et je t'ai sauvé à La Crique de Tarlock. Bess t'a sauvé de Kedmund Drave. J'ai découvert les plans de Grephen aux Hauts de Boisrousse et nous n'aurions jamais pris les cartes à Dracken sans Bess. Nous avons fait notre part. Pinn et Harkins volent, Jez s'occupe de la navigation, Silo maintient l'appareil en état de marche. Qu'as-tu fait que nous ne soyons pas capables de faire ? Tirer avec un fusil ? Te servir de temps en temps des canons automatiques ? Tu es un chirurgien qui n'opère pas, Malvery ! Tu es un poids mort !

La colère déforma le visage du médecin. Il se pencha par-dessus la table pour l'attraper, mais Crake, trop rapide, s'écarta.

— Alors prouve-moi que j'ai tort ! cria-t-il. Ouvre-le ! Arrête le saignement et sauve-lui la vie !

Les gros poings de Malvery se serrèrent et se desserrèrent. Il avait le visage rouge de colère. Pendant un instant, Crake crut qu'il allait réellement attaquer ; mais il se détourna et alla jusqu'au meuble en bois fixé au mur. Il l'ouvrit et en sortit un scalpel. L'instrument chirurgical était la seule chose propre de la salle crasseuse. Malvery retourna à la table et regarda le démoniste.

— Je vais l'ouvrir, bon sang, dit-il d'un ton hargneux. Et tu vas rester pour m'aider.

Crake releva ses manches.

— Dis-moi ce que je dois faire.

Frey, assis dans le siège du pilote, regardait le brouillard. Son filtre à air pendait encore autour de son cou, même si plus d'une heure s'était écoulée depuis qu'ils avaient traversé la rivière de lave et ses émanations toxiques. Jez lisait tout haut des directions et des coordonnées du poste de navigation derrière lui et il les suivait sans réfléchir. De temps en temps, elle consultait le compas et lui indiquait une mine lointaine que les dragueurs de la Marine n'avaient pas repérée, mais elle était toujours trop éloignée pour être dangereuse.

Frey ne faisait presque pas attention à ce qu'il faisait. C'était la quatrième fois qu'il empruntait cet itinéraire et il ne lui faisait plus

peur. Il avait confiance en Jez. Harkins et Pinn suivaient ses lumières dans l'obscurité. Quant à la Marine, elle parviendrait bien à trouver la sortie toute seule.

Il pensait à Silo. Le spectre noir de la perte flottait au-dessus de lui. Ce n'était pas seulement l'idée que le mécanicien lui-même puisse mourir – la profondeur des sentiments qu'il portait à l'étranger taciturne l'avait déjà surpris –, mais l'idée qu'un membre de son équipage allait disparaître. Chaque nouveau péril auquel ils survivaient les rendait, à ses yeux, de plus en plus unis. Alors qu'autrefois, il rêvait souvent d'abandonner son équipage et de partir seul, il ne supportait plus cette idée à présent. Ils s'étaient mués en une société miniature, les habitants de la Ketty Jay, et ils avaient besoin les uns des autres pour survivre. Ils étaient, d'une manière ou d'une autre, parvenus à un équilibre qui les satisfaisait tous et lorsqu'ils allaient dans le même sens, ils étaient capables d'accomplir des choses extraordinaires. Frey avait peur de perdre l'un d'entre eux à présent, de crainte que cet élan soit brisé. Il craignait que tout redevienne comme avant.

Tout ce temps, il s'était blindé contre la perte en refusant de se soucier de quiconque. Désormais, d'une certaine manière, il s'était fait prendre par surprise. Il tenta de se mettre en colère pour s'être autorisé à devenir si vulnérable, mais n'y parvint pas. Tout cela découlait d'un changement plus important, qui l'avait vu parvenir à un niveau de respect de soi qu'il n'avait encore jamais atteint avant la destruction de l'As de Crânes. Il n'échangerait pas les jours passés entre ce moment-là et le présent. Pour rien au monde.

Mais Silo était désormais aux portes de la mort, entre les mains d'un docteur alcoolique et d'un assistant manquant de pratique. Silo, qui avait pris une balle à la place de Frey. Le capitaine ne voulait pas vivre avec le poids de cette responsabilité.

Pourquoi sont-ils si longs ? Ils n'ont pas encore fini ?

Comme pour lui répondre, il entendit la porte de l'infirmierie s'ouvrir en glissant. Il se voûta, dans une posture évoquant quelqu'un s'attendant à recevoir un coup. Des bruits de pas s'élevèrent de la coursive, des bottes frappant le métal. Ils étaient trop légers pour appartenir à Malvery et il devait donc s'agir de Crake. Frey tourna sur son siège pour s'en assurer, et vit le démoniste arriver dans l'encadrement de la porte. Ses mains étaient couvertes de sang et il portait encore son masque. Il désigna le filtre et demanda quelque chose que personne ne comprit.

— Tu peux l'enlever maintenant, dit Jez en devinant ses paroles.

Crake retira le masque et prit quelques profondes inspirations.

— C'est mieux, dit-il. Ce truc-là est étouffant.

— Hum, dit Jez comme si elle était d'accord.

— Tout va bien ? demanda le démoniste.

— Vous allez nous dire ce qui se passe là-bas derrière, bordel ? explosa Frey, incapable de supporter la tension.

— Oh, oui, dit Crake avant de sourire. Le doc a fait cesser le saignement et a ôté la balle. Il dit que le patient va s'en sortir.

Jez souffla et applaudit légèrement, une réaction de jeune fille surprenante de la part de quelqu'un que Frey avait fini par considérer comme assez peu féminine. Le capitaine se laissa retomber sur son siège en poussant un soupir et une immense sensation de relaxation traversa son corps. L'épuisement et le soulagement s'entassèrent sur lui. Au moins, c'était terminé. Son visage afficha un grand sourire. Crake éclata de rire et lui donna une tape sur l'épaule en y laissant une trace de main grotesque.

— Bien joué, les gars, dit Frey. Bien joué, bordel.

— Bon, je dois aller aider Malvery à terminer, dit Crake. J'étais juste venu vous prévenir.

Il disparut de nouveau dans la coursive en direction de l'infirmerie.

— Nous y sommes, cap'taine, dit Jez. Arrêtez tout. Nous pouvons commencer à monter.

Frey stoppa la Ketty Jay et la dirigea vers le haut dans le brouillard. La brume s'éclaircit graduellement et l'obscurité s'éclaira peu à peu. Les flancs des montagnes redevinrent visibles sous la forme de blocs d'ombres inquiétants.

Le capitaine leva les yeux, toujours souriant. Là-haut se trouvaient la lumière et la liberté. L'espoir d'une nouvelle vie, une vie de luxe, financée par le coffre plein d'or des Éveilleurs qu'ils avaient volé à Orkmund. Là-haut, une seconde chance s'offrait à chacun d'entre eux.

— Je ne vous ai jamais vu sourire ainsi, cap'taine, dit Jez.

— C'est parce que, pour une fois, j'ai vraiment l'impression que tout ira bien.

Puis ils sortirent de la brume et une explosion dévastatrice martela la Ketty Jay, emplissant le cockpit d'une lumière éblouissante et les secouant comme des poupées de chiffon.

Il n'y eut pas d'autre détonation. Frey cligna des yeux pour se remettre du choc et se replaça dans son siège.

Un essaim de Lamineurs les entourait. Face à eux, son arsenal considérable braqué sur la Ketty Jay, se trouvait l'Accès de Délire.

Frey gonfla les joues et poussa un soupir de résignation.

— Fait chier !

« Voilà où mène la pitié » – Le choix de Dracken – Fins

Un vent froid poussait des bouffées de cendres grises sur les plaines des Sombrises. Le manteau de Frey battait. Des horizons désolés les entouraient. Au-dessus, le ciel était de la couleur d'une enclume. L'Accès de Délire était à l'ancre assez près, ses lignes sévères et cruelles contrastant avec le vide.

L'équipage de la Ketty Jay était aligné en bas de la rampe de chargement. Pinn et Harkins avaient posé leur appareil et avaient rejoint les autres. Silo, Bess et Slag n'étaient pas là. Silo était encore à l'infirmerie. Crake avait endormi Bess pour l'empêcher de devenir folle furieuse et de les faire tous tuer. Slag avait disparu, de son propre chef, dans les ventilations et les conduits d'air, en route pour une mystérieuse course. Rien ne le séparerait jamais de son appareil.

Face à eux se trouvaient Trinica Dracken et une dizaine d'équipiers de l'Accès de Délire. Les hommes tenaient Frey et les siens en joue tandis que Trinica observait le coffre laqué de rouge posé à ses pieds. Elle considéra les richesses qu'il contenait un long moment sans que son visage d'une blancheur de spectre et ses yeux noirs contre nature dévoilent ses pensées. Elle finit par lever le regard.

— Tu as bien agi, Darian, dit-elle. C'est gentil de ta part d'être allé chercher ça à la forteresse d'Orkmund, rien que pour moi.

Pinn marmonna quelques gros mots dans sa barbe. Malvery lui donna une claque sur l'oreille.

— J'aurais dû te tuer quand j'en avais l'occasion, dit Frey. (Il n'y avait aucune rancœur dans ces mots ; il s'agissait d'une simple observation.) Voilà où mène la pitié.

Trinica lui adressa un sourire froid.

— Considère que c'est le prix à payer pour une bonne leçon.

Frey et Trinica se regardèrent les yeux dans les yeux, par-delà le vide poussiéreux qui les séparait. Le grand silence des Crocheuses envahit l'instant.

Il n'avait pas de haine pour elle. Il ne parvenait qu'à ressentir une légère déception. Et, étrangement, cela lui paraissait juste. C'était la cupidité qui lui avait fait accepter l'offre trop-belle-pour-être-vraie de Quail. Et même s'il ne se sentait pas responsable des nombreuses morts à bord de l'As de Crânes – ils étaient condamnés avec ou sans

son intervention –, il avait joué un rôle dans leur disparition. Il avait peut-être sauvé l'archiduc et rendu un fier service à son pays, mais il l'avait fait en organisant un massacre à Chutes Libres. Il ne lui semblait pas juste de profiter de sa propre stupidité, aux dépens de toutes ces vies.

Peut-être devait-il quelque chose au monde. À l'équipage qu'il avait emmené en Samarla et qu'il y avait abandonné face à la mort. À chaque Trinica Dracken et Amalicia Thade dont il s'était débarrassé et qu'il avait oubliées au premier signe indiquant qu'elles voulaient plus que ce qu'il était préparé à leur donner.

Au bébé qui était mort à cause de la lâcheté de ses parents.

Il les avait tous condamnés lorsqu'il avait accepté de s'occuper de l'As de Crânes. Mais depuis, il avait récupéré tout ce qu'il avait perdu, et même plus. Il avait formé un équipage et il s'était repris. Peut-être qu'au final, c'était tout ce dont il avait besoin.

— Que va-t-il se passer maintenant, Trinica ? lui demanda-t-il.

— Je suppose que Grephen sera pendu, dit-elle. Les Éveilleurs... eh bien, ils sont trop puissants pour être détruits, même par ça. Mais je crois que l'archiduc redoublera d'efforts pour les contrer dorénavant.

— Je voulais dire, que va-t-il nous arriver ?

Trinica lui jeta un regard perplexe.

— Comment le saurais-je ? Je pense que vous obtiendrez vos grâces, même si vous n'êtes plus là pour les récupérer.

— Tu nous laisses partir ?

— Bien sûr, dit-elle. Tous ceux qui ont mis une récompense sur ta tête se sont retirés ou ne sont plus en état de payer. Pourquoi te garderais-je ?

Son équipage se détendit visiblement. Frey repoussa une mèche de cheveux qui lui tombait sur le front.

— Et toi ? demanda-t-il.

— Je vais partir, répondit-elle avec nonchalance. J'imagine que je vais devoir me tenir à l'écart de la Marine dorénavant, mais je survivrai.

Elle marcha jusqu'à son maître d'équipage qui remplissait un sac de cuir de pièces du coffre. Il l'attacha avec une ficelle et le lui donna. Il était presque trop gros pour qu'on puisse le tenir d'une main. Elle le soupesa, pensive, puis le lança vers Frey qui manqua de ne pas l'attraper.

— La part du découvreur, dit-elle. Et en plus de ça, tu peux garder ton appareil.

— C'est exceptionnellement clément de ta part, Trinica.

Elle sourit et cette fois il ne s'agissait pas du sourire froid et prudent qu'il avait fini par connaître. C'était celui de l'ancienne Trinica, datant d'une époque où son monde n'était pas rempli

d'horreur et une chaleur douce-amère envahit Frey.

— Je suis sentimentale, dit-elle. Au revoir, capitaine.

Elle leur tourna le dos et repartit vers la navette qui se trouvait à quelques mètres. Ses hommes fermèrent le coffre et le prirent. Frey et son équipage les regardèrent disparaître à l'intérieur de l'appareil qui se souleva du sol et les ramena jusqu'à l'Accès de Délire.

— Bien, dit Malvery en plissant les yeux à cause de la poussière et en les regardant diminuer au loin. C'est bien notre chance.

— Haut les cœurs ! dit Frey. Nous avons trois appareils, assez de ducats pour voler pendant un an et le monde à nos pieds. Je dirais que nous sommes l'équipage le plus chanceux de toute la Vardia en ce moment.

— Je me sentirais légèrement plus chanceux si cette sorcière ne s'était pas tirée avec notre butin, ronchonna Malvery.

Frey lui donna une tape sur l'épaule.

— Prends les choses du bon côté. Elle aurait pu nous tuer.

— C'est vrai, concéda Malvery.

— Euh... bon... je me demandais si quelqu'un d'autre a faim ? s'enquit Harkins.

— Nous devrions sans doute emmener Silo à l'hôpital, proposa Jez. Le mettre dans un bon lit avec des infirmières.

Frey regarda Malvery.

— Dans combien de temps Silo pourra-t-il se remettre au travail ? Selon ton opinion experte ?

— Trois semaines, je dirais, répondit le docteur. Peut-être quatre.

Frey se gratta la nuque.

— Bon, après tout ce que nous avons traversé, nous méritons sans doute un peu de temps à terre. (Les yeux de Pinn s'illuminèrent à l'idée de la bière et des putes. Frey leva le sac de pièces.) C'est ma tournée, ce soir ! (Les hommes l'acclamèrent.) Jez ! aboya-t-il.

— Cap'taine !

— Trouve-nous un port un peu isolé, doté d'un bon hôpital, d'une vie nocturne agitée et d'un endroit où l'on peut jouer au Rake.

— Les Gorges du Peaussier ?

— Les Gorges du Peaussier, ça me paraît bien.

Il y eut une autre acclamation et ils se tapèrent dans le dos les uns les autres, se serrèrent les mains en se congratulant bruyamment et de manière distraite. Le coffre rempli de ducats était déjà oublié. Ils avaient tout ce dont ils avaient besoin. Ils étaient heureux d'être en vie.

Frey ne put réprimer un sourire. En regardant les visages hilares de son équipage, il fut submergé par une vague d'affection pour ces gens, ces hommes et femmes qui partageaient son vaisseau et sa vie. Ils étaient heureux, libres, et le ciel infini les attendait.

Ça suffisait.

Appendice : Règles du jeu de Rake

HISTOIRE

Le Rake est une variante du poker, dans laquelle le joueur doit avoir la meilleure main de cinq cartes pour gagner. Le jeu existe depuis des siècles et date d'une époque antérieure à la chute de la monarchie : la première mention écrite remonte à 87/29 (UY3069). La plupart du temps, il était réservé aux paysans et vu comme un passe-temps plutôt vulgaire par les riches. Il a été popularisé en Vardia pendant la Première Guerre de l'Aérium, lorsque le brassage au sein des troupes de conscrits a permis au jeu de se répandre. Peu après, les aristocrates qui les commandaient l'ont aussi adopté et le Rake est passé des tavernes et des antres aux salons des riches. Depuis, il est devenu le jeu de cartes le plus populaire en Vardia.

LE JEU

Le Rake se joue avec un jeu standard de cinquante-deux cartes vardiennes, contenant treize cartes de chacune des quatre couleurs : crânes, ailes, crocs et croix. Chaque couleur comprend (par ordre de valeur) les nombres 2 à 10, suivis par les figures : prêtre, dame, duc, as. L'as, la carte la plus forte, peut également tenir le rôle du chiffre 1 lorsqu'il s'agit de suites.

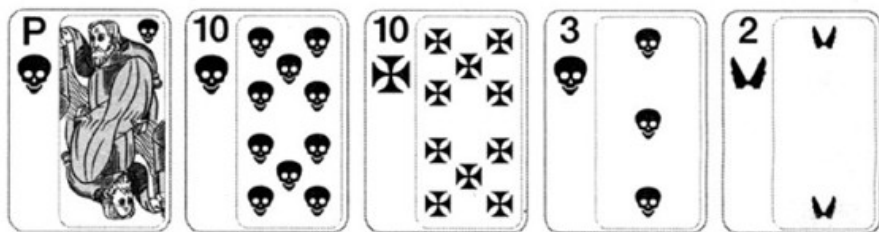
DÉCOMPTE DES POINTS

Le but du Rake est d'obtenir la meilleure combinaison possible de cinq cartes. Ces combinaisons sont décrites plus bas, par ordre de valeur. Deux paires battent un brelan, une couleur bat une suite, *et cetera*.

Haute carte

Dans ce cas, sans combinaison possible, seule la plus haute carte de la main est comptabilisée. Ainsi, un joueur dont la meilleure carte est un as bat celui dont la meilleure est seulement un prêtre.

Paire



Deux cartes de la même valeur. Dans l'exemple ci-dessus, le joueur a deux 10. Une paire plus élevée, de dames par exemple, le battrait. On ne tient pas compte des cartes restantes à moins que deux joueurs aient deux paires identiques, auquel cas celui dont les cartes restantes ont la plus forte valeur gagne.

Deux paires



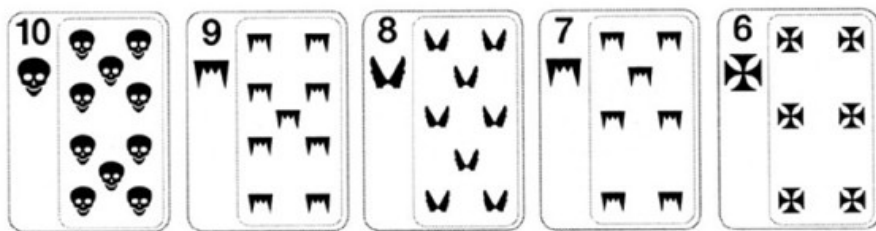
Deux paires de la même valeur. Si deux joueurs ont deux paires, le gagnant est celui qui possède la plus forte paire. Si les deux joueurs ont la même paire la plus forte, le gagnant est celui dont la seconde paire est la plus forte. Dans l'éventualité peu probable où tous les deux ont les deux mêmes paires, les cartes restantes entrent en jeu : encore une fois, le joueur qui a les cartes les plus fortes gagne.

Brelan



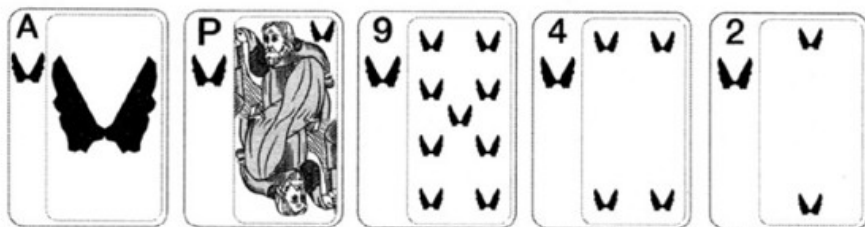
Trois cartes de la même valeur. Si deux joueurs ou plus ont un brelan, les trois cartes les plus fortes gagnent. La main ci-dessus est un brelan de ducs.

Suite



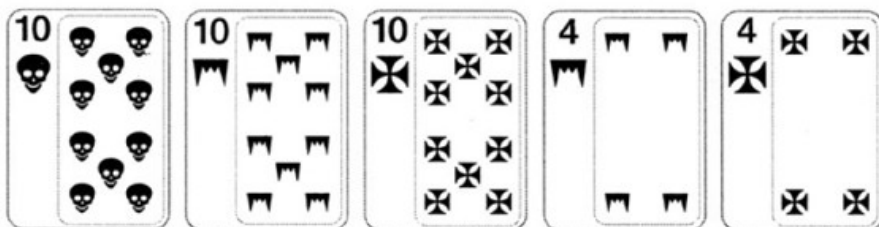
Cinq cartes qui se suivent, mais de différentes couleurs. Dans ce cas, un as peut servir de 1 ou d'as. Si deux joueurs ou plus ont une suite, celle qui contient la plus forte carte gagne.

Couleur



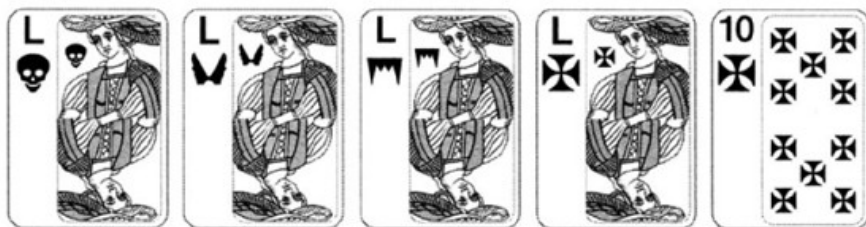
Cinq cartes de la même couleur. Cela peut être une couleur aux ailes, une couleur aux croix, etc. Comme dans une suite, si deux joueurs ont une couleur, celui dont la main contient la plus forte carte l'emporte. S'ils ont la même, on regarde la deuxième meilleure, *et cetera*, jusqu'à ce qu'un vainqueur soit déterminé.

Full



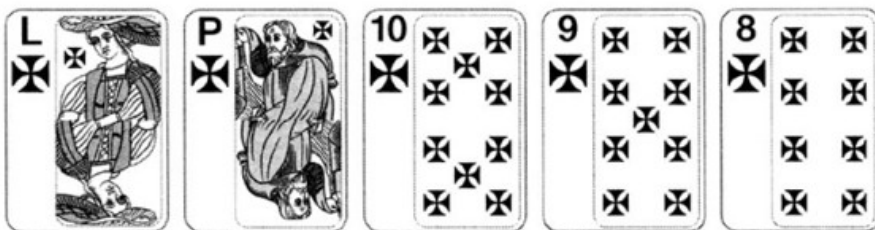
Un full est un brelan d'une valeur et une paire d'une autre. Si deux joueurs en ont un, le brelan le plus fort l'emporte.

Carré



Quatre cartes de la même valeur. La dernière carte ne compte pas. La main ci-dessus est un carré de dames.

Rake



Cinq cartes de la même couleur qui se suivent. C'est la main la plus forte du Rake. Si deux joueurs la possèdent, celui qui a la plus forte carte l'emporte.

L'as de crânes

L'as de crânes est la carte la plus dangereuse du jeu de Rake, à la fois pour le joueur qui la possède et pour ses adversaires. Un joueur qui a l'as de crânes doit incorporer cette carte dans une main comprenant un brelan ou mieux, ou sinon il perdra automatiquement la main. L'as de crânes doit faire partie de la combinaison gagnante (par exemple, une des trois cartes qui formeront le brelan) et ne pas être une carte superflue de la main sans quoi le joueur perd. De la même façon, si le joueur n'a rien de mieux qu'une haute carte, une ou deux paires, que l'as de crânes en fasse partie ou non, il perd. Cependant, si le joueur parvient à incorporer l'as de crânes dans une main comprenant un brelan ou mieux, il gagne automatiquement le

tour de jeu, quelles que soient les cartes que possèdent ses adversaires.

DÉROULEMENT DU JEU

Il faut être entre deux et huit pour jouer au Rake même si le chiffre optimum est six.

La première mise

Les joueurs, qui ont décidé de sa valeur, font une enchère minimum avant que la main commence. Elle va dans le pot – l'argent qui est mis en jeu –, et sera empochée par le gagnant de la main.

La donne

Chaque joueur reçoit trois cartes, face cachée. Le joueur ne montre ses cartes à personne, mais peut les regarder.

Premier tour d'enchères

Les joueurs parient en fonction des cartes qu'ils ont en main. Les enchères d'un joueur doivent être suivies ou relancées par les joueurs à sa gauche. Ils peuvent aussi se coucher, perdre leur mise de départ et ne plus jouer dans cette main. Les enchères continuent jusqu'à ce que tous les paris soient égaux, et à ce moment-là l'argent va dans le pot. Il n'y a pas de limites ou de restrictions aux enchères au Rake. Les joueurs peuvent choisir de ne rien parier, tant que personne autour de la table ne relance.

Les cartes du milieu

Les cartes du milieu sont alors tirées. Pour chaque joueur de la table, on distribue une carte face visible et une face cachée. Ainsi, s'il y a six joueurs, six cartes sont données face visible et six face cachée, au milieu de la table. Ces cartes peuvent être ramassées par tous les joueurs.

Premier ramassage

Chaque joueur prend alors une des cartes du milieu, dans l'espoir d'améliorer sa main. Le joueur à la gauche du donneur ramasse le

premier, suivi par celui à sa gauche, jusqu'à ce que tous les joueurs en aient pris une. Ils peuvent prendre une carte face visible ou une face cachée. L'avantage des cartes visibles est que le joueur connaît leur valeur, mais elles donnent aussi des informations sur sa main à ses adversaires. Elles peuvent aussi être inutiles à certains joueurs, qui préfèrent plutôt prendre une carte inconnue dans l'espoir d'en ramasser une qui pourrait valoriser leur main. Les joueurs de Rake expérimentés peuvent se servir de leur choix de cartes pour bluffer et tromper leurs adversaires, en donnant une fausse idée sur les cartes qu'ils ont.

Deuxième tour d'enchères

Un autre tour d'enchères, identique au premier.

Deuxième ramassage

On ramasse désormais les cartes restantes, dans le même ordre que précédemment : à partir de la gauche du donneur et dans le sens des aiguilles d'une montre ensuite. Au Rake, le donneur est très désavantagé, car il est la dernière personne à ramasser une carte. Cependant, il est aussi le dernier à parier, et a l'avantage de pouvoir examiner les paris de ses adversaires avant de décider ce qu'il va faire.

Troisième tour d'enchères

Un dernier tour d'enchères.

L'abattage

S'il reste encore deux joueurs ou plus qui s'affrontent – ceux qui ne se sont pas couchés durant un des tours d'enchères –, ils révèlent alors leurs cartes. Le gagnant prend tout l'argent du pot. Le donneur cède sa place au joueur à sa gauche et les tours de jeu recommencent.

Du même auteur, chez d'autres éditeurs :

Qui veut tuer Alaizabel Cray ?
Les Disparus du Royaume de Faërie

- La Croisée des chemins :
1. *Les Tisserands de Saramyr*
 2. *Les Soeurs de l'Ordre rouge*
 3. *L'Armée des Masques*

www.bragelonne.fr

**BRAGELONNE – MILADY,
C'EST AUSSI LE CLUB :**

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante :

**Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville
75010 Paris**

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet :

www.bragelonne.fr

www.milady.fr

graphics.milady.fr

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d'autres surprises !

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain
Névant

Titre original : *Retribution Falls*
Copyright © Chris Wooding 2009
Tous droits réservés

Originellement publié en Grande-Bretagne par
Gollancz,
une maison d'édition de Orion Publishing Group.

© Bragelonne 2011, pour la traduction

Illustration de couverture :
Jean-Sébastien Rossbach

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez
d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute
copie ou utilisation autre que personnelle constituera
une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des
poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-0144-8

Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr
Site Internet : www.bragelonne.fr